



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

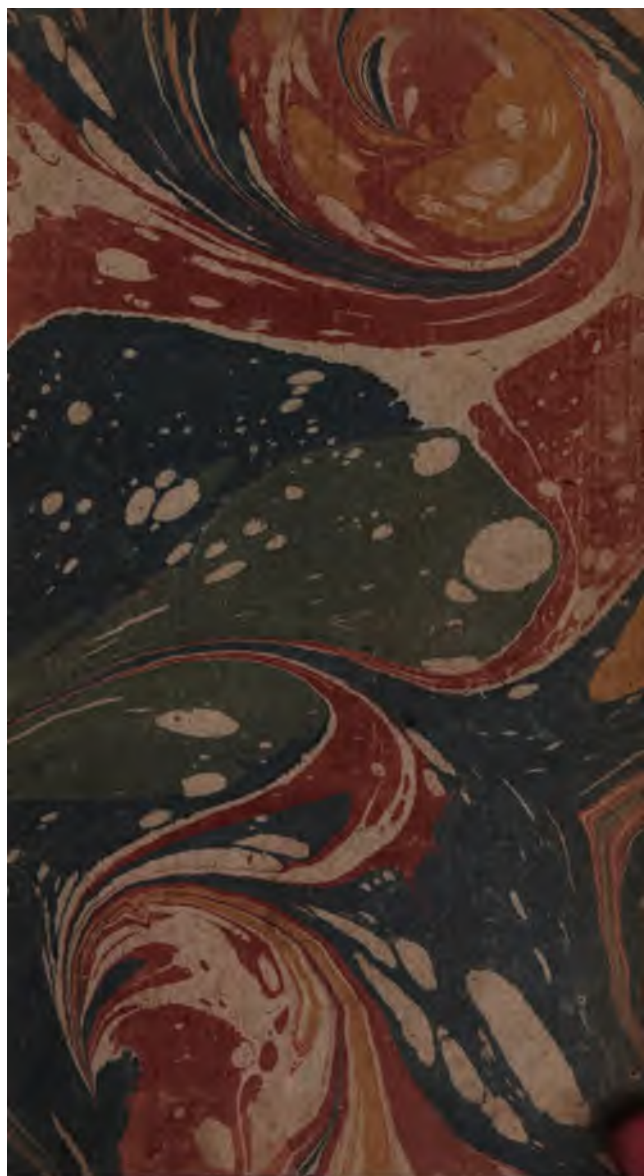
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

PHB 698 1940

1161
L49

BIBLIOTHEQUE

POËTIQUE.

TOME PREMIER.



FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN





J. B. Rousseau del.

LE PARNASSE FRANÇOIS. ~

NIV.
1794.
M.

BIBLIOTHEQUE

POËTIQUE,

ou

NOUVEAU CHOIX

DES PLUS BELLES PIÈCES DE VERS
en tout genre, depuis MAROT jusqu'aux
Poètes de nos jours.

AVEC LEURS VIES

ET DES REMARQUES

Sur leurs Ouvrages.

TOME PREMIER.

par Adrien Maudet, 2^e fort. de la M. de la M. de la M.

Introd. par le rédacteur.



A. PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XLV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

cueil à Benferade, mort en 1691. Ainsi la *Bibliothèque Poétique*, qui comprend un ~~demi-siècle~~ & plus par de-là, aura du moins l'avantage, si c'en est un, d'être la plus étendue de toutes les Collections qui ont paru jusques à présent. Elle suppléera, en partie, à la rareté des Editions de quelques-uns de nos Poètes, qu'on ne songe pas, ce me semble, à réimprimer. Dans ce que j'ai pris d'eux, je n'ai eu égard qu'au beau, sans acception de noms plus ou moins connus. Chapelain a fait un Poëme aussi dur qu'allongé; la Satyre le veut, j'y souscris: mais ce même Chapelain a fait une Ode, qui a mérité l'estime des Connoisseurs: la mépriserons-nous parce qu'elle n'est pas de Malherbe ou de Racan, ses illustres contemporains? Ce seroit pousser un peu trop loin le préjugé. Eh! combien d'Auteurs ont échoué dans certains genres, qui ont réussi, qui ont même excellé en d'autres! Ne les envisager, autant qu'il est possible, que du bon côté, c'est faire, selon moi, un acte de justice. Heureux, proportion gardée, si tous ceux qui liront ce nouveau Choix, daignent le lire avec de pareilles dispositions! Moins attentifs à mon peu de capacité qu'à mon zèle, ils excuseroient



L E T T R E

DE L'ÉDITEUR

A U N A M I.



E conviens avec vous, MONSIEUR, & avec le célèbre la Fontaine, que le meilleur Art Poétique qu'on puisse imaginer, est un Choix d'excellens Vers en tout genre ; Choix d'autant plus propre à former le goût, que toutes les Pièces qu'il renferme, instruisent & plaisent tout-à-la-fois. C'est pour cela, sans doute, que plusieurs de nos fameux Ecrivains ¹ ont bien voulu sacrifier une partie de leur tems à cette sorte de travail, plus facile en apparence, qu'il ne l'est en effet. Je n'aurois eu garde de l'entreprendre, surtout après Monsieur de Fontenelle, si lui-même n'eût, en quelque sorte, favorisé mon entreprise, ayant fini son Re-

¹ Les Solitaires de P. R. le Pere Bouhours, Messieurs de Fontenelle, de la Monnoye, & de la Martinière.

foibles & aussi bornées que les miennes ; & sans toucher au fond des matières , sans même y rien changer , ou fort peu de choses , j'ai tâché de mettre sous un point de vûë avantageux plus d'une Pièce qui étoit auparavant très-defectueuse. Je dis sans y rien changer ; car j'aime trop la paix , pour exciter de nouveau la mauvaise humeur d'un Sçavant de notre connoissance. Il n'a pû digérer la liberté ¹ que j'ai prise de refondre un petit nombre de Vers indiquez dans le *Choix de Poësies Morales & Chrétiennes* ; mais sans examiner si sa critique est , ainsi qu'elle vous l'a

¹ J'ai trouvé grâce touchant cette prétenduë liberté devant tous les Tribunaux Littéraires ; & il suffit de rapporter ici pour ma justification un Extrait du Journal des Sçavans , Février 1739. *Les corrections de M. L** étoient surtout nécessaires dans nos anciens Poëtes. Si l'Auteur n'avoit travaillé que pour les Gens de Lettres , il n'auroit eu garde de faire ces changemens : mais le vieux langage blesse la plupart des personnes du monde ; & surtout les jeunes gens. Il jette de la bassesse & une sorte de comique sur les pensées les plus élevées & les plus sérieuses... On ne peut rien de plus judicieux que ces réflexions ; & Monsieur ** est peut-être le seul qui ne les ait pas approuvées. Au reste il faut lui rendre justice. Sa dissertation critique est un morceau rare pour l'érudition , la force & la justesse du raisonnement : mais surtout pour la politesse qui y régit ; politesse aussi aimable & aussi attrayante , pour le moins , que celle dont le fameux Despréaux & Madame Dacier ont usé à l'égard de leurs adversaires ; l'un dans ses *Réflexions sur Longin* , & l'autre dans son *Livre des Causes de la corruption du goût* ,*

paru, plus vive que solide, je me flate de n'avoir aucun reproche à essuyer de la part, s'il n'en a point d'autre à me faire touchant la *Bibliothèque Poétique*. Je n'ai garde de prétendre que toutes les matières qui la composent, enjouées ou sérieuses, profanes ou sacrées, soient autant de chef-d'œuvres; ce seroit prétendre l'impossible: mais à supposer que tout y fût du même mérite, pourrois-je me flatter que tout y dût plaire aux différens esprits? Il y a en nous certains motifs d'approbation & de dégoût qui nous sont particuliers; & le sentiment qui nous reste de la lecture d'un Ouvrage, vient quelquefois moins de l'Ouvrage même, que de ces motifs dont nous aurions bien de la peine à nous rendre compte.

Les Hommes illustres de M. Pettrault, & du Pere Niceron; *les Jugemens des Savans*, par M. Baillet; *l'Histoire de l'Académie Française*..... m'ont fourni les matériaux nécessaires pour mes Vies. Je leur ai donné plus ou moins d'étendue, selon que les Auteurs ont eu plus ou moins de célébrité; mais sans m'assujettir à certains détails qui m'auroient mené trop loin. Si d'autres l'ont fait, ils ont dû le faire; c'étoit leur mission. A l'égard des Remar-

ques , vous distinguerez aisément celles qui m'appartiennent d'avec celles que j'ai empruntées du sçavant Commentaire de M. Broffette sur les Satyres de Regnier , des Observations de Ménage sur les Œuvres de Malherbe , des Réflexions de M. de la Martiniere sur nos Epigrammatistes François , &c. Ces Vies & ces Remarques contribueront , si je ne me trompe , à délasser du ton trop uniforme , ou trop continu de la Poësie. .

Ce sera peut-être un sujet de surprise , & même de scandale pour quelques-uns , que j'aye osé n'être pas tout-à-fait du sentiment de M. Boileau touchant trois ou quatre de nos Poëtes. Au moins ne me soupçonnerez-vous pas d'avoir voulu donner quelque atteinte à sa haute réputation ; entreprise qui seroit aussi ridicule & aussi téméraire qu'inutile. Mais , admiration à part pour ce grand Homme , j'ai mieux aimé courir les risques d'être quelquefois trop indulgent , que de ne pas rendre justice à la vérité qui mérite en tout nos premiers égards.

Comme j'ai moins songé à grossir ou à multiplier les volumes , qu'à faire un Recueil que tout le monde pût lire , j'ai cru devoir en exclure Ronsard , Baïf , Jodelle ,

& autres qui ont suivi Marot immédiatement, & qui ont à peine survécu à leur réputation. *Parlant le plus souvent Grec & Latin en François*, notre Langue est tellement défigurée dans leurs Vers, que le moindre extrait que j'en eusse donné, auroit effrayé les oreilles; aujourd'hui surtout que le goût est plus délicat & plus épuré que jamais. J'aurois bien souhaité pouvoir mettre à contribution nos Poètes vivans; mais vous me prévenez, sans doute, sur les raisons qui ont dû m'en empêcher. D'un côté j'ai craint qu'on ne me soupçonnât de vouloir m'ériger en Juge de leurs Ouvrages, ce qui me seroit moins qu'à personne; & de l'autre, il m'eût été bien difficile, avec les meilleures intentions du monde, de ne pas faire bien des mécontens. Cette raison seule étoit suffisante pour m'obliger à ne prendre que sur les Morts, gens paisibles, & avec lesquels il n'y a aucun retour fâcheux à craindre. Enrichi de leurs dépouilles, je croirai n'en avoir fait un bon usage, qu'autant que le tout ensemble paroîtra utile & agréable au Public. L'approbation flatteuse dont il a honoré mon premier Recueil, est un préjugé assez favorable pour cette nouvelle Collection. Mais, bon ou mauvais

succès, je suis au moins sûr, MONSIEUR, que vous & vos semblables me sçaurez gré de n'y avoir admis aucune de ces Pièces effrontément satiriques, ou licentieuses, qui, à la honte de leurs Auteurs, semblent n'avoir été faites que pour tourner en ridicule le mérite ou la vertu.



TABLE

DES PIÈCES CONTENUES

dans le Tome I,

LIVRE PREMIER.

M A R O T.

E PIGRAMMES. Du Lieutenant Criminel & de Sambiançay.	4
De l'Abbé & de son Valet.	5
Au Roi de Navarre.	Ibid.
La Reine de Navarre à Marot.	6
A la Reine de Navarre , sur le Dixain précédent.	Ibid.
Aux Cordeliers.	7
Imitation de Martial.	Ibid.
Autre imitation du même.	8
Huitain.	Ibid.
Sur la mort d'un Oiseau.	Ibid.
Il demande l'année entière de sa Pension.	9
Sur un Importun.	Ibid.
Méprise de l'Amour.	10
Rondeau. A un Créancier.	Ibid.
Ballade. De Frere Lubin.	11
Envoi.	12
Épîtres. Au Roi , pour être délivré de prison.	13
Au même. Pour avoir été dérobé.	15
A un de ses Amis, touchant l'Épître précédente.	20

S A I N T - G E L A I S .

ÉPIGRAMMES. <i>A un Importun.</i>	22
<i>Narveté d'Annette.</i>	23
<i>Pour le Pseautier de Madame de Nemours.</i>	Ibid.
<i>Le Maître-ès-Arts & le Paisan.</i>	24
<i>Le Charlatan.</i>	Ibid.
<i>De Chatelus & de Jaquelot.</i>	25

D U B E L L A Y .

ÉPITAPHE <i>d'un petit Chien.</i>	27
<i>Sur la mort d'un petit Chat.</i>	31
<i>A un Ami.</i>	37

P A S S E R A T .

<i>A Mademoiselle Judith de Mêmes.</i>	39
<i>A Mademoiselle Marguerite Barguin sa cousine , qui se plaignoit de n'avoir pas un assez beau nom.</i>	40
<i>A M. de Sauci , Trésorier de l'Epargne , pour avoir de lui une rescription.</i>	Ibid.
<i>Épitaphe.</i>	Ibid.

B E R T A U D .

STANCES.	43
----------	----

R E G N I E R .

ENDROITS choisis de ses Satyres. <i>De la Satyre II.</i>	
<i>La misere & le sot orgueil , partage ordinaire des mauvais Poëtes.</i>	47
<i>De la Satyre III. Il délibere s'il doit se remettre à l'étude , ou s'engager à la Cour.</i>	49
<i>De la Satyre VI. Maux qui suivirent la décadence de l'âge d'or.</i>	53
<i>De la Satyre X. Description de la figure & du caractère d'un Pédant qui se trouva à un repas où Regnier étoit invité.</i>	55

T A B L E:

xv

<i>De la Satyre VIII. A M. de Lavardin , Evêque du Mans. Contre un Importun.</i>	56
<i>De la Satyre XVI. A un Ambitieux.</i>	61

T H E O P H I L E.

<i>ODE à M. le Duc de Liancour , sur la mort de son Pere.</i>	66
<i>De l'Ode à Louis XIII. Sur son exil.</i>	68
<i>Priere de Théophile à Saint Augustin.</i>	70
<i>Stances. Le Matin.</i>	72

L I V R E I I.

M A L H E R B E.

S TANCES spirituelles. Tout nous parle de la puissance & de la bonté de Dieu.	81
<i>Paraphrase du Pseaume VIII. Prodigious amour de Dieu envers les hommes , pour qui il a fait tant d'excellentes créatures.</i>	82
<i>Du Pseaume CXXVIII. Bons protégez , méchans punis.</i>	84
<i>Paraphrase du Pseaume CXLV. Vanité des espérances mondaines. Dieu seul mérite d'être aimé. Grandeur apparente des Rois , anéantie après leur mort.</i>	Ibid.
<i>De la Priere pour Henri le Grand , allant en Limousin.</i>	86
<i>De l'Ode à la Reine Marie de Médicis , sur son arrivée en France , en l'année 1600.</i>	89
<i>Ode au Roi Henri le Grand , sur l'heureux voyage de Sedan.</i>	91

<i>Au Roi.</i>	93
<i>La Renommée présente au Roi de jeunes Beaux de</i>	
<i>Ballet de la Reine.</i>	97
<i>Ode sur l'attentat commis en la personne de Henri le</i>	
<i>Grand, le 19 Décembre 1605.</i>	Ibid.
<i>Vœu pour ce Prince & pour la Reine.</i>	100
<i>Épithaphe du Duc d'Orléans, second fils d'Henri IV.</i>	101
<i>Sonnet. Sur Fontainebleau.</i>	102
<i>Ode à la Reine Mère du Roi sur les heureux succès de</i>	
<i>sa Régence.</i>	103
<i>A la même, pendant sa Régence.</i>	108
<i>A Carité, sur la mort de son époux.</i>	113
<i>De la Consolation, à M. du Périer, sur la mort de</i>	
<i>sa Fille.</i>	116
<i>Ode pour le Roi Louis XIII. allant réduire les Roche-</i>	
<i>lois.</i>	118
<i>Malherbe souhaite rajeunir pour suivre Louis XIII. à</i>	
<i>la guerre, & mourir à son service.</i>	122
<i>A Louis XIII. & à Madame de France.</i>	124
<i>Pour un Gentilhomme de ses amis, mort âgé de cent</i>	
<i>ans.</i>	126
<i>Sur la Pucelle d'Orléans.</i>	127
<i>Fragmens. Apostrophe à la Mort. On meurt lorsqu'on</i>	
<i>y songe le moins, & l'on ne meurt pas lorsqu'on le</i>	
<i>voudroit.</i>	Ibid.
<i>Vicissitude des choses du monde.</i>	128
<i>Au Roi Henri le Grand, sur la prise de Marseille.</i>	Ibid.
<i>A M. le Duc de Bellegarde.</i>	129
<i>Sur les alliances de France & d'Espagne.</i>	130
<i>Sur le mariage de Louis XIII. & d'Anne d'Autriche.</i>	Ibid.
<i>Au Cardinal de Richelieu.</i>	131

T A B L E.

xvii

<i>Au même.</i>	Ibid.
<i>Sur les Révoltes Civiles.</i>	132
<i>Constance en amitié.</i>	Ibid.
<i>A Rabel , sur un Livre de Fleurs.</i>	Ibid.
<i>La reconnoissance est naturelle aux Muses.</i>	133
<i>Il n'y a rien de stable ici-bas.</i>	Ibid.
<i>Sur la mort prématurée d'une belle Femme.</i>	Ibid.
<i>Qui fles talia , nil fleas viator. Martial.</i>	134
<i>Regrets sur la mort d'une Maîtresse.</i>	Ibid.
<i>Sur l'Amour.</i>	Ibid.
<i>Sur le même sujet.</i>	135
<i>Sur le même sujet.</i>	Ibid.
<i>Son adieu à Caliste.</i>	136
<i>Le Dieu de la Seine parle à un Favori odieux qui pas-</i> <i>soit sur le Pont-Neuf.</i>	Ibid.
<i>A l'Ombre de Damon.</i>	137

L I V R E I I I.

H A B E R T.

L <i>E Temple de la Mort. Poème.</i>	140
<i>Madrigal pour M. le Marquis de L**.</i>	146

M A Y N A R D.

<i>EPIGRAMMES. Au Lecteur.</i>	150
<i>On donne plutôt à ceux qui ont déjà , qu'à ceux qui</i> <i>n'ont pas,</i>	Ibid.
<i>Aux Muses.</i>	151
<i>A un Ecrivain obscur.</i>	Ibid.
<i>Sur la mort d'un bel Enfant.</i>	Ibid.
<i>Au Marquis de **.</i>	Ibid.

<i>Au Roi.</i>	93
<i>La Renommée présente au Roi de jeunes Beaux de</i>	
<i>Ballet de la Reine.</i>	97
<i>Ode sur l'attentat commis en la personne de Henri le</i>	
<i>Grand, le 19 Décembre 1605.</i>	Ibid.
<i>Vœu pour ce Prince & pour la Reine.</i>	100
<i>Épithaphe du Duc d'Orléans, second fils d'Henri IV.</i>	101
<i>Sonnet. Sur Fontainebleau.</i>	102
<i>Ode à la Reine Mere du Roi sur les heureux succès de</i>	
<i>sa Régence.</i>	103
<i>A la même, pendant sa Régence.</i>	108
<i>A Caritée, sur la mort de son époux.</i>	113
<i>De la Consolation, à M. du Périer, sur la mort de</i>	
<i>sa Fille.</i>	116
<i>Ode pour le Roi Louis XIII. allant réduire les Roche-</i>	
<i>lois.</i>	118
<i>Malherbe souhaite rajeunir pour suivre Louis XIII. à</i>	
<i>la guerre, & mourir à son service.</i>	122
<i>A Louis XII. & à Madame de France.</i>	124
<i>Pour un Gentilhomme de ses amis, mort âgé de cent</i>	
<i>ans.</i>	126
<i>Sur la Pucelle d'Orléans.</i>	127
<i>Fragmens. Apostrophe à la Mort. On meurt lorsqu'on</i>	
<i>y songe le moins, & l'on ne meurt pas lorsqu'on le</i>	
<i>voudroit.</i>	Ibid.
<i>Vicissitude des choses du monde.</i>	128
<i>Au Roi Henri le Grand, sur la prise de Marseille.</i>	Ibid.
<i>A M. le Duc de Bellegarde.</i>	129
<i>Sur les alliances de France & d'Espagne.</i>	130
<i>Sur le mariage de Louis XIII. & d'Anne d'Autriche.</i>	Ibid.
<i>Au Cardinal de Richelieu.</i>	131

T A B L E.

xviij

<i>Au même.</i>	Ibid.
<i>Sur les Révoltes Civiles.</i>	132
<i>Constance en amitié.</i>	Ibid.
<i>A Rabel , sur un Livre de Fleurs.</i>	Ibid.
<i>La reconnoissance est naturelle aux Muses.</i>	133
<i>Il n'y a rien de stable ici-bas.</i>	Ibid.
<i>Sur la mort prématurée d'une belle Femme.</i>	Ibid.
<i>Qui fles talia , nil fleas viator, Martial.</i>	134
<i>Regrets sur la mort d'une Maîtresse.</i>	Ibid.
<i>Sur l'Amour.</i>	Ibid.
<i>Sur le même sujet.</i>	135
<i>Sur le même sujet.</i>	Ibid.
<i>Son adieu à Caliste.</i>	136
<i>Le Dieu de la Seine parle à un Favori odieux qui pas-</i>	
<i>soit sur le Pont-Neuf.</i>	Ibid.
<i>A l'Ombre de Damon.</i>	137

L I V R E I I I.

H A B E R T.

L <i>E Temple de la Mort, Poëme.</i>	140
<i>Madrigal pour M. le Marquis de L**.</i>	146

M A Y N A R D.

<i>EPIGRAMMES. Au Lecteur.</i>	150
<i>On donne plutôt à ceux qui ont déjà , qu'à ceux qui</i>	
<i>n'ont pas,</i>	Ibid.
<i>Aux Muses.</i>	151
<i>A un Ecrivain obscur.</i>	Ibid.
<i>Sur la mort d'un bel Enfant.</i>	Ibid.
<i>Au Marquis de **,</i>	Ibid.

<i>Il invite un de ses amis à boire avec lui.</i>	152
<i>L'Amant poltron.</i>	153
<i>A un fameux Parisan des Anciens.</i>	Ibid.
<i>A Malherbe.</i>	154
<i>A M. l'Abbé de Bois-Robert.</i>	Ibid.
<i>Souhait pour la nouvelle année.</i>	155
<i>Epitaphe de l'Arrétin.</i>	Ibid.
<i>Epitaphe d'un Guerrier.</i>	156
<i>Epitaphe d'un fameux Bouteur.</i>	Ibid.
<i>Pour le même.</i>	Ibid.
<i>A un Rossignol.</i>	157
<i>Au Roi.</i>	Ibid.
<i>Au Cardinal de Richelieu.</i>	158
<i>Au même.</i>	Ibid.
<i>Sonnets. Son adieu à Paris.</i>	160
<i>Le bonheur dont il a joui dans sa solitude , l'y rappelle.</i>	Ibid.
<i>A un Favori.</i>	161
<i>Raisons qui le déterminent à ne plus revenir à la Cour.</i>	162
<i>Stances. A son Fils.</i>	163
<i>Plainte d'un pere sur la mort de sa fille.</i>	167
<i>Qde à un vieux Courtisan.</i>	168
<i>A un célèbre Médecin.</i>	172
<i>Pour Madame Tallemant.</i>	173
<i>Sonnets irreguliers. Il exhorte un ami à faire retraite, avant que la mort le surprenne.</i>	Ibid.
<i>Il exhorte son ame au repentir.</i>	174
<i>Il souhaite mourir , pour revivre éternellement.</i>	175
<i>Crainte de la mort , naturelle à l'homme.</i>	Ibid.

M A L L E V I L L E.

<i>Epitaphe d'un Chien.</i>	179
-----------------------------	-----

T A B L E.

xix

<i>Pour une Statue d'Ariane.</i>	Ibid.
<i>Sur une belle personne dans la pauvreté.</i>	Ibid.
<i>A un Ministre favorable aux Muses.</i>	180
<i>Ron-leau.</i>	Ibid.
<i>Sonnets. Sur la mort du Cardinal de Richelieu.</i>	181
<i>Sur la belle Matineuse.</i>	182
<i>Stances choisies. De la vanité du monde.</i>	183
<i>Paraprase du Pseaume CXIII.</i>	188

V O I T U R E.

<i>RONDEAU.</i>	197
<i>Réponse à la plainte des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neuf-Germain.</i>	198
<i>Epîtres. Réponse à l'Epître écrite à Madame la Duchesse de Montausier, sur son nouvel accouchement.</i>	201
<i>A Monseigneur le Prince, sur son retour d'Allemagne en 1645.</i>	207
<i>Au Cardinal Mazarin.</i>	216
<i>Sur une jeune personne fort aimable.</i>	217

B A R O.

<i>Extrait de Parthénie, Tragédie. Alexandre déclare à Parthénie la passion qu'il ressent pour elle. Cette Princesse, loin de répondre aux vœux du Vainqueur, conserve jusques dans les fers des sentimens & une fierté dignes de sa naissance & de son rang.</i>	219
<i>Imitation de Martial.</i>	221

R O T R O U.

<i>ENDROITS choisis de ses Tragédies. Le véritable S. Genest. Dieu est le maître, le principe & la fin de toutes choses.</i>	224
--	-----

<i>Adrien déclare à l'Empereur qu'il subira les plus cruels supplices , plutôt que de renoncer au glorieux titre de Chrétien.</i>	225
<i>Merveilleuse surprise d'Adrien & de Nathalie son épouse , qui se reconnoissent mutuellement Chrétiens.</i>	225
<i>Cosroës. Cosroës , cédant aux instances de Syrra son épouse , veut remettre sa couronne au jeune Arbafane : mais ce Prince la refuse généreusement , fondé sur les droits inviolables de Syroës , son frere du premier lit.</i>	230
<i>Vencestas. Sages remontrances de Vencestas , Roi de Pologne , à Ladislas son fils.</i>	233
<i>Ladislas , condamné à la mort pour avoir tué son frere , souscrit à son arrêt avec une résignation magnanime.</i>	235
<i>Vencestas ayant condamné à la mort son fils , comme meurtrier de son frere , ne trouve qu'un moyen pour en révoquer l'arrêt , qui est de se démettre de la Couronne en sa faveur.</i>	238
<i>Un Solitaire à un Favori.</i>	240

DE L'ETOILLE.

<i>STANCES. A M. le Cardinal de Richelieu.</i>	242
<i>L'Ombre d'un grand Capitaine à son fils.</i>	246

LIVRE IV.

SARAZIN.

E PIGRAMMES. <i>A une Dame qui lui demandoit un présent.</i>	250
<i>Autre.</i>	Ibid.
	<i>Madrigal.</i>

T A B L E.

xxj

<i>Madrigal.</i>	251
<i>A une Dame, sur sa pâleur.</i>	Ibid.
<i>Chanson.</i>	252
<i>Autre.</i>	Ibid.
<i>Le lit d'Hôtellerie.</i>	253
<i>Stances. A M. de Charleval.</i>	Ibid.
<i>La Seine parlant à la Fontaine de Forges.</i>	254
<i>Glose. A M. Esprit, sur le Sonnet de Benferade.</i>	258
<i>Stances.</i>	261
<i>A Madame la Princesse. Vers irréguliers.</i>	262
<i>Ode à M. le Duc d'Anguien.</i>	267
<i>La Souris.</i>	268
<i>Ode sur la Bataille de Lens.</i>	276
<i>Comparaison.</i>	287
<i>Imitation d'un passage du Tasse.</i>	Ibid.

T R I S T A N L' H E R M I T E.

<i>ÉPITAPHE que l'Auteur se fit à lui-même.</i>	290
<i>Épithaphe d'un petit chien.</i>	Ibid.
<i>Sur la chronologie de M. de la Peyre.</i>	291
<i>Sonnet. Sur les miseres de l'homme.</i>	Ibid.
<i>Sur un Testament fait en sa faveur.</i>	292
<i>Sur une fâcheuse absence.</i>	293
<i>Endroits choisis de Mariamne. Hérode s'éveillant en sursaut.</i>	Ibid.
<i>Songe d'Hérode.</i>	295
<i>Mariamne condamnée à la mort par Hérode, s'attendris sur le sort de ses enfans.</i>	Ibid.
<i>Désespoir d'Hérode, à la nouvelle de la mort de Mariamne. Ses imprécations contre les Juifs...</i>	296.

H A B E R T D E C E R I S Y.

<i>STANCES choisies. Du Pseaume XLIX.</i>	300
Tome I.	

<i>Paraphrase du Pseaume LXXXIV.</i>	304
<i>De la Paraphrase du Pseaume CXXXVIII.</i>	306

S A I N T - A M A N D.

<i>SONNET. Eté de Rome.</i>	314
<i>La Débauche. A Messieurs Laval & Boissat.</i>	Ibid.
<i>Le Soleil levant.</i>	317
<i>La Solitude. A Alcidon.</i>	319
<i>A un Prédicateur peu exemplaire.</i>	325

D U R Y E R.

<i>SCÈNES choisies de Saül, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte. Cruelles agitations de ce Prince, abandonné de Dieu, sur le point d'entrer dans l'autre de la Pythonisse.</i>	328
<i>L'Ombre de Samuel apparoît à Saül, & lui prédit sa mort & celle de ses enfans.</i>	329
<i>Extrait de Thémistocle. Générosité de Xercès envers Thémistocle banni de la Grèce, & réfugié auprès de lui.</i>	331
<i>Endroits choisis de Scévole. Junie, fille de Brutus, & promise à Scévole, sacrifie les intérêts de son cœur à l'amour & à la gloire de sa Patrie.</i>	332
<i>Fermeté vraiment Romaine.</i>	333

B R E B E U F.

<i>EPIGRAMMES. Sur un esprit mal tourné.</i>	336
<i>Méprise réciproque.</i>	Ibid.
<i>Sur un grand Parleur.</i>	337
<i>Sur une femme fardée.</i>	Ibid.
<i>Endroits choisis de la Pharsale. Livre I. Expression.</i>	
<i>Apostrophe à Rome.</i>	340
<i>Une puissance trop étendue se détruit d'elle même.</i>	341
<i>Parallèle de Pompée & de César.</i>	342

T A B L E.

xxij

<i>Luxe des Romains , & ses suites.</i>	343
<i>Rome , sous la figure d'une femme désolée , se présente à César prêt de passer le Rubicon.</i>	344
<i>Divers prodiges avant-coureurs de la Guerre civile.</i>	346
<i>Livre II. Discours magnanime de Caïon à Brutus.</i>	347
<i>Livre III. Description de l'Ecriture , originaire de Phénicie.</i>	348
<i>Description d'un Bois sacré.</i>	349
<i>Parfaite ressemblance de deux freres.</i>	350
<i>Livre VI. Prodiges de valeur.</i>	351
<i>Livre IX. Le plus digne éloge du grand Homme , est celui qu'il reçoit de son semblable.</i>	352
<i>Connoissance de Dieu naturelle à l'homme.</i>	353
<i>Livre X. Folle ambition d'Alexandre.</i>	354
<i>Stances. De l'inconstance humaine.</i>	355

M A I T R E A D A M.

<i>ÉPIGRAMMES. A M. de Marolles , Abbé de Villain , pour lui obtenir un habit de deuil de Madame la Princesse Marie , veuve de M. de Mantouë.</i>	357
<i>Autre.</i>	Ibid.
<i>Rondeaux. Sur le nom de Richelieu.</i>	360
<i>A un de ses amis qui étoit malade d'une frénésie.</i>	361

LIVRE V.

GOMBAULD.

E PIGRAMMES. <i>Avarice & orgueil jusqu'à la mort.</i>	364
<i>Vertu mal soutenüe.</i>	Ibid.
<i>Certains gens du monde jouent de mauvais personnages.</i>	Ibid.
<i>Sur la magnificence des bâtimens.</i>	366
<i>Retour de Caliste.</i>	Ibid.
<i>Bonne renommée vaut mieux que richesse.</i>	Ibid.
<i>Amour détruit par la connoissance.</i>	367
<i>Cosme en dignité.</i>	Ibid.
<i>Visite contrainte.</i>	Ibid.
<i>Beauté artificielle.</i>	Ibid.
<i>Science d'un certain Baron.</i>	368
<i>Amour de soi-même.</i>	Ibid.
<i>Fausses louanges.</i>	Ibid.
<i>Rencontre difficile.</i>	Ibid.
<i>Demande ridicule.</i>	369
<i>La vie de Guillaume.</i>	Ibid.
<i>Riche aux dépens d'autrui.</i>	Ibid.
<i>Dérot orgueilleux.</i>	Ibid.
<i>Fantôme d'honneur.</i>	370
<i>Mort imprévue d'un Ministre.</i>	Ibid.
<i>La maniere de réciter trompe souvent les Auditeurs.</i>	Ibid.
<i>Bienfait publié.</i>	Ibid.
<i>La vie de la plupart des Dames.</i>	371
<i>Beauté redoutable.</i>	Ibid.
<i>Mal sans remède.</i>	Ibid.

<i>Mariage d'importance.</i>	372
<i>Portrait trop ressemblant.</i>	Ibid.
<i>Vieux Auares.</i>	Ibid.
<i>Contre quelques gens du monde.</i>	Ibid.
<i>Contre un grand parleur.</i>	373
<i>La bonté n'accompagne pas toujours la science.</i>	Ibid.
<i>Vertu démentie.</i>	Ibid.
<i>Beaucoup de peine & peu de fruit.</i>	Ibid.
<i>Ambitieux jusqu'à la mort.</i>	374
<i>Finesse apparente.</i>	Ibid.
<i>Mere abusée.</i>	Ibid.
<i>Amis du tems.</i>	Ibid.
<i>Bonne opinion de soi-même.</i>	375
<i>Beauté sans mérite.</i>	Ibid.
<i>Louange & blâme tout ensemble.</i>	Ibid.
<i>Beauté fragile & passagere.</i>	Ibid.
<i>Ingratitude.</i>	376
<i>Indifférence & inaction de Cosme.</i>	Ibid.
<i>Lettre de Grivet.</i>	Ibid.
<i>Sage avec excès.</i>	377
<i>Le moyen de se défaire de quelqu'un.</i>	Ibid.
<i>Remises d'un mauvais payeur.</i>	Ibid.
<i>A une Coquette.</i>	Ibid.
<i>Offre de service.</i>	378
<i>Arts d'Apollon.</i>	Ibid.
<i>Vertu suspecte.</i>	Ibid.
<i>Jeune homme estimé fort heureux.</i>	Ibid.
<i>Sur le même sujet.</i>	379
<i>Beauté sotte.</i>	Ibid.
<i>Faux bruit.</i>	Ibid.
<i>Naturel incorrigible.</i>	Ibid.
<i>Vieille ajustée.</i>	380
<i>Mauvais bruit.</i>	Ibid.

<i>Faux Nouvellistes.</i>	Ibid.
<i>L'augmentation de fortune diminuë souvent l'amitié.</i>	Ibid.
<i>La plupart des Grands.</i>	381
<i>A Monsieur Ménage.</i>	Ibid.
<i>Ami de tout le monde.</i>	Ibid.
<i>Naturel inquiet.</i>	Ibid.
<i>Sur une Joueuse.</i>	382
<i>Jeune folle.</i>	Ibid.
<i>Beauté journaliera.</i>	Ibid.
<i>Esclaves de l'ambition.</i>	383
<i>Vains artifices.</i>	Ibid.
<i>Fausſes promeſſes.</i>	Ibid.
<i>Jugement des œuvres d'autrui.</i>	Ibid.
<i>Poëte obscur.</i>	384
<i>Sourds volontaires.</i>	Ibid.
<i>Portrait reſſemblant en beau.</i>	Ibid.
<i>Mort imprévue.</i>	Ibid.
<i>Aux Muſes.</i>	385
<i>Portrait.</i>	Ibid.
<i>Invocation.</i>	Ibid.
<i>Insensibilité de l'ame à la voix de Dieu qui l'appelle.</i>	Ibid.
<i>L'homme n'eſt ſi fort attaché aux biens d'ici-bas , que ſaute de s'élever par la foi à ceux de l'autre vie.</i>	386
<i>Enigme.</i>	Ibid.
<i>Sonnets. Sur la mort de M. de Montmorency.</i>	387
<i>Au Cardinal Mazarin.</i>	388
<i>Au Soleil.</i>	Ibid.

B O I S R O B E R T.

STANCES. à M. le Cardinal de Richelieu , pour ſon

T A B L E.

xxvij

<i>Estrennes.</i>	392
<i>Réponse faite sur le champ par son Eminence.</i>	393
<i>Réplique de Boisrobert.</i>	Ibid.
<i>Epîtres à M. le Cardinal Mazarin. Il l'entretient de l'ingratitude des gens de Province.</i>	394
<i>A M. le Chancelier Seguier. Il lui demande une abo-</i> <i>lition pour ses navoux qui ont tué un Brave.</i>	398

S A I N T - P A V I N.

<i>EPIGRAMMES.</i>	403
<i>Sonnets.</i>	405
<i>Lettre.</i>	412
<i>Portrait de M. de Saint Pavin.</i>	413

G I L E S B O I L E A U.

<i>EPIGRAMMES. A un méchant Enivré.</i>	418
<i>Epitaphe.</i>	419
<i>Epigramme de Mademoiselle ** Sur Scarron.</i>	Ibid.
<i>Réponse.</i>	Ibid.
<i>Amour mal récompensé.</i>	Ibid.
<i>Sur le portrait de son pere.</i>	420
<i>Excuse au Cardinal Mazarin.</i>	Ibid.
<i>Caprice.</i>	421
<i>A M. le Premier Président, sur une Ode à la louan-</i> <i>ge d'un grand Ministre.</i>	422
<i>Traduction du quatrième Livre de l'Enéide de Virgile.</i>	
<i>Les amours d'Enée & de Didon.</i>	423

P A T R I X.

<i>STANCES. Son adieu à Philis.</i>	451
<i>Canique. Du mépris des vanitez du monde.</i>	452

<i>Son Epitaphe.</i>	453
<i>Il souhaite mourir au pied de la Croix.</i>	454
<i>La mort confond tous les rangs. Songe.</i>	455

Fin des Tables du Tome I..



INTRODUCTION.



INTRODUCTION

A L A

BIBLIOTHEQUE POETIQUE,

*Contenant en abrégé l'origine & l'Histoire de la
Poësie Françoisse, & celle des Poëtes François
avant Clement Marot.*



A Poësie, si estimée des Grecs & des Latins, & qui, avant eux, avoit été si en honneur chez les Hébreux, est aussi fort ancienne parmi nous. Nos vieux Gaulois ne l'ont point ignorée.

Cette Nation beaucoup plus occupée à combattre & à vaincre qu'à bien parler & à bien dire, n'étoit pas insensible à la douceur & aux charmes d'un Art qui a fait les délices, ou du moins l'amusement de presque toutes les Nations. Les *Bardes* furent les premiers Poëtes comme les premiers Théologiens des Gaulois. Si l'on en croit Diodore de Sicile, au cinquième Livre de son Histoire, ils chantoient sur la Lyre de petits Poëmes pour louer les bons, pour blâmer les méchants, pour inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. Les *Druides*, Prêtres & Philosophes, firent de la Poësie un usage conforme à leur profession. Selon les uns, ils mettoient en Vers leurs Loix & leurs Cantiques. D'autres croient qu'ils se contentoient d'apprendre les Vers composez par les Bardes.

Tome I.

c

Ils en chargeoient leur mémoire, & elle étoit si fidelle, qu'ils pouvoient, dit-on, en retenir jusqu'à quinze & vingt mille. Ils chantoient ces Vers au peuple, & mêloient le son des instrumens à leur voix. On ne sçauroit croire, dit l'Historien ¹ moderne de la Poësie François, les effets surprenans qu'ils produisoient par cette harmonie. Ils exerçoient un empire absolu sur les esprits. Comme d'autres Tyrtées, ils se mettoient à la tête des armées, ils animoient les soldats au combat, & ne contribuoient pas peu au succès des batailles. D'autres fois arbitres de la paix comme de la guerre, on rapporte qu'ils faisoient tout-à-coup poser les armes, & qu'ils terminoient le différend des armées qui étoient en présence. Le goût des Vers passoit des peres aux enfans : & nous lisons dans les Commentaires de César, qu'on y formoit les enfans dès leurs plus tendres années ; qu'on les envoyoit à des Ecoles publiques, & qu'ils les fréquentoient quelquefois vingt années de suite. Nous ignorons au reste de quelle espece étoit leur Poësie ; & ceux qui prétendent que dès-lors elle étoit rimée, le disent sans preuves.

² La Poësie Latine succéda à la Gauloise, quand les Romains eurent réduit les Gaules sous leur domination. Terentius Varro, Cornelius Gallus, & Valerius Cato se sont distingués dans ce genre d'écrire : mais à mesure que l'Empire tomboit en décadence, le goût pour la bonne Poësie s'affoi-

¹ M. l'Abbé Massieu. On l'a suivi ou abrégé en plusieurs endroits de ce Discours.

² Essais sur l'Histoire des Belles-Lettres, Tome II.

blissoit, & il s'anéantit vers le commencement du sixième siècle. Charlemagne fit ce qu'il put pour le ressusciter; mais le génie poétique ayant disparu depuis plusieurs siècles, les efforts du Prince furent grands, & eurent peu de succès. Alcuin, content d'observer le moins mal qu'il lui fut possible les règles de la versification, méconnut cette cadence harmonieuse qui en est l'ame & qui en fait l'agrément. Théodulphe, Evêque d'Orléans, plein de feu & moins dur qu'Alcuin, composa plusieurs Pièces de Vers, où l'on entrevoit de la verve & quelques beaux endroits, mais où l'on ne sent que trop aussi le mauvais goût de son siècle & le défaut des bonnes études. Quelque imparfaites que fussent celles-ci, la chute de la Maison de Charlemagne les fit presque entièrement périr, & la Poésie rentra, pour ainsi dire, dans le cahos d'où elle étoit sortie.

L'irruption des Gots, & leur établissement dans les Gaules au milieu des ravages & des désordres les plus inouis, furent la principale cause du mal. Comment cultiver l'étude quand on est tous les jours aux prises avec un ennemi féroce qui ne connoît que le fer & qui ne respire que le sang? Devint-on plus tranquille; le mélange des Gots avec les anciens habitans occasionna dans les études un mélange aussi bizarre que celui des deux Nations. Les premiers avoient leurs Poètes, qu'ils nommoient *Runes*; ceux-ci introduisirent la consonance, & leurs ouvrages en Vers s'appellerent *Runes*, & ensuite *Rimes*.

Tel est du moins le sentiment de plusieurs de nos Sçavans sur l'origine de la *Rime*. Mais ce n'est pas le seul. Le Cardinal Bembe. & la plupart des

Ecrivains d'Italie, veulent que nous en soyons redevables aux Provençaux. D'autres prétendent qu'elle a commencé du tems de Charlemagne, & en font honneur, si c'en est un, à Paul Diacre, à qui l'on donne l'Hymne pour la Fête de Saint Jean-Baptiste, qui commence par ces mots, *Ut queant laxis*, &c. & ceux qui sont dans cette opinion, croient que cette Hymne est le premier ouvrage rimé qui ait jamais paru. Le Sçavant M. Huet, mort ancien Evêque d'Avranches soutenoit que la rime étoit entrée en Europe par le Midi; & que nous la devons, comme plusieurs autres choses, à la politesse & à la galanterie des Maures. Il y a encore d'autres sentimens sur cette matiere, ce qui est, ce semble, une preuve de son obscurité.

Quelle que soit l'origine de la Rime, il est sûr qu'elle est ancienne, & que cette nouveauté eut des appas, comme tout ce qui est nouveau en a. La Rime fut si bien reçûe dans la Poësie vulgaire, qu'on tenta d'assujettir à ses loix la Poësie Latine, & qu'on n'y réussit que trop. Dès-lors la noblesse des pensées, le choix des mots, la vivacité & la justesse de l'expression, tout fut sacrifié à la Rime. Il ne se fit presque plus de Vers Latins où elle n'entrât: Pièces enjouées ou sérieuses, profanes & sacrées, tout en fut infecté. La bonne & saine maniere des Anciens se vit abandonnée. Au lieu de ces graces naturelles qu'ils avoient recherchées avec tant de soin, qui plaisent tant dans leurs ouvrages, & qui consistent bien moins dans les termes que dans les choses, on ne connut presque plus pour toutes beautez qu'une répétition badine & puérile d'un même son, qui avec symétrie, & comme en cadence, revenoit ridiculement à cer-

tains intervalles frapper l'oreille qu'elle auroit dû laisser au lieu de la réjouir. Si quelques esprits au-dessus du commun s'affligèrent de ce désordre, s'ils tenterent de le bannir de la Poésie, leurs efforts furent inutiles, le mauvais goût l'emporta, & eux-mêmes furent contraints de se laisser entraîner par le torrent s'ils voulurent avoir des lecteurs. On a appelé *Léonins* ces sortes de Vers qui étoient en même tems Latins & rimez. Mais d'où leur est venue cette dénomination ? La plupart croient qu'elle est dûe à Leoninus ou Leonius qui se distingna dans ce genre de Poésie sous le règne de Louis VII. C'étoit, dit-on, un Poète Parisien, qui, selon Pasquier dans ses Recherches de la France, fut d'abord Chanoine de Saint Benoît, puis Religieux de Saint Victor. On a de lui deux Epîtres en Vers rimez, adressées aux Papes Adrien IV. & Alexandre III.

Les Provinces soumises aux François avoient aussi leurs Poètes ¹ : on les appelloit *Fauteurs* ou *Faistes*, & leurs Œuvres on les nommoit *Faits*. C'étoient de petits Poèmes chantez par des Chœurs accompagnés de danses : car le chant a fait naître la Poésie, ou l'a du moins accompagnée dans sa naissance. Chilperic premier, qui se piquoit de Poésie, avoit des *Faistes* à sa Cour. Ce Prince tenta inutilement de faire fleurir un Art, qui se ressentoit trop de la grossièreté de ceux qui le cultivoient. La Poésie n'avoit point de fictions, l'esprit en faisoit tout le mérite : ceux qui sçavoient trouver de jolies pensées, & qui avoient l'art de les mettre en leur jour, furent nommez *Troubadours*, ou

¹ Essais sur l'Histoire des Belles-Lettres.

*Trouveres.*¹ Ces étincelles de Poësies parurent principalement dans les deux extrêmes du Royaume, en Provence & en Picardie. Les Provençaux aidez de leur Soleil auroient dû avoir l'avantage; mais il faut avouer que les Picards ne leur céderent en rien.

La plus grande gloire de la Poësie Provençale est d'avoir pour fille la Poësie Italienne. L'art de rimer passa de Provence en Italie: & Dante, Pétrarque & Bocace firent bien leur profit de la Poësie des Troubadours; & par une juste reconnoissance ils ont parlé avec éloge de la plupart d'entr'eux, surtout d'Arnaud Daniel. Ces Poëtes s'acquirent en leur tems une réputation au-dessus de leur mérite. Ils étoient favorablement reçus chez les Grands. Quelquefois durant le repas d'un Prince, on voyoit arriver un *Trouvere* inconnu avec ses *Menestrels* ou *Jongleurs*, & il leur faisoit chanter sur leurs Harpes ou Vieilles les Vers qu'il avoit composez. Ceux qui faisoient les *sons* aussi-bien que les *mots* étoient le plus estimez.

Parmi ces anciens Trouveres si semblables à des Vielleurs, il s'en trouve un grand nombre qui portent de si beaux noms, qu'il n'y a point aujourd'hui de grand Seigneur qui ne se fit gloire d'en descendre. Tel fut entr'autres Guillaume X Comte de Poitiers & Duc d'Aquitaine, qui mourut en 1125. D'autres, moins illustres par leur naissance, ne se firent pas moins un grand nom. De ce nombre furent Pierre Rogier, Auvergnat, d'abord Chanoine, mais qui dans la suite quitta le monde, &

2 Œuvres de M. de Fontenelle, Tom. III.

mourut dans l'Ordre de Grammont ; Pierre Vidals Toulousain, qui obscurcit par ses médisances le talent qu'il avoit de faire des Vers avec beaucoup de facilité ; Raimond Jourdain , Vicomte de S. Antonin en Rouergue , habile Trouvere & brave Chevalier ; Pierre Cardinal , né à Veillac au Diocèse du Puy , & Chanoine de la Cathédrale de cette Ville, qui fut fort honoré de Jacques Roi d'Arragon. Nous pourrions encore nommer Jaufred Rudel , qui étoit en vogue en 1161. Sail de Scoba , en 1194. qui eut la protection d'Hermengarde , Vicomtesse de Narbonne : Guilhem de Saint Desdier , qui fit un Traité des Songes , où il prétendit donner des règles pour n'en avoir que de vrais & d'agréables : Arnaud Daniel , que j'ai déjà nommé : Raimond Jourdan : Foulques de Marseille , qui se fit Moine de Cîteaux vers le commencement du treizième siècle , & qui fut ensuite Evêque de Toulouse : Anselme Faydit , d'Avignon , & Lucas de Grimaud , qui se rendirent célèbres dans le genre Théâtral. Jean de Nostradamus a fait une longue énumération de ces Poètes , en ne s'attachant qu'à ceux qui sont réputés Provençaux ; mais parmi les fables & les anachronismes de cet Historien , la vérité se présente rarement , & nous ne serons satisfaits sur cette partie de notre Histoire Litteraire que lorsque Messieurs de Foncemagne & de la Curne de Sainte Palaye , de l'Académie des Belles-Lettres , auront communiqué au Public les recherches qu'ils font depuis long tems concernant les Vies des Troubadours.

On ne se contentoit pas de bien recevoir ces Poètes , on les récompensoit largement. On les payoit en *armes , draps & chevaux* ; on leur donnoit aussi de l'argent : & tel qui par les partages de

la famille n'avoit que la moitié ou le quart d'un vieux Château bien Seigneurial , alloit quelque tems courir le monde en rimant , & revenoit acquérir le reste du Château. La plupart des Poësies de ces Troubadours consistoient en Sonnets , Pastorales , Chançons , Sirrentes , & plusieurs autres petites Pieces , entre lesquelles on compte les *Tençons* : c'est ainsi qu'on appelloit des questions ingénieuses sur l'amour , qui donnerent lieu à l'établissement d'une Cour qu'on nomma la *Cour d'Amour*. Là des gens d'esprit terminoient par leurs décisions les disputes que les *Tençons* avoient fait naître ; & les Arrêts de ce Tribunal suprême ne pouvoient être cassés. La Picardie , rivale de la Provence , avoit aussi ses *Plaidz & Jeux sous l'ormel* , & l'on y avoit le même but. Nous avons encore un Recueil de ces Jugemens galans , ou du moins faits à leur imitation , sous le titre d'*Arresta amorum* , il y a deux cens ans. L'Auteur est Martial d'Auvergne , Procureur au Parlement de Paris ; & ces Arrêts ont été honorez d'un ample & sçavant Commentaire par un fameux Jurisconsulte nommé Benoît le Court , ou de Court. Martial d'Auvergne commence ainsi son Recueil.

*Environ la fin de Septembre
Que faillent violettes & fleurs ,
Je me trouvai en la Grand Chambre
Du noble Parlement d'Amours.*

Il y avoit les Seigneurs Lais, les Conseillers d'Eglise.

*Après y avoit les Déeses
En moult grand triomphe & honneur .*

INTRODUCTION, xxxvij

*Toutes Légisfés & Clergefles
Qui fçavoient le Decret par cuer.
Leurs habits sentoient le cyprès
Et le musc fi abondamment ,
Que l'on n'eût fçeu être au plus près
Sans eſternuer largement.*

Après les Tençons ; ce qui paroît avoir été le plus en vogue , ce ſont les Comédies. On ne peut douter que les Troubadours n'en ayent fait pluſieurs. Mais au lieu de repréſenter une action , ils ſe contentoient d'en faire le récit ; ils donnoient à leurs Pieces un air de Dialogue , plutôt que de Comédie ; & ce n'étoit pas là le ſeul défaut de ces Poètes. Un bon Comique inſtruit ſans bleſſer , cenſure ſans déchirer : nos Troubadours firent le contraire. Lucas de Grimaud déchira dans ſes Vers le Pape Boniface VIII. & Baptiſte de Paraſols noircit la réputation de Jeanne Reine de Naples : ce qu'il y a de remarquable , c'eſt que ce dernier mourut en 1333. & Jeanne , l'Héroïne de ſes cinq Tragédies , en 1382. de ſorte qu'il n'a vécu qu'en même tems que cette Reine , & que les actions de cette Princeſſe étoient accomodées au Théâtre à meſure qu'elles arrivoient. On connoît encore la Piece intitulée , *l'Héréſe des Prêtres* , Piece apparemment fort agréable en ces tems & dans ces pays-là , où les Albigeois & les Vaudois avoient aſſez établi la mode de railler les Eccleſiaſtiques. L'Auteur de cette informe Comédie étoit Anſelme Faydit , homme de plaifir , grand joueur , diſſipateur , & qui avoit perdu aux dez tout ſon bien de patrimoine. Il tira d'un Monaftere de la ville d'Aix une fille de qualité , nommée Guilhaumine de Sauliers , & l'épouſa.

La Religieuse s'accommoda parfaitement bien de la vie comique, & tous deux y acquirent un embonpoint digne que l'Histoire en ait fait mention. Anselme s'attacha d'abord à Richard, surnommé Cœur de Lion, Roi d'Angleterre, fils de Henri II. ensuite à Boniface Marquis de Montferrat; il mourut en 1220. chez Agoulst Seigneur de Sault. On met encore parmi les Troubadours qui ont travaillé pour le Théâtre, Hugues Brunet de Rhodéz; Guy d'Uzès; Girard de Bournel, Limousin, & Bertrand de Pezards de Pezenas.

A ces premiers Comiques on vit succéder sur la fin du treizième siècle les Confreres de la Passion, gens religieux à l'excès, qui par une dévotion à leur guise jouoient les choses saintes. Cette profanation, ou du moins cette bizarrerie nous choque aujourd'hui, parce que l'on ne fait pas assez d'attention que les siècles diffèrent entr'eux comme les hommes, & qu'ils ont chacun leur tour d'imagination qui leur est propre. C'est une réflexion de M. de Fontenelle, qui ajoute ce qui suit. Un siècle ignorant, & pour ainsi dire, mal élevé, pense mal, & se représente tout sous des idées basses. Un siècle tel que le nôtre, éclairé de toutes les Sciences, se fait des idées convenables aux objets, & pense avec élévation sur ce qui est élevé. Nous avons des idées nobles de Dieu & de la Religion, ou du moins nous savons que nous ne devons pas nous arrêter aux idées foibles, & peu élevées que notre esprit s'en fait souvent malgré nous. Mais les siècles de nos peres plongez dans une épaisse ignorance, instruits seulement par des Moines Mandians, n'avoient garde de prendre sur la Religion des idées nobles & convenables: ainsi ils ne pensoient pas

même qu'il pût y avoir de la prophanation à mettre les choses de la Religion sur le Théâtre.

De plus ils étoient accoutumés à la représentation des choses saintes, jusques dans l'Office Divin. On ne célébroit pas seulement les fêtes dans la plupart des Eglises, on les représentoit. Le jour des Rois, ou de l'Epiphanie, trois Prêtres habillez en Rois, conduits par une figure d'étoile qui paroissoit au haut de l'Eglise, alloient à une Crèche où ils offroient leurs dons. Le Continuateur de Nangis rapporte en l'an 1378. que le Roi observoit cette même cérémonie. » Trois Chevaliers ses Cham-
» bellans tenoient hautement trois coupes dorées
» & émaillées; en l'une étoit l'Or, en l'autre l'En-
» cens, & en l'autre du Mirthe; & allèrent tous
» trois par l'ordre comme l'offrande devoit être
» baillée par le Roi, & le Roi après, &c. « Tant
cet esprit de représentation étoit établi.

La plupart des autres fêtes ne manquoient pas aussi de se rendre visibles. Il y avoit le jour de Noël dans l'Eglise Cathédrale de Rouen, un de ces spectacles. Tous les Prophètes de l'ancienne Loi paroissoient dans l'Eglise, chacun habillé d'une manière qui le rendît reconnoissable. Balaam étoit là, monté sur son ânesse, à qui il donnoit inutilement des coups d'éperon pour la faire avancer, parce qu'un petit Ange l'en empêchoit; & quelqu'un qui étoit caché sous le ventre de l'ânesse, parloit pour elle, & disoit son rôle.

Les représentations, dont il est inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples, étant donc établies dans le Service Divin, on n'avoit garde de s'appercevoir qu'il ne convenoit pas aux choses saintes d'être mises en Comédies. Au con-

traire , la Comédie n'étoit considérée que comme une suite du Service Divin , & même elle se jouoit assez ordinairement dans les Cimetieres des Eglises. Au sortir du Sermon ces bonnes gens alloient à la Comédie , c'est-à-dire , que selon eux ils changeoient de Sermon. On ne connoît pas tous les Auteurs de ces Pièces où nous ne voyons aujourd'hui qu'une ignorance bizarre & ridicule. On donne la *Comédie de la Passion* à Jean Michel , que l'on a eu tort de confondre avec un Evêque d'Angers du même nom , & qui est mort en odeur de sainteté ; & le *Triomphant Mystere des Actes des Apôtres* à Greben , Docteur en Théologie. L'Histoire du Théâtre François dont on a donné depuis quelques années deux volumes in-12. qui devoient avoir une suite , peut en apprendre beaucoup davantage sur ce sujet.

Ceux qui liront les Ouvrages de Jean Michel , s'appercevront aisément que la Comédie étoit alors au berceau. C'est une suite historique de la vie de Jesus-Christ , depuis la prédication de Saint Jean , jusqu'à la Résurrection. Quand les Personnages qui occupent le Théâtre ont dit ce qu'ils avoient à dire , ils s'en vont , & d'autres viennent qui parlent de toute autre chose. C'est une règle inviolable que les Scenes ne soient jamais liées. Il n'y a point d'Actes. Après un nombre suffisant de Scenes , la journée finit , sans autre raison , sinon qu'on en a assez dit. L'Assemblée se sépare , & le lendemain on vous en donne encore autant. Cela se jouoit en plusieurs jours : & il en est de même des autres *Mysteres* : car presque tous ont été composez sur le même modele , comme on le peut voir par les Analyses d'un grand nombre de ces Pièces , rap-

portées dans l'Histoire que l'on vient de citer. On observe dans le même Ouvrage, que les Confreres de la Passion firent place aux Clercs de la Bazoche, & ensuite aux Enfans sans souci, dont le Chef se nommoit le Prince des Sots ou de la Sotie; & que le peuple se lassant bien-tôt des représentations sérieuses, il fallut pour lui plaire mêler aux *Mysteres* & aux *Moralitez*, quelques Farces tirées de sujets profanes & souvent burlesques & indécens, que l'on nomma *les Jeux des pois pilez*. La plus célèbre des anciennes Farces est celle de *Pathelin*, ¹ dont on ignore l'Auteur. A en juger par le langage, elle doit être à peu près du tems de Louis XII. mais il y a des choses qui ne paroissent pas indignes du siècle de Moliere, ni de Moliere lui-même. Une preuve qu'elle a eu un grand succès, c'est qu'elle a donné de nouveaux mots à la Langue, & fait des Proverbes; *Pathelin* qui n'étoit qu'un nom fait à plaisir comme *Tartuffe*, est devenu un mot de la Langue qui signifie *flateur & trompeur*, de la même manière que *Tartuffe* signifie présentement un faux Dévot. Le même mot a produit *pateliner & patelinage*. *Revenons à nos moutons*, qui est un proverbe si usité, vient encore de la même source. C'est ce que dans la Farce le Juge dit au Drapier qui oublie les moutons pour parler de son Drap. Par la même Piece, & par toutes les anciennes Farces que le tems nous a conservées, il paroît qu'autrefois on juroit beaucoup, & même sans adoucissement. Un

¹ Cette Farce est mise en meilleur François par le Sieur de Brueys, & se trouve dans le Théâtre de cet Auteur, imprimé à Paris chez Briasson, en 3. vol. in-12.

des grands secrets des Auteurs de ces Pièces pour attraper la rime , étoit de jurer par quelque Saint , & ils donnoient la préférence à celui qui rimoit. Durant les siècles dont on parle , la Poësie Française s'efforçoit de prendre une meilleure forme ; mais les accroissemens furent très-lents. Philippe Auguste chassa de la Cour ces Comédiens , ces Bateleurs & ces autres sortes d'hommes qui exerçoient des professions pernicieuses , & qui corrompoient les peuples sous prétexte de les réjouir. Mais comme il n'en vouloit qu'aux abus de la Poësie , & non à la Poësie elle-même , il aima & protegea ceux qui firent de cet Art un usage convenable , & il prit plaisir à en voir quelques-uns auprès de sa personne.

Hélinand qui se fit dans la suite Religieux à Froimont , Abbaye de l'Ordre de Cîteaux dans le Diocèse de Beauvais , fut un de ceux qui eurent le plus de part à la bienveillance & aux libéralitez de ce Prince. Ses Œuvres Poétiques furent long tems estimées. Vincent de Beauvais qui écrivoit sous Saint Louis , nous marque avec quel empressement & avec quel fruit on les lisoit encore de son tems. Car lorsqu'il parle de l'an 1209. il dit : » En ce » tems-là vivoit Hélinand , Religieux de Froid- » mont , homme d'un sçavoir & d'une vertu ex- » traordinaire , auquel notre Langue est redeva- » ble du Poëme de la Mort : ouvrage qui est entre » les mains de tout le monde , écrit avec beaucoup » d'élégance , & d'une utilité reconnuë. « Antoine Loisel a fait imprimer ce Poëme , qui est en forme de Stances ; le langage en est aujourd'hui presque inintelligible ; ce qui fait qu'on ne peut plus lire ce petit ouvrage avec plaisir , ni par conséquent avec utilité.

Dans les fragmens qui nous restent de Hugues de Bercy , le plus agréable peut-être de nos vieux Rimeurs ; on trouve certains traits naïfs & plaisans , qui font regretter que le langage dont il s'est servi , & qui étoit celui de son siècle , ait si fort vieilli. Ce Poète étoit de Provins. Il composa la *Bible Guiot* , c'est à-dire, le Livre de Guiot ou Hugues. C'est une Saryre sanglante que l'Auteur fit contre tous les états & toutes les conditions de son siècle. Il n'y fait grace qu'à la vertu , & ne sçait ce que c'est que de composer avec le vice. Il dit lui même qu'il a donné à son ouvrage le titre de *Bible* , parce qu'il ne contient que des vérités. Si on veut l'en croire , ce n'est que mommerie dans toutes les professions, Il dit de la Médecine , que

Fol est qui en tel art se fie ,

Et à l'occasion des Gens de Robe , que

Les Loix apprennent tromperie.

Ennemi de la corruption , par tout où il la trouve , ou croit la trouver , il ose l'attaquer jusques sous le Dais & sur le Trône , & surtout dans ceux que la sainteté de leur état oblige à vivre avec plus de régularité & d'édification. En particulier il se déchaîne contre un certain Guillaume Chapuy , Fondateur en ce tems-là d'une fameuse Confrairie dans la ville de Puy en Auvergne ; & grand distributeur de je ne sçai quels *Agnus* & *Scapulaires* que notre Poète appelle en son vieux langage des *Signaux* & des *Chaperons*. Ce qu'il y a de bon , c'est que notre Censeur ne s'épargne pas plus que les autres , & qu'a près avoir dit sur la fin de son ouvrage :

La Religieuse s'accommoda parfaitement bien de la vie comique, & tous deux y acquirent un embonpoint digne que l'Histoire en ait fait mention. Anselme s'attacha d'abord à Richard, surnommé Cœur de Lion, Roi d'Angleterre, fils de Henri II. ensuite à Boniface Marquis de Montferrat; il mourut en 1220. chez Agoult Seigneur de Sault. On met encore parmi les Troubadours qui ont travaillé pour le Théâtre, Hugues Brunet de Rhodéz; Guy d'Uzès; Girard de Bournel, Limousin, & Bertrand de Pezards de Pezenas.

A ces premiers Comiques on vit succéder sur la fin du treizième siècle les Confreres de la Passion, gens religieux à l'excès, qui par une dévotion à leur guise jouoient les choses saintes. Cette profanation, ou du moins cette bizarrerie nous choque aujourd'hui, parce que l'on ne fait pas assez d'attention que les siècles diffèrent entr'eux comme les hommes, & qu'ils ont chacun leur tour d'imagination qui leur est propre. C'est une réflexion de M. de Fontenelle, qui ajoute ce qui suit. Un siècle ignorant, & pour ainsi dire, mal élevé, pense mal, & se représente tout sous des idées basses. Un siècle tel que le nôtre, éclairé de toutes les Sciences, se fait des idées convenables aux objets, & pense avec élévation sur ce qui est élevé. Nous avons des idées nobles de Dieu & de la Religion, ou du moins nous sçavons que nous ne devons pas nous arrêter aux idées foibles, & peu élevées que notre esprit s'en fait souvent malgré nous. Mais les siècles de nos peres plongez dans une épaisse ignorance, instruits seulement par des Moines Mandians, n'avoient garde de prendre sur la Religion des idées nobles & convenables; ainsi ils ne pensoient pas

même qu'il pût y avoir de la prophanation à mettre les choses de la Religion sur le Théâtre.

De plus ils étoient accoutumés à la représentation des choses saintes , jusques dans l'Office Divin. On ne célébroit pas seulement les fêtes dans la plûpart des Eglises , on les représentoit. Le jour des Rois , ou de l'Epiphanie , trois Prêtres habillez en Rois , conduits par une figure d'étoile qui paroissoit au haut de l'Eglise , alloient à une Crèche où ils offroient leurs dons. Le Continuateur de Nangis rapporte en l'an 1378. que le Roi observoit cette même cérémonie. » Trois Chevaliers ses Chambellans tenoient hautement trois coupes dorées » & émaillées ; en l'une étoit l'Or , en l'autre l'Encens , & en l'autre du Mirrhe ; & allerent tous » trois par l'ordre comme l'offrande devoit être » baillée par le Roi , & le Roi après , &c. « Tant cet esprit de représentation étoit établi.

La plûpart des autres fêtes ne manquoient pas aussi de se rendre visibles. Il y avoit le jour de Noël dans l'Eglise Cathédrale de Rouen , un de ces spectacles. Tous les Prophètes de l'ancienne Loi paroissoient dans l'Eglise , chacun habillé d'une manière qui le rendît reconnoissable. Balaam étoit là , monté sur son ânesse , à qui il donnoit inutilement des coups d'éperon pour la faire avancer , parce qu'un petit Ange l'en empêchoit ; & quelqu'un qui étoit caché sous le ventre de l'ânesse , parloit pour elle , & disoit son rôle.

Les représentations , dont il est inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples , étant donc établies dans le Service Divin , on n'avoit garde de s'appercevoir qu'il ne convenoit pas aux choses saintes d'être mises en Comédies. Au con-

*Hugues de Bercy qui tant a
Cherché le siècle çà & là ,
Qu'il a vu que tout n'en vaut rien ,
Prêche ores de faire le bien.*

Il ajoute qu'il a lieu de craindre qu'on ne se moque de ses Sermons, le Prédicateur pratiquant si mal ce qu'il enseigne :

*Parce qu'ils ont vu que j'aimois
Plus que nul , beau soulas & joye ;
Et qu'auois aussi grand métier
Comme nul , de moi prêchier.*

L'opinion la plus commune est que ce Poète étoit Religieux, & lui-même semble l'insinuer, lorsqu'il dit :

*J'a plus de douze ans passé
Qu'en noirs draps suis enveloppé.*

Mais on ne peut dire précisément dans quel Ordre il étoit engagé. On croit qu'il fut lié d'amitié avec Raoul de Houdan & Chrétien de Troyes, qui furent tous deux en grande réputation. Le premier composa trois ouvrages, & le second cinq. Les uns & les autres sont manuscrits; & nous n'en connoissons que ce qui en est dit dans la liste des anciens Poètes François dressée par le Prédident Fauchet, qui y rapporte quelques-uns de ces Poètes. Il faut consulter cette même liste, & Pasquier dans ses Recherches de la France, touchant Maître Vace, Normand, qui mit en Vers l'Histoire des Ducs de Normandie; Thibault de Mailly, qui composa une Satyre, & qui étoit de l'illustre Maison de Mailly
en

en Picardie ; Triftan ; le Châtelain de Coucy , qui alla chercher dans la Terre Sainte la fin de fa vie & de fes ainours ; Blondel , qui fut aimé de Richard I. Roi d'Angleterre ; Pierre de Saint Cloct & Jean li Nivelois , auxquels on attribue l'invention des Vers de douze Syllabes , qui furent nommez Vers Alexandrins , parce que , dit-on , ils s'en fervirent dans la vie d'Alexandre qu'ils compoferent apparemment en commun.

Les mêmes Ecrivains nous font connoître Hebers , qui prenoit le titre de Clerc , & qui publia le Roman des fept Sages qu'il avoit traduit , comme il le témoigna lui-même , du Latin de Dom Jean , Moine de Haute Selve , & qui compofa , comme on le croit , la Vie de Jofaphat , Poëme plein de maximes politiques & d'instructions pour les Rois. Habers a paru durant le court règne de Louis VIII. qui ne fut que de trois ans.

Sous celui de Saint Louis notre Poëfie fut d'autant plus honorée , que les plus grands Seigneurs y prirent goût , & la cultiverent. Charles d'Anjou , frere du Roi , & qui depuis fut lui-même Roi de Naples & de Sicile ; Henry Duc de Brabant ; Pierre Mauclerc Comte de Bretagne ; Raoul Comte de Soiffons ; Thibault Comte de Champagne & Roi de Navarre , fe plaifoient à rimer.

Nous avons les Chanfons du dernier , les plus célébrés qui ayent été faites en notre Langue dans ces tems reculez. On en a donné depuis peu une très-belle édition , revûe avec foin fur les meilleurs Manufcrits. On lit ces petites Pieces avec fatisfaction , pour peu qu'on fe foit familiarifé avec le langage de l'Auteur. On y trouve beaucoup de naturel , des penfées fort fpirituelles , & toujours

exprimées avec une naïveté qui plaît. Aussi Thibault mérita-t'il les éloges , non-seulement de ses compatriotes , mais aussi des étrangers. Dante , célèbre Poète Italien , l'appelle un Maître incomparable en fait de Poësie , & propose la fixième de ses Chançons , comme le modele d'une Pièce excellente. On a observé que le Comte de Champagne est le premier qui ait mêlé les rimes masculines avec les féminines , & qui ait senti les agrémens & les charmes de ce mélange.

Plusieurs Ecrivains ont prétendu que l'Héroïne de ses Vers étoit Blanche de Castille , mere de Saint Louis , que le Comte en étoit devenu éperdument amoureux , & d'autres n'ont pas craint d'ajouter que cette pieuse Reine ne fut pas insensible à l'affection de Thibault. Ce sont des suppositions sans fondement : elles ont été renversées par l'habile Editeur des Chançons de Thibault.

Ce qui est plus vrai , c'est que l'exemple du Comte de Champagne & des autres Grands entraîna le reste du Royaume. Comme les Chançons tendres étoient à la mode , il n'y eut si petit Rimeur qui ne voulût chanter ses amours réels ou chimériques. On se vit inondé de ces sortes de Pièces qui ne respiroient que plaintes , reproches , larmes & soupirs. Et ce fut proprement en ce tems-là qu'on vit éclore cette multitude de phrases doucereuses , qui depuis ont été tournées & retournées en tant de façons. La Poësie qui peut traiter les matieres les plus sublimes & les plus relevées, ne fut presque plus employée qu'à des bagatelles.

Ceux qui se distinguèrent le plus en ce genre d'écrire , après le Comte de Champagne , furent Gaces Brulez , ami de Thibault, ou qui en étoit du

moins connu, & duquel on trouve encore cinquante Chançons dans les Cabinets des Curieux ; Henri de Soissons , qui suivit Saint Louis au Levant , & qui fut fait prisonnier à la Journée de la Massoure ; Eustache le Peintre, qu'on ne doit pas confondre , comme plusieurs l'ont fait , avec Maître Eustache , Auteur du Roman de Brut ; Jean Moniot d'Arras ; Pierre de Craon , de la célèbre Maison de ce nom , qui depuis a possédé de si grands biens , & produit tant d'hommes illustres ; Doëte de Troye ; & beaucoup d'autres dont la seule énumération des noms seroit trop longue pour ne pas ennuyer.

Doëte étoit fameuse par sa beauté , par son esprit , & par sa voix. Elle faisoit des Chançons dont elle composoit les airs de même que les paroles , & elle les chantoit ensuite avec beaucoup de grace. Elle parut avec distinction à la Cour que l'Empereur Conrad tint à Mayence.

Les Poètes qui vécurent sous le règne de Saint Louis , & peu après , ne se bornèrent pas cependant aux Chançons & autres Pièces de galanterie. Plusieurs écrivirent sur d'autres matières , & quelques-uns nous ont laissé des Poèmes assez longs. Jean du Chastelet mit en Vers les dits Moraux attribués à Caton ; & Marie de France , ainsi nommée parce qu'elle étoit Française , traduisit de l'Anglois en Vers les Fables d'Esopé ,

*Pour l'amour du Comte Guillaume
Le plus vaillant de ce Royaume.*

On ne sçait pas bien quel est ce Comte Guillaume. Renaud d'Audon composa une Satyre contre toutes sortes d'états ; Guillaume de la Villeneuve rima

les cris de Paris ; Jean Bodel fit l'éloge & la censure des principaux Habitans d'Arras ; Adam le Bossu s'éleva contre la passion du jeu.

On vit aussi paroître dans ce même tems un grand nombre de *Fabels* ou *Fabliaux* ; c'est-à-dire, comme nous parlerions aujourd'hui, de Contes & de Nouvelles. Tel est *le Tournoyement de l'Antechrist*, qui est un combat des vertus & des vices, dont l'Auteur est Huon de Mery, Religieux de Saint Germain des Prez ; tel le Roman de Richart de l'Isle, où *Honte* & *Puterie* ont débat. Puterie irritée de ce que *Honte* ne veut pas la suivre pour lui faire honneur, la prend, la jette d'un pont de Paris dans la Seine, où la pauvre Honte se noye, dont vient que plus n'y a Honte dans Paris. Fauchet, Pasquier, & les autres Ecrivains qui ont fait des recherches sur notre ancienne Poësie, nous parlent aussi des *Fabliaux* de le Clerc de Vaudrai, de Virevolles, de Corbigni, du Tremblai, de Rutebœuf, de Huë de Cambrai, de Jean le Galois, de Jean Chapelain, de Huë Piauclle, & de plusieurs autres.

A la fin de l'Histoire de Villehardouin, de l'édition de M. du Cange, on trouve une partie du Roman que Philippe Mousque composa en Vers sur l'Histoire de France. Je dis du Roman ; car l'ouvrage de ce Chanoine & Chancelier de l'Eglise de Tournai, que l'on conserve tout entier manuscrit dans plusieurs Bibliothèques, est mêlé d'une infinité de fables, surtout de celles de l'Archevêque Turpin ; & l'on y trouve la plupart des aventures extravagantes & ridicules, qui jusqu'alors avoient fait la matiere des autres Romans. Mousque vécut jusques sous le règne de Philippe le Hardi, qui le fit Evêque de Tournai.

Tous ces Poèmes furent effacez par le Roman de la Rose, que l'on regarde encore aujourd'hui comme le meilleur de tous les ouvrages de Poësie qui ont été faits avant le règne de François I. Il fut commencé par Guillaume de Loris, ainsi nommé du Bourg de Loris en Gâtinois, où il étoit né, & continué par Jean de Meun, ainsi dit parce qu'il étoit de la petite ville de Meun sur la Loire, à quatre lieues d'Orleans, & surnommé *Clopinel*, c'est-à-dire, en langage de ce tems-là, *le Poiteux*, parce qu'il boitoit effectivement. Tout est vivant dans leur ouvrage; tout y a une figure & une voix. Il est d'ailleurs varié d'une infinité d'épisodes & de digressions agréables. Leurs Auteurs sèment partout sur leur route une satire très forte des mœurs de leur tems. Toutes les conditions sont passées en revûe, sans épargner aucunes Puissances, soit Séculières ou Ecclésiastiques. Ils peignent aussi les femmes avec les couleurs les plus noires, & rien ne leur échappe de ce qui peut inspirer de l'aversion & du mépris pour elles. Nous avons peu d'Ecrivains qui les aient plus maltraitées. Toutes à ce Tribunal sont inégales, bizarres, injustes & perfides. Cependant la vûe de ces Auteurs, & cette vûe ne peut être trop blâmée, a été de réduire en art la plus naturelle & la plus dangereuse de toutes les passions,

*Ci est le Roman de la Rose,
Ou tout l'art d'amour est enclose.*

Cette passion est représentée presque partout avec des charmes dont il est bien difficile de se défendre, & le gros de l'ouvrage est employé à prescrire des règles pour y réussir. De-là vient que la plûpart

INTRODUCTION.

des personnes vertueuses s'éleverent contre, & avec raison. Elles soutenoient qu'il tendoit directement à corrompre les mœurs ; & que d'ailleurs il étoit rempli de satyres atroces contre les personnes qui méritent le plus de respect. Les Religieux qui s'y voyoient maltraitez en cent endroits, n'obmettoient rien pour le décrier. Les Prédicateurs l'anathématisoient dans toutes les Chaires ; & plus d'un siècle après, le célèbre Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, fit exprès un Traité Latin pour le combattre. D'un autre côté cet ouvrage eut un grand nombre de partisans qui le préconisoient ; & Jean de Montreuil, Prevôt de Lille, se fâcha sérieusement contre ceux qui le blâmoient : c'est ce qu'on voit dans quelques-unes de ses Lettres Latines, imprimées dans la grande Collection des Peres Martenne & Durand.

A entendre ces Apologistes du Roman de la Rose, c'étoit un ouvrage incomparable, très-propre à corriger les hommes de leurs ridicules & de leurs vices. Leurs Auteurs, selon eux, avoient joint à la connoissance du cœur humain, celle de toutes les Sciences. On prétendoit que leur ouvrage n'étoit qu'un tissu d'allégories qui cachotent de grands mysteres, & des vérités où il n'étoit pas permis à tout le monde d'entrer. Que n'y voyoit-on pas ? Et que ne prétendit point y découvrir en particulier Jean Molinet, qui prit la peine de moraliser ce Roman, & qui en fit par ce moyen un ouvrage très-ennuyant & fort ridicule ? Mais on doit convenir de bonne foi que tous ces Apologistes ont prêté à nos deux Auteurs des intentions qu'ils n'avoient jamais eues : Que Guillaume de Lorris & Jean de Meun ont prétendu faire un ouvrage de

galanterie ; & que lorsqu'ils employent les mots de Verger , de Jardin , de Rosier , & de Rose , ils se servent de termes homêtes , pour exprimer des choses qui ne le sont pas.

La prévention étoit toujours pour le Roman de la Rose , & duroit depuis cent vingt ans , lorsque Martin Franc , qui fut Secrétaire de Felix V. & de Nicolas V. Papes , offensé du mal que l'on dit des femmes dans cet ouvrage , entreprit de venger contre lui le beau Sexe outragé. C'est le but principal de son Poème extrêmement prolix , qu'il intitula *le Champion des Dames*. Il y introduit un des plus mortels ennemis du Sexe , lui met dans la bouche tout ce qu'on peut objecter aux femmes de plus fort & de plus insultant , & se charge d'y répondre. Il y a beaucoup de digressions dans ce Poème ; mais on y voit que l'Auteur ne manquoit pas de génie , & qu'il connoissoit le naïf & le plaisant. Il avoit aussi quelque talent pour conter , & n'attrapoit pas mal le caractère simple & serré que demande ce genre d'écrire. Le pathétique même & le sublime ne lui étoient pas absolument inconnus , & l'on en trouve des traces en plus d'un endroit de son Poème. Son zèle pour les Dames l'emporte si loin , qu'il ne met aucune égalité entre les deux Sexes , & qu'il ne craint pas même de soutenir que les hommes sont en tout inférieurs aux femmes. Quoiqu'il fût Ecclesiastique , il se montre partout grand partisan du mariage. On connoît encore de lui un Traité mêlé de Prose & de Vers , qu'il intitula , *l'Estrif* , c'est-à-dire , *le débat de Fortune & de Vertu* ; où il a pour but de faire voir l'antipathie presque insurmontable qu'elles ont l'une pour l'autre , & combien il est difficile de les concilier.

Avant Martin Franc, & depuis le Roman de la Rose jusqu'au Champion des Dames, on avoit vu en France plusieurs Poètes qui s'étoient fait quelque réputation, mais dont les écrits sont presque inconnus aujourd'hui, ou ne sont conservez que manuscrits dans les Bibliothèques. Ce fut aussi dans le même intervalle, & en particulier vers ou sous le règne de Charles V. surnommé le Sage, que l'on vit naître le Chant Royal, la Ballade, le Lai, le Virelai, le Triplet, le Rondeau, & toutes les autres Pièces, dont le principal agrément consiste dans le refrain.

Le Vaudeville, qui fait partie de ces petites Pièces, est plus ancien que les autres, s'il est vrai, comme quelques Sçavans le pensent, qu'il fut connu dès le tems de Charlemagne. Ce qu'on sçait de plus certain, c'est qu'il fut renouvelé long tems après au terroir de Vire, petite Ville de Normandie sur la Rivière du même nom. ¹ Il est assez vraisemblable qu'on l'appella d'abord Vaudevire, ce qui marquoit son origine, & que par corruption on a dit depuis Vaudeville. Quelques Auteurs attribuent ce genre de Poësie, ou cette sorte de Chanson en Vers, à Olivier Basselin. Si ce fait est douteux, on sçait au moins que dès le règne de Philippe I. ces Chançons étoient en vogue. Ives de Chartres en parle dans une de ses Lettres. Le Vaudeville eut d'abord pour objet de censurer les vices, & ce motif pouvoit n'être pas reprehensible: mais on n'en demeura pas là; on s'imagina faussement qu'on ne pouvoit bien peindre de certains vices,

¹ *Essai sur l'Histoire des Belles-Lettres.*

à moins qu'on ne désignât les vicieux, & la licence alla si loin, que pour la réprimer, Ives de Chartres se crut obligé de réclamer l'autorité du Saint Siège par une Lettre que ce Prélat écrivit au Pape Urbain II. Mais il est probable que ses efforts n'eurent pas grand succès.

Le Chant Royal, né sous Charles V. ne fut en honneur que du tems de Henri II. c'étoit un Poème composé de cinq couplets & d'un envoi ; le tout sur trois, quatre, ou cinq rimes.

La Ballade, moins longue que le Chant Royal, n'avoit que trois couplets, & un *Envoi* qui étoit comme l'abrégé de la Ballade : on les nomme ainsi parce qu'on l'adressoit au *Prince des Jeux Floraux*, ou à celui du Puy à Rouen, pour se le rendre favorable dans la distribution des Prix. On crut donner plus d'agrément à ces sortes de Poèmes, en répétant un même Vers à la fin des couplets & de l'*Envoi* ; & ce Vers répété, toujours plaisant & ingénieux, s'appella Refrain. On ne sçait pas bien quels furent les premiers Auteurs de la Ballade. Froissard contribua beaucoup à la mettre en vogue, *le Paradis d'Amour*, *le Temple d'Honneur*, *la Fleur de la Marguerite*, & quelques autres Pièces semblables de ce Poète sont connues des Curieux. Un Prieur de Sainte Genevieve de Paris, dont nous ignorons le nom, a donné des règles pour ce genre de Poésie, dans un Traité fort court qui a pour titre : *Art de dictier Ballades & Rondels*. Cet écrit a été imprimé autrefois en caractères gothiques.

Le Lai, le Virelai, & le Triolet, ont la même origine que la Ballade. Le premier étoit la Poésie Lyrique de nos vieux Poètes : il rouloit sur des sujets, tantôt tristes, tantôt gais ; & l'on en vit de

deux sortes , le grand & le petit. Le grand Lai fut composé de Vers de différente mesure sur deux rimes. Le Virelai est un petit Poème comique & plaisant , qui a , dit - on , les Picards pour inventeurs. Le Triolet est une petite Piece amoureuse ou satirique de huit Vers , chacun de huit syllabes , partagez en trois couplets : on en a fait sur toute sorte de sujets. Le Quatrain est une Stance de quatre Vers. La maniere des Quatrains est ordinairement la Morale ; leur caractère est la simplicité & la gravité. Tout le monde connoît ceux de Gui du Faur de Pibrac , Président à Mortier au Parlement de Paris , & Chancelier du Duc d'Alençon , & qui mourut en 1584. Guillaume Colletet dans son *Discours de la Poësie Morale* , nomme un grand nombre d'Auteurs qui ont composé des Quatrains , & dont plusieurs ont vécu avant Pibrac.

Ces diverses sortes de Poësies furent cultivées par la plupart des Poètes qui vécurent sous le règne de Charles V. & sous celui de ses Successeurs. On nomme sous le règne de Charles VI. Castel , Jean de la Fontaine , Nicolas Flamel , & Alain Chartier qui ne fut dans sa grande force que sous le règne suivant. Les trois premiers sont très-peu connus en qualité de Poètes ; Alain l'est beaucoup davantage. Il avoit été Secrétaire de Charles VI. & il eut le même emploi auprès de Charles VII. La Normandie se glorifie encore aujourd'hui de lui avoir donné la naissance. Il fut un des bons Orateurs & des bons Poètes de son tems. Il y a cependant peu de ses Poësies qu'on puisse lire aujourd'hui avec quelque satisfaction : je n'en excepte pas même ses *Lays* qui lui firent cependant beaucoup d'honneur. Ce fut de son tems , ou du moins sous le règne de

Charles VII. que les Elegies, les Complaintes, & les Epitaphes commencerent d'avoir cours.

On fit aussi quelques Poëmes d'une longue étendue, comme *la Destruction de Troye la grande*, par Jacques Milet., Parisien. Jean Regnier, Sieur de Guerchi, Elû, & ensuite Bailli d'Auxerre, composa beaucoup de Complaintes, qui font partie de *ses Fortunes & Adversitez*; c'est ainsi qu'il a intitulé le Recueil de Vers qu'il composa pour adoucir l'ennui de sa prison où il fut détenu à Beauvais, ayant été arrêté durant les guerres que la France eut avec la Bourgogne. Regnier suivoit le parti de Jean surnommé le Bon, Duc de Bourgogne dont il étoit sujet. Il dit dans son Recueil qu'il avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, non-seulement en Europe, mais aussi dans l'Asie & ailleurs. Arnoul & Simon Grebans, freres, se firent une plus grande réputation par leur espece de Tragédie des *Actes des Apôtres*, que par leurs autres Poësies qui ne sont presque plus connues depuis long tems. On trouvoit que par rapport à leur siècle leur versification avoit du nombre & de l'harmonie. Mais elle étoit dépourvûe du goût & de l'élégante simplicité que l'on remarque dans les Poësies de Charles Duc d'Orléans, petit-fils de Charles V. pere de Louis XII. & oncle de François I. C'est à lui plutôt qu'à Villon que l'on doit donner l'honneur

*D'avoir sçû le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.*

Ceux qui ont lû les Poësies de ce Prince, que l'on conserve manuscrites à la Bibliothèque du Roi, conviennent que si l'on ne doit pas y chercher la

hardiesse des fictions & des figures, on y trouve sur-
 remment la noblesse des idées, jointe à la beauté &
 aux graces de l'expression. On peut en juger par le
 peu qui en est imprimé dans le Tome XIII. des
 Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-
 Lettres, où l'on fait remarquer que Charles d'Or-
 léans étoit d'ailleurs un Poète si fécond, que le Ma-
 nuscrit de ses Poësies contient cent cinquante-deux
 Ballades, sept Complaintes, ou Lettres en com-
 plaintes, cent trente & une Chançons, environ
 quatre cent *Rondels*, & enfin un Discours que le
 Prince prononça devant Charles VII. en faveur de
 Jean II. Duc d'Alençon.

Le Volume des Poësies de Villon renferme beau-
 coup moins de Pièces; mais elles montrent toutes
 le génie heureux de l'Auteur. On y sent un badi-
 nage délicat, qui tient comme le milieu entre l'a-
 gréable & le bouffon; mais ce badinage est sou-
 vent gâté par le comique & le bas dans lequel tombe
 l'Auteur. Ses Poësies se sentent trop aussi de la cor-
 ruption des mœurs de celui qui les a enfantées. Vil-
 lon s'étoit livré dès sa plus tendre jeunesse au liber-
 tinage, & il manqua d'en être la victime. Il fut
 condamné à être pendu, avec plusieurs de ses Com-
 pagnons; & il ne dut la vie qu'à son esprit, & à
 la compassion de Louis XI. par l'ordre duquel le
 Parlement usa d'indulgence. La peine de mort fut
 changée en celle de bannissement. Si Rabelais étoit
 bien informé, Villon se retira auprès d'Edouard VI.
 Roi d'Angleterre, & eut beaucoup de part aux bon-
 nes graces & à la familiarité de ce Prince qu'il ré-
 jouit par ses plaisanteries & par ses contes. On
 ignore combien il demeura à la Cour d'Edouard;
 mais on sçait qu'il revint en France, & se réfugia

en Poitou chez un de ses amis qui étoit Abbé de Saint Maixent ; & peut-être qu'il y mourut : à quel âge , & dans quel tems ? C'est ce que personne ne nous a appris.

Pour ce qui regarde ses ouvrages , ils contiennent ses deux Testamens ; le petit qu'il composa le premier , l'an mil quatre cens cinquante-six , sous le règne de Charles VII. & le grand , qu'il fit cinq ans après , l'an mil quatre cens soixante & un ; son Jargon ; ses Repuës franches ; & deux Scenes comiques assez courtes. Ce qu'il appelle son Jargon , ce sont quelques Pieces qu'il composa dans je ne sçais quel langage à part , dont les jeunes libertins de son caractère se servoient entr'eux.

Les Repuës franches sont proprement une instruction pour les bons enfans qui n'ont point d'argent. Il leur enseigne l'art de corriger leur mauvaise fortune , & de faire grand'chère sans mettre la main à la bourse. Et parce que rien n'instruit plus efficacement que l'exemple , il leur raconte plusieurs tours qu'il avoit faits en ce genre , & dans lesquels il n'avoit payé que d'esprit & d'adresse. Des deux Scenes comiques qu'il nous a laissées , l'une a pour titre : *le Monologue de Franc Archer de Bagnolet* ; & l'autre , *Dialogue entre Messieurs de Male-paye & Baille-vent*. Ces titres en annoncent le sujet.

Les Poètes qui vécurent dans le siècle de Villon , ou dans le suivant , & qui précéderent Marot , sont en grand nombre ; mais plusieurs sont peu connus , & la plupart sont encore moins lûs. Les plus célèbres sont Martial d'Auvergne , Olivier de la Marche , Pierre Michault , Georges Chastelain , Guillaume Coquillart , Jean Molinet , Guillaume Cre-

tin , Jean le Maire , Guillaume Alexis , Laurent Desmoulins , Guillaume Michel , dit de Tours , Michel d'Amboise , & quelques autres. Disons un mot de chacun de ces Poètes.

Martial d'Auvergne étoit de Paris où il fut Procureur au Parlement durant l'espace de cinquante ans , & il s'acquitta de sa profession avec honneur. Il mourut au mois de Mai de l'an 1508. Il ne craignit point d'entonner la trompette héroïque , & composa *les Vigiles de Charles VII.* Il célèbre dans ce Poème les exploits de ce grand Roi , & la manière miraculeuse dont la France secoua le joug des Anglois. C'est une histoire très-circonscanciée , où l'Auteur suit l'ordre des faits , & les date presque tous. La versification n'en est pas exacte ; mais le Poète historien s'y montre un homme de bon sens & qui ne manque point d'invention. On a parlé plus haut de ses Arrêts d'amour. On a encore de lui *les dévots louanges à la Vierge Marie* ; & on lui attribue une Piece badine assez ingénieuse , intitulée : *l'Amant rendu Cordelier à l'observation d'amour.* Cette Piece a été réimprimée au Tome II. de la dernière édition des *Arrêts d'amour.*

Olivier de la Marche , plus connu par ses *Mémoires* en prose , que par ses Poésies , étoit Bourguignon , & de famille noble. Attaché aux Ducs de Bourgogne , il les servit avec beaucoup de zèle & de fidélité. Charles , successeur de Philippe , le fit son Maître d'Hôtel & Capitaine de ses Gardes. Le Comte de Charolois l'honora de la dignité de Chevalier à la Journée de Montlhéri , l'an 1465. Dans la suite Olivier de la Marche s'attacha à Maximilien d'Autriche ; & Philippe , fils de Maximilien , l'envoya en France pour complimenter le Roi.

Charles VIII. sur son avènement à la Couronne après la mort de Louis XI. son pere. Il mourut à Bruxelles le premier jour de Février de l'an 1501. Le plus grand nombre de ses Poësies est demeuré manuscrit : Tout ce qu'on en connoît d'imprimé , c'est le *parement & Triomphe des Dames d'honneur : & le Chevalier délibéré , où la vie & la mort de Charles Duc de Bourgogne , qui trespassa devant Nancy , au mois de Janvier 1476.* Le premier ouvrage est mis en Vers mêlé de Prose. C'est un écrit tout moral. Il contient vingt-six Chapitres, dont chacun est composé d'un nombre de strophes de huit Vers. Chaque Chapitre est suivi de quelque histoire en Prose, tirée de quelque Auteur Sacré ou Profane. Ces Histoires sont données pour appuyer par des exemples les moralitez qui sont en Vers , & pour leur servir de preuves. Il n'y faut pas chercher beaucoup de critique : il y a même quelques fables que l'Auteur paroît adopter fort sérieusement. Mais il y a des avis utiles, & des moralitez fort solides ; & l'Auteur avoit raison d'exhorter les Dames à en profiter.

*Pour ce Mesdames qui lirez ce Dictier ,
Le bien soit pris , le mal en nonchalloir ,
Pour l'amour d'une que mon cueur a plus cher
J'ay pris la peine de ce livre traicter.
Dont toutes autres en pourront mieulx valoir.
Je donc , LA MARCHÉ , men d'aucun bon vou-
loir ,
Querant vertus , & redoutant les blâmes ,
L'ay baptisé le Triumphe des Dames.*

Pierre Dezray , de Troyes en Champagne , que

LE INTRODUCTION.

l'on met au nombre de ces Historiens, a revû cet ouvrage, l'a augmenté de notes, & l'a publié. Cet Editeur vivoit sous le règne de Louis XII.

Le Comte de Charolois, fils du Duc de Bourgogne, qui avoit fait Chevalier Olivier de la Marche, eut pour Secrétaire *Pierre Michault*, qui s'exerça aussi dans l'art de la Poésie, & qui fit un bon usage de son talent. Après avoir acquis de l'expérience dans les Cours des Grands, & en avoir connu les défauts, il voulut instruire ceux qu'il servoit, & en leurs personnes tous ceux que la grandeur élèveroit dans la suite au dessus des autres : c'est le but principal de son *Doctrinal de Cour*, qui est mêlé de Prose & de Vers. Mais on a tant écrit depuis sur cette matiere dans un meilleur goût, & avec plus de solidité, que cet ouvrage est oublié depuis long-tems. Il a pû être utile dans le siècle où il a été fait.

Georges Chastelain, Chevalier, né dans le Hainault, a vécu aussi à la Cour des Ducs de Bourgogne au service desquels il porta les armes pendant une grande partie de sa vie. Il est surnommé l'*Avanturier* ; sans doute parce qu'il avoit beaucoup voyagé, comme on le lit dans son Epitaphe, & à cause des divers accidens qui lui étoient arrivez, soit dans ses courses, soit dans les guerres où il s'étoit trouvé. Il mourut à l'âge de soixante & dix ans, le 22. de Mars 1474. Les Historiens contemporains lui donnent les titres d'Orateur, d'Historien, & de Poète très-élégant. En qualité d'Orateur, il composa *l'Instruction d'un jeune Prince*. Comme Historien, il écrivit le Temple de la ruine de quelques Nobles malheureux, imitant en cela Bocace, qui avoit traité le même sujet, & dont

L'ouvrage a été traduit en François. Comme Poëte, Chastelain mit en Vers les choses merveilleuses arrivées de son tems. Il parle dans ce Poëme, de la Pucelle d'Orléans brûlée à Rouen, du Duc Amedée de Savoye devenu Pape sous le nom de Felix V. d'un Roi & d'une Reine de Sicile, qu'il ne nomme point, qui d'un commun accord quitterent le Sceptre pour la Houlette, & se firent Bergers; d'un Duc de Glocestre, étouffé dans une Cuve de vin; d'un Cardinal à qui son Barbier coupa la gorge; & de plusieurs autres aventures semblables; dont quelques-unes n'ont pas même de probabilité. La dernière strophe de cet écrit nous apprend que ce fut sur la fin de sa vie que Chastelain rima les faits qui font le sujet de cette Piece.

*J'ay veu dure vieillesse
Qui me vient tourmenter;
Se fault que je délaisse
L'escripre & le Dictier
En rime telle quelle,
Puisque je vois mourant.
MOLINET mon sequestre
Fera le demourant.*

Georges Chastelain fit encore un Poëme, mêlé de Prose & de Vers, intitulé : *les Epitaphes d'Hector & d'Achille*, esquelles sont contenues les Pieces pendantes au procès débattu entre eux en la présence d'Alexandre le Grand.

Jean Molinet, disciple & ami de Chastelain, continua le récit que son ami avoit laissé imparfait, & le mêla comme lui de plusieurs Historiettes qui n'ont pas de vraisemblance. Il composa encore

d'autres Poësies , dans un stile fort mauvais , & le Recueil qui les contient est intitulé ; *les dits & faits de Jean Molinet*. Ce Poëte est le même qui moralisa le Roman de la Rose , comme on l'a dit plus haut. Il étoit de Valenciennes ou des environs , & fut Chanoïne de la même Ville. Le Recueil de ses Poësies contient des Pièces de toute façon , & sur toutes sortes de sujets. Il y en a de sérieuses & d'héroïques ; comme la Conquête de Naples par Charles VIII. la Complainte de la Grece après la prise de Constantinople ; le Thrône d'honneur ; le Temple de Mars , &c. D'enjouées & de badines ; par exemple , le débat de la Chair & du Poisson , le Dialogue de l'Agneau & du Loup : il y en a de satyriques , telles que sont l'Epithalame de la fille de Laidin ou de Lédin , les neuf Preux de gourmandise. Enfin on en trouve de dévotes ; & c'est par celles-ci que commence le Recueil ; comme plusieurs Oraisons à la Sainte Vierge , à Madame Sainte Anne , à Monseigneur Saint Adrien , &c. Il ne paroît qu'il fit ces Pièces dévotes , au moins la plupart , que sur la fin de sa vie , puisqu'il dit dans une que l'âge commençoit à l'affoiblir.

*Le temps passé ne peut plus revenir
Auquel estoie en fleur de ma jeunesse ;
Débilla suis.*

Ce Poëte eut beaucoup de part aux bienfaits de Marguerite d'Autriche , Gouvernante des Pays-Bas , qui écrivoit bien en Vers & en Prose , comme il parut par plusieurs ouvrages qu'elle composa , & dont la plus considérable étoit l'histoire de ses malheurs. On sçait qu'ayant été successivement pro-

mise en mariage à deux grands Princes, sans en avoir épousé aucun, & que s'étant ensuite trouvée sur Mer dans une tempête où l'on crut que le vaisseau alloit périr, elle demeura tranquille au milieu de l'orage; & que parmi les cris des Matelots; & les horreurs d'une mort prochaine, elle se fit de sens froid cette jolie Epitaphe :

*Cy gist Margot, la gente Demoiselle,
Qu'a deux Maris, & encore est pucelle.*

Ce n'étoit pas la seule Dame de son tems qui s'exerçât à la Poësie. Les Dames Dantragues & le Monnier avoient aussi beaucoup de goût pour cet art, & elles composèrent quelques Rondeaux & quelques Ballades qui furent bien reçûs.

Coquillart, Official de Reims, ne se livra guères qu'à la Poësie bouffonne, qu'il porta jusqu'à l'obscénité. Les Droits nouveaux; le Procès entre la Simple & la Rusée; le Purgatoire des mauvais Maris; l'Avocat des Dames de Paris, qui veut gagner les pardons; & presque toutes les autres Pièces de cet Ecrivain respirent trop le libertinage de l'esprit & du cœur. Ceux qui pensent plus avantageusement de ce Poëte (car on n'ignore pas qu'il a ses Apologistes) ne l'ont pas lû, sans doute; ce que nous aimons mieux croire, que de penser qu'ils approuvent la maniere hardie avec laquelle il parle des personnes & des choses les plus respectables, & les ordures dont il salit presque toutes ses pages. Coquillart ayant perdu une somme assez considérable à une sorte de jeu, fort en usage de son tems, & que l'on appelloit la Morre, en conçut un si grand chagrin, qu'il en mourut. Marot qui bad-

lxiv INTRODUCTION.

noit sur tout, n'a pas manqué de badiner sur cette aventure ; car faisant allusion aux trois Coquilles d'or que ce vieux Poète portoit dans ses armes, il s'égaye en ces termes aux dépens de son confrere en Apollon :

*La Morre est jeu pire qu'aux Quilles ,
Ni qu'aux Echets , ni qu'au Quillart :
A ce méchant jeu Coquillart
Perdit la vie & ses Coquilles.*

La passion de rimer s'étoit saisi vers le même tems de René d'Anjou, Roi de Naples & de Sicile, Comte de Provence, de Forcalquier & de plusieurs autres lieux. Ce Prince avoit un goût extraordinaire pour tous les beaux Arts ; mais il aimoit éperdument la Poésie & la Peinture, & fit une quantité prodigieuse de Vers & de Tableaux. Il ornoit des uns & des autres les Appartemens de ses Palais, & les Chapelles des Eglises. Pendant les processions des Fêtes solennelles, il se plaisoit à faire représenter quelqu'un de nos Mysteres ; & il étoit si attaché à ces spectacles, qu'étant en Provence, & ayant reçu des lettres du Prince de Calabre son fils, qui lui demandoit un prompt secours, on assure qu'il récrivit pour toute réponse, qu'il avoit bien autre chose à faire, & qu'il travailloit actuellement à régler la marche d'une procession.

Plusieurs des Poètes dont on a parlé jusqu'ici défigurèrent notre Poésie qu'ils auroient dû perfectionner s'ils n'eussent pas contribué eux-mêmes à augmenter, ou du moins à entretenir le mauvais goût de leur tems. Au lieu de cette naïveté de Villon à laquelle ils ne purent atteindre faute de génie, ils crurent qu'ils emporteroient les suffrages en intro-

INTRODUCTION. lxv

duisant dans notre Poësie des façons bizarres de s'exprimer & d'arranger les rimes. Ce fut principalement sous Charles VIII. & Louis XII. qu'on vit naître & mettre en usage ce bizarre assortiment de rimes dont les noms seuls étonnent les oreilles : la Barelée, la Fraternisée, la Retrograde, l'Enchaînée, la Brisée, l'Equivoque, la Senée, la Courohnée, l'Emperiere. Nos anciens Arts Poétiques parlent de toutes ces rimes : & voilà presque où se bornent toutes les règles qu'ils prétendent donner pour former un Poète.

On appelloit une rime *barelée*, lorsque la fin du Vers rimoit avec le repos du suivant :

*Quand Neptune puissant Dieu de la Mer
Cessa d'armer Galeres & vaisseaux.*

La Rime étoit *fraternisée*, lorsque le dernier mot d'un Vers étoit répété en entier, ou en partie au commencement de l'autre :

*Dieu gard ma Maîtresse & regente,
Gente de corps & de façon ;
Son cœur tient le mien dans sa tente,
Tant & plus en mortel frisson.*

On la nommoit *Retrograde*, lorsqu'en lisant les Vers à rebours, on-y trouvoit encore la mesure & la rime : comme dans ceux-ci :

*Triomphamment cherchez honneur & prix,
Désolez, cœurs méchans, infortunés,
Terriblement estes mocquez & pris.*

Si on lit ces Vers en remontant, on trouvera :

*Pris & mocquez estes terriblement ,
Infortunés , méchans cœurs , désolés :
Prix & honneur cherchez triomphaamment.*

La rime enchainée consistoit dans un certain enchainement de mots & de sens :

*Dieu des Amours , de mort me garde ,
M'en gardant donne-moi bonheur ;
En me le donnant , prens ta darde ,
En la prenant saure mon cœur.*

On donnoit à la rime le nom de *Brisée* , lorsqu'on peut briser les Vers de telle maniere , que les repos même fassent des Vers entre eux , & riment les uns avec les autres.

*De cœur parfait chassez toute douleur ,
Soyez soigneux , n'usez de nulle feinte ,
Sans vilain fait entretenez douceur ,
Vaillant & pieux abandonnez la feinte.*

En brisant ces Vers , on lit :

*De cœur parfait
Soyez soigneux ;
Sans vilain fait ,
Vaillant & pieux.
Chassez toute douleur ,
N'usez de nulle feinte ,
Entretenez douceur ,
Abandonnez la feinte.*

La rime *équivoque* est lorsqu'un même mot se trou-

INTRODUCTION. lxvij

ve répété tout entier à la fin de deux Vers, mais dans une signification différente; comme dans ces Vers de Cretin adressez à Sainte Genevieve:

*Peuples en paix se plaise maintenir ,
Et envers nous si bien la main tenir ,
Qu'après la vie ayons fin de mort seure
Pour éviter l'infernale morsure.*

La rime *Senée* étoit celle où tous les mots de chaque Vers commençoient par la même lettre :

Ardent amour , adorable Angelique.

La rime étoit *Couronnée* , lorsqu'elle se présentoit deux fois à la fin de chaque Vers :

*Ma blanche Colombelle , d'elle
Je vais souvent priant , criant ,
Qui dessous la cordelle belle
Me jette un œil friand riant.*

Enfin la rime *Emperiere* , étoit celle qui au bout du Vers frappoit l'oreille jusqu'à trois fois :

*Benins lecteurs , très-diligens , gens , gens ,
Prenez en gré mes imparfaits , faits , faits.*

On a de la peine à croire , dit M. l'Abbé Massieu après avoir rapporté ces exemples , qu'il y ait eu un siècle où des hommes s'enfiez aient fait un semblable usage de leurs talens & de leur loisir. Voilà cependant à quoi les meilleurs esprits passaient leur

Lxviij INTRODUCTION.

tems sous les deux régnés de Charles VIII. & de Louis XII. ils se donnoient des peines infinies pour faire de très-mauvaises choses ; & uniquement occupez à courir après de vains sons, ils négligeoient entierement le sens. Ce mauvais goût inonda toute la France. Il duroit encore long tems après les deux régnés dont on parle, sous celui de François I. Marot lui-même ne s'en sauva pas, & il n'y a guère de ces sortes de rimes, dont on ne trouve des exemples dans ses ouvrages.

Jean Moulinet & Guillaume Cretin sont pleins de ces puérilités. On a suffisamment parlé du premier. Le vrai nom de Cretin étoit *du Bois* ; Cretin, qui signifie petit-panier dans le stile de ce tems-là, étoit un sobriquet. Ce Poète, Parisien, fut d'abord Trésorier de la Sainte Chapelle de Vincennes, & fut ensuite Chantre de celle de Paris. Le Recueil de ses Poësies contient plusieurs Ballades & Rondeaux sur l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, qu'il paroît que l'Auteur avoit envoyez pour concourir au prix du Puy à Rouen ; une Oraison à Sainte Genevieve ; un Poëme qui a pour titre, le Débat de deux Dames sur la Chasse au Chien & à l'Oiseau ; le Plaidoyer de l'Amant douloureux ; une longue complainte sur la mort du Maréchal de Chabannes qui fut tué à la Journée de Pavie ; plusieurs Epîtres à Charles VIII. à Louis XII. & à François I. & quelques autres Pieces sur des sujets de moindre importance. Clément Marot qui connoissoit tous les défauts des Poësies de Cretin, n'a pas laissé d'honorer ce Poète d'une Epitaphe où il lui donne beaucoup plus de louanges qu'il n'en méritoit : la voici :

Seigneurs

*Seigneurs passans, comment pourrez-vous croire
De ce tombeau la grand pompe & la gloire ?
Il n'est ne peint, ne poly, ne doré,
Et si se dit haultement honoré,
Tant seulement pour estre couverture
D'un corps humain cy mis en sepulture :
C'est de Cretin, Cretin qui tant sçavoit.*

*Regardez donc si ce tombeau avoit
De ce Cretin les faits laborieux,
Comme il devoit estre bien glorieux,
Veu qu'il prend gloire au poure corps tout mort,
Lequel partout vermine mine & mord.*

*O dur tombeau de ce que tu entrecoures,
Contente toi, avoir n'en peulx les œuvres :
Chose éternelle en mort jamais ne tombe ;
Et qui ne meurt n'a que faire de tombe.*

E'on est moins surpris des éloges que Charles de Bordigné donne au même Cretin ; Bordigné avoit moins de goût & moins de connoissance de notre Poësie que Marot. Sa *Légende de Pierre Faifeu*, le seul ouvrage par lequel il nous est connu, n'est qu'un récit facétieux des tours qu'un jeune libertin peut inventer pour satisfaire les inclinations vicieuses. Cette Piece est dans le caractère des *Repuës franches* de Villon ; excepté que Bordigné est moins retenu dans certains récits où la pudeur ne peut que s'allarmer en les lisant. Cependant Bordigné étoit Prêtre : il vivoit à Angers vers l'an 1531.

Jean le Maire, autre Apologiste de Cretin avec qui il avoit été lié d'amitié, eut en son tems la réputation de grand Orateur & de Poëte excellent.

Nos Historiens connoissent & méprisent les *Illustrations des Gaules*, ouvrage aussi rempli d'érudition que de fables. Parmi les Poësies on trouve *la Couronne Margaritique*, & *le Triomphe de l'Amant verd*, deux Pièces qui sont consacrées à la gloire de Marguerite d'Autriche sa bienfaitrice. Nos Poëtes en ce tems-là faisoient assez souvent tomber le repos des Vers sur un *e* féminin :

Nos jours passent , jamais nul ne revient.

Le Maire fut , dit-on , le premier qui remarqua le mauvais effet que produisoit cet *e* ainsi placé. Il en avertit Clément Marot , qui bien que tout jeune alors , commençoit déjà à se distinguer par son talent extraordinaire pour la Poësie. Ils convinrent l'un & l'autre que c'étoit une faute , & continuèrent de la commettre. Le même Marot en parlant de cet Auteur poussé trop loin l'hyberbole , lorsqu'il dit :

*Jean le Maire Belgeois
Qui eut l'esprit d'Homere le Gregeois :*

Il y a sûrement beaucoup à rabattre de cet éloge. Outre les deux Pièces de le Maire que l'on vient de citer , on a encore de lui *le Temple d'honneur & de vertus*, en Vers mêlez de Prose , adressé à Madame Anne de France , fille de Louis XI. Duchesse de Bourbonnois & d'Auvergne , & Dame de Beaujeu : c'est un panégyrique de Pierre II. fils de Charles I. Duc de Bourbon : *la Plainte du Désiré*, ou l'Eloge de Louis de Luxembourg , Prince d'Altemore , Comte de Ligny , qui mourut le 31 Décembre de l'an 1503. *les Regrets de la Dame infortunée*, sur

le trespas de son très-chier frere unique : ce sont les regrets de Marguerite d'Autriche sur la mort de son frere Philippe I. Roi d'Espagne , arrivée en 1506. Le Poëte fait dire entr'autres à la Princesse, que Philippe étoit :

*Le Roy des bons , du monde les délices ,
L'entreteneur de paix sure & certaine ,
L'estoc flourey de prouesse haultaine ,
L'arbre croissant en vertueuses lices ,
L'exterminieur de fraudes & de vices ,
Le cultivateur des haults divins services ,
Le seul miroir de beauté primeraine ,
Le bien volu des pources & des riches ,
De qui les mains ne furent oncques chiches
De faire exploit de valeur souveraine.*

C'est encore à Jean le Maire que l'on doit une es-
pece d'Epître écrite au nom de Louis XII. en ré-
ponse à celle que Jean d'Authon , Abbé de l'Angle
en Poitou avoit envoyée de la part d'Hector de
Troyes : l'Epître de le Maire est une Relation de
la bataille d'Aignadel : vingt - quatre couplets sur
une maladie dangereuse qui fit craindre pour la
mort d'Anne de Bretagne : & enfin trois Contes
intitulez de *Cupido* & d'*Atropos*.

Frere Guillaume Alexix, un peu plus ancien
que le Maire, versifioit avec plus de facilité. On
l'appelle communément le bon Moine de Lyre ,
parce qu'il étoit Religieux de cette Abbaye, de
l'Ordre de Saint Benoît, au Diocèse d'Evreux. Les
plus connus de ses Poëmes sont *le grant Blason des
fausses amours* ; & *le Passe-tems de tout homme &
de toute femme*. Celui-ci n'est qu'une imitation li-

bre d'un ouvrage Latin divisé en trois Livres, où le Pape Innocent III. fait connoître & déplore la misère de l'homme qu'il examine depuis le berceau jusqu'au dernier moment de sa vie. *Le Blason des fausses amours*, que M. le Duchat a fait réimprimer à la fin d'un ancien Livre, intitulé *les quinze joyes du Mariage*, est un Dialogue que l'Auteur eut en chevauchant avec un Gentilhomme entre Rouen & Vernoil au Perche. Le Gentilhomme soutient le parti de l'amour, & Frere Alexis se déchaîne contre. L'un s'efforce d'en prouver les avantages & les plaisirs; l'autre y oppose un long dénombrement des malheurs que cette passion traîne à sa suite. Ce Dialogue est plus varié que le premier, & il y a beaucoup de naturel. Guillaume Alexis suivit la dévotion qui étoit encore fort en usage de son tems, de faire le voyage de Jérusalem; & c'est dans cette Ville, comme il le dit lui-même, qu'il composa le *Dialogue du crucifix & du Pelerin*, dans lequel on voit de vrais sentimens de piété. Du Verdier dans sa Bibliothèque Française, lui donne encore : le *Passe-tems du Prieur de Bussy & de son frere le Cordelier*, parlant chacun en quatre lignes en rime : le *Miroir des Moines* : & le *Martyrologe des fausses Langues*, & le *Chapitre général d'icelles tenu au Temple de Danger*.

Laurent Desmoulins, Prêtre, que l'on croit né à Chartres ou dans le Diocèse, consacra aussi sa veine à l'instruction. On a de lui le *Catholicon des mal advisez*, autrement dit le *Cymetiere des malheureux*. C'est un écrit tout moral, mais fort ennuyant, où l'Auteur paraphrase le moins mal qu'il peut un grand nombre de passages de l'Ecriture Sainte, des Peres de l'Eglise, des Auteurs profanes.

pour retirer les hommes du vice & les porter à la vertu. Il adresse cet ouvrage à Miles ou Milon d'Illiers, qui fut fait Doyen de l'Eglise de Chartres le 20 Février de l'an 1508. & au Sieur Pigart, Chanoine & Official de la même Eglise.

Pierre Gringore, Jean Meschinot, André de la Vigne, & Jean Marot sont encore plus connus que Laurent Desmoulins, & nous ont aussi laissé un plus grand nombre de Poësies. Gringore étoit Héraut d'armes du Duc de Lorraine. On l'appelloit encore de Vaudemont, & il eut le sobriquet de Mere-Sotte. Plusieurs curieux possèdent ses *Heures de Notre-Dame translatées en rime Françoisse*, & dédiées à la Duchesse de Lorraine à qui il étoit attaché. Ses autres ouvrages sont satyriques & moraux : tels sont : les folles entreprises, qui est une longue Satyre contre les vains projets des hommes ; & un Volume intitulé : *les Menus propos de Mere-Sotte*. Ce Recueil contient bien des Pièces à qui ce titre de *menus propos* ne convient pas toujours : comme, les Menus propos sur les faits & dits d'Aristote ; Menus-propos sur la Chronique du tems présent ; Menus propos sur la vie des Gens de Cour ; Menus propos sur le Pseaume *Benedictus Dominus Deus Israël* ; Menus propos sur l'Hymne, *Vexilla Regis prodeunt*, &c. Le plus singulier de ces Menus propos, est celui qui est fait *sur le Testament de Lucifer & le Mariage de ses Filles*. Gringore feint que Lucifer malade à l'extrémité, & abandonné des Medecins, songe à pourvoir ses filles avant de mourir ; & voici de quelle maniere il en dispose. Il veut que Présomption soit mariée aux jeunes gens ; Curiosité aux femmes ; Adulation aux Gens de Cour ; Opiniâtreté aux ignorans ;

Usure aux Agens & Banquiers ; Rapine aux gens de Robbe ; Catégorie aux Moines ; Simonie aux gens d'Eglise, & ainsi du reste. Il n'y a que sa fille Luxure qu'il n'établit pas , parce qu'il est sûr , dit-il , qu'elle ne demeurera point , & que d'ailleurs il entend qu'elle soit commune à tous les états.

Gringore fit aussi une petite Farce , intitulée : *le Prince des Sots* ; que plusieurs confondent avec les Menus propos de Mere-Sotte : & *les Contredits de Songe-creux* , contenant plusieurs abus en chacun état de ce monde. Voici quel est le dessein de cet ouvrage qui est long & passablement ennuyeux. Il s'agit de choisir un état de vie pour un jeune homme qui entre dans le monde. On fait à cette occasion une assemblée de parens. Chacun propose la profession qu'il croit la plus convenable , & tâche d'en faire valoir les avantages. Mais Songe-creux toujours prêt à contredire , détruit ce qu'ils avancent , & babille beaucoup pour persuader , s'il est possible , que généralement parlant il n'y a qu'injustice & tromperie dans tous les états. Il les fronde tous sans en épargner aucun ; & sur tout il ne finit point lorsqu'il parle contre les femmes & l'état du mariage. En sorte qu'il s'ensuit de son système qu'on ne doit embrasser aucune profession , ni aucune condition , & que son ouvrage n'est propre qu'à livrer à l'inaction celui qui en suivroit les principes. Au reste , quelque soin que Songe-creux ait de s'éloigner des opinions communément reçues , il s'en rapproche quelquefois ; comme , lorsqu'interrogé s'il faut préférer la science aux richesses , il résout la question par cette historiette :

Sur ce jadis une femme de nom

*Si répondit assez notablement ,
 Quand on s'enquist de son intention ,
 Si son enfant seroit riche ou savant .
 Elle reprit le sçavoir est moult gent :
 Mais qui riche est , c'est chose encor plus forte ;
 Car onc ne vis qu'un riche plein d'argent
 Eust attendant un sage homme à la porte .
 On voit toujours les gens sages requerre
 Les riches gens , & non pas au contraire .
 Parquoi mon fils , sans de es plus enquerre ,
 Riche sera , si riche le puis faire .*

Jean Meschinot, Gentilhomme de Nantes, fut attaché au service des derniers Ducs de Brétagne, & suivit en France la Duchesse Anne leur héritière, lorsqu'elle vint épouser Charles VIII. Depuis, il demeura toujours auprès d'elle en qualité de son Maître d'Hôtel. Le Recueil de ses Poësies comprend une trentaine de Ballades; quelques Rondeaux; une Oraison à la Sainte Vierge; un Poëme sur la Passion de Notre-Seigneur; une Lamentation sur la mort de la Duchesse de Bourgogne; une Prosopopée de la ville de Nantes, qui se plaint des malheurs du tems; quelques autres Pieces; & surtout un assez long Poëme, intitulé: *les Lunettes des Princes*, dont l'idée est fort singulière; comme on peut en juger par cette simple exposition du sujet, telle à peu près que M. l'Abbé Massieu le rapporte dans son Histoire de la Poësie Française.

Dame Raison forme le dessein de mettre entre les mains des Princes le seul Livre qui peut leur apprendre à bien gouverner leurs peuples; c'est la conscience. Mais afin que les Princes puissent lire ce Livre plus commodément, & avec plus de pro-

xxvj INTRODUCTION.

fit, elle leur fait présent d'une paire de Lunettes d'un travail & d'un artifice admirable. Car elles sont composées des quatre Vertus que l'on nomme Cardinales: Prudence & Justice en font les deux verres; & ceux-ci sont bordezz de Force, & joints l'un à l'autre par Tempérance. L'Auteur assure,

Que jamais œil ne vit telles bécicles.

Il ajoute, qu'elles sont appellées les Lunettes des Princes; parce qu'encore, dit-il, qu'elles soient propres à tous les hommes, elles conviennent particulièrement au Pape, à l'Empereur, aux Rois, aux Ducs, & aux autres Seigneurs qui ont en main l'autorité souveraine, ou une portion de cette autorité. En effet, ajoute l'Historien de notre Poësie, cet ouvrage est rempli de maximes qui pourroient leur être fort utiles, mais qui sont absolument gâtées par le burlesque qui régné d'un bout à l'autre: Meschinot donne pour modele d'un bon Prince Jean Duc de Bretagne, & l'éloge qu'il en fait est admirable par rapport au tems où vivoit cet Auteur.

*Fier fut aux fiers, aux bons doux en courage,
Prudent en faits, & benin en langage,
Autant valoit qu'en scellé sa promesse.
Des benoits Cieux Dieu lui doint l'héritage:
Car toujours fut vrai pere de noblesse.*

André de la Vigne, Secretaire du Duc de Savoye, composa le *Verger d'honneur*. Cet Ouvrage est mêlé de Prose & de Vers. La Conquête du Royaume de Naples par Charles VIII. en fait le sujet. C'est plutôt un Journal historique qu'un Poëme. L'Auteur prend

prend le Roi au fortir de Paris, le suit pas à pas jusqu'à Naples, l'accompagne fidelement au retour, & raconte les évenemens selon l'ordre qu'ils sont arrivez. Octavien de S. Gelais, qui a été Evêque d'Angoulême, travailla à cet ouvrage avec André de la Vigne. Ce Prélat étoit savant pour son tems. Il mit en Vers François l'Enéide de Virgile, plusieurs Livres de l'Odyssée d'Homere, les Épîtres & l'Art d'Aimer d'Ovide; & c'est un de nos premiers Ecrivains qui ait fait connoître ces anciens Auteurs à ceux qui ne pouvoient les entendre dans leur Langue originale. Il aimoit si passionnément la Poësie, qu'il rima jusqu'à la fin de sa vie qui fut longue. Ses qualitez de Prêtre & d'Evêque ne retenoient pas sa plume quand il vouloit traiter des sujets galans, & sa vie y répondoit. Il eut pour fils naturel le fameux Melin de Saint Gelais, qui porta beaucoup plus loin que lui le talent de la Poësie.

Guillaume Michel, dit de Tours, fut encore plus fécond Traducteur en Vers des anciens Poëtes Latins qu'Octavien de Saint Gelais; mais il ne réussit pas mieux que lui dans ce genre d'écrire. Il traduisit dans le même goût *la Pandore* de Jean Olivier, & demeura fort au-dessous de son original. Outre ces traductions on a de lui *la Forest de conscience contenant la Chasse des Princes spirituelle*, ouvrage singulier dans lequel le Poëte, sous l'emblème d'une Chasse, veut enseigner à poursuivre les péchez comme étant les bêtes qui ravagent *la Forest de la Conscience*. On croit que cet Auteur avoit enseigné les Belles-Lettres; mais du reste on ne sçait rien de sa vie.

Il fut en liaison avec Michel d'Amboise, dit l'Esclave fortuné, Seigneur de Chevillon. Celui-ci

étoit fils naturel de Charles d'Amboise, Amiral de France, & naquit à Naples à la fin du quinzième siècle, ou au plus tard dès le commencement du seizième. Mais il fut élevé en France, & il paroît qu'il fit de bonnes études, puisque l'on voit par ses Poësies qu'il sçavoit faire usage des anciens Ecrivains, surtout des Latins, tant Poètes, qu'Orateurs & Historiens. Toutes ses Poësies, qui sont en grand nombre, ne sont, pour ainsi dire, montées que sur deux tons, le plaintif & le galant. Presque par tout il chante ses amours, & se plaint des infortunes qu'il avoit éprouvées, & qui, si on l'en croit, varioient continuellement pour le mieux accabler. Il trouva néanmoins des protecteurs dans la famille qui lui avoit donné naissance, & il avouë qu'il en reçut souvent des bienfaits assez considérables; mais il se plaint en même tems d'en avoir encore plus souvent éprouvé l'inconstance, & de ce qu'il s'est vu bien des fois réduit à de fâcheuses extrémités. Ses Poësies ne ressemblent guères qu'à une assez mauvaise Prose rimée; & si on les lit, ce n'est que pour les faits historiques dont elles sont dépositaires, & qu'on ne lit peut-être point ailleurs.

Finissons ce détail par Jean Marot, pere de Clément. Jean étoit de Caën. Il quitta sa patrie par des raisons de fortune, & alla s'établir à Cahors dans le Querci, où Clément vint au monde. Jean se qualifioit, *le Poëte de la très-magnanime Reine de France, Anne de Bretagne*; & il a vécu jusques sous le règne de François I. dont il fut Valet de Chambre. Il n'avoit point étudié, mais il suppléa par son esprit à celui qui lui manquoit du côté de la science. Quoiqu'il ignorât le Grec & le Latin, on trouve dans ses Poësies plus de choses que de mots, & les réflé-

xions les plus sçusées. Ses Œuvres Poétiques sont divisées en deux parties. La premiere , contient deux Poèmes ; l'un sur l'Entrée triomphante de Louis XII. dans la ville de Gennes ; & l'autre sur un second voyage que le même Roi fit en Italie , & où il gagna la Bataille d'Aignadel. Marot parle dans ces deux Poèmes en témoin oculaire , & par conséquent fort instruit des faits qu'il raconte. Il tâche d'y élever son stile & de le proportionner au sujet , & c'est souvent avec succès.

La seconde partie de ses Œuvres comprend *la Doctrinal des Princesses & nobles Dames*, en vingt-quatre Rondeaux : une cinquantaine d'autres Rondeaux sur différens sujets ; quelques Chants Royaux , & quelques Epîtres. Dans ces Pièces différentes la versification est exacte par rapport au tems , & ne manque pas de force.

Voilà quels étoient les Poètes , du moins les plus connus , qui fleurissoient avant le règne de François I. La plupart même ont vû le commencement du règne de ce Prince. Ils se donnerent de grandes peines pour débrouiller notre Poésie , dit l'Abbé Massieu , en finissant l'histoire de celle-ci ; » mais » leurs efforts furent assez inutiles. Il faut avouer » de bonne foi que la versification étoit alors très- » imparfaite. Ils n'avoient nulle règle pour l'ar- » rangement ou le mélange des rimes. Ils plaçoient » l'e féminin au repos du Vers ; & comptoient ce » même e pour rien , quoiqu'il fasse par lui-même » une syllabe toutes les fois qu'il est suivi d'une » consonne. Ils faisoient rimer des singuliers avec » des pluriels. Ils ne s'embarrassoient point du » son rude que le choc des voyelles cause à l'oreille. » Ils n'étoient nullement scrupuleux sur la rime

LXXX INTRODUCTION.

» féminine , & n'avoient égard qu'à la dernière
» syllabe , quoique tout dépende de la penultième :
» de sorte que ces deux mots qu'on a coutume de
» citer pour exemple d'une rime ridicule , *hale-*
» *barde* & *miséricorde* , étoient alors une bonne
» rime. Mais quoique ces fautes fussent grossières ,
» ils en faisoient de bien plus considérables dans
» la manière de traiter les sujets. Ils n'avoient pres-
» que aucune idée du grand & du sublime. Leur
» sérieux étoit souvent un vrai burlesque. Ils con-
» fondoient les stiles , & ignoroient les conve-
» nances. Au lieu de faire servir la Rime à la rai-
» son , ils sacrifioient absolument la raison à la
» Rime. Ils remplissoient leurs ouvrages d'imagi-
» nations bizarres & monstrueuses. Ce n'étoit plus
» Jupiter , Junon , Mars & Neptune ; c'étoit Faux-
» semblant , Bel écueil , Franc-vouloir & Male-
» bouche qui agissoient dans le plus grand nom-
» bre des Poèmes. Aux grandes & nobles fictions
» que l'Antiquité nous a laissées , ils en avoient
» substitué de badines & de frivoles. En un mot ,
» l'état informe où se trouvoit alors notre Poésie ,
» ne donnoit pas lieu de croire qu'elle dût jamais
» parvenir au degré de perfection où elle a depuis
» été portée. Le seul point où ils excelloient étoit
» le naïf , & en ce genre ils sont pleins de traits ,
» qui aujourd'hui encore peuvent servir de modele.

Enfin sous le règne de François I. les Grecs & les Latins sortirent , pour ainsi dire , de leurs tombeaux , & revinrent nous donner des leçons. L'ignorance se dissipa de plus en plus , le goût des Belles-Lettres se répandit , la face des choses d'esprit se renouvela , tous les Arts , toutes les Sciences reprirent vie. La Comédie & la Tragédie dont l'en-

fance avoit encore plus duré, que celle des autres genres de Poësie, commença à se ressentir de ce nouveau feu qui vint ranimer tout dans les Lettres. Mais selon Ronfard, elles ne ressusciterent proprement que sous Henri II.

*Alors Jodelle heureusement sonna,
D'une voix humble, & d'une voix hardie,
La Comédie avec la Tragédie,
Et d'un ton double, ores bas, ores haut,
Remplit premier le François eschaffaut.*

C'est ce que dit Ronfard. Il ne compte pour rien les Comédies faites avant Jodelle, apparemment parce qu'elles étoient sans art, & sans aucune imitation des Anciens. Cependant, à ce que dit Pasquier, *Jodelle n'avoit pas mis l'œil aux bons Livres; mais en lui y avoit un naturel esmerveillable: Et ceux qui de ce tems-là jugeoient des coups, disoient que Ronfard estoit le premier des Poëtes, mais que Jodelle en estoit le Démon.*

¹ Si ce dernier n'étoit pas sçavant, son siècle l'étoit; & les ignorans même d'un siècle sçavant, dit M. de Fontenelle, se sentent un peu de la science de leur siècle. Il part des gens habiles, pourvû qu'ils soient en assez grand nombre, une certaine lumiere qui éclaire tout ce qui est autour d'eux, & dont on apperçoit quelques rayons réfléchis sur tous les autres. Le bon goût qu'ils prennent par choix, s'établit chez les autres par mode, & les vrais principes passent de ceux qui les ont dé-

Lxxxij INTRODUCTION.

couverts, à ceux qui ne peuvent tout au plus que les entendre. Les Pièces que nous avons rassemblées dans le Recueil que nous donnons au Public serviront de preuves à ces vérités. Nous avons cru le devoir faire précéder du discours que l'on vient de lire, afin de donner au moins une légère idée de l'origine de notre Poësie, & des progrès de celle-ci jusqu'à Marot. Ceux qui voudront avoir une connoissance plus profonde de nos anciens Poëtes & de leur goût, trouveront, sans doute, de quoi se satisfaire dans la suite de la Bibliothèque ¹ Française que M. l'Abbé Goujet donne au Public, & qui est actuellement sous presse.

¹ L'empressement du Public pour cet Ouvrage, croît à mesure que le nombre des volumes s'en augmente ; & c'est l'éloge le plus complet qu'on puisse faire d'un des meilleurs Livres & des mieux écrits que nous ayons en notre Langue.



BIBLIOTH.



BIBLIOTHEQUE *POËTIQUE.*

LIVRE PREMIER.

M A R O T.



LEMENT MAROT, natif de Cahors en Quercy, vivoit dans le seizième siècle, sous le Règne de François I. Il étoit doué d'un naturel si heureux pour la Poësie, (& c'est peut-être tout ce qu'il avoit hérité de Jean Marot son pere) que sans avoir aucune connoissance des Langues ni des Sciences, il surpassa non-seule-

MAI

Tome I.

Δ

ment tous les Poëtes qui l'avoient précédé, mais ceux même de son tems. Il auroit eu plus de part aux bonnes grâces du Roi son Maître, s'il n'eût pas donné dans la nouvelle Religion. La liberté avec laquelle il parloit des choses saintes, le fit connoître pour Hérétique. On l'arrêta pendant que François I. étoit prisonnier en Espagne. On l'enferma d'abord au Châtelet de Paris, & ensuite on le transféra à Chartres, Etant sorti de prison par les sollicitations de ses amis, & craignant d'être arrêté une seconde fois, il se retira auprès de la Reine Marguerite de Navarre, sœur de François I. Il alla ensuite trouver Renée de France, Duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. L'amitié qu'il y contracta avec Calvin, lui fit embrasser le Calvinisme, jusqu'à ce que le Duc de Ferrare, sollicité par le Pape Paul III. de chasser de ses Etats tous les beaux Esprits suspects d'hérésie, pria la Duchesse sa femme de congédier Marot. Cette

Princesse obtint du Roi qu'il retourneroit
 à la Cour de France , & qu'il y exerceroit
 sa Charge , à condition qu'il rentreroit
 dans la Religion Romaine. Cependant il
 lui échappa plusieurs fois de parler en
 Calviniste , & la peur qu'il eut qu'on ne
 lui pardonniât pas ses rechutes , l'obligea
 d'aller à Geneve. Il y commit quelque
 rems après un adulterē averé qui l'auroit
 fait condamner à une mort honteuse , si
 le crédit de Calvin n'eût adouci les Juges
 en sa faveur. Il se retira de là à Turin , où
 il mourut en 1544. âgé de 60 ans. Il
 avoit l'air fort sérieux , & il ressembloit
 plutôt à un Philosophe austere , qu'à un
 Poëte aussi ingenieusement badin qu'il
 l'étoit. Son stile est net , facile , enjoué ,
 & surtout fort naïf. A son retour de Fer-
 rare en France , il paraphrasa une partie
 des Pseaumes en Vers François , sur la
 traduction du célèbre Vatable , Professeur
 du Roi en Hébreu : mais un esprit de parti
 plutôt que son génie propre semble l'avoir

MAROI

déterminé à ce travail , qui , à parler naturellement , étoit bien au-dessus de ses forces. Marot n'a qu'un stile , & il chante du même ton les Pseaumes de David & les merveilles d'Alix. C'est au moins le

* Voyez sentiment de M. de Voltaire *. Mais cet illustre Poëte n'est-il pas un peu trop sé-

re à l'égard du nôtre, lorsqu'il le réduit à cinq ou six feüilllets dignes d'être lus?

EPIGRAMMES.

DU Lieutenant Criminel & de Samblançay.

LORSQUE Maillard , Juge d'Enfer , menoit
A Montfaucon ¹ Samblançay ² l'ame rendre ,
A votre avis , lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre ,

¹ Anciennement les Criminels étoient menés jusqu'à ce lieu , pour y subir la peine portée par leur Sentence.

² J. de Beaune , de Samblançay , Surintendant des Finances sous Charles VIII. Louis XII. & François I. fut arrêté en 1522. sous prétexte de péculation , & condamné à être pendu. Ce qui fut exécuté le 12 Août 1527. Dans la suite on reconnut si bien l'injustice de cet Arrêt , que sa Famille s'est toujours soutenue depuis avec distinction. Son Hôtel à Tours fait aujourd'hui partie du Collège des JESUITES près d'une Place appelée le Quarré de Beaune.

Maillard sembloit homme que Mort va prendre ;
Et Samblançay fut si ferme vieillard ,
Que l'on croyoit , pour vrai , qu'il menât pendre
A Montfaucon le Lieutenant Maillard.

De l'Abbé & de son Valet.

MONSIEUR l'Abbé & Monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un est grand fou , l'autre petit folet :
L'un veut railler , l'autre gaudir & rire :
L'un boit du bon , l'autre ne boit du pire :
Mais un débat au soir entr'eux s'émeut :
Ce maître Abbé toute la nuit ne veut
Etre sans vin , de crainte qu'il ne meure ;
Et son valet jamais dormir ne peut ,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

Au Roi de Navarre.

MON second Roi , j'ai une haquenée
D'assez bon poil , mais vieille comme moi :
A tout le moins long-tems a ¹ qu'elle est née ,
Dont elle est foible & son maître en émoi. ²
La pauvre bête , aux signes que je voi ,
Dit qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne.

¹ Long-tems a , pour il y a long-tems.

² Emoi , pour émotion , chagrin.

MAROT.

Si vous voulez m'en donner une bonne,
 Sçavez ¹ comment Marot l'acceptera ?
 D'aussi bon cœur ² comme la sienne il donne
 Au fin premier qui la demandera.

La Reine de Navarre à Marot.

Si ceux à qui devez, comme vous dites,
 Vous connoissoient comme je vous connois,
 Quitte seriez des dettes que vous fites
 Au tems passé, tant grandes que petites,
 En leur payant un Dixain, toutefois
 Tel que le vôtre : il vaut mieux mille fois,
 Que l'argent dû par vous en conscience :
 Car estimer on peut l'argent au poids ;
 Mais on ne peut, & j'en donne ma voix,
 Assez priser votre belle science.

A la Reine de Navarre, sur le Dixain précédent.

Mes créanciers qui de dixains n'ont cure,
 Ont vû le vôtre ; & fur ce leur ai dit :
 Sire Michel, Sire Bonaventure,
 La sœur du Roi a pour moi fait ce dit.

¹ Sçavez comment, pour sçavez-vous comment ?

² D'aussi bon cœur comme, pour que. Cette façon de parler a été en usage long-tems même après Marot : elle ne seroit pas supportable aujourd'hui.

Maillard sembloit homme que Mort va prendre ;
Et Samblançay fut si ferme vieillard ,
Que l'on croyoit , pour vrai , qu'il menât pendre
A Montfaucon le Lieutenant Maillard.

MAR

De l'Abbé & de son Valet.

MONSIEUR l'Abbé & Monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un est grand fou , l'autre petit folet :
L'un veut railler , l'autre gaudir & rire :
L'un boit du bon , l'autre ne boit du pire :
Mais un débat au soir entr'eux s'émeut :
Ce maître Abbé toute la nuit ne veut
Etre sans vin , de crainte qu'il ne meure ;
Et son valet jamais dormir ne peut ,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

Au Roi de Navarre.

MON second Roi , j'ai une haquenée
D'assez bon poil ; mais vieille comme moi :
A tout le moins long-tems a ¹ qu'elle est née ,
Dont elle est foible & son maître en émoi. ²
La pauvre bête , aux signes que je voi ,
Dit qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne.

¹ Long-tems a , pour il y a long-tems.

² Emoi , pour émotion , chagrin.

Si vous voulez m'en donner une bonne,
 Sçavez ¹ comment Marot l'acceptera ?
 D'aussi bon cœur ² comme la sienne il donne
 Au fin premier qui la demandera.

La Reine de Navarre à Marot.

Si ceux à qui devez, comme vous dites,
 Vous connoissoient comme je vous connois,
 Quitte seriez des dettes que vous fites
 Au tems passé, tant grandes que petites,
 En leur payant un Dixain, toutefois
 Tel que le vôtre : il vaut mieux mille fois,
 Que l'argent dû par vous en conscience :
 Car estimer on peut l'argent au poids ;
 Mais on ne peut, & j'en donne ma voix,
 Assez priser votre belle science.

A la Reine de Navarre, sur le Dixain précédent.

MES créanciers qui de dixains n'ont cure,
 Ont vû le vôtre ; & fur ce leur ai dit :
 Sire Michel, Sire Bonaventure,
 La sœur du Roi a pour moi fait ce dit.

¹ Sçavez comment, pour sçavez - vous comment ?

² D'aussi bon cœur comme, pour que. Cette façon de parler a été en usage long - tems même après Marot : elle ne seroit pas supportable aujourd'hui.

Lors eux croyans que fusse en grand crédit,
 M'ont appelé Monsieur, à cri-&-cor ; ¹
 Et m'a valu votre écrit autant qu'or :
 Car promis ont non-seulement d'attendre,
 Mais d'en prêter, foi de Marchands, encor ;
 Et j'ai promis, foi de Clement, d'en prendre.

MAROT

Aux Cordeliers.

MES beaux Peres Religieux,
 Vous dînez pour un grand-mercî : ²
 O gens heureux ! ô demi-Dieux !
 Plût à Dieu que je fusse ainsi !
 Comme vous vivrois sans souci ;
 Car le vœu qui l'argent vous ôte,
 Il est clair qu'il défend aussi
 Que vous payiez jamais votre hôte.

Imitation de Martial.

PAULINE est riche & me veut bien
 Pour mari, je n'en ferai rien ;
 Car tant vieille est que j'en ai honte :
 Fût-elle plus vieille d'un tiers,
 Je la prendrois plus volontiers,
 Car la dépêche en seroit prompte.

¹ *A cor & à cri*, métaphore empruntée de la chasse.

² Les Cordeliers faisoient encore vœu, du tems de Marot, de ne point toucher d'argent.

Autre imitation du même.

ROT.

A Guillaume, ainsi qu'il le dit,
 Plaissent toutes belles femelles ;
 Et ont envers lui grand crédit,
 Tant Bourgeoises, que Damoiselles ;
 Si lui plaissent les femmes belles,
 Autant qu'il dit, je n'en sçai rien :
 Mais une chose sçai-je bien,
 Qu'il ne plaît pas à une d'elles.

Huitain.

PLUS ne suis ce que j'ai été,
 Et ne le sçaurois jamais être :
 Mon beau Printems & mon Eté,
 Ont fait le saut par la fenêtre.
 Amour, tu as été mon maître,
 Je t'ai servi sur tous les Dieux :
 O si je pouvois deux fois naître,
 Comment je te servirois mieux !

Sur la mort d'un Oiseau.

LAS, il est mort, pleurez-le, Damoiselles,
 Le Passereau de la jeune Maupas :
 Un autre Oiseau, qui n'a plumes qu'aux aîles,
 L'a dévoré : le connoissez-vous pas ?
 C'est ce fâcheux Amour, qui sans compas,

Avecque lui se jettoit au giron
De la Pucelle, & voloit environ,
Pour l'enflammer, & tenir en détresse :
Mais par dépit tua le Passeron,
Quand il ne put rien faire à la Maîtresse.

Il demande l'année entière de sa Pension.

L'ARGENT par termes recueilli,
Peu de profit souvent amene :
1 Partant, Monseigneur de Juilli,
Qui savez le vent qui me mene,
Plaîse à vous ne prendre la peine
De diviser si peu de bien ;
Car ma boîte n'est pas si pleine,
Que cinq cens francs n'y tiennent bien.

Sur un Importun.

HE' laissez-moi, ce disoit une,
A 2 un sot qui lui déplaisoit :
Ce lourdaud toujours l'importune ;
Puis j'ouïs qu'elle lui disoit :
La plus grosse bête qui soit,

1 C'est pourquoi.

2 Rien de plus commun dans les anciens Poètes que la rencontre de deux voyelles. Bertaud, Desportes & Malherbe ont été les premiers qui ont pros crit cette licence de notre Poésie.

OT.

Monsieur, comme ¹ est-ce qu'on l'appelle?

Un Eléphant, Mademoiselle;

² Me semble qu'on la nomme ainsi.

Pour ³ Dieu, Eléphant, ce dit-elle,

Va-t'en donc, laisse-moi ici.

Méprise de l'Amour.

⁴ AMOUR trouva celle qui m'est amere;
 (Car j'y étois, & j'en sçai bien le conte)
 Bon jour, dit-il, bonjour Venus ma mere:
 Puis tout d'un coup il voit qu'il se méconte,
 Dont la couleur au visage lui monte,
 D'avoir failli honteux, Dieu sçait combien:
 Non, non, Amour, lui dis-je, n'ayez honte;
 Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

R O N D E A U.

A un Créancier.

UN bien ⁵ petit de près me venez prendre,
 Pour vous payer; & si devez entendre

¹ On écrivoit autrefois *comme & comme* quoi pour *comment*.

² *Me semble pour il me semble.* Ces omissions d'articles ont bonne grace dans une Poésie badine telle que celle-ci.

³ Abregé de cette maniere de parler *pour l'amour de Dieu.* Pour Dieu, se dit tous les jours dans la conversation.

⁴ Pensée, tour, expression, tout est mignature dans cette Epigramme.

⁵ *Un bien petit*, façon de parler consacrée au stile Marotique.

Que ne vis onc Anglois ¹ de votre taille :
Car à tous coups vous criez , baille , baille ,
Et n'ai de quoi contre vous me défendre.
Sur moi ne faut telle rigueur étendre ,
Car de pécupe un peu ma bourse est rendre ,
Et toutefois j'en ai vaille que vaille ,
Un bien petit.

MAROT.

Mais à vous voir (ou l'on puisse me pendre)
Il semble avis qu'on ne vous veuille rendre
Ce qu'on vous doit : beau Sire, ne vous chaille,
Quand je serai plus garni de cliquaille ,
Vous en aurez ; mais il vous faut attendre
Un bien petit.

B A L L A D E.

De Frere Lubin.

POUR courir en poste à la Ville ,
Vingt fois , cent fois , ne sçai combien ;
Pour faire quelque chose vile ,
Frere Lubin le fera bien.
Mais d'avoir honnête entretien ,
Ou mener vie salutare ,
C'est à faire à un bon Chretien ;
Frere Lubin ne le peut faire.

3 Au tems de Marot le nom des Anglois étoit si odieux

ROT.

Pour mettre comme un homme habile,
Le bien d'autrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix, ne pile,
Frere Lubin le fera bien.
On a beau dire, je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais il ne vous rendra rien;
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour débaucher par un doux stile
Quelque fille d'un bon maintien,
Point ne faut de vieille subtile,
Frere Lubin le fera bien.
Il prêche en Theologien,
Mais pour boire de belle eau claire
Faites-la boire à notre chien,
Frere Lubin ne le peut faire.

Envoi.

POUR faire plutôt mal que bien;
Frere Lubin le fera bien:
Mais si c'est quelque bon affaire;
Frere Lubin ne le peut faire.

aux François, que l'on disoit en proverbe, *il y a des Anglois dans cette rue*, pour dire, *j'ai des Créanciers dans cette rue*; je n'y veux point passer de crainte de quelque affront.

E P I T R E S.

Au Roi , pour être délivré de prison. ¹

MAR

ROi des François , plein de toutes bontez,
 Quinze jours ² a (je les ai bien comptez)
 Et dès demain seront justement seize ,
 Que je fus fait confrere au Diocèse
 De Saint Marry , en l'Eglise Saint Pris.
 Je vous dirai comment je fus surpris ,
 Et me déplaît qu'il faut que je le die. ³
 Trois grands pendants vinrent à l'étourdie
 En ce Palais me dire en défarroi , ⁴
 Nous vous faisons prisonnier par le Roi.

¹ Cet emprisonnement de Marot est du mois d'Octobre 1527. François I. fut si charmé de son Epître , qu'il écrivit lui-même à la Cour des Aydes pour lui faire accorder sa liberté. La Lettre de ce Prince est du premier Novembre de la même année. Voyez l'*Anti-Baillet* , Tome II. Ch. CXII.

² Façon de parler de ce tems-là , pour dire , *il y a quinze jours.*

³ *Die* pour *dise* , étoit encore usité parmi nos meilleurs Ecrivains , il n'y a pas un demi-siècle.

⁴ C'est-à-dire , *en désordre , en mauvais train.* Ce mot est un composé d'*arroi* , dérivé du vieux François *déroyer* , qui signifioit tirer hors de *voye* , ou de *raye* , qu'on disoit autrefois pour *ornière* ou *sentier* ,

MAROT.

Incontinent, qui fut bien étonné ,
Ce fut Marot, plus que s'il eût tonné :
Puis m'ont fait voir un parchemin écrit,
Où n'y avoit seul mot de JESUS-CHRIST.
Vqus souvient-il, me dirent-ils alors ,
Que vous étiez l'autre jour là dehors ,
Qu'on recourut un certain prisonnier
Entre nos mains ? Et moi de le nier ;
Car soyez sûr que si j'eusse dit oui ,
Le plus sourd d'eux sans peine m'eût ouï :
Et d'autre part j'eusse publiquement
Été menteur : car pourquoi & comment
Aurois-je pu un autre recourir ,
Quand je n'ai scû moi-même secourir ?
Pour faire court ; je ne pus tant prêcher ,
Que ces pendards me voulussent lâcher.
Sur mes deux bras ils ont leur main posée ,
Et m'ont mené ainsi qu'une épousée ;
Non pas ainsi, mais plus roide un petit.
Et toutefois j'ai plus grand appétit
De pardonner à leur folle fureur ,
Qu'à celle-là de mon beau Procureur :
Que male mort les deux jambes lui casse.
Il a de moi bien pris une Beccasse ,
Une Perdrix, & un Levraut aussi ;
Et cependant je suis encore ici.
Encor je croi, si j'en envoyois plus ,
Qu'il le prendroit, car ils ont tant de glus

De mes habits en effet il pilla
 Tous les plus beaux , & puis s'en habilla MARC
 Si justement , qu'à le voir ainsi être ,
 Vous l'eussiez pris en plein jour pour son
 Maître.

Finalemént , de ma chambre il s'en vâ
 Droit à l'étable , où deux chevaux trouva ;
 Laisse le pire , & sur le meilleur monte ,
 Pique & s'enfuit. Pour ábreger le conte ,
 Soyez certain qu'au sortir dudit lieu ,
 N'oublia rien fors ¹ à me dire adieu.
 Ainsi s'en va chatouilleux ² de la gorge ,
 Ledit Valet , monté comme un Saint George ;
 Et vous laissa Monsieur dormir son saoul ,
 Qui au réveil n'eût sçû trouver un foul.
 Ce Monsieur-là , SIRE , c'étoit moi-même ,
 Qui , sans mentir , fus au matin bien blesmé ,
 Quand je me vis sans honnête vêtüre ,
 Et fort fâché de me voir sans monture :
 Mais pour l'argent que vous m'aviez donné ,
 Je ne fus point de le perdre étonné ;
 Car votre argent , très-débonnaire Prince ,
 Sans point de faute est sujet à la pince. ³

¹ Fors , c'est-à-dire , *excepté* , *sinon*.

² Pour dire burlesquement *un homme* , qui cherche la corde.

³ M. Camus , Evêque du Bellay , disoit que l'argent en-
 Toine I. B

MAROT.

Si vous voulez , comment vint la besogne.
 J'avois un jour un valet de Gascogne ,
 Gourmand , yvrogne , & assuré menteur ,
¹ Pipeur , larron , jureur , blasphémateur ,
 Sentant la hart de cent pas à la ronde ;
 Au demeurant , ² le meilleur fils du monde ,
 Ce vénérable Hillot ³ fut averti ,
 De quelque argent que m'aviez départi ,
 Et que ma bourse avoit grosse aposthume :
 Il se leva plutôt que de coutume ,
 Et me va prendre en tapinois icelle ;
 Et vous la met très-bien sous son aisselle ,
 Argent & tout (cela se doit entendre)
 Et ne croi point que ce fût pour la rendre ,
 Car onc depuis n'en ai ouï parler.
 Bref , le vilain ne s'en voulut aller.
 Pour si petit : mais encore il me happe
 Saye & bonnet , chausses , pourpoint & cappe .

ou d'abreger certains mots , pour la mesure du Vers , ou la commodité de la rime , n'a plus lieu aujourd'hui. Il en est de même de beaucoup d'autres licences qu'on a profrites , & avec raison ; puisque la Poësie Françoisse doit une partie de ses agrémens aux obstacles qu'elle a surmontés.

1 Homme fourbe & frippon au jeu.

2 A cela près.

3 Ce terme est apparemment tiré du nom que les Lacédémoniens donnoient à leurs Esclaves , qu'ils appelloient *Hillotes*.

De mes habits en effet il pilla
 Tous les plus beaux , & puis s'en habilla MARO
 Si justement , qu'à le voir ainsi être ,
 Vous l'eussiez pris en plein jour pour son
 Maître.

Finallyment , de ma chambre il s'en va
 Droit à l'étable , où deux chevaux trouva ;
 Laisse le pire , & sur le meilleur monte ,
 Pique & s'enfuit. Pour abréger le conte ,
 Soyez certain qu'au sortir dudit lieu ,
 N'oublia rien fors ¹ à me dire adieu.
 Ainsi s'en va chatouilleux ² de la gorge ,
 Ledit Valet , monté comme un Saint George ;
 Et vous laissa Monsieur dormir son saoul ,
 Qui au réveil n'eût sçu trouver un soul.
 Ce Monsieur-là , SIRE , c'étoit moi-même ,
 Qui , sans mentir , fus au matin bien blesmé ,
 Quand je me vis sans honnête vêtüre ,
 Et fort fâché de me voir sans monture :
 Mais pour l'argent que vous m'aviez donné ,
 Je ne fus point de le perdre étonné ;
 Car votre argent , très-débonnaire Prince ,
 Sans point de faute est sujet à la pince. ³

¹ Fors , c'est-à-dire , *excepté* , *si non*.

² Pour dire burlesquement *un homme* , qui cherche la corde.

³ M. Camus , Evêque du Bellay ; disoit que l'argent en-
 Toine I. B

A un de ses Amis, touchant l'Épître précédente.

MAROT.

PUISQUE le Roi a desir de me faire
En mon besoin quelque gracieux prêt,
J'en suis content ; car j'en ai bien affaire,
Et de signer ne fus oncques si prêt :
Pourquoi vous pri' sçavoir de combien c'est
Qu'il vent cédule, afin qu'il se contente.
Je la ferai tant sûre, si Dieu plaît,
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.



SAINT-GELAIS.



ELIN DE SAINT-GELAIS , originaire de Poitou , & natif d'Angoulême , étoit fils naturel du Poëte Octavien de Saint-Gelais , Sieur de Lanfac. Il fut fort estimé à la Cour des Rois François I. & Henri II. Son pere , qui prit grand soin de son éducation , lui fit apprendre la Philosophie , le Droit , la Théologie & les Mathématiques , ce qui le distingua beaucoup des autres Poëtes de son tems. Il excelloit dans l'Epigramme , & on ne sçavoit auquel de lui ou de Marrot on devoit en adjuger le prix. La jalousie que Saint-Gelais conçut des applaudissemens que l'on donnoit à la Muse naissante de Ronfard , le fit retourner aux Vers Latins qu'il avoit abandonnés. Il étoit Abbé de Recluz , Aumônier & Bibliothequaire du Roi , & mourut à Paris sous le règne

SAINT
GELAI:

INT-
LAIS.

d'Henri II. en l'année 1554. Son corps est enterré dans l'Eglise Saint Thomas du Louvre. Il aimoit à plaisanter ; mais ses railleries , souvent trop libres & trop fortes , lui attirerent beaucoup d'ennemis. C'est ce qui a fait dire à Ronfard , dans un tems où Saint-Gelais n'avoit pas encore recherché son amitié , comme il fit depuis ;

*Préserve-moi d'infamie ,
De toute langue ennemie ,
Et de tout esprit malin ;
Et fais que devant mon Prince ,
Désormais plus ne me pince
La tenaille de Mélin.*

EPIGRAMMES.

A un Importun.

TU te plains, ami , grandement
Qu'en mes Vers j'ai loué Clement , ¹

¹ C'est Clement Marot à qui Saint-Gelais adresse quelques-unes de ses Poësies.

Et que je n'ai rien dit de toi ;
Comment veux-tu que je m'amuse
A louer ni toi, ni ta Muse ;
¹ Tu le fais cent fois mieux que moi.

SAINT-
GELAIS.

Naïveté d'Annette.

² CERTAIN Vicaire , un jour de Fête ,
Chantoit un *Agnus* gringotté ,
Tant qu'il pouvoit à pleine tête ,
Afin d'Annette être écouté.
Annette de l'autre côté ,
Pleuroit attentive à son chant ;
Dont le Vicaire en s'approchant ,
Lui dit , pourquoi pleurez-vous , Belle ?
Ah ! Messire Jean , répond-elle ,
Je pleure un âne qui m'est mort :
Il avoit la voix toute telle
Que vous , quand vous criez si fort.

Pour le Pseautier de Madame de Nemours.

S I Dieu mettoit les dons en vous & moi ,
Qu'avoit l'Auteur de cette œuvre parfaite ,
Pour votre part seriez femme de Roi ,
Et par souhait j'en serois le Prophete.

¹ Pourquoi te donnerois-je des louanges? tu te loués assez toi-même.

² Ce Conte est tiré des Facéties du Poge. M. de la Monnoye l'a mis en Vers Latins.

*Le Maître-ès-Arts & le Païſan.*NT-
AIS.

UN Maître-ès-Arts, mal chauffé, mal vêtu,
 Chez un Manant demandoit à repaître,
 Disant qu'on doit honorer la vertu,
 Et les sept ¹ Arts dont il fut passé Maître.
 Comment, sept Arts ! répond l'homme
 champêtre ;
 Je n'en ſçai nul hormis le labourage :
 Mais je ſuis ſaoul quand il me plaît de l'être,
 Et ſi nourris ma femme & mon ménage.

Le Charlatan.

UN Charlatan diſoit en plein marché,
 Qu'il montreroit le Diable à tout le monde ;
 Si ² n'y en eut, tant fut-il empêché,
 Qui ne courût pour voir l'eſprit immonde.
 Lors une bourse aſſez large & profonde
 Il leur déploie, & leur dit, gens de bien
 Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t'il rien ?
 Non, dit quelqu'un des plus près regardans :
 Et c'eſt, dit-il, le Diable, oyez-vous bien,
 Ouvrir ſa bourse, & ne voir rien dedans.

¹ La Grammaire, la Rhétorique, la Philoſophie, &c.
 Au reſte, le titre de Maître-ès-Arts eſt aſſi peu recomman-
 dable aujourd'hui, qu'il étoit en réputation autrefois.

² Si eſt là pour de ſorte que.

De Chatelus & de Jaquelot.

SAINT-
GELAIS

CHATELUS donne à déjeuner
A six pour moins d'un carolus ;
Et Jaquelot donne à dîner
A plus , pour moins que Chatelus.
Après tels repas dissolus ,
Chacun s'en va guai & fallot : ¹
Qui me perdra chez Chatelus ,
Ne me cherche chez Jaquelot.

¹ Leger.



DU BELLAY.

DU
BELLAY.



JOACHIM DU BELLAY , Poëte François & Latin , étoit de l'illustre Maison de du Bellay , une des plus nobles & des plus anciennes d'Anjou. Il fut en grande estime auprès de Marguerite de Valois , Reine de Navarre , & de Henri II. qui le gratifia d'une pension considérable, On remarque dans ses Vers beaucoup de facilité , d'abondance & de douceur ; ce qui l'a fait nommer par quelques-uns *l'Ovide François*. Il avoit été désigné Archevêque de Bordeaux , par la démission du Cardinal du Bellay son cousin ; mais il mourut quelques jours après d'apoplexie , la nuit du premier Janvier 1560 âgé d'environ 35 ans. Son corps est inhumé dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris , dont il étoit Chanoine & Archidiaque,

Epitaphe d'un petit Chien.

DESSOUS cette motte verte,
De Lys & roses couverte,
Gît le petit Peloton,
De qui le Poil soleton¹
Frisoit d'une toison blanche
Le dos, le ventre, & la hanche:
Son nez camard, ses gros yeux,
Qui n'étoient point chassieux,
Ses dentélettes d'yvoire,
Et la barbelette noire
De son musequin friand ;
Bref, tout son maintien riant,
Des pieds jusques à la tête,
Digne d'une telle bête,
Méritoient qu'un chien si beau
Eût un plus riche tombeau.
Son exercice ordinaire
Etoit de japper & braire,
Courir en haut & en bas,
Et faire cent mille ébas,

¹ Ce diminutif & autres semblables sont pros crits depuis long-tems. Nos anciens Poëtes s'en trouvoient bien : aussi en ont-ils fait usage jusqu'à la profusion.

Se tenoit mignardelet
D'un maintien Damoiselet !
Ou sur les pieds de derriere ,
Portant la pique guerriere ,
Marchoit d'un front assuré ,
Avec un pas mesuré :
Ou couché dessus l'échine ,
Avec ne sçai quelle mine ,
Il contrefaisoit le mort !
Ou quand il couroit si fort ,
Qu'il tournoit comme une boule ,
(Bien s'entend quand elle roule.)

Bref , le petit Peloton
Sembloit un petit mouton ;
Et ne fut onc créature
De si bénigne nature.

Mais las ! ce doux passe-tems
Ne nous dura pas long-tems :
Car la mort portant envie
A l'aise de notre vie ,
Envoya devers Pluton
Notre petit Peloton ;
Peloton qui étoit digne
D'être au Ciel un nouveau signe ,
Tempérant le Chien ¹ cruel
D'un printems perpetuel.

¹ La Canicule. Le Révérend Pere Sanadon, Jésuite, a

Sur la mort d'un petit Chat.

Du
BELLAY

MAINTENANT le vivre me fâche ;
Et afin , MAGNY , que tu sçache'
Pourquoi je suis tant éperdu ,
Hélas ! c'est pour avoir perdu
Belaud , qui fut par aventure
Le plus bel œuvre : que Nature
Fit onc en matiere de chats :
Mon cher Belaud , la mort aux rats ;
Belaud , dont la beauté fut telle
Qu'elle est digne d'être immortelle.

Doncque Belaud premierement
Ne fut pas gris entierement ,
Ni tel qu'en France on les voit naître ,
Mais tel qu'à Rome on les voit être ;
Couvert d'un poil gris argentin ,
Ras , & poli comme satin ,
Couché par ondes sur l'échine ,
Et blanc dessous comme une hermine.

Petit museau , petites dents ,
Yeux , qui n'étoient point trop ardens ,
Mais desquels la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse

traduit cette Epitaphe & la suivante en Vers Latins dont
on ne sçauroit trop priser la délicatesse & l'énergie.

1 Ce mot est toujours féminin , à une exception près ,
qui est le grand Œuvre.

Qu'on voit en cet arc pluvieux,
Qui se courbe au travers des Cieux.
La tête à la taille pareille ,
Le cou grasset , courte l'oreille ,
Et dessous un nez ébenin ,
Un petit muffle lionnin.
Jambe grêle , petite patte ,
Plus qu'une moufle délicate ,
Sinon alors qu'il dégainoit
Cela , dont il égratignoit.
La gorge douïillette , & mignone ;
La queue longue à la guenone ,
Moucherée diversement
D'un naturel bigarrement ¹
Le flanc haussé , le ventre large ,
Bien retroussé dessous sa charge ,
Et le dos moyennement long ,
Vrai fourian , s'il en fut onc.
Tel fut Belaud , la gente bête ,
Qui des pieds jusques à la tête
De telle beauté fut pourvû ,
Que son pareil on n'a point vû.
O quel malheur ! ô quelle perte ,
Qui ne peut être recouverte !
La cruelle Mort n'avoit pas
Goûté les folâtres ébats

¹ On dit & on écrit aujourd'hui *bigarrure*.

De mon Belaud , ni la soupleſſe
De ſon aimable gentilleſſe ;
Soit qu'il ſautât , ou qu'il gratât ;
Soit qu'il tournât , ou voltigeât ;
Soit que d'une façon gaillarde
Avec ſa patte fretillarde
Il ſe frottât le muſequin ;
Ou ſoit que ce petit coquin
Privé ſautât deſſus ma couche ;
Ou ſoit qu'il ravît de ma bouche
La viande , ſans m'outrager ,
Alors qu'il me voyoit manger ;
Soit qu'il fît en diverſes guiſes
Mille autres telles mignardifeſ.
Mon Dieu , quel paſſe-tems c'étoit ;
Quand ce Belaud virevoltoit
Folâtre autour d'une pelotte !
Quel plaifir , quand ſa tête ſorte
Suivant ſa queue en mille tours
D'un rouët imitoit le cours !
Ou quand aſſis ſur le derriere ,
Il ſ'en faiſoit une jartiere !
Ou quand , alors qu'on l'animoit ;
A coups de patte il eſcrimoit ,

DU
BELLAY.

1 Cette épithete dit-elle bien ce que le Poëte veut dire ici ? Il y a beaucoup d'apparence que la tyrannie de la rime lui a fait un peu violence en cette occaſion , & ne l'a pas laſſé tout-à-fait maître du choix.

Et puis appaisoit sa colere
Aussi-tôt qu'on lui faisoit chere !
Quel chat jamais fut mieux appris
A combattre rats & souris !
Belaud sçavoit mille manieres
De les surprendre en leurs tanieres ;
Alors il leur falloit trouver
Plus d'un perthuis pour se sauver ;
Car jamais rat , tant fût-il vite ,
Ne put se sauver à la fuite
Devant Belaud. Au demeurant
Belaud n'étoit pas ignorant :
Il sçavoit bien , tant fut traitable ,
Prendre la chair dessus la table ,
J'entends , quand on lui présentoit ;
Car autrement il vous grattoit ,
Et avec la patte friande
De loin muguettoit la viande.

Belaud n'étoit point mal-plaisant ;
Belaud n'étoit point mal faisant ,
Et ne fit onc plus grand dommage
Que de manger un vieux fromage ,
Une linotte , & un pinson ,
Qui le fâchoient de leur chanson.
Mais quoi , M A G N Y , nous-mêmes
hommes
Parfaits de tous points nous ne sommes.

Belaud n'étoit point de ces chats ,
Qui nuit & jour vont au pourchas ,
Nayant souci que de leur panse :
Il ne faisoit si grand' dépense ,
Mais étoit sobre à ses repas ,
Et ne mangeoit que par compas.
Aussi n'étoit - ce sa nature
De faire par tout son ordure ,
Comme un tas de chats , qui ne font
Que gâter tout par où ils vont :
Car Belaud , la gentille bête ,
(Si de quelque acte moins qu'honnête
Pressé possible il eût été)
Avoit bien cette honnêteté
De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il étoit contraint de rendre.
Belaud me servoit de jouet ;
Belaud ne filoit au rouët ,
¹ Grommelant une lirannie
De longue & fâcheuse harmonie ;
Mais se plaignoit mignardement
D'un enfantin miaulement.
Belaud , que j'aye souvenance ,
Ne me fit onc plus grande offense

Du
BELLAY.

¹ Du Bellay fait sans doute allusion à ces bonnes femmes si en devidant leur tâche , chantant d'une voix rauque & flée pour charmer l'ennui de leur vieillesse.

DU
LAY.

Que de me réveiller la nuit ,
Quand il entendoit quelque bruit
Des rats qui rongeoient ma paille ;
Alors il leur donnoit la chasse ,
Et si dextrement les happoit ,
Que jamais un n'en échappoit.
Mais las ! depuis que la mort fiere
Tua de sa main meurtriere
La sûre garde de mon corps ,
Plus en sûreté je ne dors :
A présent , douleurs sans pareilles !
Les rats me mangent les oreilles :
Même tous les Vers que j'écris
Sont rongez des rats & souris.

Vraiment les Dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains misérables ,
Toujours leur annonçant leurs maux ,
Soit par la mort des animaux ,
Ou soit par quelque autre présage ,
Des Cieux le plus certain message.
Le jour que la sœur de Clotho
Ravit mon petit Peloton ,
Je dis , (j'en ai bien souvenance)
Que quelque maligne influence
Menaçoit mon chef de là haut ,
Et c'étoit la mort de Belaud.
Car quelle plus grande tempête
Me pouvoit foudroyer la tête ?

Plût aux Dieux, cher petit Belon ,
Que j'eusse l'esprit assez bon
Pour pouvoir en quelque beau stile
Blasonner ta grace gentile ¹
D'un Vers aussi mignard que toi !
Belaud , je te promets ma foi ,
Que tu vivrois tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre :

Du
BELLAY.

A un Ami.

M A R A U D , qui n'es maraud que de nom
seulement,
Quiconque te dit sage , a dit la vérité ;
Mais qui dit que le soin de fuir la pauvreté
Te ronge le cerveau , ta face le dément.
Sus donc , mon cher M A R A U D , pendant que notre
Maître ,
Que pour le bien public la nature a fait naître ,
Se tourmente l'esprit des affaires d'autrui ,
Va devant à la Vigne apprêter la salade :
Que sçait-on qui demain sera mort ou malade ?
C'est vivre seulement , que de vivre aujourd'hui.

¹ Nous écrivons & prononçons aujourd'hui *gentille*.

P A S S E R A T.

P A S S E R A T.



J EAN PASSERAT, né à Troyes, s'est rendu recommandable à Paris par la facilité qu'il avoit à faire des Vers Latins & François. Dès qu'il eût passé les années de l'enfance, il prit la premiere teinture des Lettres sous un Précepteur qui le traita si cruellement, qu'il quitta l'étude; & s'étant sauvé de son Ecole, il servit un Maréchal, & ensuite un Couvent de Religieux. Quelque tems après se repentant de sa faute, il retourna à la maison de son pere, & continua ses études avec tant d'application, qu'il fut bien-rôt capable d'enseigner en public, & qu'ayant été Régent de Seconde au Plessis, il fut choisi par le Roi pour succeder à Ramus dans la Chaire de Professeur Royal en Eloquence. Il y acquit tant de réputation, que les plus sçavans hommes de son siècle, & les

personnes les plus distinguées de la Cour & du Parlement accouroient en foule à **PASSERAT** ses Leçons. Il n'y avoit rien de plus doux que son esprit, rien de plus agréable que sa conversation. Il aimoit extraordinairement l'étude, & passoit des journées entières dans son cabinet, sans prendre aucun repas. Ses talens & sa probité lui méritèrent la bienveillance de Henri de Mêmes qui le garda chez lui l'espace de trente & un an. Passerat mourut en 1562. d'une paralysie, dans un âge fort avancé, après avoir long-tems souffert de continues douleurs. Il fut enterré dans l'Eglise des Jacobins de la rue Saint Jacques, où M. de Mêmes lui fit dresser un Mausolée. Voici quelques-unes de ses Epigrammes.

A Mademoiselle Judith de Mêmes,

POUR étrennes je vous désire
Ce que vous-même souhaitez,
Et toutefois ne l'osez dire;

 PASSERAT.

Mais quand propos en sont jettez ,
 Si volontiers les écoutez ,
 Qu'êtes contrainte d'en sourire.

*A Mademoiselle Marguerite Barguin sa cousine ;
 qui se plaignoit de n'avoir pas un
 assez beau nom.*

Si votre nom ne vous semble pas beau ;
 Il faut prier l'Amour & l'Himénée
 De le changer , & que d'un nouveau nom ;
 Au nouvel an vous soyez étrennée.

*A M. de Souci , Trésorier de l'Epargne ,
 pour avoir de lui une rescription.*

MES Vers , Monsieur , c'est peu de chose ;
 Et Dieu merci je le sçai bien :
 Mais vous ferez beaucoup de rien ,
 Si les changez en votre Prose. ¹

Epitaphe.

JEAN PASSERAT ici sommeille ,
 Attendant que l'Ange l'éveille ;
 Et croit qu'il se réveillera
 Quand la trompette sonnera :

¹ On ne peut guère demander de meilleure grace une assignation.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe ,
 (Moi qui toujours aimai la paix & le repos)
 Afin que rien ne pese à ma cendre , à mes os ,
 Amis , de mauvais Vers ne chargez point ma
 tombe. ¹

PASSERA

1 Passerat se fit lui-même cette Epitaphe avant de mourir. La voici en Vers Latins telle qu'elle est rapportée dans les Eloges de M. de Sainte-Marthe.

*Hic situs est parvâ Janus Passertius urnâ ,
 Ausonii Doctor regius eloquii.
 Discipuli memores , tumulo date ferta Magistri ,
 Ut vario florum munere vernet humus.
 Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent ,
 Sint modò carminibus non onerata malis.*



BERTAUD.

En un cruel orage
On me laisse périr ;
Et courant au naufrage ,
Je voi chacun me plaindre , & nul me secourir.

Félicité passée ,
Qui ne peux revenir ,
Tourment de ma pensée ,
Que n'ai-je , en te perdant , perdu le souvenir !



R E G N I E R.



ATHURIN REGNIER nâquit dans la Ville de Chartres le 21 Décembre 1573. Il étoit fils aîné de Jacques Regnier , Bourgeois notable de la même Ville ; & de Simonne Desportes , sœur de l'Abbé Desportes , fameux Poëte de ce tems-là. Jacques Regnier qui étoit un homme de plaisir , fit bâtir en 1573. dans la Place des Halles , un Jeu de Paume des démolitions de la Citadelle de Chartres , qui lui furent données par le crédit de son beau-frere : & comme ce tripot a porté le nom de *tripot-Regnier* tant qu'il a subsisté , c'est apparemment ce qui a donné lieu de dire que Regnier le Satirique étoit fils d'un *Tripotier*. Il fut tonsuré le 31 de Mars 1582. par Nicolas de Thou , Evêque de Chartres. Quelques années après il obtint par dévolut un Canoniat dans l'Eglise de

REGNIER. Notre-Dame de la même Ville. Il eut encore d'autres Bénéfices , & une pension de 2000 livres qu'Henri IV. lui donna en 1606. sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay , après la mort de l'Abbé Desportes qui en étoit revêtu. Regnier, dès sa première jeunesse , marqua son inclination à la Satire. Les Vers qu'il faisoit contre plusieurs particuliers , obligèrent son pere à l'en châtier plus d'une fois , en lui recommandant de ne point écrire , ou du moins d'imiter son oncle , & de fuir la médifance. Le dérèglement dans lequel il vécut , ne le laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouën dans sa quarantième année , le 22 d'Octobre 1613. Ses entrailles furent portées en l'Eglise Paroissiale de Sainte Marie ; & son corps fut transporté à l'Abbaye de Royaumont où il voulut être enterré. Il s'étoit fait , dit-on , à lui-même cette Epitaphe badine.

*J'ai vécu sans nul pensément ,
Me laissant aller doucement*

*A la bonne loi naturelle :
 Et je m'étonne fort pourquoi
 La Mort daigna songer à moi
 Qui ne songeai jamais à elle.*

REGNI

Au reste , ce n'est ni cette Epitaphe , ni quelques - autres Poësies licentieuses de notre Auteur , qui doivent servir de règle , pour porter un jugement décisif sur ses sentimens & sur ses mœurs. Ses Poësies Spirituelles , dont quelques-unes furent composées long-tems avant sa mort , portent des marques édifiantes de son repentir. Il y fait paroître des sentimens dignes d'un Chrétien , & d'un Chrétien pénitent.

ENDROITS CHOISIS DE SES SATIRES.

DE LA SATIRE II.

*La misere & le sot orgueil , partage ordinaire des
 mauvais Poëtes..*

C EPENDANT sans souliers , ceinture , ni cordon ,
 L'œil farouche & troublé , l'esprit à l'abandon ,

LEGNIER. Notre-Dame de la même Ville. Il eut encore d'autres Bénéfices , & une pension de 2000 livres qu'Henri IV. lui donna en 1606. sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay , après la mort de l'Abbé Desportes qui en étoit revêtu. Regnier , dès sa première jeunesse , marqua son inclination à la Satire. Les Vers qu'il faisoit contre plusieurs particuliers , obligèrent son pere à l'en châtier plus d'une fois , en lui recommandant de ne point écrire , ou du moins d'imiter son oncle , & de fuir la médifance. Le dérèglement dans lequel il vécut , ne le laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouën dans sa quarantième année , le 22 d'Octobre 1613. Ses entrailles furent portées en l'Eglise Paroissiale de Sainte Marie ; & son corps fut transporté à l'Abbaye de Royaumont où il voulut être enterré. Il s'étoit fait , dit-on , à lui-même cette Epitaphe badine.

*J'ai vécu sans nul pensément ,
Me laissant aller doucement*

A la bonne loi naturelle :

Et je m'étonne fort pourquoi

La Mort daigna songer à moi

Qui ne songeai jamais à elle.

REGNIER

Au reste , ce n'est ni cette Epitaphe , ni quelques - autres Poësies licentieuses de notre Auteur , qui doivent servir de règle , pour porter un jugement décisif sur ses sentimens & sur ses mœurs. Ses Poësies Spirituelles , dont quelques-unes furent composées long-tems avant sa mort , portent des marques édifiantes de son repentir. Il y fait paroître des sentimens dignes d'un Chrétien , & d'un Chrétien pénitent.

ENDROITS CHOISIS DE SES SATIRES.

DE LA SATIRE II.

*La misere & le sot orgueil , partage ordinaire des
mauvais Poëtes..*

CEPENDANT sans souliers , ceinture , ni cordon ,
L'œil farouche & troublé , l'esprit à l'abandon ,

~~Il~~ Ils approchent de vous comme personnes yvres ,
 ENIER. Vous disant , pour bon jour , Monsieur , je fais des
 Livres ;

On les vend au Palais , & les Doctes du tems
 A les lire occupés , n'ont d'autre passe-tems.
 De -là , sans vous laisser , importuns , ils vous
 suivent ,

Vous assomment de Vers , d'allegresse vous
 privent ;

Vous parlent de fortune , & qu'il faut acquérir
 Du crédit , de l'honneur , avant que de mourir :
 Mais que pour leur malheur l'ingrat siècle où nous
 sommes ,

Au prix de la vertu n'estime point les hommes ;
 Que Ronfard , du Bellay , vivants ont eu du bien ,
 Et que c'est honte au Roi de ne leur donner rien.
 Puis , sans qu'on les convie , ainsi que vénérables ,
 S'asseyent en Prélats , les premiers à vos tables ,
 Où le caquet leur manque , & des dents discourant ;
 Semblent avoir des yeux regret au demeurant. . .

Celui-ci renfrogné , rêveur , mélancolique ,
 Grimassant son discours , semble avoir la colique ;
 Suant , toussant , crachant , pensant venir au point ,
 Parle si finement , que l'on ne l'entend point.

Un autre , ambitieux , pour les Vers qu'il compose ,
 Quelque bon bénéfice en l'esprit se propose ,
 Et dessus un cheval comme un singe attaché ,
 Méditant un Sonnet , médite un Evêché.

Si quelqu'un pour leurs Vers témoigne peu d'estime,
 Il est lourd , ignorant , il n'aime point la rime : REGNIER

Contraire en jugement au commun bruit de tous ,
 Difficile , hargneux , de leur gloire jaloux ,
 Il veut la dérober avec ses artifices.
 Les Dames cependant se fondent en délices ,
 Lisant leurs beaux écrits & de jour & de nuit ,
 Les ont au cabinet sous le chevet du lit ;
 Et portés à l'Eglise , ils valent des Matines.
 Tant selon leurs discours leurs œuvres sont divines.

Encor n'est-ce pas tout. Ils sont enfans des Cieux ,
 Et font journellement carrouffe ¹ avec les Dieux :
 Compagnons de Minerve , & confits en science ,
 Un chacun d'eux pense être une lumière en France.

DE LA SATIRE III.

*Il délibere s'il doit se remettre à l'étude .
 ou s'engager à la Cour.*

¹ MARQUIS , que dois-je faire en cette
 incertitude ?

Dois-je , las de courir , me remettre à l'étude ?

¹ Ce mot a vieilli. Il signifie *débauche de vin*, du mot Allemand , *garauß tout unidé* ; on sous entend le verre. Ménage.

² François Annibal d'Estrées , Marquis de Cœuvres , frere de la belle Gabrielle , Duchesse de Beaufort. Il s'est rendu célèbre par ses Ambassades , sur-tout par celle de
 Tome I. E

Car pour dire le vrai, c'est un païs étrange,
Où comme un vrai Prothée à toute heure on se REGNIER
change ;

Où les Lois par respect sages humainement,
Confondent le loyer avec le châtiment :
Où pour un même fait de même intelligence,
¹ L'un est justicié, l'autre aura récompense :
Où selon l'intérêt, le crédit ou l'appui,
Le crime se condamne & s'absout aujourd'hui.
Que ferois-je à la Cour ? Je suis mélancolique ;
Je ne suis point entrant, ² ma façon est rustique :
Je ne sçaurois flatter, & ne sçai point comment
Il faut se taire accort, ou parler faussement ;
Bénir les Favoris de geste & de paroles ;
Parler de leurs Ayeux au ³ jour de Cérizoles ;
Des hauts faits de leur race, & comme ils ont
acquis

Ce titre avec honneur de Ducs & de Marquis. . .
Je n'ai point tant d'esprit pour tant de menterie :
Je ne puis m'adonner à la cajeollement :

¹ *multi*
Committunt eadem diverso crimina fato :
Ille crucem pretium sceleris tulit, hic diadema. Juv. Sat.
13. v. 104.

² *Hardi, entreprenant.*

³ *Au jour . . . pour à la journée de Cérizoles, bataille fameuse, gagnée en 1545. par l'armée de François I. sur celle de Charles-Quint.*

Selon les accidens, les humeurs, ou les jours ,
INIER. Changer comme d'habits tous les mois de discours.

¹ Je n'entends point le cours du Ciel ni des
Planettes ;

Je ne puis deviner les affaires secretes ;
Connoître un bon visage , & juger si le cœur
Contraire à ce qu'on voit , ne seroit point
mocqueur.

De porter un poulet ² je n'ai la suffisance :
Je ne suis point adroit , je n'ai point d'éloquence
Pour colorer un fait , ou corrompre la foi ,
Prouver qu'un grand amour n'est sujet à la loi ,
Suborner par discours une femme coquette ,
Lui conter des chansons de Jeanne ³ & de
Pâquette ;

Débaucher une fille , & par vives raisons
Lui montrer comme Amour fait les bonnes
Maisons ;

Les maintient , les élève , & propice aux plus belles ,
En honneur les avance , & les fait Damoiselles :
Que c'est pour leurs beaux yeux que se font les ballets ;
Qu'elles sont le sujet des Vers & des Poulets ;

¹ *Motus Astrorum ignoro.* Juv. Sat. 3. v. 42,

² *Ferre ad nuptam quæ mittit adulter ,
Quæ mandat norunt alii.* Juv. Sat. 3. v. 45.

³ Façon de parler populaire , pour marquer les discours
que l'on tient du tiers & du quarr, de celle-ci & de celle-là,

Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante ;
 Qu'elles ont à leur suite une troupe béante
 De langoureux transis , & pour le faire court ,
 Dire qu'il n'est rien tel qu'aimer les gens de Cour.

REON:

DE LA SATIRE VI.

Maux qui suivirent la décadence de l'âge d'or.

JE pense , quant à moi , que cet homme étoit
 yvre ,
 Qui changea le premier l'usage de son vivre ;
 Et rangeant sous des Lois les hommes écartez ,
 Bâtit premierement & Villes & Citez :
 De tours & de fossez renforça ses murailles ,
 Et renferma dedans cent sortes de canailles.
 De cet amas confus nâquirent à l'instant
 L'Envie & le Mépris , le Discord inconstant ,
 Là Peur , la Trahison , le Meurtre , la Vengeance ,
 Et de mille autres maux la redoutable engence.

Ainsi la liberté du monde s'envola ;
 Et chacun se campant , qui deçà , qui de-là ,
 De ¹ haye & de buissons rematqua son partage.
 La Fraude fit alors la nique ² au premier âge ;

¹ Nous dirions aujourd'hui *par des hayes & des buissons* , &c.

² Ces expressions populaires , *faire la nique* , *faire la fi-gue* , sont expliquées dans le Dictionnaire Universel.

LENIER.

Et du mien & du tien nâquirent les procès ,
 A qui l'argent départ bon ou mauvais succès.
 Le fort battit le foible , & lui livra la guerre.
 De-là l'Ambition fit envahir la Terre ,
 Qui fut , avant le tems que survinrent ces maux ,
 Un azile commun à tous les animaux ;
 Quand le Mari ¹ de Rhée , au siècle d'innocence ,
 Gouvernoit doucement le Monde en son enfance ;

 Que tout vivoit en paix , qu'il n'étoit point d'usures ;
 Que rien ne se vendoit par poids ni par mesures :
 Qu'on n'avoit point de peur qu'un Procureur Fiscal
 Formât sur une aiguille un long Procès-verbal.
 Les ennuis , les chagrins , nous brouillèrent la tête ;
 L'on ne pria les Saints qu'au fort de la tempête ;
 L'on trompa son prochain , la médisance eut lieu ,
 Et l'Hypocrite fit barbe ² de paille à Dieu.
 L'homme trahit sa foi , d'où vinrent les Notaires ,
 Pour attacher au joug les humeurs volontaires.
 La faim & la cherté se mirent sur le rang ;
 La fièvre , les charbons , le maigre flux de sang
 Commencerent d'éclorre , & tout ce que l'Automne
 Par le vent du Midi nous apporte & nous donne.

¹ Saturne , sous lequel fut l'âge d'or.

² Ce Proverbe ne viendroit-il point de ce qu'on faisoit des barbes d'or aux Statuës , & au lieu d'or de paillez

DE LA SATIRE X.

Description de la figure & du caractère d'un Pédant REGNI
qui se trouva à un repas où Regnier étoit invité.

JE croirois faire tort à ce Docteur nouveau ,
 Si je ne lui donnois quelque coup de pinceau.
 Son nez haut relevé sembloit faire la nique
 A l'Ovide Nasón , au Scipion nasique ,
 Où maints rubis balais , tout rougissans de vin ,
 Montroient un *Hac itur* à la pomme de pin ;
 Et prêchant la vendange , affeuroient en leur trogne ,
 Qu'un jeune Médecin vit moins qu'un vieil yvrogne.

Ainsi ce Personnage , en magnifique atroï ,
 Marchant *Pedetentim* , s'en vint jusques à moi ;
 Qui connus à son nez , à ses lèvres déclofes ,
 Qu'il sentoît bien plus fort , mais non pas mieux
 que roses.

Il me parle Latin , il allegue , il discourt ;
 Il réforme à son pied les humeurs de la Cour ;
² Dit qu'il a pour montrer une belle maniere ,
 Qu'en son globe il a vû la matiere premiere :

¹ Mot Latin ; *pié-à-pié* , tout doucement. Regnier a pensé sans doute à l'allusion que fait ce mot à celui de Pédant.

² M. Despreaux , dans sa cinquième *Réflexion* critique sur Longin , cite ces douze Vers comme un beau portrait du Pédant. Regnier connoissoit bien l'homme ; & il le peint dans ses différens caractères , avec des couleurs aussi vives que vraies.

Qu'Epicure est yvrogne, Hypocrate un bourreau ;
 NIER. Que Bartole & Jason ignorent le Barreau :
 Que Virgile est passable, encor qu'en quelques pa-
 ges

Il méritât au Louvre être siffé des Pages :
 Que Pline est inégal, Térence un peu joli ;
 Mais surtout il estime un langage poli.

Ainsi sur chaque Auteur il trouve de quoi mor-
 dre :

L'un n'a point de raison , & l'autre n'a point d'or-
 dre :

L'un avorte avant tems les œuvres qu'il conçoit ;
 L'autre n'est qu'un grimaud qui mérite le foïet.

DE LA SATIRE VIII.

A M. DE LAVARDIN, EVESQUE DU MANS.

Contre un Importun. ¹

CHARLES, de mes péchez j'ai bien fait pénitence.

Or toi, qui te connois aux cas de conscience,
 Juge si j'ai raison de penser être absous.
 J'entendois l'autre jour la Messe à deux genoux,

¹ Avec tout le respect que l'on doit aux Anciens, on peut assurer que cette Satire n'est point inférieure pour la naïveté & pour la finesse à celle qu'Horace a faite sur le même sujet, & qui est la neuvième du premier Livre.

¹ Quand un jeune frisé; relevé de moustache,
De galoche, de botte, & d'un ample pannache,
Me vient prendre, & me dit, pensant dire un bon
mot,

REGNIER

Pour un Poète ² du tems vous êtes bien devot!
Sorte discretion! voulant lui faire accroire
Qu'un Poète n'est bizarre & fâcheux qu'après boire;
Je baisse un peu la tête, & tout modestement
Je lui fais à la mode un petit compliment.
Lui, comme bien appris, le même me sçût rendre;
Et cette courtoisie à si haut prix me vendre,
Que j'aimerois bien mieux chargé d'âge & d'ennuis,
Me voir à Rome pauvre entre les mains des Juifs..³

Cherchant à me sauver de cette tyrannie,
Il le juge à respect: O! sans cérémonie,
De grace, me dit-il; vivons en compagnons,
Ayant ainsi qu'un pot les mains sur les roignons.
Il me pousse en avant, me présente la porte,
Et sans respect des Saints, hors du Temple il me
porte.

.

¹ M. Despréaux a imité ce Vers & le suivant dans sa troisième Satire:

*Quand un des Campagnards relevant sa moustache.
Et son feutre à grands poils, ombragé d'un pannache.*

² Long-tems après Regnier on a fait Poète & Poëme de deux syllables: l'un & l'autre sont absolument de trois aujourd'hui.

³ Les Juifs ont la réputation d'être de grands Usuriers.

Sortis , il me demande : êtes-vous à cheval ? ¹

REGNIER. N'avez - vous point ici quelqu'un de votre troupe ?
 Je suis tout seul , à pied. Lui de m'offrir la croupe.
 Moi , pour m'en dépêtrer , je lui dit tout exprès ,
 Je vous baise les mains , je m'en vais ici près
 Chez mon² oncle dîner. O Dieu le galant homme !
 J'en suis. Et moi pour lors , comme un bœuf qu'on
 assomme ,
 Je laisse cheoir ma tête ; & bien peu s'en fallut
 Que cherchant par dépit en la mort mon salut ,
 Je n'allasse à l'instant , la tête la première ,
 Me jeter du Pont-Neuf en bas dans la rivière.
 Il fait tant qu'il me traîne en la cour du Palais ,
 Où trouvant par hazard quelqu'un de ses valets ,
 Il l'appelle , & lui dit : Hola han Ladreville ,
 Qu'on ne m'attende point , je vais dîner en Ville.

¹ Comme les carrosses n'étoient pas fort en usage , du tems de Regnier , les personnes de distinction alloient à cheval dans les rues.

² L'Abbé Desportes , un des plus beaux Esprits de son siècle , mort en 1606. Jamais Poète n'a été mieux payé de ses Vers. Charles IX. lui donna huit cens pieces d'or pour son *Rodomont* ; Henri III. dix mille écus d'argent comptant pour faire imprimer ses premiers Ouvrages ; & le Duc de Joyeuse , beau frere & Favori de ce Prince , lui fit présent , pour un Sonnet , de l'Abbaye de Tyron qui étoit de trente mille livres de revenu. Il eut d'autres Bénéfices considérables , & fut assez modeste pour refuser l'Archevêché de Bordeaux.

Dieu sçait si ce propos me réjoûit l'esprit !
 Encor n'est-ce pas tout. Il tire un long écrit,
 Et s'arrêtant tout court au milieu de la place,
 Les passans étonnez admiroient sa grimace.
 Il lit. Pour l'interrompre , à chaque fin de Vers ;
 Je disois tout exprès quelque mot de travers :
 Il poursuit cependant d'une fureur plus grande ,
 Et ne s'arrêta point qu'il n'eût lû sa légende.
 Comme il voit qu'à ses Vers j'applausis froidement,
 Il les serre , & lui-même il se louë hautement.
 Donc pour un Cavalier n'est-ce pas quelque chose ?
 Mais, Monsieur, n'avez-vous jamais vû de ma Prose ?
 Moi de dire que si , tant je craignois qu'il n'eût
 Quelque Procès verbal qu'entendre il me salut.
 Dites-moi , je vous prie , en votre conscience ,
 Pour un homme de Cour , dépourvû de science ,
 Ceci n'est-il pas rare ? Il est vrai , sur ma foi ;
 Lui dis-je en souriant : fiez-vous-en à moi.

Il m'accole à ces mots , & tout petillant d'aise ,
 Doux comme une Epousée , à la jouë il me baise.
 Puis me flattant l'épaule , il me fit galamment
 La grace d'approuver mon petit jugement.
 Après cette caresse , il rentre de plus belle :
 Tantôt il parle à l'un , tantôt l'autre l'appelle ;
 Toujours nouveaux discours : & tant fut-il humain ,
 Qu'en allant & venant il me tint par la main.
 Je croi que sans cela , j'ai l'âme si fragile ,
 Que laissant mon fâcheux , j'eusse pû faire gile.

Il vint à nous parler touchant le bruit qui court
NIEB. De la Reine , du Roi , des Princes de la Cour :
Nous dit confidemment que le Pont-Neuf ¹ s'a-
cheve ;

Que plus en paix qu'en guerre un Empire s'éleve :
Il vint à définir ce qu'étoit qu'amitié ,
Et tant d'autres vertus , que c'en étoit pitié.
Mais il obmit sur-tout , tant il étoit novice ,
Que l'indiscrétion est un si fâcheux vice ,
Qu'il vaur bien mieux mourir de rage ou de regret ;
Que de vivre à la gêne avec un indiscret.

Tandis que ces discours me donnoient la torture ,
Je sonda tous moyens pour voir si d'avanture
Quelque heureux accident eût pû m'en retirer ,
Et m'empêcher enfin de me désespérer.

Mais comme Dieu voulut qu'après tant de de-
meures

L'Horloge du Palais vînt à frapper onze heures ,
Mon fat , qui pour la soupe avoit l'esprit subtil ,
A quelle heure , Monsieur , votre oncle dîne-t'il ?

Peu s'en fallut alors , sans plus long-tems atten-
dre ,

Que de rage au gibet je ne m'allasse pendre.

Comme il continuoit cette vieille chanson ,

¹ Ce Pont fut commencé en 1578. sous le regne d'Henri III. ayant été discontinué à cause des guerres civiles, Henri le Grand y fit travailler de nouveau en 1604. & il fut achevé en 1606.

Voici venir quelqu'un ¹ d'assez pauvre façon.

Il se porte au devant , lui parle , le cajeole ;

REGNIER.

Mais cet autre à la fin se monta de parole :

² Monsieur , c'est trop long - tems . . . tout ce que vous voudrez . . .

Voici l'Arrêt signé . . . Non , Monsieur , vous viendrez . . .

Quand vous serez dedans , vous prendrez à partie...³

Et moi qui cependant n'étois de la partie ,

J'esquive sans mot dire , & m'en vais à grands pas

La queue en loup qui fuit , les yeux tournez en bas ,

Le cœur sautant de joye , & triste en apparence.

Depuis aux bons Sergens j'ai porté révérence ,

Comme à des gens d'honneur , par qui le Ciel voulut

Que je reçusse un jour le bien de mon salut.

DE LA SATIRE XVI.

A un Ambitieux.

MESME avant que le jour aux Gardes se découvre ,

¹ Un Sergent. . . . *casu venit obvius illi*
Adversarius : Et , quod tu turpissime , magnâ
Exclamat voce.

² Dans ce Vers & les deux suivans le Sergent répond tout haut , & comme par ricochets aux raisons que le Personnage est censé lui alleguer tout bas . pour se dispenser d'aller en prison. Ces interruptions sont marquées par des points.....

³ Sous-entendu *celui qui vous met en prison.*

NIER. Va, d'un pas diligent, à l'Arsenal, ¹ au Louvre;
 Talonne un Président, sui-le comme un valet;
 Et s'il en est besoin, étrille son mulet : ²
 Sui jusques au Conseil les Maîtres des Requêtes;
 Et sans t'embarrasser s'ils sont hommes ou bêtes,
 Sçache les distinguer : les uns ont le pouvoir
 De juger finement un Procès sans le voir :
 Les autres, comme Dieux, près du Soleil résident;
 Et démons de Plutus, ³ aux Finances président :
 Car leurs seules faveurs peuvent, en moins d'un an,
 Te faire devenir Chalange ⁴ ou Montauban.....
 Chacun en ton appui mettra son espérance :
 Mille valets sous toi désoleront la France :

.
 Mais comme il faut enfin que tout vienne à son
 compte,
 Il te faudra, couvert & d'opprobre & de honte,
 Perdant avec le jour esprit, sens & vigueur,
 Mourir comme Enguerrand, ⁵ ou comme Jacques-
 cœur ;

¹ Henri le Grand se retiroit souvent à l'Arsenal, pour y travailler avec ses Ministres, principalement avec le Duc de Sully, Surintendant des Finances.

² Du tems de Regnier, la voiture ordinaire des Magistrats & des Médecins, étoit une mule.

³ Dieu des richesses.

⁴ Fameux Partisans.

⁵ Ces deux Favoris sont célèbres dans notre histoire par

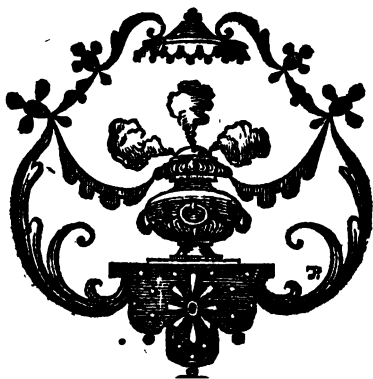
Et descendre là-bas , où sans choix de personnes ,

¹ Les écuelles de bois s'égalent aux Couronnes.

REGNIER.

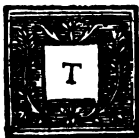
leurs grands biens & par leurs disgraces. *Enguerrand de Marigny*, Surintendant des Finances sous Louis X. fut condamné en 1315. à être attaché au gibet de Montfaucon , qu'il avoit fait dresser lui-même. *Jacques-Cœur*, principal Ministre & *Argentier* de Charles VII. fut condamné comme coupable de plusieurs crimes , par Arrêt du 19 Mai 1453.

¹ Diogene, content de son tonneau & de son écuelle de bois , méprisoit les richesses d'Alexandre le Grand.



THEOPHILE.

THEOPHI-
LE.



THEOPHILE, surnommé
VIAUD, Gentil-homme ordi-
naire de la Chambre du
Roi, étoit né à Bousseres-
Sainte-Radégonde, village un peu au-
dessus d'Eguillon. Ayant été accusé d'A-
théisme & de plusieurs autres crimes,
il fut mis à la Conciergerie où il demeu-
ra deux ans. Quelque tems après sa sor-
tie, M. de Montmorency qui le prote-
geoit, lui donna retraite dans son Hô-
tel. Il y mourut le 25 Septembre 1626.
âgé de 36 ans, & fut enterré dans l'Egli-
se de Saint Nicolas des Champs. Thé-
ophile pouvoit compter au nombre de ses
disgraces, celle d'avoir été contempo-
rain de MALHERBE qui l'obscurcissoit;
au lieu qu'il auroit brillé un demi-siècle
auparavant. Il avoit une facilité prodi-
gieuse à faire des Vers, & dans l'instant
même,

même, sur le sujet qu'on lui proposoit ;
tels que ceux qu'il fit au Louvre devant ^{THEOPHI}
Henri IV. sur une petite Figure équestre ^{LE.}
de ce Monarque.

*Petit cheval , gentil cheval ,
Doux au monoir , doux au descendre ,
Bien plus petit que Bucéphal ,¹
Tu portes plus grand qu' Alexandre.*

On rapporte de lui quelques autres impromptus plaisans & spirituels. Il faut convenir avec Pelisson , le Chevalier de Méré , Gueret & le Pere Rapin , que Théophile avoit le génie heureux, & l'imagination vive & très - belle : mais il faut convenir aussi que les négligences & les irrégularitez qui défigurent la plûpart de ses Vers, font assez connoître que le jugement n'étoit pas la partie dominante de ce Poëte.

¹ On écrit aujourd'hui *Bucéphale*.

THEOPHI-
LE.

Et cette belle architecture
Dont le Ciel nous laisse jouir,
Ce qu'on voit, ce qu'on peut voir,
Passera comme une peinture;
L'impuissance de la Nature
Laissera tout évanouir.

Celui qui formant le Soleil,
Arracha d'un profond sommeil
L'air & le feu, la terre & l'onde,
Renversera, d'un coup de main,
La demeure du genre humain,
Et la base où le Ciel se fonde;
Et ce grand désordre du Monde
Peut-être arrivera demain.

DE L'ODE A LOUIS XIII.

Sur son exil. ¹

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les élémens,
Et qui jusques en ses fondemens
D'un clin d'œil fait trembler la Terre;
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Et qui peut vous l'ôter demain;

¹ Théophile, au sortir de prison, fut banni par Arrêt du Parlement : mais il fut rappelé presque aussi-tôt, en partie à la sollicitation du Duc de Montmorenci, chez qui il mourut quelques mois après.

Dieu qui vous prête sa lumière,
 Et qui malgré les Fleurs-de-Lys,
 Un jour fera de la poussière
 De vos membres ensevelis :

THEOPHIL-
 LE.

Ce grand Dieu qui mit les abîmes
 Dans le centre de l'Univers,
 Et qui les tient toujours ouverts
 Pour la punition des crimes ;
 Veut aussi que les innocens,
 A l'ombre de ses bras puissans,
 Trouvent à toute heure un refuge,
 Et ne fera point irrité
 Que vous tarissiez le déluge
 Des maux où vous m'avez jeté.

Eloigné des bords de la Seine,
 Et du doux climat de la Cour,
 Il me semble que l'œil du jour
 Ne luit plus sur moi qu'avec peine.
 Dans l'horreur de mes longs ennuis
 Je cherche, insensé que je suis,
 Une lionne en sa colere,
 Qui me déchirant par morceaux,
 Laisse mon sang & ma misere
 En la bouche des lionceaux..

Vous, grand Roi, si sage & si juste,
 Que l'on n'en voit point de pareil,

THEOPHILE.
LE.

Voulez-vous suivre le conseil
Qui fit jadis faillir Auguste ?¹
Sa faute offense ses Neveux ,
Et dérobe beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à sa gloire ;
Et même le Ciel aujourd'hui
Fait des plaintes à la Mémoire
De ce qu'elle a parlé de lui...

Prière de Théophile à Saint Augustin.

JE vois dans tes divins écrits ,
Que l'orgueil des plus grands Esprits
Ne sert au tien que de trophée ;
Et que la vaine Antiquité
Soupire & languit étouffée
Sous le poids de sa vérité.

¹ Ce Prince relegua Ovide en Scythie , parce qu'il avoit été (selon la plus commune opinion) témoin indiscret de certain mystère qu'Auguste avoit intérêt de cacher. A propos de l'exil d'Ovide , voici deux belles Stances d'une Elégie faite par de Lingendes , Poète contemporain de Théophile.

Ovide , c'est à tort que tu veux mettre Auguste
Au rang des Immortels :
Ton exil nous apprend qu'il étoit trop injuste
Pour avoir des autels.

Aussi l'ayant banni sans cause légitime ,
Il s'a désavoué :
Et les Dieux l'ont souffert , pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.

Tous ces faux Dieux du tems passé,
 Dont ta plume a si bien tracé
 Les larcins & les adulteres,
 Disparoissent comme la nuit,
 Devant les glorieux mysteres
 De ce grand Soleil qui te luit.

THEOPHIL
 L. R.

Ces Temples si beaux, si vantez,
 Dont tant de siècles enchantez
 Ont suivi les fameux oracles,
 N'ont plus de Prêtres, ni de lieux,
 Et désormais tous les miracles
 Se font en la Cité¹ de Dieu.

Grande lumiere de la Foi,
 Si tu luis désormais pour moi,
 Je verrai clair dans mes ténèbres;
 Et malgré ce cachot affreux,
 Au lieu de mes plaintes funèbres,
 Ma bouche t'offrira mes vœux.

Je maudis mes jours débauchez,
 Et dans l'horreur de mes péchez
 J'aime le traitement infâme
 Qui m'excite à me repentir;
 Et qui fait naître dans mon ame
 Quelque espoir de me convertir.

1. Un des plus beaux Ouvrages de Saint Augustin.

HEOPHIL-
LE.

Jette les yeux sur ma prison ,
Et soutiens par ton oraison
La foiblesse de ma priere :
Appaise mon Juge irrité ,
Et me rends la digne matiere
De son adorable bonté...

STANCES.

Le Matin.

L'AÛRORE sur le front du jour
Sème l'azur , l'or & l'yvoire ;
Et le Soleil , lassé de boire ,
Commence son oblique tour.

Ses chevaux , au sortir de l'onde ,
De flamme & de clarté couverts ,
La bouche & les naseaux ouverts ,
Rongent la lumière du monde.

La Lune fuit devant nos yeux ;
La Nuit a retiré ses voiles :
Peu à peu le front des étoiles
S'unit à la couleur des cieux.

r Outre que ce verbe n'a point de régime , *ronger la lumière* est une façon de parler des plus étranges.

Déjà

Déjà la diligente avette
A pillé les fleurs & le thin ,
Et revient riche du butin
Qu'elle a fait sur le mont hymette.

THEOPHI
LE.

Je voi le généreux Lyon
Qui sort de sa caverne creuse ,
Hérissant la perruque affreuse
Qui met en fuite Endymion..

Je voi les agneaux bondissans
Sur ces bleds qui ne font que naître :
Cloris chantant les mene paître
Parmi ces côteaux verdissans.

Les oiseaux , par leur doux ramage ;
A l'envi semblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur cabinet & leur plumage.

La charruë écorche la plaine ;
Le Bouvier qui suit les sillons ,
Excite , à force d'éguillons ,
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix apprête son fuseau :
Sa mere qui lui fait sa tâche ,
Presse le chanvré qu'elle attache
A sa quenouille de roseau..

HEOPHI-
LE.

Alidor cherche à son réveil
Le trésor qu'il voyoit en songe ;
Et se repaît du doux mensonge
Qui le flattoit dans le sommeil.

Le Forgeron est au fourneau,
Et déjà le charbon s'allume :
Le fer embrasé sur l'enclume,
Etincelle sous le marteau.

Cette chandelle semble morte,
Le jour l'a fait évanouir :
Le Soleil vient nous ébloûir,
Voi qu'il passe à travers la porte.

¹ Levons-nous ; cet Astre charmant
Nous avertit de rendre hommage
A celui dont il est l'image,
Et qu'il annonce incessamment.

¹ Cette Strophe est de la façon du R. P. du Cerceau, Jésuite, qui a traduit *l'Aurore* de Théophile en beaux Vers Latins.



LIVRE II.

MALHERBE.



RANÇOIS DE MALHERBE, MALHER
BE.
né à Caën en 1555. sous le
regne d'Henri II. mourut à
Paris sous celui de Louis XIII.

en 1628. Il étoit de l'illustre Maison de Malherbe Saint-Aignan, qui a porté les armes en Angleterre sous Guillaume-Robert, Duc de Normandie. Son pere ayant embrassé le Calvinisme peu de tems avant sa mort, il en conçut tant de chagrin, qu'à l'âge de 17 ans il alla s'habituier en Provence, à la suite du Duc d'Angoulême, ¹ qui en étoit Gouverneur. Il y épousa, après quelques années de recherche, la veuve d'un Conseiller, fille du Prési-

¹ HENRI, Grand Prieur de France, fils naturel du Roi HENRI II.

MALHER-
BE. dent de Corriolis. Etant venu à Paris en 1605. pour ses affaires particulieres, Henri le Grand ¹ ne l'y sçut pas plutôt, qu'il l'envoya chercher; & après lui avoir fait beaucoup de caresses, il lui demanda des Vers sur le voyage qu'il alloit faire en Limousin au sujet de quelques Rebelles. Le Roi fut si content de ceux ² que MALHERBE lui présenta à son retour, qu'il voulut l'avoir auprès de sa personne, en qualité de Gentilhomme ordinaire de la Chambre. M. le Grand ³ le logea dans son Hôtel, lui donna sa table, mille livres d'appointemens, & lui entreprit un homme & un cheval. Après la mort d'Henri IV. Marie de Médicis le gratifia d'une pension de cinq cens écus. Sa conversation étoit brusque : il parloit peu; mais il ne disoit mot qui ne portât. En voici quel-

¹ Le nom & le mérite de Malherbe étoient déjà connus de ce Monarque, sur le rapport avantageux que M. du Perron, depuis Cardinal, lui en avoit fait plus d'une fois.

² Ils commencent, *Grand Dieu, dont les bontez de nos larmes touchées...*

³ N. Duc de Bellegarde, Pair & grand Ecuyer de France.

ques-uns que l'on a extraits de sa vie écrite par le Marquis de Racan. Etant allé rendre visite un matin à Madame de Bellegarde, on lui dit qu'elle étoit à la Messe. *Eh ! que peut-elle demander à Dieu*, répond MALHERBE, *après qu'il a délivré la France du Maréchal d'Ancre ?* ¹ Quand on lui parloit d'affaires d'Etat, il avoit toujours ce mot à la bouche, *qu'il ne faut point se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'est que simple passager*. Ayant dîné chez l'Archevêque de Rouën, il s'endormit après le repas. L'Archevêque qui devoit prêcher ce jour-là dans une Eglise voisine, le réveilla pour le mener au Sermon. *Dispensez-m'en, s'il vous plaît*, lui dit MALHERBE, *je dormirai bien sans cela*. Un homme de la première condition dans la Robe, lui apporta des Vers assez mal polis, qu'il

¹ Il étoit mort quelques jours auparavant. On sçait à quel degré de faveur cet ambitieux Ministre étoit parvenu : faveur dont il n'abusa que trop pour le malheur de la France, & pour le sien propre, puisqu'elle fut enfin cause de la sanglante catastrophe qui termina sa vie.

ALHER-
BE. avoit faits à la loüange d'une Dame : Après les avoir lûs , il demanda au prétendu Poëte *s'il avoit été condamné à être pendu , ou à faire ces Vers-là , parce qu'autrement il ne devoit pas exposer sa réputation en produisant une piece si ridicule.* Comme il entroit dans l'Hôtel de Sens , il trouva deux hommes qui jouïoient au trictrao , & qui disputant sur un coup , se donnoient tous deux au diable qu'ils avoient gagné : *Vien*, dit MALHERBE , au lieu de les saluer ; *rien*. *Diable ; tu ne sçaurois faillir , l'un ou l'autre est à toi.* Il perdit sa mere en 1615. & il avoit alors plus de 60. ans. Un Gentilhomme de Marie Médicis étant venu de sa part pour le consoler , *je ne puis mieux*, dit-il à cet Envoyé , *me revancher de l'honneur que me fait la Reine , qu'en priant Dieu que le Roi son fils pleure sa mort aussi tard que je pleure celle de ma mere..* Il voulut se battre contre un nommé de Piles qui avoit tué en duel son fils unique ; & comme ses amis lui représentoient qu'il y avoit trop de disproportion de son âge de soixante-

douze ans à celui d'un homme qui n'en MALHI
SE
 avoit pas vingt-cinq ; *c'est pour cela que je ne*
veux battre, répondit MALHERBE : *ne voyez-*
vous pas que je ne hazarde qu'un denier contre
une pistole.. Peut-être une heure avant que
 de mourir , il se réveilla comme en sur-
 saut d'un sommeil létargique , pour re-
 prendre sa garde d'un mot qui n'étoit pas
 bien François : son Confesseur lui remon-
 trant qu'il devoit s'occuper de choses plus
 sérieuses : *trouvez bon* , lui dit-il , *que je*
défende jusqu'au dernier soupir la pureté de la
Langue Françoisise... Elle a de très-grandes
 obligations à MALHERBE , aussi-bien que
 notre Poësie , dont il est regardé par tous
 les Maîtres de l'Art comme le Pere & le
 Restaurateur. Ses Ouvrages de Prose con-
 sistent en quelques Traductions , & en un
 Recueil de Lettres parmi lesquelles il y
 en a deux ou trois de consolation qui
 sont d'une grande beauté. Comme il es-
 timoit peu de personnes , il ne prodiguoit
 pas ses louanges , & cependant on feroit

MALHERBE. un gros volume de toutes celles qu'on lui a données de son vivant & après sa mort. Il suffit de rapporter ici à la gloire de ce Grand Homme ce qu'en dit le célèbre Despréaux dans le premier Chant de son Art Poétique.

*Enfin MALHERBE vint , & le premier en France
Fit sentir dans les Vers une juste cadence ;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir ,
Et réduisit la Muse aux termes du devoir.
Par ce sage Ecrivain la Langue réparée ,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ;
Les Stances avec grace apprirent à tomber ,
Et le Vers sur le Vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois , & ce guide fidelle
Aux Auteurs de ce tems sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas , aimez sa pureté ;
Et de son tour heureux imitez la clarté.*

Balzac avoit dit à peu près la même chose dans une de ses Lettres Latines à M. de Silhon. *Primus Franciscus MALHERBA viam vidit quâ iretur ad carmen ; atque hanc inter errores & incitiae caliginem ad veram lucem respexit primus , superbissimoque aurium judicio satisfecit. Docuit quid esset purè & cum religione scribere. Docuit in vocibus & sententiis delectum , eloquentia esse originem. Perspicaci maxime & castigato judicio finxit & emendavit civium suo-*

STANCES SPIRITUELLES.

Tout nous parle de la puissance & de la bonté de MALHE
BE.
Dieu.

LOUEZ Dieu par toute la Terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains ;
Mais parce que sa gloire en merveilles abonde ,
Et que tant de beautez qui reluisent au monde ,
Sont les ouvrages de ses mains.

Sa Providence libérale
Est une source générale ,
Toujours prête à nous arroser :
L'Aurore & l'Occident s'abreuvent en sa course ,
On y puise en Afrique , on y puise sous l'Ourse ,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons ?
Qui peuple de troupeaux les bois & les montagnes ,
Donne aux prez la verdure , & couvre les campa-
gnes
De vendanges & de moissons ?

*rum ingenia , tanto successu , ut elegantiorum autorum tur-
bam , quâ nunc Gallia celebratur , una ipsius disciplina Gal-
lia dederit , &c.*

HER- un gros volume de toutes celles qu'on lui
E. a données de son vivant & après sa mort.
Il suffit de rapporter ici à la gloire de ce
Grand Homme ce qu'en dit le célèbre
Despréaux dans le premier Chant de son
Art Poétique.

*Enfin MALHERBE vint , & le premier en France
Fit sentir dans les Vers une juste cadence ;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir ,
Et réduisit la Muse aux termes du devoir.
Par ce sage Ecrivain la Langue réparée ,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ,
Les Stances avec grace apprirent à tomber ,
Et le Vers sur le Vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois , & ce guide fidelle
Aux Auteurs de ce tems sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas , aimez sa pureté ;
Et de son tour heureux imitez la clarté.*

Balzac avoit dit à peu près la même chose dans une de
ses Lettres Latines à M. de Silhon. *Primus Franciscus MAL-*
HERBA viam vidit quâ iretur ad carmen ; atque hanc inter
erroris & incertitæ caliginem ad veram lucem respexit pri-
mus , superbissimæque aurium judicio satisfecit.. Docuit quid
esset purè & cum religione scribere. Docuit in vocibus &
sententiis delectum , eloquentiæ esse originem. Perspicaci ma-
ximè & castigato judicio finxit & emendavit civium sue-

STANCES SPIRITUELLES.

Tout nous parle de la puissance & de la bonté de MALHE
BL.
Dieu.

LOUEZ Dieu par toute la Terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains ;
Mais parce que sa gloire en merveilles abonde ,
Et que tant de beautés qui reluisent au monde ,
Sont les ouvrages de ses mains.

Sa Providence libérale
Est une source générale ,
Toujours prête à nous arroser :
L'Aurore & l'Occident s'abreuvent en sa courtoise ,
On y puise en Afrique , on y puise sous l'Ourse ,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons ?
Qui peuple de troupeaux les bois & les montagnes ,
Donne aux prez la verdure , & couvre les campa-
gnes
De vendanges & de moissons ?

*rum ingenia , tanto successu , ut elegantiorum autorum tur-
bam , quâ nunc Gallia celebratur , una ipsius disciplina Gal-
lia dederit , &c.*

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice

¹ Dont nous l'offensons chaque jour :
Mais comme notre Pere il excuse nos crimes ;
² Et ses ressentimens , toujours trop légitimes ,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères ,
Tenant de nos humeurs légères ,
Se dissipent en un moment :
Quelque nouveau desir comme un vent les emporte ;
La sienne toujours ferme , & toujours d'une sorte ,
Se conserve éternellement.

PARAPHRASE DU PSEAUME VIII.

*Prodigieux amour de Dieu envers les hommes , pour
qui il a fait tant d'excellentes créatures.*

O Sagesse éternelle à qui cet Univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également sur la Terre & sur l'Onde :
Mon Dieu , mon Créateur ;
Que ta magnificence étonne tout le monde ,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

¹ Dont pour avec laquelle.

² Malherbe. Et même ses courroux , tant soient-ils légitimes.

Pour moi , toutes les fois que j'arrête les yeux
Sur tant d'astres brillans dont tu pares les cieux ,
Tu me sembles si grand , & nous si peu de chose ,

MALH
BE

Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quel amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités :
Nos plus sages discours ne sont que vanitez ;
Et nos sens corrompus ne respirent qu'ordures :
Toutefois , ô mon Dieu !
Nous te sommes si chers , qu'entre tes créatures
Si l'Ange a le premier , l'Homme a le second lieu.

Si-tôt que le besoin excite son désir ,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il n'a pas à choisir ?
Par tes ordres divins l'air , la mer & la terre
N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas ?

Certes , je ne puis faire en ce ravissement ,
Que rappeler mon ame , & dire incessamment
O Sagesse éternelle , en merveilles féconde ,
Mon Dieu , mon Créateur
Que ta magnificence étonne tout le monde ,
Et que le Ciel est bas au prix de ta hauteur !

DU PSEAUME CXXVIII.

HER-
B.- *Bons protégez, méchans punis.*

LA gloire des méchans est pareille à cette herbe ;
 Qui sans porter jamais ni javelle , ni gerbe ,
 Croît sur le toit pourri d'une vieille maison ;
 On la voit sèche & morte aussi-tôt qu'elle est née,
 Et vivre une journée,
 Est réputé pour elle une longue saison.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
 Me témoignant contre eux sa bonté paternelle ,
 A, selon mes souhaits, terminé mes douleurs :
 Il a rompu leur piège, & de quelque artifice
 Qu'ait usé leur malice ,
 Ses mains qui peuvent tout m'ont dégagé des leurs.

PARAPHRASE DU PSEAUME CXLV.

*Vanité des espérances mondaines. Dieu seul mérite
 d'être aimé. Grandeur apparente des Rois ,
 anéantie après leur mort.*

N'ESPERONS plus , mon ame , aux promesses du
 Monde.

Sa lumière est un verre , & sa faveur une onde ,
¹ Que toujours quelque vent empêche de calmer :

¹ Ce Vers ne peut être rapporté qu'à *onde* , & n'a rien
 qui réponde à *verre*. Après avoir dit que la lumière du

N.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie,
Nous ravira les sens de merveille & de joye;
Et d'autant que le monde est ainsi composé,
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,

endroit, excite les hommes à louer le Seigneur par le son des tambours & autres instrumens?

HER-
L. Là se perdent ces noms de Maîtres de la Terre;
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de
flauteurs ;
Et tombent avec eux, d'une chute commune ,
Tous ceux que leur fortune
A fait leurs serviteurs.

*De la Priere pour HENRI LE GRAND ,
allant en Limousin.*

CONFORME donc, SEIGNEUR, ta grace à nos
pensées.
Ote-nous ces objets qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir :
Et comme sa vertu, maîtresse de l'orage ,
Pour nous donner la paix a fait voir son courage ,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir..

La terreur de son nom rendra nos Villes fortes :
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes :
Les veilles cesseront aux sommets de nos tours :
Le fer, mieux employé, cultivera la terre ;
Et le peuple qui tremble au seul bruit de la guerre ,
¹ Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours.

¹ Un bel Esprit contemporain de MALHERBE, trouvoit peu respectueux que dans un Poëme adressé à Dieu, on parlât de danser au son des tambours. Ignoroit-il qu'on dançoit devant le Tabernacle ; & que David, en plus d'un .

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices ,
 L'oisive nonchalance , & les molles délices ,
 Qui nous avoient portez jusqu'aux derniers hazards: MALHI
 Les vertus reviendront de palmes couronnées ; SE.
 Et ses justes faveurs au mérite données ,
 Feront ressusciter les talens & les Arts.

La foi de ses ayeux, ton amour & ta crainte ;
 Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte ,
 D'actes de piété ne pourront l'assouvir :
 Il étendra ta gloire autant que sa puissance ;
 Et n'ayant rien si cher que ton obéissance ,
 Où tu le fais regner , il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées :
 Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années ,
 Qui pour les plus heureux n'ont produit que des
 pleurs.

Toute sorte de biens comblera nos familles ;
 La moisson de nos champs lassera nos faucilles ,
 Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie ,
 Nous ravira les sens de merveille & de joye ;
 Et d'autant que le monde est ainsi composé ,
 Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise ,

endroit , excite les hommes à louer le Seigneur par le son
 des tambours & autres instrumens ?

HER- Ton pouvoir absolu , pour conserver notre aise ,
 Conservera celui qui nous l'aura causé.
IE.

Quand un Roi fainéant , & la honte des Princes ,
 Laisant à ses flatteurs le soin de ses Provinces ,
 Parmi les voluptez indignement s'endort ,
 Quoique l'on dissimule, on n'en fait point d'estime ;
 Et si la vérité se peut dire sans crime ,
 Ce n'est pas sans plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce Roi, des bons Rois l'éternel exemplai-
 re ,
 Qui de notre salut est l'Ange tutelaire ,
 L'infailible refuge & l'unique secours ;
 Son extrême douceur ayant dompté l'Envie ,
 De quels jours assez longs peut-il borner sa vie ;
 Que notre affection ne les juge trop courts ? .

Qu'il vive donc, SEIGNEUR, & qu'il nous fasse
 vivre :
 Que de tous nos dangers sa valeur nous délivre :
 Et rendant l'univers de sa gloire étonné,
 Ajoute , chaque jour , quelque nouvelle marque
 Au nom qu'il s'est acquis du plus rare Monarque
 Que ta bonté propice ait jamais couronné..

*Malherbe. Que de toutes ces peurs nos ames il délivre.
 Il y a long-tems que nos bons Poëtes ne se permettent
 plus de semblables inversions.*

DE L'ODE A LA REINE MARIE DE MEDICIS,

Sur son arrivée en France en l'année 1600.

MALHER-
BE.

PEUPLES, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs :
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarrisse nos pleurs :
Qu'aux deux bouts du Monde se voye
Luire le feu de notre joye ;
Et soyent dans les coupes noyez
Les foudris de tous ces orages ,
Que pour nos rebelles courages
L'Enfer nous avoit envoyez..

Aujourd'hui nous est amenée
Cette Princesse que la foi
D'Amour ensemble & d'Hymenée
Destine au lit de notre Roi.
La voici la belle MARIE ,
Cette merveille d'Etrurie,
Qui fait confesser au Soleil ,
Quoi que l'âge passé raconte ,
Que du Ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée , ¹

¹ Venus a été appelée *Cythérée* de l'Isle de Cythere où elle aborda le moment d'après sa naissance.

HER-
BE,

Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse & parée
Pour la conquête d'un Amant :
Telle n'est point en sa carrière
Des mois l'inégale couriere;
Et telle enfin sur l'horison
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux même de Céphale
En feroient la comparaison.

Nulle vanité ne la touche :
Les Graces parlent par sa bouche ;
Et son front , témoin affeuré
Qu'au vice elle est inaccessible ,
Ne peut que d'un cœur insensible
Être vû sans être adoré.

Combien de fois , quand sur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit ,
Neptune en ses caves profondes
Plaignit - il le feu qu'il sentoît ?
Combien de fois , en sa pensée ,
De vives atteintes blessée ,
(Sans l'honneur de la royauté
Qui lui fit céler son martyre)
Eût-il voulu de son Empire
Faire échange à cette Beauté ?

1 Faire échange à... pour faire échange avec...

Dix jours ne pouvant se distraire
 Du plaisir de la regarder ,
 Il a , par un effort contraire ,
 Essayé de la retarder :
 Mais à la fin , soit que l'audace
 Ait à la justice fait place ,
 Soit qu'un autre Démon plus fort
 Aux vents ait imposé silence ,
 Elle est hors de sa violence ,
 Et la voici dans notre port.

MALHER-
 BE.

La voici , Peuples , qui nous montre
 Tout ce que la Gloire a de prix :
 Les fleurs naissent , à sa rencontre ,
 Dans les cœurs & dans les esprits..
 Par elle la paix assurée ,
 N'aura pas la courte durée
 Qu'esperent infidèlement ,
 Non lassez de notre souffrance ,
 Ces François , qui n'ont de la France
 Que la langue & l'habillement.

O D E

loi HENRI LE GRAND , *sur l'heureux voyage*
de Sedan.

ENFIN , après les tempêtes ,
 Nous voici rendus au port :
 H ij

Enfin nous voyons nos têtes
A l'abri des coups du sort :
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace ;
Et ces matieres de pleurs ,
Massacres , feux & rapines ,
De leurs funestes épines
Ne gêteront plus nos fleurs.

.

Tel qu'à vagues épanduës
Marche un fleuve impérieux ,
De qui les neiges fonduës
Rendent le cours furieux ;
Rien n'est seur en son rivage ;
Ce qu'il trouve il le ravage ,
Et traînant comme buissons
Les chênes & leurs racines ,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel , & plus épouvantable ,
Marchoit ce fier Conquérant ,
A son pouvoir indomtable
Sa colere mesurant :
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace ;

Et les éclairs de ses yeux
 Etoient pareils au tonnerre,
 Qui gronde contre la Terre,
 Quand elle a fâché les cieux.

MALHEUR-
 BE.

Quelle vaine résistance
 A son puissant appareil ,
 N'eût porté la pénitence
 Qui suit un mauvais conseil ;
 Et vû sa faute bornée
 D'une chute infortunée ,
 Comme la rébellion
 Dont la fameuse folie
 Fit voir à la Theffalie
 Olympe sur Pélion ?

Au Roi.

J E ſçai bien que les Oracles
 Prédifent tous qu'à ton fils
 Sont réfervés les miracles
 De la prise de Memphis,
 Et que c'eſt lui, dont l'épée
 Au ſang barbare trempée,
 Quelque jour apparoiſſant
 A la Grece qui ſoupire ,
 Fera décroître l'Empire
 De l'infidelle Croiſſant..

N'aura pas achevé l'an ,
 Que tes conquêtes ne rasent
 Tout le Piémont , & n'écrasent
 La couleuvre ¹ de Milan..

Il ne faut pas que tu penses
 Trouver l'immortalité
 Dans ces pompeuses dépenses
 Qu'invente la vanité :
 Tous ces chefs-d'œuvres antiques
 Ont à peine leurs reliques :
 Par les Muses seulement
 L'homme est exempt de la Parque ;
 Et ce qui porte leur marque
 Demeure éternellement.

Par elles traçant l'histoire
 De tes faits laborieux ,
 Je défendrai ta mémoire
 Du trépas injurieux :
 Et quelque assaut que te fasse
 L'oubli par qui tout s'efface,
 Ta louange dans mes Vers
 D'Amarante couronnée,
 N'aura sa fin terminée
 Qu'à la fin de l'Univers.

¹ Il veut parler des armes du Duché de Milan, qui
 sont un serpent par lequel un enfant est englouti.

Ces ames ambitieuses ,
Qui jusques où le matin ¹
Met les étoiles en fuite ,
Oseront , sous ta conduite ,
Aller chercher du butin.

MALHE
BE.

Déjà le Tézin tout morne
Consulte de se cacher ,
Voulant garantir la corne ²
Que tu lui dois arracher :
Et le Pô , tombe certaine
De l'audace trop hautaine ,
Tenant baissé le menton
Dans sa caverne profonde ,
S'apprête à voir en son onde
Cheoir un autre Phaëton.

Va , Monarque magnanime ,
Et que ta juste douleur
Dessus leurs rives imprime
Les marques de ta valeur :
L'Astre , dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde ,

C'est-à-dire , le Levant.

Les Poètes ont donné des cornes aux Fleuves , & les
eints en forme de taureaux. Virgile au VIII. L. de
l'île :

Corniger Hesperidum fluvius regnator aquarum.

N'aura pas achevé l'an ,
 Que tes conquêtes ne rasent
 Tout le Piémont , & n'écrasent
 La couleuvre ¹ de Milan..

Il ne faut pas que tu penſes
 Trouver l'immortalité
 Dans ces pompeuſes dépenſes
 Qu'invente la vanité :
 Tous ces chefs-d'œuvres antiques
 Ont à peine leurs reliques :
 Par les Muſes ſeulement
 L'homme eſt exempt de la Parque ,
 Et ce qui porte leur marque
 Demeure éternellement.

Par elles traçant l'hiſtoire
 De tes faits laborieux ,
 Je défendrai ta mémoire
 Du trépas injurieux :
 Et quelque aſſaut que te faſſe
 L'oubli par qui tout s'eſſace ,
 Ta louange dans mes Vers
 D'Amarante couronnée ,
 N'aura ſa fin terminée
 Qu'à la fin de l'Univers.

¹ Il veut parler des armes du Duché de Milan, qui ſont un ſerpent par lequel un enfant eſt englouti.

*Renommée présente au Roi de jeunes Beaux
du Ballet de la Reine.*

MALHE
BE.

LOIN des vaines impressions
De toutes folles passions ,
La vertu leur apprend à vivre ;
Et dans la Cour leur fait des lois ,
Que Diane auroit peine à suivre
Au plus grand silence des bois..

Jusqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux ;
Mais quelles ames si farouches
Oseront douter de ma foi ,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi ?

O D E.

*sur l'attentat commis en la personne de HENRI
LE GRAND, le 19 Décembre 1605.*

QUE direz-vous, races futures ,
Si jamais par un vrai discours

Cet attentat fut commis par un nommé Etienne de
lis, qui se jettant à corps perdu sur le Roi, comme
assoit à cheval sur le Pont-Neuf, le tira par son man-
teau qu'il fit tomber. Il fut pris aussi-tôt, & mené à la
ville : mais comme par ses interrogatoires il parut alié-
né d'esprit, le Roi lui pardonna.

Tome I.

I

ALHER-
BE.

Vous apprenez les aventures
De nos abominables jours ?
Lirez-vous , sans rougir de honte ,
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux ,
Et les plus dignes du tonnerre ,
Qui firent jamais à la Terre
Sentir la colere des Cieux ? .

Quelles preuves incomparables
Peut donner un Prince de soi ,
Que les Rois les plus adorables
N'en cèdent l'honneur à mon Roi ?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée ?
¹ Et qui peut nier qu'après Dieu ,
Sa gloire , qui n'a point d'exemples ,
N'ait mérité que dans nos Temples
On lui donne le second lieu ?

La main de cet Esprit ² farouche

¹ Ces quatre Vers renferment une louange excessive ; &c
C'est sans doute la seule raison qui a déterminé Messieurs
de P. R. à les changer ainsi dans leur Recueil.

*Et quels courages envieux
A son mérite sans exemples ,
Refuseroient l'honneur des Temples ,
Si nous étions au tems des Dieux ?*

² Jean du Chastel , Parisien... Le mot de *farouche* est

Qui forti du sein de l'Enfer,
D'un coup sanglant frappa sa bouche,
A peine avoit quitté le fer;
Et voici qu'un autre perfide,
Où la même audace réside,
(Comme si détruire l'Etat
Tenoit lieu de juste conquête)
De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat !.

MALHEI
RE.

Quand ce monstre écuma sa rage,
Le Dieu de ¹ Seine étoit dehors
Qui regardoit croître l'ouvrage
Dont mon Prince embellit les bords :
Le Dieu se retira sur l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure ;
Et ses Nymphes dessous les eaux,
Toutes sans voix & sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

Revenez , belles fugitives ,
Pourquoi versez-vous tant de pleurs ?
Rassûrez vos ames craintives ,
Reprenez vos chapeaux de fleurs.

foible pour un parricide , & surtout pour le meurtrier
1 Roi.

De Seine , pour de la Seine. Ces omissions d'article ne
vient pas souffertes aujourd'hui,

IER-
E.

Le Roi vit , & ce misérable ,
Ce monstre aux François exécration ,
Qui n'avoit jamais éprouvé
La terreur que cause un Alcide ,
A commencé un parricide ,
Mais il ne l'a pas achevé.

Vœu pour le Prince & pour la Reine.

1 Serre d'une étreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours ,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours.
Béni leur innocente couche ,
Et fay renaître de leur souche
Des scions si beaux & si verts ,
Que de leur feuillage sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'Univers.

Surtout , pour leur commune joye ,
Devide aux ans de leur Dauphin ,
A longs filets d'or & de foye
Un bonheur qui n'ait point de fin.
Quelques vœux que fasse l'Envie ,
Conserve-leur sa chere vie ;

1 Cette Strophe est une des plus belles & des plus achevées de toutes les Odes de MALHERBE.

Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continuë,
Les Aquilons, dont sa venuë
A garanti les Fleurs-de-Lys.

M A R H
D F

Epitaphe du Duc d'Orléans, second fils d'Henri IV.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon Pere victorieux
Aux Rois les plus glorieux
Ota la premiere place.

Ma Mere vient d'une race
Si fertile en demi-Dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumieres efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses lois
Égales & nécessaires :

Rien ne m'en a sçû parer.
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

Et la pensée de Jean II. dans l'Epitaphe de Margu-
triche, fille de l'Empereur Maximilien

*At vos, plebeio nati de sanguine, quando
Ferrea nec nobis didicerunt fata, nec ullis
Parcere nominibus, patientius ite sub umbras.*

I iij

SONNET.

LALFIER
SE.*Sur Fontainebleau.*

BEAUX & grands bâtimens , dont la riche structure

Etale aux yeux surpris mille ouvrages divers ,
Où le plus digne Roi qui soit en l'Univers
Aux miracles de l'Art fait céder la Nature.

Beau parc & beaux jardins , qui dans votre clôture

Avez toujours des fleurs , & des ombrages verts ,
Non sans quelque Démon , qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture.

Lieux , qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs ,

Bois , fontaines , canaux , si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine , & mon visage triste ;

¹ Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas :

Mais quoi que vous ayez , vous n'avez point Caliste ;

Et moi je ne voi rien quand je ne la voi pas.

² Ce Vers est hors d'œuvre après une énumération particulière d'un grand nombre d'appas.

O D E.

MALHE

DE

A LA REINE MERE DU ROI,

Sur les heureux succès de sa Régence.

NYPHE , qui jamais ne sommeilles,
Et dont les Messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'Univers ;
Vole vite , & de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Jusqu'au rivage de Calis ,
Conte sur la Terre & sur l'onde ,
Que l'honneur unique du monde ,
C'est la Reine des Fleurs-de-Lys.

Quand son HENRI , de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux ,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les Dieux ;
En cette aventure effroyable
A qui ne sembloit-il croyable
Qu'on alloit voir une saison ,
Où nos brutales perfidies
Feroient naître des maladies
Qui n'auroient jamais guérison ?

Qui ne pensoit que les Furies
Viendroient des abîmes d'Enfer
En de nouvelles barbaries
Employer la flâme & le fer ?
Qu'un débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruauté ?
Et que nos malheurs seroient pires ,
Que n'aguères sous les Bufires
Que cet Hercule avoit domtez ?

Toutefois , depuis l'infortune
De cet abominable jour ,
A peine la cinquième Lune
Acheve de faire son tour ;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux ,
Qu'au lieu de craindre la tempête ,
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au de-là des bords de la Meuse
L'Allemagne a vû nos Guerriers ,
Par une conquête fameuse
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace ;
L'Aigle même leur a fait place ;

Et les regardant approcher
Comme Lions à qui tout cede,
N'a point eu de meilleur remede
Que de fuir , & de se cacher.

**MALHE
RE.**

O REINE , qui pleine de charmes
Pour toutes sortes d'accidens ,
As tari le cours de nos larmes
Par ces miracles évidens !
Que peut la fortune publique
Te vouër d'assez magnifique ,
Si mise au rang des Immortels ,
Qu'on nous propose pour exemples ,
Tu n'as avec eux dans nos Temples
Des images & des autels ?

Le soin qui reste à nos pensées ,
O bel Astre , c'est que toujours
Nos félicitez commencées
Puissent continuer leurs cours.
Tout nous rit , & notre navire
A la bonace qu'il désire ;
Mais si quelque injure du Sort
Provoquoit l'ire de Neptune ,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort ?

HER-

E.

¹ La Discorde, aux crins de couleuvres,
 Peste fatale aux Potentats,
 Ne finit ses tragiques œuvres
 Qu'en la fin même des Etats ;
 D'elle nâquit la frénésie
 De la Grece contre l'Asie,
 Et d'elle prirent le flambeau
 Dont ils désolèrent leur terre ;
² Les deux freres, de qui la guerre
 Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
 Succèdent selon nos desirs :
 Comme au printems naissent les roses,
 En la paix naissent les plaisirs.
³ Elle seule embellit les Villes,
 Donne aux champs les moissons fertiles,
 Et de la majesté des lois
 Appuyant les pouvoirs suprêmes,
 Fait demeurer les diadèmes
 Fermes sur la tête des Rois.

¹ Catulle dans son Poëme des Nôces de Pélée.

*Eumenides quibus anguineo redimita capillo
 Frons expirantis præportat pectoris iras.*

² Etéocle & Polinice, fils d'Œdipe & de Jocaste.

³ MALHERBE a écrit : Elle met les pompes aux Villes.

Tantôt je chantois mes plaisirs :
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées ,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux à cheveux gris ?

MALHER-
BE.

Non, Muses, non, je me retire
De tous ces frivoles discours ;
Ma Reine est un bux à ma lyre
Préférable aux folles amours :
Et quand j'aurai, comme j'espère,
Fait ouïr du Gange à l'Ibère
Sa louange à tout l'Univers ,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des Vers.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois,
En juppe dessous les feuillées,
Dansant au silence des bois.

*Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse. Mais ni l'un ni
autre ne sont à imiter en cela, vû que le verbe soupirer
a point aujourd'hui de régime.*

*1 Jam subrepti spero atas, nec amare decebit,
Dicere nec cano blanditias capite. Tibulle.*

MALHER-

BE.

Quiconque verra mon ouvrage,
 Avoûra que Fontainebleau,
 Le Louvre, ni les Thuilleries,
 En leurs superbes galeries,
 N'ont point un si riche tableau..

A L A M E S M E,

Pendant sa Régence.

Si quelque avorton de l'Envie
 Ose encor lever les yeux,
 Je veux attirer sur sa vie
 L'ire de la Terre & des Cieux;
 Et dans les sçavantes oreilles
 Verser de si douces merveilles,
 Que ce misérable corbeau,
 Comme oyseau d'augure sinistre,
 Banni des rives du Caïstre,¹
 S'aïlle cacher dans le tombeau.

Quand le sang boüillant en mes veines,
 Me donnoit de jeunes desirs,
 Tantôt je soupirois² mes peines,

rapporter à MALHERBE aussi-bien qu'au fameux Peintre dont il parle : peut-être notre Poëte n'a-t'il donné la préférence aux Vers de l'Ode, que pour cette seule raison.

¹ Le Caystre est un Fleuve de Lydie, fort fréquenté par les Cygnes, du moins selon les Poëtes.

² Racan a dit, à l'exemple de MALHERBE:

Tantôt je chantois mes plaisirs :
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées ,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux à cheveux gris ?

MALHER-
BE.

Non, Muses, non, je me retire
De tous ces frivoles discours ;
Ma Reine est un bur à ma lyre
Préférable aux folles amours :
Et quand j'aurai, comme j'espère,
Fait ouïr du Gange à l'Ibere
Sa louange à tout l'Univers ,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des Vers.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois,
En juppe dessous les feuillées,
Dansant au silence des bois.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse. Mais ni l'un ni l'autre ne sont à imiter en cela, vû que le verbe soupirer a point aujourd'hui de régime.

*Jam subrepet ipers ætas, nec amare decebit,
Dicere nec cano blanditias capite. Tibulle.*

ILHER-
BA.

Venez en robes, où l'on voye
Dessus les ouvrages de foye
Les rayons d'or étinceler,
Et chargez de perles vos têtes,
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les Dieux vous font appeller..

.

Ce n'est point aux rives d'un fleuve,
Où dorment les vents & les eaux,
Que fait la véritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux:
Il faut en la plaine salée
Avoir lutté contre Malée,¹
Et près du naufrage dernier,
S'être vû dessous les Pléiades,²
Eloigné de ports & de rades,
Pour être crû bon Marinier.

Ainsi quand la Grece partie
D'où le mol Anaure³ couloit,
Traversa les mers de Scythie

¹ C'est un Promontoire de Laconie très-dangereux pour ceux qui navigent.

² Les sept Etoiles appellées Celæno, Stérope, Mérope, Electre, Halcyone, Mæa & Taygète.

³ Fleuve de Theffalie, d'où les Argonautes partirent pour la conquête de la Toison d'Or.

Rien n'y gémit , rien n'y soupire ;
Chaque Amarylle a son Titire ;
Et sous l'épaisseur des rameaux ,
Il n'est place où l'ombre soit bonne ,
Qui soir & matin ne résonne
Ou de voix , ou de chalumeaux...

MALHER-
BE.

A C A R I T É ,

Sur la mort de son Epoux.

AINSI , quand Mausole fut mort ,
Artémise ¹ accusa le Sort ,
De pleurs se noya le visage ,
Et dit aux astres innocens
Tout ce que fait dire la rage ,
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut sourde au réconfort ,
Quand elle eût trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée ,
² Celle de qui les ³ passions

¹ Artémise aimait Mausole son époux avec tant de passion , qu'après sa mort elle avala ses cendres. Non contente de lui avoir donné ce tombeau vivant , elle lui en fit faire un de marbre , & si superbe , qu'il a été mis au nombre des sept merveilles du monde ; & que du nom de Mausole on a appelé *Mausolées* de magnifiques tombeaux.

² Alcyonée,

³ Les passions pour la passion.

ALHER-
BE.

Firent voit à la mer Egée
Le premier nid des Alcyons..

De combien de jeunes maris ,
Dans la querelle de Pâris ,
Tomba la vie entre les armes ,
Qui fussent retourné un jour ,
Si la mort se payoit de larmes ,
A Mycènes faire l'amour ?

Mais le Destin qui fait nos lois ,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au delà du rivage blémé ;
Et les Dieux ont gardé ce don
Si rare , que Jupiter même
Ne le put faire à Sarpédon. ¹

Pourquoi donc si peu sagement ,
Démentant votre jugement ,
Passez-vous en cette amertume :
Le plus beau de votre saison ,
Aimant mieux pleurer par coutume ,
Que vous consoler par raison ?

Nature fait bien quelque effort ,
Qu'on ne peut condamner qu'à tort ,

¹ Sarpédon étoit un Prince de Lycie , fils de Jupiter (selon Homère) & de Laodamie , fille de Bellérophon ,

Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté,
Par qui vous semblez entreprendre
D'anéantir votre beauté ?

MALHER-
BE.

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colere,
Et devenus vos ennemis ,
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Quelles aimables qualitez
En celui que vous regrettez
Ont pû mériter qu'à vos roses
Vous ôtiez leur vive couleur ,
Et laissiez de si belles choses
A la merci de la douleur ?

Amour, autrefois en vos yeux
Plein de charmes si gracieux,
Devient mélancolique & sombre,
Quand il voit qu'un si long ennui
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir,
K ij

ALHER-
DE.

Firent voit à la mer Egée
Le premier nid des Alcyons..

De combien de jeunes maris ,
Dans la querelle de Pâris ,
Tomba la vie entre les armes ,
Qui fussent retourné un jour ,
Si la mort se payoit de larmes ,
A Mycènes faire l'amour ?

Mais le Destin qui fait nos lois ,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au deçà du rivage blémé ;
Et les Dieux ont gardé ce don
Si rare , que Jupiter même
Ne le put faire à Sarpédon. ¹

Pourquoi donc si peu sagement ,
Démentant votre jugement ,
Passez-vous en cette amertume :
Le plus beau de votre saison ,
Aimant mieux pleurer par coutume ,
Que vous consoler par raison ?

Nature fait bien quelque effort ,
Qu'on ne peut condamner qu'à tort,

¹ Sarpédon étoit un Prince de Lycie , fils de Jupiter (si
Honnore) & de Laodamie , fille de Bellérophon,

Mais que direz-vous pour défendre
 Ce prodige de cruauté,
 Par qui vous semblez entreprendre
 D'anéantir votre beauté ?

MALH
BE.

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
 Dignes objets de tant de vœux,
 Pour endurer votre colere,
 Et devenus vos ennemis,
 Recevoir l'injuste salaire
 D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Quelles aimables qualitez
 En celui que vous regrettez
 Ont pû mériter qu'à vos roses
 Vous ôtiez leur vive couleur,
 Et laissiez de si belles choses
 A la merci de la douleur ?

Amour, autrefois en vos yeux
 Plein de charmes si gracieux,
 Devient mélancolique & sombre,
 Quand il voit qu'un si long ennui
 Vous fait consumer pour une ombre
 Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir
 Que ses traits vous ont fait avoir,
 K ij

MALHER-
BE.

Lorsque vos beaux yeux étoient calmes,
Permettez-lui de vous guérir ;
Et ne rejetez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le tems, d'un insensible cours,
Nous porte à la fin de nos jours ;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme ¹ il faut.

DE LA CONSOLATION

A M. DU PE'RIER,

Sur la mort de sa Fille.

TA douleur, DU PE'RIER., fera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que met dans ton esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descenduë
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perduë
Ne se retrouve pas ?.

¹ Ce comme il faut que MALHERBE employe encore ailleurs, est profane & bas.

Ta fille étoit du monde, où les plus belles choses
 Ont le pire destir;
Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses,
 L'espace d'un matin.

MALH

32

Penses-tu que plus vieille en la Maison céleste
 Elle eût eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,
 Et les vers du cercueil ?

Non, non, cher DU PÉRIER, aussi-tôt que la
 Parque
 Ôte l'ame du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
 Et ne suit point les morts.

Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes ;
 Mais sage à l'avenir ;
Aime une ombre comme ombre, & des cendres
 éteintes
 Eteins le souvenir...

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
 On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
 Et nous laisse crier.

a Ce mot n'est plus du bel usage ni en Prose ni en Vers.

MALHERBE. ¹ Le pauvre en sa cabane, où le chaumé le couvre,
Est sujet à ses lois
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos Rois.

O D E

POUR LE ROI LOUIS XIII.

Allant réduire les Rochelois.

² A de nouveaux combats ton courage s'apprête;
Prends ta foudre, LOUIS, & va comme un Lion;
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la Rébellion.

Immole en sacrifice au Démon de la France;
Les fronts trop élevez de ces ames d'enfer;
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu, ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre & la sédition :

¹ Quelle noblesse & quelle harmonie dans ces Vers imitez
de ceux-ci d'Horace,

*Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres.* Ode 4. L. 1.

² MALHERBE. Donc un nouveau labour à tes armes s'ap-
prête?

Quitte le nom de Juste, ou fay voir ta justice
En leur punition.

MALHERBE.

Le centième Décembre a les plaines ternies,
Et le centième Avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges;
Les immortels eux-même en sont persécutés:
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrilèges
Font plus d'impiétéz.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence;
Et fui jusqu'à leur fin ton courroux généreux;
Sans écouter jamais ni pitié, ni clémence,
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts;
Et creuser leurs fossez jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts.

Laisse-les esperer, laisse-les entreprendre;
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,

1. Ce Vers est sensiblement défectueux.

MALHER-
BE. Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de RICHELIEU.

RICHELIEU , ce Prélat , de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner ;
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie ,
Que pour te la donner.:

Le Ciel , qui doit le bien selon qu'on le mérite ,
Si de ce grand Oracle il ne t'eût assisté ,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte :
Envers ta pitié.

Va , ne diffère plus tes bonnes destinées :
Mon Apollon t'assure , & t'engage sa foi ,
Qu'employant ce Typhis , ¹ Syrtes ² & Cyanées ³
Seront havres pour toi :

Certes , ou je me trompe , ou déjà la Victoire ,
Dont le plus grand honneur est que tu sois content ,
Aux bords de la Charente , en son habit de gloire ,
Sous des palmes t'attend.

¹ Typhis étoit le Pilote ou Gouverneur du Navire Argo.

² Syrtes , sont deux gouffres de la mer Lybique , très-dangereux pour ceux qui navigent.

³ Cyanées , sont des écueils près le Bosphore de Thrace , autrement appelez *Symplegades*.

¹ Je la voi qui t'appelle, & qui semble te dire;
 Roi le plus grand des Rois, & qui m'es le plus cher, MALHER-
 Si tu veux que je t'aide à sauver ton Empire,
 Il est tems de marcher.

BL.

Que sa façon est brave, & sa mine assurée!
 Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
 Et que l'on connoît bien, à la voir si parée,
 Que tu vas triompher!

Telle en ce grand assaut, où des fils de la Terre
 La rage ambitieuse à leur honte parut,
 Elle sauva le Ciel, & lança le tonnerre
 Dont Briare ² mourut.

Déjà de tous côtes on voyoit les approches:
 Ici couroit Mimàs, là Typhon combattoit;

¹ Balzac dans son Entretien XXXI. parle ainsi de cet-en-
 droit de MALHERBE: Cette Nymphé qui appelle LOUIS sur
 le bord de la riviere de Charente, n'est-elle pas aussi belle,
 pour le moins, que celle-ci, qui appelle Jason sur le bord de
 la riviere de Phafis?

Tu sola animos, mentesque peruris

Gloria. Te viridem videt, immunemque senectæ

Phafidis in ripâ stantem, juvenesque vocantem.....

Ces Vers sont de Valérius Flaccus, au commencement du
 L. I. de ses Argonautiques.

² Briare pour Briarée.

Tome L

L

Et la fupit Euryte à détacher les roches,
 Qu'Encelade¹ jetoit.

Vains efforts ! la Victoire est déjà avancée,
 Qu'aussi-tôt Jupiter en son trône remis,
 Vit, selon ses defirs, la tempête ceflée,
 Et n'eut plus d'ennemis.

Ces coloffes d'orgueil furent tous mis en poudre,
 Et tout couverts des monts qu'ils avoient arrachez,
 Phlégré qui les reçut, put encore la foudre
 Dont ils furent touchez...

MALHERBE *fouhaite rajeunir pour fuivre* LOUIS
 XIII. *à la guerre & mourir à fon fervice,*

O que pour avoir part en fi belle aventure,
 Je me fouhaitteroie la fortune d'Efon,²
 Qui vieux comme je fuis, revint, contre nature,
 En fa jeune faifon !

De quel péril extrême eft la guerre fuivie,
 Où je ne fiffe voir que tout l'or du Levant,

¹ *evulfisque truncis*

Enceladus, faculator audax. Hor.

² Ce mot eft trop foible, après avoir dit que les Géans furent mis en poudre.

³ La Fable d'Efon, rajeuni par les enchantemens de Médée, eft amplement racontée dans le VII. L. des Métamorphofes d'Ovide.

N'a rien de comparable aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant !

MALH

DE

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque ;
Celle-ci porte seule un éclat radieux ,
Qui fait revivre l'homme , & le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoi ? tous les penfers dont les ames bien
nées
Excitent leur valeur , & flattent leur devoir ,
Que sont-ce que regrets , quand le nombre d'an-
nées
Leur ôte le pouvoir ? .

Je suis vaincu du tems , je cède à ses outrages ,
Mon esprit seulement exempt de sa rigueur ,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Apollon m'honore ,
Non loin de mon berceau commencerent leurs
cours :

Je les possédai jeune , & les possède encore
A la fin de mes jours.

1 Ce que j'en ai reçu , je veux te le produire :

1 Ce Vers , tout prosaïque , dépare la Strophe.

ALHER-
BE. Tu verras mon adresse ; & ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des Rois.

Soit que de tes lauriers ma Lyre s'entretienne ;
Soit que de tes bontez je la fasse parler ;
1 Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égalér ?

Le fameux Amphion , dont la voix sans parçille
Bâtissant une Ville étonna l'Univers ,
Quelque bruit qu'il ait eu , n'a point fait des mer-
veilles
Que ne fassent mes Vers.

Par eux de tes hauts faits la Terre sera pleine ;
Et les Peuples du Nil qui les auront ouïs ,
Donneront de l'encens , comme ceux de la Seine ,
Aux autels de LOUIS.

A LOUIS XIII. ET A MADAME DE FRANCE.

VOYEZ des bords de Loire , & des bords de
Garonne ,

1 On a reproché à MALHERBE de s'être loué aussi for-
tement lui-même , qu'il méritoit de l'être par les autres :
mais le privilège de la Poésie à part , la supériorité de ce
Grand Homme semble devoir en quelque sorte le justifier.

Jusques à ce rivage où Thémis se couronne
 De bouquets d'orangers ;
 A qui ne donnez-vous une heureuse botte ;
 Loin de toute menace
 Et de maux intestins, & de maux étrangers ?

MALH
 DE.

Où ne voit-on la paix , comme un roc affermie ,
 Faire à nos Gériens ² détester l'infamie
 De leurs actes sanglans ?
 Et la belle Cérès , en javelles féconde ,
 Oter à tout le monde
 La peur de retourner à l'usage des glans ?

Aussi dans nos maisons , dans nos places pu-
 bliques ,
 Ce ne sont que festins , ce ne sont que musiques
 De peuples réjouis ;
 Et que l'astre du jour on se leve ou se couche ,
 Nous n'avons en la bouche
 Que le nom de MARIE , & le nom de LOUIS.

Un siècle renâtra comblé d'heur ³ & de joye ;

¹ La Provence , que M. Godeau appelloit *une Guenfe parfumée*.

² Gérien , étoit un Tyran de Celtibérie , qui avoit trois corps.

³ *Heur pour bonheur* , a été en usage long-tems après MALHERRE. Il ne passeroit pas aujourd'hui ;

— ¹ Où le nombre des ans sera la seule voye

R- D'arriver au trépas :

² Tous venins y mourront comme au tems de nos
peres ;

Et même les viperes

Y picqueront sans nuire , ou n'y picqueront pas ..

.

³ La terre en tous endroits produira toutes cho-
ses :

Tous métaux seront or , toutes fleurs seront roses ,

Tous arbres oliviers :

L'an n'aura plus d'hivers , le jour n'aura plus d'om-
bre ;

Et les perles sans nombre

Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

*Pour un Gentilhomme de ses amis , qui mourut
âgé de cent ans.*

PASSANT , à quoi bon de ma gloire

Te ferois-je une longue histoire ,

Pleine d'un langage indiscret ?

Qui se louë irrite l'envie :

¹ Hésiode dit que les hommes arrivoient au trépas par le sommeil.

² *Occidet & serpens , & fallax herba veneni
Occidet.* Virg.

³ Cette Strophe est une de celles que les Maîtres de l'Art estiment davantage parmi les Poésies de MALHERBE.

Jamais tu n'as vû journée.
De si douce destinée;
Non celle, où tu rencontras
Sur la Dordonne en desordre
L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussiere de Coutras.

MALH
AL.

La mer, en cette furie;
A peine a sauvé Dorie;
Et le funeste remords
Que fait la peur des supplices,
A laissé tous ses complices
Plus morts que s'ils étoient morts.

A M. le Duc de Bellegarde.

Tes vertus par moi publiées;
Jé le jure sur les autels;
En la mémoire des mortels
Ne feront jamais oubliées;
Et l'éternité que promer
La montagne au double sommet,
N'est que mensonge & que fumée,
Ou je rendrai cet Univers
Amoureux de ta renommée
Autant que ru l'es de mes Vers.

d'Aix avoit usurpé l'autorité souveraine dans cette Ville.

¹ Charles Dorie, Gennois, qui commandoit les Galeres
d'Espagne, & que Casaux devoit introduire dans Marseille.

Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
1 N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever;

E.

Vicissitude des choses du monde.

LES aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel;
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise & l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement
Que le chaud & la froidure;¹
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

AU ROI HENRI LE GRAND;

Sur la prise de Marseille.

CASAUX,³ ce fier Titan qui se mocquoit des
Cieux,
A vû par le trépas son audace arrêtée,
Et sa rage infidelle aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux.

¹ Ce Vers est une belle imitation de la pensée de Job:
Numquid non paucitas dierum finietur brevi?

² La froidure pour le froid n'est plus du bel usage en Prose,
& encore moins en Vers.

³ Charles Casaux, Consul de Marseille, qui avec Lotte

Jamais tu n'as vû journée
 De si douce destinée;
 Non cellé, où tu rencontras
 Sur la Dordonne en desordre
 L'orgueil à qui tu fis mordre
 La poussiere de Coutras.

MALHER

RE.

2.

La mer, en cette furie;
 A peine a sauvé Dorie;
 Et le funeste remords
 Que fait la peur des supplices,
 A laissé tous ses complices
 Plus morts que s'ils étoient morts.

A M. le Duc de Bellegarde.

Tes vertus par moi publiées,
 Je le jure sur les autels;
 En la mémoire des mortels
 Ne seront jamais oubliées;
 Et l'éternité que promet
 La montagne au double sommet,
 N'est que mensonge & que fumée,
 Ou je rendrai cet Univers
 Amoureux de ta renommée
 Autant que tu l'es de mes Vers.

ix avoit usurpé l'autorité souveraine dans cette Ville.
 Charles Dorie, Gennois, qui commandoit les Galeres
 Espagne, & que Casaux devoit introduire dans Marseille.

Sur les alliances de France & d'Espagne.

IER.

La

LA France à l'Espagne s'allie :
Leur discorde est ensevelie,
Et leurs orages sont finis.
Armes du reste de la Terre ,
Qu'êtes-vous que paille & que verre
Contre ces deux Peuples-unis ?

Sur le mariage de LOUIS XIII. ET D'ANNE D'AUTRICHE.

HEUREUX couple d'Amans , notre grande
MARIE ¹

A pour vous combattu le sort :
Elle a dompté les vents , & calmé leur furie ;
C'est à vous à goûter les délices du port.

Reservez le repos à ces vieilles années
Par qui le sang est refroidi :
² Tout le plaisir des jours est dans leurs matinées ;
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

¹ La Reine-Mere , Marie de Médicis.

² Ces deux Vers contiennent un beau sens , & sont admirablement exprimez. Virgile a dit ,

*Optima quaque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit , &c.*

La reconnoissance est naturelle aux Muses.

LA vertu qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude :
Et les agréables chansons
Par qui leurs doctes Nourrissons
Sçavent charmer les Destinées,
Récompensent un bon accueil
De louanges, que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

MALHE

31.

Il n'y a rien de stable ici bas.

Il n'est rien ici bas d'éternelle durée.
Une chose qui plaît n'est jamais assurée :
L'épine suit la rose ; & ceux qui sont contents,
Ne le sont pas long-tems.

Et puis , qui ne sçait point que la mer amou-
reuse
En sa bonace même est souvent dangereuse ,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers
Inconnus aux Nochers ?

Sur la mort prématurée d'une belle Femme.

COMME tombe une fleur que la bise a séchée ,
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des Cieux ;
Et depuis le trépas qui ferma ses beaux yeux ,
L'eau que versent les miens n'est jamais épanchée.

Qui flet talia, nil flet vintor. Martial.

MALHER-

BE.

PLEURE mon infortune, & pour ta récompense
Jamais autre douleur ne te fasse pleurer. ¹

Regrets sur la mort d'une Maîtresse.

Assez de preuves à la guerre
D'un bout à l'autre de la Terre
Ont fait éclatter ma valeur :
Ici je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur...

A ces mots tombant sur la place,
Transi d'une mortelle glace,
ALEXANDRE cessa de parler :
La nuit assiégea ses prunelles,
Et son ame étendant les aîles,
Fut toute prête à s'envoler.

Sur l'Amour.

QUE d'épines, Amour accompagnent tes roses
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort !

¹ On peut dire que MALHERBE, dans ce qu'il a imité ou emprunté des Anciens, est presque toujours à côté d'eux & souvent au-dessus.

La reconnaissance est naturelle aux Muses.

LA vertu qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude :
Et les agréables chansons
Par qui leurs doctes Nourrissons
Sçavent charmer les Destinées,
Récompensent un bon accueil
De louanges, que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Il n'y a rien de stable ici bas.

Il n'est rien ici bas d'éternelle durée.
Une chose qui plaît n'est jamais assurée :
L'épine suit la rose ; & ceux qui sont contens,
Ne le sont pas long-tems.

Et puis , qui ne sçait point que la mer amou-
reüse
En sa bonace même est souvent dangereüse ,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers
Inconnus aux Nochers ?

Sur la mort prématurée d'une belle Femme.

COMME tombe une fleur que la bise a séchée ,
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des Cieux ;
Et depuis le trépas qui ferma ses beaux yeux ,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

MALHER

31.

MALHERBE.

34.

Qui flet talia, nil flet victor. Martial.
 PLEURE mon infortune, & pour ta récompense,
 Jamais autre douleur ne te fasse pleurer. ¹

Regrets sur la mort d'une Maîtresse.

ASSEZ de preuves à la guerre
 D'un bout à l'autre de la Terre
 Ont fait éclatter ma vaillance
 Ici je renonce à la gloire,
 Et ne veux point d'autre victoire
 Que de céder à ma douleur...

A ces mots tombant sur la place,
 Transi d'une mortelle glace,
 ALCANDRE cessa de parler :
 La nuit assiégea ses prunelles,
 Et son ame étendant les ailes,
 Fut toute prête à s'envoler.

Sur l'Amour.

QUE d'épines, Amour accompagnent tes roses !
 Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
 A la merci du sort !.

¹ On peut dire que MALHERBE, dans ce qu'il a imité ou emprunté des Anciens, est presque toujours à côté d'eux, & souvent au-dessus.

Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire,
Et qu'il est mal-aisé de vivre en ton Empire
Sans désirer la mort!

MALHER
SE.

Ainsi le grand ALCANDRE aux rives de la Seine
Faisoit, loin de témoins, le récit de sa peine,
Et se fondoît en pleurs.
Le Fleuve en fut émû, ses Nymphes se cachèrent,
Et l'herbe du rivage où ses larmes touchèrent,
Perdit toutes ses fleurs.

Sur le même sujet.

AMOUR a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il faut se tenir préparé :
Ses infidèles flots ne sont point sans orages ;
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on est mal assuré.

Sur le même sujet.

La fortune en tous lieux à l'homme est dange-
reuse ;
Quelque chemin qu'il tienne , il trouve des com-
bats :
Mais des conditions où l'on vit ici bas ,
Certes celle d'aimer est la plus dangereuse.

Son adieu à Caliste.

CHER-
IE.

CALISTE se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes Vers une gloire éternelle :
Mais si mon jugement n'est point hors de son lieu,
Dois-je estimer l'ennui de me séparer d'elle,
Autant que le bonheur de me donner à Dieu ?

*Le Dieu de la Seine parle à un Faupri odieux
qui passoit sur le Pont-Neuf.*

VA-T'EN , à la malheure excrément de la Terre ,
Monstre , qui dans la paix fais les maux de la
guerre ,

Et dont l'orgueil ne connoît point de lois :
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare ,
Tes jours sont à leur fin , ta chute se prépare ,
Regarde-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée ,
Sur des aîles de cire aux étoiles montée ,

Princes & Rois ait osé défier :
La Fortune t'appelle au rang de ses victimes ,
Et le Ciel accusé d'autoriser tes crimes ,
Est résolu de se justifier.

1 Claudien a dit, en parlant de Rufin ,
*Absulit hunc tandem Rufini pœna tumultum ,
Absolvitque Deos.*

A

A l'ombre de Damon.

L'ORNE , comme autrefois , nous reverroit en-
côre

MALHER
BE.

Ravis de ces penfers que le vulgaire ignore ,
Egärer à l'écart nos pas & nos discours ;
¹ Et couchez sur les fleurs comme étoiles semées ,
Rendre en-fi doux ébat les heures consumées ,
Que les soleils ² nous feroient courts.

Mais , ô loi rigoureuse à la race des hommes !
C'est un point arrêté , que tout ce que nous sommes
Issus de peres Rois , & de peres Bergers ,
La Parque également sous la tombe nous serre ,
Et les mieux établis au repos de la Terre ,
N'y sont qu'hôtes & passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages ,
D'habillemens de pourpre , & de suite de Pages ,
Quand le terme est échû , n'allonge point nos jours ;
Il faut aller tout nus où le Destin commande ,
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande ,
C'est qu'il faut laisser nos amours. ³

¹ *Pingit & in varios terrestria sidera flores.* Columelle.

² C'est-à-dire , les jours. Virgile :

sæpe ego longos

Cantando puerum memini me condere soles.

³ *Amours* , en cette occasion , signifient les personnes
qui nous sont les plus cheres.

HABERT. de lui, a été regardé en son tems comme une des plus belles pieces de la Poësie Françoisé. Elle fut faite pour M. de la Meilleraye , sur la mort de sa premiere femme , fille du Marêchal.d'Effiat.

LE TEMPLE DE LA MORT.

Poëme.

Sous ces climats glacez , où le Flambeau du Monde

Eprend avec regret sa lumiere féconde ,
 Dans une Isle deserte est un vallon affreux ,
 Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux :
 Là , sur de vieux cyprès dépouillez de verdure ,
 Se perchent les oiseaux de malheureux augure :
 La terre , pour toute herbe , y produit des poisons ,
 Et l'hyver y tient lieu de toutes les saisons.
 Tous les champs d'alentour ne sont que cimetieres ;
 Mille sources de sang y font mille rivières ,
 Qui traînant des corps morts & de vieux ossemens ,
 Au lieu de murmurer , font des gémissemens.

Au creux de ce vallon , dès l'enfance du Monde ,
 Est un Temple fameux , d'une figure ronde ;
 Quatre portes de fer , en quatre endroits divers ,
 Par l'ordre des Destins partagent l'Univers :

L'une est vers le Couchant , & l'autre est vers
l'Aurore ;

HABE

L'une voit le Sarmathe , & l'autre voit le More ;
Et là viennent en foule , & sous d'égaies lois ,
Les jeunes & les vieux , les Peuples & les Rois.
La vieillesse , la Fièvre , & les Douleurs mortelles ,
De ce Temple odieux sont les gardes fidelles.
Leurs habits sont de deuil , & cet obscur manoir ,
A ses funestes murs entourez de drap noir ,
Où des flambeaux de poix les lumières funébres ,
Par leurs sombres vapeurs augmentent les ténèbres.

Un Monstre sans raison aussi-bien que sans yeux ,
Est la Divinité qu'on adore en ces lieux :

On l'appelle la Mort ; & son cruel empire
S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.

L'Objet le plus charmant qu'eussent vû les mortels ,
Venoit d'être immolé sur ses fameux autels :

La place d'alentour étoit toute sanglante ,
Et rougissoit encor du meurtre d'AMARANTE ;
Quand le beau Lyfidor , dont le fidelle amour
Est connu de tous ceux qui connoissent le jour ,
L'ame de desespoir & de fureur atteinte ,
Dans ces lieux détestez proféra cette plainte.

Puissante Dêité , qui portes dans tes mains
Ce vieux sceptre roüillé , crain de tous les humains ,

1 HABERT. Sont de ces huis sacrez , &c. Huis pour porte , terme favori du bas peuple en Normandie.

Chacun sçait qu'AMARANTE étoit une merveille :
La gloire de brûler aux flâmes de ses yeux ,
Contentoit les désirs des plus ambitieux ;
Et parmi tant d'Amans épris de cette gloire ,
AMARANTE me crut digne de la victoire.
Je fus l'unique objet de ses affections ;
Ma tristesse & ma joye étoient ses passions :
Ma crainte dans son ame excitoit mille craintes ;
Et mes moindres douleurs faisoient naître ses
 plaintes.

HABEN

Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que moi ,
Et je goûtois un bien aussi pur que ma foi.
Las ! il fut aussi pur , mais non pas si durable ;
Mon bonheur disparut comme un songe agréable-
Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair ,
Qui dans l'obscurité nuit brille au milieu de l'air :
Son jour rit à nos yeux , mais il porte la foudre
Qui frappe , qui terrasse , & qui réduit en poudre ,
Et nous sert bien souvent de funeste flambeau ,
Pour nous précipiter dans la nuit du tombeau.

J'étois dans les transports des premières délices ,
Dont l'Himen couronna mes fidèles services ,
Lorsqu'une fièvre ardente assaillit la Beauté ,
Qui dans ses doux liens tenoit ma liberté.

Il n'est rien ici bas qui ne soit périssable :
Les plus fermes rochers sont fondés sur le sable &
Les trônes & les Rois sont rongés par les vers ;

Et deux points sont l'appui de ce grand Univers.

HABERT. La fièvre en ce beau corps orgueilleuse & hautaine,
 Sur des ruisseaux de sang serpente & se promene;
 Et le feu dans la main, menace du tombeau
 Tout ce que la Nature a de riche & de beau.
 Elle efface les fleurs sur son visage écloses;
 Y fait jaunir les lys, y fait pâlir les roses;
 Et ravit à son teint cet éclat sans pareil,
 Qui ne devoit périr qu'avecque le Soleil.
 Ses yeux, dont les rayons illuminoient mon ame;
 Ne lancent plus de traits, ne jettent plus de flâme.
 Elle voit dans les miens son lamentable sort;
 Elle voit sur mon front les signes de sa mort.
 Cè n'est pas son toutment, mais le mien qui
 l'outrage;

Son mal, & non le mien étonne mon courage.
 La fièvre, cependant, se rit de nos douleurs,
 S'accroît par nos soupirs, s'enflâme par nos pleurs;
 Et ses feux redoublez montrent que son envie
 Est de borner le cours d'une si belle vie.

AMARANTE voyant qu'un sort injurieux
 Va fermer pour jamais & sa bouche & ses yeux,
 Met sa main dans la mienne, & d'une voix
 mourante,

» C'en est fait, cher époux; tu n'as plus d'AMA-
 » RANTE.

» Je meurs, mais je meurs tienne; & la sévère loi
 Qui

« Qui peut tout sur mes jours , ne peut rien sur ma
» foi.

HABERT

« Ton beau nom qui fut seul & ma joye & ma
» gloire ,

« Malgré l'ordre du Sort , passera l'onde noire.

« Je n'espère plus rien ; mais hélas ! j'aime encor :

« Je renonce à la vie , & non à Lisidor. . .

Le soupir qui suivit sa dernière parole ,

Comme un globe enflammé vers les astres s'envole :

A M A R A N T E est sans voix , sans poulx , sans
mouvement ,

Et tombe dans les bras de son fidelle Amant ,

Qui ne pouvant mourir auprès de cette Belle ,

Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mortelle.

Déesse , qui connoît l'excès de mes malheurs ,

N'épargne point mon sang , mais épargne mes
pleurs ;

Approche , & que ta main , en meurtres si féconde ,

Fasse un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce monde.

Viens , mon unique espoir : tu viens en tant de
lieux ,

Où ton nom est l'effroi des jeunes & des vieux.

Le moindre de tes traits peut détacher mon ame :

Et couper de mes jours la malheureuse trame.

Mais c'est trop te prier , & c'est trop discourir :

Essayons si sans toi nous pourrons bien mourir. ¹

¹ Ce Poëme est beaucoup plus étendu dans l'original
Tome I.

M A D R I G A L.

LABERT.

*Pour M. le Marquis de L * * *.*

Toi qui connois la vanité
Des honneurs qu'on poursuit au Louvre,
Et le masque dont on y couvre
La plus noire infidélité :
Contemple à l'abri de l'orage
La Grace qui conduit ta barque dans le port,
Avant que le déclin de l'âge
T'ait ravi le moyen de penser à la mort.

N * * *

mais on a crû devoir en retrancher les redites & les lo-
gueurs , pour en rendre la lecture plus agréable.



MAYNARD.



RANÇOIS MAYNARD, fils d'un Conseiller au Parlement de Toulouse, étoit Président au Présidial d'Aurillac en Auvergne, & Conseiller d'Etat à Brevet. Etant venu à la Cour fort jeune, il y fut Secrétaire de la Reine Marguerite, & se fit considérer des plus beaux Esprits de ce tems-là. En 1634. il accompagna M. de Noailles dans son Ambassade à Rome, & il y fut particulièrement connu & aimé du Cardinal Bentivoglio, qui passoit alors pour le meilleur Ecrivain de toute l'Italie. Il le fut aussi du Pape Urbain VIII. qui prenoit plaisir à s'entretenir souvent avec lui, & qui lui donna de sa propre main un exemplaire de ses Poësies Latines. A son retour en France, il gagna l'estime & la confiance

MAYNARD

cela. Les plaintes continuelles ,
être excessives, qu'il en fait dans
ne le témoignent que trop. Son
voyage à la Cour fut sous la Règne
la Reine Anne d'Autriche ; &
satisfaction qu'il y reçut , le
bien-tôt à se retirer dans sa I
où il mourut le 28 Décembre
âgé de 64 ans. Il avoit fait mett
ques jours auparavant , sur la
son cabinet cette inscription :

*Las d'esperer , & de me plaindre
Des Muses , des Grands , &
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer , ni la craindre*

Il étoit homme de bonne mine
que d'une taille médiocre ; ple
neur & de probité , bon cito

cher des personnes même les plus sombres & les plus mélancoliques. Comme Poëte ; * *il a partagé les suffrages de son siècle avec les MALHERBES & les RACANS. Combien lui doit-on de ces Vers heureux qu'on ne peut s'empêcher de retenir , ni se lasser de redire ?* . Et véritablement il faut avouer qu'ils ont une clarté , une élégance , & un certain tour que peu de Poëtes sont capables d'imiter. Ses Epigrammes , & surtout celles qu'il a imitées des Anciens , tiennent le premier rang parmi ses Poësies. Il étoit de l'Académie Française , & les Juges des Jeux Floraux de Toulouse le reçurent dans leurs Corps , quoiqu'il n'eût pas disputé , ni gagné les trois Fleurs , suivant la coutume. Ils résolurent même de lui donner une Minerve d'argent , ainsi qu'ils avoient donné autrefois à Ronfard un Apollon , & à Baïf un David de pa-

M A Y.
NARD.

* Monsieur de la Motte-Houdart , dans son remerciement à Messieurs de l'Académie Française.

MAYNARD. reille matiere : mais les Capitouls , qui sont les seuls exécuteurs de ces délibérations , négligerent d'accomplir celle-là , comme on peut voir par une Epigramme de MAYNARD , qui a pour titre : *Sur une Minerve d'argent promise & non donnée.*

EPIGRAMMES.

Au Lecteur.

AMI Lecteur , qu'Apollon favorise ,
Quel sentiment dois-je avoir de mes Vers ?
Deux grands Esprits ont le goût bien divers :
BALZAC ¹ les aime , & Bordier ² les méprise.

*On donne plutôt à ceux qui ont déjà , qu'à ceux
qui n'ont pas.*

PUISQUE CHARLES est indigent ,
Il ne sçauroit cesser de l'être :
En l'âge où le Ciel l'a fait naître ,
L'argent ne cherche que l'argent. ³

¹ Célèbre Ecrivain du dernier siècle , & l'un des plus grands Maîtres de notre Langue.

² Poète obscur , & oublié depuis long-tems.

³ Cette Epigramme est imitée de celle ci de Martial ,

Aux Muses.

Vous avez un puissant empire
 Sur les ans & sur les tombeaux ;
 Et comme il plaît à votre Lyre,
 Les Rois sont difformes ou beaux.

M A
N A R :

A un Ecrivain obscur.

Si ton esprit veut cacher
 Les belles choses qu'il pense,
 Dis-moi, qui peut t'empêcher
 De te servir du silence ?

Sur la mort d'un bel Enfant.

ON doit regretter la mort :
 Mais sans accuser le Sort
 De cruauté ni d'envie,
 Le siècle est si vicieux,
 Passant, qu'une courte vie
 Est une faveur des Cieux.

*Au Marquis de * *.*

PERSECUTEUR de ma vertu ;
 Marquis, pourquoi te moques-tu

Semper eris pauper, &c. L. V. Epig. 22.
 Marot l'avoit déjà traduite à sa manière:
Si tu es pauvre, Antoine, tu es bien
En grand danger d'être pauvre sans cesse ;
Car aujourd'hui on ne donne plus rien
Sinon à ceux qui ont force richesse.

AY-
RD.

De ma belle façon d'écrire ?
Je découvre ta vanité.
Tu défiles que ma Satire
Te montre à la postérité.

Il invite un de ses Amis à boire avec lui.

ÇA, MARESSE, le verre en main.
Buvons, le tems nous y convie :
Eh! que sçavons-nous si demain
Est un des jours de notre vie ?
La Mort nous guette, & quand ses lois
Nous ont enfermés une fois
Au sein d'une fosse profonde
Adieu bons vins & bon repas :
Je t'apprends qu'on ne trouve pas
Des cabarets en l'autre monde.

1 L'Epigramme suivante est une fine imitation de celle de MAYNARD.

*Il imposteur, je vois ce qui te flatte :
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes discours, & nouvel Erostrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture :
Mais dans mes Vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré ;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un faquin ignoré. Rousseau.*

2 Ce Vers & le suivant expriment bien la pensée d'Horace.

*Quis scit an adjiciant hodierna crassina summa
Tempora Di superi?*

L'Amant poltron.

M A Y.
NARD.

FLEURIMONT adore tes charmes,
Et n'est pas de ces arrogans
Qui préfèrent l'honneur des armes
A celui de baiser tes gands.
Ne crains jamais qu'il t'abandonne
Pour aller gagner la couronne
Qui pare le front des Guerriers :
Il s'éloigne des Mousquetades,
Et se contente des lauriers
Dont il a fait ses pallissades.

A un fameux Partisan des Anciens.

JE ne dois pas encore attendre
Que tu sois un de mes Lecteurs :
Tu n'approuves que les Auteurs
Dont la tombe garde la cendre :
Ton puissant esprit m'a charmé ;
Et l'honneur d'en être estimé
Est le plus grand que je demande :
Mais , GUYER, pour me l'acquérir,
Ma vanité n'est pas si grande,
Que je me hâte de mourir.¹

¹ C'est toute la pensée de cette belle Epigramme de Martial,

Miraris veteres , vetera , solos , &c.

A Malherbe.

A Y-
ARD.

UN rare Ecrivain comme toi
Devroit enrichir sa Famille
D'autant d'argent que le feu Roi
En avoit mis dans la Bastille :
Mais les Vers ont perdu leur prix,
Et pour les excellens Esprits
La faveur des Princes est morte :
MALHERBE, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les Grands Hommes à l'Hôpital.

A M. l'Abbé de Bois-Robert.

QUEL bonheur as-tu désiré
Qui n'ait accompagné ta vie,
Et quel homme si modéré
Te peut regarder sans envie ?
Aimé du Ministre & du Roi ,
BOIS-ROBERT ,¹ je ne sçai pourquoi
Ton cœur est plein d'inquiétude :
Calme ce désordre intestin ;
Et ne force pas le Destin
A t'accuser d'ingratitude.

¹ Il étoit Conseiller d'Etat, riche Bénéficiaire, & Favori du Cardinal de Richelieu.

Souhait pour la nouvelle Année.

CE jour que l'An se renouvelle ,
Je ne sçai que vous souhaiter.
Grand Duc , votre fortune est telle ,
Qu'il ne s'y peut rien ajoûter.
Tout le beau sexe vous admire :
Votre main fait trembler l'Empire ,
Et LOUIS en fait son appui :
Que peuvent donc les Destinées ,
Que vous faire être cent années
Ce que vous êtes aujourd'hui ?

MAY-
NARD.

Epitaphe de l'Arrétin.

LE tems par qui tout se consume
Sous cette pierre a mis le corps
De l'ARRETIN , ¹ de qui la plume
Blessa les vivans & les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des Monarques , de qui la gloire
Est vivante après le trépas ;
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vômi quelque horrible blasphême ,
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

¹ Pierre l'Arrétin , Italien , s'étoit rendu redoutable aux Rois même par ses traits satiriques & mordans. Il se van-
toit de ne pas connoître Dieu.. Mais il changea bien de ton
daus sa vieillesse , & donna des marques de sa conversion
par plusieurs ouvrages édifiants.

*Epitaphe d'un Guerrier.*Y-
RD.

QUAND cette fosse fut ouverte
Au corps qu'elle tient enfermé,
Trois Dieux qui l'ont toujours aimé
Tâcherent de venger sa perte :
Mars jouïa si bien du bâton
Sur le visage de Pluton,
Qu'il en porte encore les marques :
Venus avecque son patin
Souffleta Monsieur le Destin,
Et Pallas fit berner les Parques.

Epitaphe d'un fameux Buveur.

L'HOMME qui gît en ce lieu,
Fut un buveur sans exemple ;
Qui ne crut jamais qu'au Dieu
Dont la taverne est le temple.
Un bâtelier ignorant
Le fit cheoir dans le courant
De la prochaine rivière :
L'heure de sa triste fin,
Voyageur, fut la première
Qui mit de l'eau dans son vin.

Pour le même.

CY gît PAUL, qui baïssoit les yeux
A la rencontre des gens sobres ;

Et qui prioit toujours les Dieux
Que l'année eût plusieurs Oëtobres.
Ce grand Héros des cabarets
Avecque deux harans forers,
Humoit des bouteilles sans nombre :
Passant, qui t'es ici porté,
Sçache qu'il voudroit que son Ombre
Eût de quoi boire à ta santé.

M A Y -
N A R D A.

A un Rossignol.

CHARMANT Rossignol, dont la voix
Interrompt le profond silence
De ces rochers & de ces bois,
Où l'été perd sa violence :
Si la Bergere que je sers
Revient jamais dans ces deserts,
Apprens à cette ame cruelle,
Que l'eau qui coule entre ces fleurs,
Est un petit reste des pleurs
Que j'ai versez pour l'amour d'elle.

Au Roi.

GRAND Prince, on dit que vos oreilles
Trouvent quelque chose de net
Aux Epigrammes que mes veilles
Font naître dans mon cabinet :
Ce bruit ne me chatoüille guères,
Mes ouvrages sont trop vulgaires,

A Y-
ARD.

Trop dépourvûs de sel & d'art :
 Je douterai de bien écrire ,
 Jusqu'à ce que de votre part
 Un Brevet me le vienne dire.

Au Cardinal de Richelieu.

DIVIN Homme à qui mes rivaux
 Doivent tout le fruit de leurs veilles ,
 Fais connoître ce que je vauz
 Au grand Prince que tu conseilles.
 Les Parques ont lassé leurs doirs
 A devider ma destinée ;
 Et déjà soixante & trois fois
 J'ai vû naître & mourir l'année.
 Faudra-t'il que mon héritier
 Murmure contre le métier
 Qui m'a rendu pauvre & célèbre ?
 Et veux-tu qu'un Prédicateur
 Fasse mon oraison funèbre
 Sans t'appeller mon Protecteur ?

Au même.

ARMAND , l'âge affoiblit mes yeux ,
 Et toute ma chaleur me quitte :

La pensée qui termine cette Epigramme est des pl

J'irai bien-tôt voir mes Ayeux
Sur le rivage du Cocyte.

M A Y
N A R I

Je serai bien-tôt des Suivans
De ce bon Monarque ¹ de France ,
Qui fut le Pere des Sçavans
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui ,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son désir ,
Et par le récit de ta vie
Je charmerai le déplaisir
Qu'il reçut au Camp de Pavie. ²

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde ,
Et quel bien j'ai reçu de toi ,
³ Que veux-tu que je lui réponde ?

délicates. Martial a dit quelque chose d'à peu près semblable , Liv. 12. Epig. 74. *Non credam , nisi legero , Casulle.*

¹ François I. fut appelé le Pere des Sçavans & le Restaurateur des Lettres

² Ce même Prince fut pris au Siège de Pavie , & de-là conduit prisonnier à Madrid.

³ Quand on lut ce dernier Vers au Cardinal , il répon-

SONNETS.

*Son adieu à Paris.*A Y-
ARD.

2 ADIEU Paris, adieu pour la dernière fois.
Je suis las d'encenser l'autel de la Fortune,
Et brûle de revoir mes rochers & mes bois,
Où tout me satisfait, & rien ne m'importune.

Je n'y suis point touché de l'amour des trésors,
Je n'y demande pas d'augmenter mon partage.
Le bien qui m'est venu des pères dont je sors,
Est petit pour la Cour, mais grand pour le Village.

Depuis que je connois que le siècle est gâté,
Et que le haut mérite est souvent maltraité,
Je ne trouve ma paix que dans ma solitude :

Les heures de ma vie y sont toutes à moi.
Qu'il est doux d'être libre, & que la servitude
Est honteuse à celui qui peut être son roi !

*Le bonheur dont il a joui dans sa solitude,
L'y rappelle.*

DESERTS, où j'ai vécu dans un calme si doux,

dit brusquement *Rien*. On l'excuse en disant qu'il aimoit à donner sans qu'on lui demandât.

1 Les rimes du second quatrain de ce Sonnet & des suivants ne sont pas semblables à celles du premier. MAYNARD app. lloit ces sortes de Sonnets des Epigrammes de quatorze Vers.

Pins,

Pins, qui d'un si beau verd couvrez mon hermitage,
 La Cour depuis un an me sépare de vous,
 Mais elle ne sçauroit m'arrêter davantage.

M A Y
 N A R D

La vertu la plus nette y fait des ennemis:
 Les Palais y sont pleins d'orgueil & d'ignorance:
 Je suis las d'y souffrir & honteux d'avoir mis
 Dans ma tête chenuë une vaine espérance.

Ridicule abusé, je cherche du soutien
 Au pays de la fraude, où l'on ne trouve rien,
 Que des pièges dorés, & des malheurs célèbres.

Je veux me dérober aux injures du Sort,
 Et sous l'aimable horreur de vos belles ténèbres,
 Donner toute mon ame aux pensers de la mort.

A un Favori.

PAR vos humeurs l'Etat est gouverné:
 Vos seuls avis font le calme & l'orage;
 Et vous riez de me voir confiné
 Loin de la Cour dans mon petit village.

CLEOMEDON mes desirs sont contens:
 Je trouve beau le désert où j'habite;
 Et connois bien qu'il faut céder au tems;
 Fuir le grand monde, & devenir Hermite:

Je suis heureux de vicillir sans emploi;
 Tome I. O

M A Y-
NARD.

De me cacher , de vivre tout à moi ,
D'avoir domté la crainte & l'esperance :

Et si le Ciel qui me traite si bien ,
Avoit pitié de vous & de la France ,
: Votre bonheur seroit égal au mien.

*Raisons qui le déterminent à ne plus revenir
à la Cour.*

SAGE & docte SIRMOND , pourquoi me presses-
De quitter mon désert où rien ne m'importune
Que ferai-je à la Cour ? j'adore la Vertu ,
Et les amis du Louvre adorent la Fortune.

Si le Roi que tu sers te fait son confident ,
Le puissant & le foible iront te faire hommage ;
Et la témérité d'un flatteur impudent
Promettra d'élever un temple à ton image.

Si tu perds ton crédit , tu seras délaissé :
Ces lâches complaisans qui t'avoient encensé ,
Diront que ton crédit étoit illégitime.

La Cour est un pays ingrat & dangereux ;
C'est où le grand mérite est souvent malheureux
Et quand il plaît aux Rois, l'innocence est un crim



S T A N C E S.

MAY-
NARD.*A son Fils.*

DI-MOI, mon Fils, quand feras-tu
L'amour des Filles de Mémoire ?
Et quand verrai-je ta vertu
Dans les premiers jours de sa gloire ?

Il te faut hanter ces grands Morts
Dont les écrits sont les fontaines
Où l'on va puiser les trésors
Qui restent de Rome & d'Athènes.

Ménage tes nuits & tes jours ;
Honore le nom que tu portes ;
Et fais dans tes sçavans discours
Vivre ces Républiques mortes.

Dérobe le somme à tes yeux,
Pour les attacher sur un Livre :
Le mérite de tes Ayeux
Te sollicite de les suivre.

Je t'apprends que ces ennemis
De la fraude & de l'ignorance,
Ont enseigné l'art de Thémis
Au second Parlement de France.

MA X
ARD.

Pour moi , qui suis vû d'assez loin
Sur un des sommets du Parnasse ;
J'ai donné mon tems & mon soin
A l'art qui mient de bonne grace.

C'est dans les Vers que j'ai tourné
Sous la Régence de MARIE ,
Que les goûts les plus rafinez
Trouvent la fine raillerie :

Ils sont quelquefois l'entretien
Des Cabinets & des Ruelles ;
Et les esprits comme le tien ,
En doivent faire leurs modèles.

Mais en quel autre peut-on voir
Plus d'amour pour les belles choses ?
Le haut desir de tout sçavoir
Fait que jamais tu ne reposes..

Il n'est point de jeunes Sçavans
Que ta doctrine n'humilie ;
Et qu'elle n'ait fait tes suivans
Dans la Grece & dans l'Italie.

Le beau Latin de tes écrits
Est dans une règle si juste ,
Qu'on diroit que tu l'as appris
Ou chez César , ou chez Auguste.

Quel bon esprit n'aimera pas
Les Vers qui naissent de tes veilles ?
Leur cadence a tous les appas
Qui font le plaisir des oreilles.

M A Y-
NARD,

Dans leur pure naïveté
Il semble que tu ressuscites
Cet Apollon persécuté,
Qui mourut au pays des Scythes.

Ne te donne pas tout entier
A cette éloquence enchaînée,
Si tu ne veux être héritier
Des malheurs de ma destinée.

Le métier de Virgile est beau,
Le Barbare y trouve des charmes :
Mais Auguste est dans le tombeau,
Et Louis n'aime que les armes.

Pour travailler utilement,
Il faut que ton esprit se pique
D'exercer dans un Parlement
Les forces de ta Rhétorique.

Embrasse ardemment cet emploi :
Défends l'innocence opprimée ;
Et tu verras entrer chez toi
L'opulence & la renommée.

I A Y.
L A R D.

Mais tu refuses d'être heureux ,
Et ton jeune orgueil me découvre
Que tu seras moins desirieux
D'être du Palais que du Louvre.

Je déplore ta vanité ;
Et ne puis souffrir que tu donnes
Tes beaux ans & ta liberté
A ceux qui portent les couronnes.

Toutes les pompeuses maisons
Des Princes les plus adorables ,
Ne sont que de belles prisons ,
Pleines d'illustres Misérables.

C'est où les plus haut élevez
Dorment avec moins d'assurance :
C'est où les prudens achevez
Sont les jouëts de l'espérance .

Heureux qui vit obscurément
Dans quelque petit coin de terre ,
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre !

Puisses-tu connoître le prix
Des maximes que te débite
Un Courtisan à cheveux gris ,
Que la raison a fait Hermite.

Plaintes d'un pere sur la mort de sa fille.

L'ASTRE du jour a beau fortir de l'onde,
Brillant de l'or qu'il sème dans les cieux ;
Et le Printems a beau parer le Monde,
Toute leur pompe importune mes yeux.

M A Y
N A A B

Mon noir chagrin est un mal sans remede,
La Parque avare a volé tout mon bien.
Ma fille est morte ; & l'Elise ¹ possède
L'aimable esprit qui possédoit le mien.

Celle qui fut tout l'espoir de ma vie,
Est exposée à la merci des vers.
Le Sort rempli de malice & d'envie ,
L'a seulement montrée à l'Univers..

Elle vivoit sans art & sans finesse,
Dans la douceur des plaisirs innocens ;
Et les vertus qui régloient sa jeunesse,
Ont triomphé de l'empire des sens.

Ses doux regards , sa grace naturelle,
Et sa pudeur la faisoient admirer :
Mille Guerriers soupiroient ² après elle ;
Mais devant elle ils n'osoient soupirer.

¹ L'Elise pour l'Elisée.

² Nous dirions aujourd'hui *soupiroient pour elle*.

Qui me console , excite ma colere ;
 Et le repos est un bien que je crains :
 Mon deuil me plait, & me doit toujours plaire ;
 Il me tient lieu de celle que je plains.

O Ciel ! auteur de ma noire aventure ,
 Mon cœur soumis ne t'a pas offensé ;
 Et cependant l'ordre de la Nature
 Est pour me nuire aujourd'hui renversé.

Hâte ma fin que ta rigueur diffère ;
 Je hais le monde , & n'y prétens plus rien
 Sur mon tombeau ma fille devrait faire
 Ce que je fais maintenant sur le sien.

O D E.

A un vieux Courtisan.

ALCIPPE , reviens dans nos bois :
 Tu n'as que trop suivi les Rois
 Et l'infidelle espoir dont tu fais ton idole :
 Quelque bonheur qui seconde tes vœux ;
 Ils n'arrêteront pas le tems qui toujours vole ;
 Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

La Cour méprise ton encens :
 Ton Rival monte , & tu descends ;
 Et dans le Cabinet le Favori te joue :

Qui

Que t'a servi de fléchir les genoux
Devant un Dieu fragile, & fait d'un peu de bouë.
Qui souffre & qui vieillit pour mourir comme nous ?

M A Y
N A R D

Romps tes fers bien qu'ils soient dorés ;
Fui les injustes adorez ;
Et descens dans toi-même à l'exemple du Sage :
Tu vois de près ta dernière saison ;
¹ Tout le monde connoît ton nom & ton visage,
Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

Ne forme que de saints desirs ,
Et te sépare des plaisirs
Dont la molle douceur te fait aimer la vie ;
Il faut quitter le séjour des Mortels ;
Il faut quitter Philis, Amarante & Silvie,
A qui ton fol amour élève des autels.

Il faut quitter l'ameublement
Qui nous cache pompeusement
Sous de la toile d'or le plâtre de ta chambre.
Il faut quitter ces jardins toujours verts
Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre,
Et qui font des printems au milieu des hivers.

¹ Senèque dans la Tragedie de Thyeste:

*Ille mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi,*

Tomel.

P

M A Y-
NARD.

C'est en vain que loin des hazards
Où courent les enfans de Mars ,
Nous laissons reposer nos mains & nos courages ;
Et c'est en vain que la fureur des eaux ,
Et l'insolent Borée , artisan des naufrages ,
Font à l'abri du port retirer nos vaisseaux.

Nous avons beau nous ménager ,
Et beau prévenir le danger ,
La mort n'est pas un mal que le prudent évite :
Il n'est raison , adresse , ni conseil ,
¹ Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte
Arrose des pays inconnus au Soleil.

Le cours de nos ans est borné ;
Et quand notre heure aura sonné ,
Clothon ne voudra plus grossir notre fusée :
² C'est une loi , non pas un châtiment ,
Que la nécessité qui nous est imposée
De servir de pâture aux vers du monument

³ Résous-toi d'aller chez les Morts :
Ni ta race , ni tes trésors

¹ *Vifendus ater flumine languido*
Cocytus errans. Hor.

² MAYNARD a emprunté cette pensée du Philosophe Sénèque , qui a dit : *Ultimum diem non quasi penam , sed naturæ legem aspice.*

³ C'est une belle imitation de ces Vers d'Horace :

Ne ſçauroient t'empêcher d'en augmenter le nom-
bre :

M A Y
N A R D

Le Potentat le plus grand de nos jours ,
Ne fera rien qu'un nom , ne fera rien qu'une
ombre ,
Avant qu'un demi-ſiècle ait achevé ſon cours.

On n'eſt guère loin du matin
Qui doit terminer le deſtin
Des ſuperbes Tyrans du Danube & du Tage :
Ils font les Dieux dans le Monde Chrétien ;
Mais ils n'auront ſur toi que le triſte avantage
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

Et comment pourrions-nous durer ?
¹ Le tems qui doit tout dévorer ,
Sur le fer & la pierre exerce ſon empire.
Il abattra ces fermes bâtimens
Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que por-
phire ,
Et qui juſqu'aux enfers portent leurs fondemens.

L'herbe eſt plus haute que les tours
Où Pâris cacha ſes amours ,

*Divæſne priſco natus ab Inacho
Nil intereſt an pauper , & infimâ
De gente , ſub dio moreris
Viſtima nil miſerantis orci.*

& Ovide a dit , *Tempus edax rerum.*

Et d'où ce fainéant vit tant de funérailles :
MAY- Rome n'a rien de son antique orgueil ;
NARD. Et le vuide enfermé de ses vieilles murailles
N'est qu'un affreux objet , & qu'un vaste cercueil.

Mais tu dois avecque mépris
Regarder ces foibles débris ;
Le tems amenera la fin de toutes choses ;
Et ¹ ce beau ciel, ce lambris azuré,
Ce théâtre où l'Aurore épanche tant de roses,
Sera brûlé des feux dont il est éclairé.

Le grand Astre qui l'embellit ,
Fera sa tombe de son lit :
L'air ne formera plus ni grêle, ni tonnerres ;
Et l'Univers , qui dans son large tour
Voit courir tant de mers, & fleurir tant de terres,
Sans sçavoir où tomber, tombera quelque jour.

A un célèbre Médecin.

Tes secrets m'ont donné l'entiere guérison
De toutes les douleurs qui me faisoient la guerre ;
Et depuis le déclin de ma belle saison,
Je te dois le séjour que je fais sur la terre.

4 *moles pulcherrima mundi
Ardebis flammis tota repente suis. Senec.*

Si l'on trouvoit partout des Sçavans comme toi ,
 Le Nocher des Esprits auroit si peu d'emploi ,
 Qu'il en soupireroit dans le fond de sa barque.
 Quand tu le veux, CLEON, le Destin est trompé :
 Tu ris de ses décrets, tu régnes sur la Parque ,
 Et lui fais renouër le fil qu'elle a coupé.

M A
 N A R I

Pour Madame Tallemar.

En un siècle rempli de licence & de vices ,
 Ta modestie, heureuse à vaincre les délices ,
 N'a point eu d'ennemi qu'elle n'ait abattu.
 La pompe & le bonheur t'ont constamment suivie ;
 Mais les appas flatteurs d'une si douce vie ,
 N'ont jamais offusqué l'éclat de ta vertu.

SONNETS IRRÉGULIERS.

*Il exhorte un Ami à faire retraite , avant
 que la mort le surprenne.*

COMTE , le monde attend notre dernier adieu.
 Nos pieds sont arrivez sur le bord de la tombe.
 Cesse d'aimer la Cour, ¹ & t'éloigne d'un liou
 Où la malice régne, & la bonté succombe.

¹ Le chagrin de l'Auteur contre la Cour, n'est que trop marqué dans ses Poësies : mais les Vers en sont si naturels & si beaux, qu'un pareil chagrin tourne, en quelque sorte, au profit du Lecteur.

MAY-
NARD.

Le vrai bien n'est qu'au Ciel ; il le faut acquérir :
 Il faut remplir nos cœurs d'une si belle envie.
 Notre heure va sonner : songeons à bien mourir ;
 Et dégageons nos sens des pièges de la vie.

L'humble ni l'orgueilleux , le foible ni le fort ,
 Ne sçauroient résister aux rigueurs de la mort ;
 Elle a trop puissamment établi son empire :

Ce qu'elle peut sur un , elle le peut sur tous ;
 Et ces riches tombeaux de jaspe & de porphyre
 Nous disent que les Rois sont mortels comme nous.

Il exhorte son ame au repentir.

Mon ame il faut partir : ma vigueur est passée ;
 Mon dernier jour est dessus l'horison.
 Tu crains ta liberté ! quoi ? n'es-tu pas lassée
 D'avoir souffert soixante ans de prison ?

Tes désordres sont grands , tes vertus sont petites ;
 Parmi tes maux on trouve peu de bien :
 Mais si le bon JESUS te donne ses mérites ,
 Espere tout , & n'appréhende rien.

Mon ame , repens-toi d'avoir aimé le monde ;
 Et de mes yeux fais la source d'une onde
 Qui touche de pitié le Monarque des Rois.

Que tu ferois courageuse & ravie ,

Si j'avois soupiré tout le tems de ma vie
Dans le désert sous l'ombre de la Croix !

M A Y
N A R I

Il souhaite mourir , pour revivre éternellement.

LA vie est un grand bien , mais ce bien me tour-
mente :

Ma vieillesse m'accable , & je crains de guérir.
O que j'ai de plaisir quand ma foiblesse augmente,
Puisqu'elle m'avertit qu'il est tems de mourir !

Les maux que je ressens , & qui me font la guerre
Depuis que ma jeunesse a terminé son cours ,
M'ont si bien détaché des objets de la terre ,
Que je voudrois hâter la fuite de mes jours.

Quelque effroi que la Mort porte sur son visage ,
Je veux , en l'affrontant , montrer que mon courage
N'est pas un ennemi qu'elle puisse ébranler :

Mais que dis-je ennemi ? je suis amoureux d'elle.
Sans passer dans la tombe , on ne sçauroit aller
A la belle demeure où la foi nous appelle. ¹

Crainte de la Mort , naturelle à l'homme.

Qu'ON ne m'accuse point de redouter la Mort :

¹ L'Auteur fit ce Sonnet & les Vers suivans la veille même de sa mort.

L A Y-
ARD.

La terreur qu'elle inspire est juste & naturelle.
 Contre ce monstre affreux il n'est rien d'assez fort,
 Et le Sauveur du Monde a tremblé devant elle.
 SEIGNEUR, en ce moment qui doit borner mes jours,
 Que deviendrai-je, hélas ! si tu ne me secours ?
 Dissipe les frayeurs qui naissent de mes crimes ;
 Permets-moi de prétendre à la gloire des Cieux ;
 Et la Mort, qui m'appelle au rang de ses victimes,
 Toute horrible qu'elle est, sera belle à mes yeux.



*Épithaphe d'un Chien.*MALL
VILLE

RUDE aux voleurs, doux à l'Amant,
J'abboyois & faisois caresse :
Ainsi j'ai scû diversément
Servir mon Maître & ma Maîtresse. ¹

Pour une Statuë d'Ariane.

Ce que m'ôta jadis la Fortune cruelle,
Ne se peut comparer à ce qui m'est rendu :
Une sçavante main aujourd'hui me fait telle,
Que j'acquiers mille Amans pour un que j'ai perdu.

Sur une belle personne dans la pauvreté.

DIOÏNE sujet d'une rare amitié,
En qui la plainte est belle, & la beauté plaintive ;
Tu fais naître à la fois l'amour & la pitié,
Et de deux passions rends une ame captive.

Qui voudroit résister, résisteroit en vain
A l'effort de tes belles larmes :

¹ C'est une traduction de ce distique Latin de du Bellay.

Latratu fures excepi ; mutus amantes :

Sic placui Domino, sic placui Domina.

Ce distique a été traduit par Tristan l'Hermitte & par M. de la Monnoye. On trouvera l'une & l'autre traduction en leur rang.

Sa fortune n'en devint pas meilleure au-
 près de cette Eminence. Il retourna donc
 chez son premier Maître qui le reçut à
 bras ouverts. Ce Maréchal, pour je ne
 sçai quelles raisons d'Etat, fut mis à la
 Bastille : MALLEVILLE trouva le moyen
 de le servir utilement pendant tout le
 tems de sa prison. M. de Bassompierre
 en étant sorti, & ayant été rétabli dans
 sa charge de Colonel des Suisses, lui
 donna pour récompense le Secrétariat
 qui y est attaché. Ce poste lui procura
 en peu de tems des sommes considéra-
 bles, dont il employa une partie à l'ac-
 quisition d'une charge de Secrétaire du
 Roi. *Dans le titre que j'ambitionne*, dit-
 il à Monsieur le Chancelier en lui de-
 mandant ses provisions, *je n'envisage d'au-
 tre félicité que celle de voir de plus près vo-
 tre Grandeur, & d'en approcher aussi sou-
 vent que le devoir de ma Charge l'exigera.*
 Il fut un des premiers reçus à l'Académie
 Française; & mourut à Paris en 1647.
 âgé de cinquante ans.

*Építaphe d'un Chien.*MALLE
VILLE.

RUDE aux voleurs, doux à l'Amant,
J'abboyois & faisois caresse :
Ainsi j'ai scû diversément
Servir mon Maître & ma Maîtresse. ¹

Pour une Statue d'Ariane.

Ce que m'ôta jadis la Fortune cruelle,
Ne se peut comparer à ce qui m'est rendu :
Une sçavante main aujourd'hui me fait telle,
Que j'acquiers mille Amans pour un que j'ai perdu.

Sur une belle personne dans la pauvreté.

DIEÛE sujet d'une rare amitié,
En qui la plainte est belle, & la beauté plaintive ;
Tu fais naître à la fois l'amour & la pitié,
Et de deux passions rends une ame captive.

Qui voudroit résister, résisteroit en vain
A l'effort de tes belles larmes :

¹ C'est une traduction de ce distique Latin de du Bellay.

Latratu fures excepi ; mutus amantes :

Sic placui Domino, sic placui Domina.

Ce distique a été traduit par Tristan l'Hermite & par M. de la Monnoye. On trouvera l'une & l'autre traduction en leur rang.

*Sur la belle Matineuse.*¹

MALLE-
VILLE.

Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde :
L'air devenoit ferein , & l'olympé vermeil ;
Et l'amoureux Zéphire , affranchi du sommeil ,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde ,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil :
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le Monde.

Quand la jeune Philis au visage riant ,
Sortant de son palais plus clair que l'orient ,
Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.

² Sacré Flambeau du jour, n'en foyez point jaloux :
Vous parûtes alors aussi peu devant elle ,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

¹ Plusieurs beaux Esprits , contemporains de MALLEVILLE , s'exercerent à l'envi sur le même sujet : mais on peut dire , à l'imitation de notre Poète , que leurs Sonnets parurent aussi peu devant le sien , que les feux de la nuit paroissent devant le Soleil.

² *Sacré flambeau du jour..* Outre qu'un flambeau n'est pas capable de jalousie , ce mot dégrade en quelque sorte le Soleil , qui est traité de Dieu quelques Vers plus haut. Ménage a substitué à cet hémistiche celui de *brillant Père du jour* , qui est beaucoup mieux.

STANCES CHOISIES.

*De la vanité du monde.*MALI
VILL

O toi, dont l'Univers admire la sagesse ,
Contemple ce tableau de l'humaine foiblesse ,
Que le soin de te plaire a tiré de mes mains :
Lis, & vois cher DAPHNIS , par combien de licences
La Fortune & l'Amour, deux aveugles Puissances,
Excitent le désordre en l'état des humains.

Depuis que les mortels aux sceptres font hommage,
Cette Reine du Monde , insolente & volage ,
Des plus grands Potentats renverse les projets :
Ils doivent à ses lois ou la paix ou la guerre ;
Et sans distinction tous ces Dieux de la Terre
Sont de même que nous au rang de ses sujets.

En vain le front des Rois brille d'une couronne ;
Le Destin absolu qui n'épargne personne ,
Pour les faire tomber trame mille dangers :
Ont-ils subi l'arrêt des inflexibles Parques ,
Au fond de leur cercueil les plus riches Monarques
Ne sont point différens des plus pauvres Bergers.

Leurs superbes grandeurs aux astres parvenues ,
Par la suite des ans deviennent inconnues ;
Leur orgueil a sa tombe aussi-bien que leurs corps ;
Et ces hauts monumens d'éternelle mémoire ,
Ne s'élèvent pas tant pour maintenir leur gloire ,

Que pour faire connoître aux autres qu'ils sont
morts.

MALLE-
VILLE.

Pourquoi donc , insensez , aveugles que nous
sommes ,
Jusqu'au trône des Dieux élevons-nous des hommes
Qui doivent le tribut à l'empire du Sort ?
Tous leurs plus beaux rayons se changent en ténè-
bres ,
Et le sceptre qu'on porte en leurs actes funèbres ,
Augmente seulement la pompe de la Mort.

Ces differens objets dont le monde se pique ,
Cette bouche d'Olympe , & ces yeux d'Angélique ,
Seront dans peu de jours la pâture des vers :
Cloris n'a plus ce teint qui la rendoit si vaine ;
Et l'on ne voit plus rien des merveilles d'Hélène ,
Qui fit pour sa querelle armer tout l'Univers.

Pauvre Amant ! tu fais voir que tu n'es guère sage ,
Quand pour quelques attraits qui parent un visage ,
Tu languis jour & nuit de tristesse & d'amour :
Songe qu'au moindre vent ces graces se flétrissent ,
Et que si des vergers les roses fleurissent ,
Celles de la Beauté n'ont jamais de retour.

Tu chantes que tes fers abondent en délices ,
Qu'il n'est point de douceurs qui valient tes sup-
plices ,

Et

Et qu'on ne peut aimer en un plus digne lieu :
Qu'Amour brûle avec toi d'une flâme commune ,
Et qu'il est glorieux d'avoir en sa fortune
Pour compagnon son Maître , & pour rival un Dieu.

MAI
VIL

Etrange aveuglement où le Ciel r'a fait naître !
Peux - tu tenir pour Dieu , peux - tu prendre pour
Maître ,
Le plus grand ennemi des vertus & des lois ,
De l'esprit & du corps la plus fatale peste ,
Un aveugle , un Tiran , dont la rage funeste
A détruit des Etats , & dépouillé des Rois ?

Et vous , qui pour dresser un superbe édifice ,
Employez tant de soin , de peine & d'artifice ;
Quelle est votre espérance , ambitieux mortels ?
Doutez-vous que le Temps à la fin n'en dispose ,
Quand les Divinitez qui peuvent toute chose ,
Ne peuvent de ses coups affranchir leurs autels ?

A ce fier Destructeur tout cède l'avantage :
Rome , Lacédémone , Athènes & Carthage ,
Sur les autres Citez ne prétendent plus rien :
Le Soleil qui voit tout a vû cheoir sa figure ;
Et ce tombeau , dont l'art surpassoit la nature ,
Ce tombeau de Mausole a rencontré le sien.

Invincibles Césars , Hercules indomptables ,
Tome I.

Q

ALLE-
ILLE.

Superbes Conquérans , Puissances redoutables ,
Qu'un espoir infidelle aux allarmes nourrit ;
Vous ne sçauriez tirer de toutes les conquêtes
Où la fureur de Mars abandonne vos têtes ,
Qu'un rameau de laurier qui jamais ne fleurit .

Montrez tout ce que peut la grandeur du courage ,
Et traînant avec vous la vengeance & la rage ,
Portez chez l'ennemi la foudre & le trépas :
Enrichissez la Mort , peuplez ses rives sombres ;
Frappez , n'épargnez rien pour augmenter ses
Ombres ,
L'ingrate , pour cela , ne vous épargne pas.

Loin de nous vains desirs de ces pompes suprêmes :
Il faut nous élever , mais c'est contre nous-mêmes ;
Et triompher du vice à nos pieds abattu.
Ne cherchons qu'en nous seuls des conquêtes nou-
velles ;
Et croyons qu'il n'est point de palmes éternelles ,
Que celles qu'on reçoit des mains de la vertu.

Cet orgueilleux Monarque , esclave de la gloire ,
Qui de tout l'Univers ne fit qu'une victoire ,
Dont son ambition lui ravit le plaisir ;
Pouvoit bien se vanter d'avoir eu la puissance
De faire tout fléchir sous son obéissance ,
S'il eût pû commander à son propre desir..

Nous sommes tous sujets à des lois inhumaines.
En sa condition chacun trouve des peines ;
Comme les plus petits les grands portent leur faix :
La charge la plus belle en charges est féconde ;
Et les astres commis au reglement du Monde ,
Pour le mettre en repos n'en éprouvent jamais.

MALL
VILLI

Les plus sçavans Nochers redoutent les tempêtes :
Les plus heureux Bergers , au milieu de leurs fêtes ,
Sous leurs chapeaux de fleurs ont des soucis divers :
L'alarme fait lever le soldat qui sommeille :
Thémis a les yeux clos , mais son Prêtre qui veille ,
Pour le bien du Public les a toujours ouverts.

Le vent sur cette mer excite mille orages :
Le nombre des vaisseaux est celui des naufrages :
Le rocher le plus ferme est enfin ébranlé.
L'un redoute sa perte , & l'autre la soupire ;
Et celui qui troubloit l'ordre de cet Empire ,
Est chassé justement quand l'autre est rappelé.

O bienheureux celui qui d'un cœur invincible ,
Aux outrages du Sort paroît comme insensible ,
Et méprise le cours des astres irritez !
Qui plus haut que le Ciel élève son courage ,
Et qui dans ses malheurs a le même visage ,
Qu'il avoit au milieu de ses prospéritez !

**MALLE-
VILLE.** **DAPHNIS,** n'aspirons plus aux grandeurs de la
Terre ;
Et livrons désormais une mortelle guerre
Aux folles passions que la raison défend :
Changeons les soins du monde en des soins plus
utiles :
La Fortune & l'Amour à vaincre sont faciles ;
L'une n'est qu'une femme , & l'autre qu'un enfant .¹

PARAPHRASE DU PSEAUME CXIII.

In exitu Israel de Egypto , &c.

Vous , que le Roi des Rois. soumet à ma puis-
sance ,
Célébrez sa splendeur & sa magnificence ,
Dont le superbe éclat pare le front des cieux :
Louez dans vos concerts ses forces sans pareilles ,
Et chantez les merveilles
De son bras glorieux.

On ne voit rien d'égal à ses bontez suprêmes :
Son infaillible appui soutient les diadèmes :
Il arme la foiblesse , il préside aux combats :
Il fait briller par tout les rayons de sa gloire ,

¹ On a faussement attribué ces Stances à M. Pavillon ,
ainsi que plusieurs autres Pièces , dans l'édition que l'on a
faite de ses Œuvres en Hollande.

Et toujours la victoire
Marche devant ses pas. . . .

MALL
VILL

C'est ce Dieu souverain, dont la force indom-
table

Scut briser d'Israël la chaîne insupportable ;
Qui contre un fier Tyran assura son repos ;
Et qui l'ayant tiré d'un honteux esclavage ,
Le sauva de sa rage ,
Et de celle des flots..

Devant le Camp sacré la mer respectueuse ,
Retenant la fureur de l'onde impétueuse ,
De son liquide sein fit deux solides bras ;
Et le fameux Jourdain interrompant sa course ,
Retourna vers sa source ,
Et suspendit ses pas.

Ces rochers, dont le front se cache dans les nuës ,
Tressaillirent de crainte en leurs cimes chenuës ,
Comme font les agneaux au milieu des vallons ;
Et la terre sous eux fut légère & mobile ,
Comme un roseau débile
Devant les aquilons.

Impérieuse mer, qui braves les rivages ;
Toi, dont le fier courroux excitant les orages ,
Choque, brise, renverse, abîme les vaisseaux :

Qui charma ta fureur ? Qui la rendit muette ?
 Quelle force secrète
 Mit un frein à tes eaux ?

VALLE-
VILLE.

Et vous, appui du ciel, orgueilleuses montagnes,
 Immobiles fardeaux qui pressez les campagnes;
 Rochers enracinez dans un ferme élément,
 Quelle main, sans l'effort des vents & des tempêtes,
 Sçût ébranler vos faîtes
 Jusques au fondement ?

L'éclat du Tout-puissant plus fort que le tonnerre,
 Porta l'étonnement au centre de la terre ;
 Il fit trembler les monts, il agita les mers :
 Ces élémens troublez connurent sa présence ,
 Dont la seule puissance
 Pénétra les enfers..

Sacrilèges humains, dont l'audace insolente
 Donne au fragile éclat d'une terre brillante ,
 Du Monarque des Cieux le nom & les autels ;
 Ces magnifiques Dieux qu'adore votre zèle,
 Sont d'une main mortelle
 Les ouvrages mortels.

Loin de faire le sort , ils ont leurs destinées :
 Ils succombent enfin sous l'effort des années :
 Le sceptre dans leurs mains n'est qu'un pesant fr-
 deau ;

Et le foudre vengeur , qui plus bas que les herbes
Mit leurs temples superbes ,
Mit leur gloire au tombeau.

MALLE-
VILLE.

Jupiter , Mars , Venus..... insensibles idoles ,
De vains adorateurs divinitez frivoles ,
Ridicules enfans de l'erreur & de l'art ;
Vos immobiles bras n'ont pû rompre leurs chaînes ,
Ni vos yeux sur leurs gênes
Faire luire un regard.

Et vous , de qui l'orgueil aveugle les pensées ,
Téméraires humains , Nations insensées ,
Qui profanez l'honneur des vœux & de l'encens ;
Que de vos cœurs souillez la coupable interprete
Soit à jamais muete ,
Et vos bras impuissans.

Du fidelle Israël la Famille sacrée
A toujours du vrai Dieu la puissance adorée ,
Et seule a soutenu sa gloire & sa grandeur ;
Et lorsqu'il n'avoit plus , par mille & mille crimes ,
D'autels ni de victimes ,
Il en eut dans son cœur.

Aussi du Dieu des Dieux la faveur solennelle
Lui fit voir les effets d'une amour paternelle ;
Il soulagea le poids de ses pressans ennuis ;

**MALLE-
VILLE.** Il le sauva des fers d'un ennemi perfide,
Et lui servit de guide
Dans l'horreur de ses nuits.

L'incomparable AARON, de qui l'ardeur constante
Accrut de ses autels la pompe renaissante,
Et fit rendre à ses lois un culte glorieux ;
Dans les plus grands dangers où notre foi chancelle,
Invoquoit avec zèle
Son nom victorieux.

Aussi quand des Hébreux la coupable insolence
Attiroit du Seigneur l'effroyable vengeance,
AARON seul appaisoit ce Monarque jaloux :
De ses bras foudroyans il arrachoit les armes,
Et ses pieuses larmes
Eteignoient son courroux.

O vous , qui méprisant , d'une ame généreuse,
Des fausses voluptez l'apparence trompeuse ,
Soumectez à ses lois vos innocens desirs ;
Qu'il vous comble de biens , que sa bonté profonde
Soit la source féconde
De vos chastes plaisirs.

Dieu qui vit en son sein , & repose en lui-même,
Est au plus haut des cieux sur son trône suprême.

Où des yeux immortels contemplant sa beauté,
Où sa grandeur éclate , où réside sa gloire ;
Où des chants de victoire
Bénissent sa bonté..

MALLE
VILLE.

SEIGNEUR , n'espère pas que dans ces lieux fa-
nèbres ,
Où l'on voit reposer dans le sein des ténèbres
Sous l'horreur du tombeau la poussière des corps ,
Ton nom soit publié par une ombre captive ;
Et que ta gloire vive
En la bouche des morts.

Ne l'attens pas , SEIGNEUR , des criminelles ames
Qui souffrent pour toujours dans des prisons de
flâmes ,
Où tu venges enfin ton culte & tes autels :
Où sous ton bras vainqueur l'orgueilleuse malice
Sent d'un juste supplice
Les tourmens immortels.

Mais nous qui jouissons du bonheur de la vie ,
Donc l'ame est à tes lois saintement asservie ,
Nous employons , grand Dieu , nos jours à te bénir ;
Et traçant de tes faits la merveilleuse histoire ,
Consacrons leur mémoire
Aux siècles à venir.

VOITURE.

VOITURE.



INCENT DE VOITURE, natif d'Amiens, étoit fils d'un Marchand de Vin en gros, qui le fit élever avec beaucoup de soin à Paris. Il étudia au College de Boncours avec M. le Comte d'Avaux, qui commença dès-lors à le goûter. Etant Surintendant des Finances, il lui donna le titre de son premier Commis, seulement pour qu'il en touchât les appointemens qui étoient de 20000 liv. Il l'introduisit à la Cour, où les agrémens de sa conversation & la délicatesse de son génie le firent bien-tôt connoître, & obligèrent les personnes du premier rang à oublier sa naissance, & à se familiariser avec lui. Ses Vers François ne sont peut-être pas aussi polis & aussi châtiés que sa Prose ; mais le tour en est heureux & singulier. Son Roman d'*Alcidalis*,

n'a d'autre défaut que celui de n'avoir pas été achevé par lui-même. Ses Lettres sont écrites avec tant d'esprit, & il y badine presque toujours si agréablement, que la Cour & la Ville en ont fait long-tems leurs délices. VOITURE comme buveur d'eau, & comme fils de Marchand de Vin, donna lieu à beaucoup de plaisanteries, qu'il eut peine à digérer; car il étoit naturellement glorieux : ce qui fit dire un jour à M. le Prince, *Si Voiture avoit été de notre condition, on n'auroit pû le souffrir.* Outre plusieurs pensions qu'il avoit de la Cour, il étoit Maître d'Hôtel du Roi, & introducteur des Ambassadeurs chez Gaston de France, Duc d'Orleans. Il suivit ce Prince en Languedoc pendant les troubles du Royaume; après quoi il fut envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa par curiosité jusqu'en Afrique. Etant à Madrid il fit des Vers Espagnols, qu'on croyoit être de Lopez de

VOITURE.

Vega , * tant la diction en étoit pure. Le Comte Duc d'Olivarés lui témoigna beaucoup de bienveillance , & prenoit plaisir à s'entretenir souvent avec lui. Il fut chargé de porter à Florence la nouvelle de la naissance du Dauphin , qui régna depuis sous le nom de Louis LE GRAND. Dans les deux voyages qu'il fit à Rome , l'Académie des *Humoristes* fut si charmée des Vers qu'il composa en leur langue , qu'elle lui envoya des Lettres d'Académicien. Il a été un des plus grands ornemens de l'Académie Française , & le courtisan le plus assidu de l'Hôtel de Ramboüillet , qui étoit alors le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de gens de mérite à la Ville & à la Cour. VOITURE suppléoit à certains défauts extérieurs par toutes les qualitez du galant homme. Il étoit poli , généreux , obligeant ,

* Le Poète le plus célèbre qu'ait produit l'Espagne & de qui nous n'avons pas moins que dix-huit cens Comédies , & sept ou huit cens autres pièces à peu près de même genre.

sincere & bon ami. On lui a reproché sa trop grande passion pour le jeu, où il a perdu assez souvent des sommes considérables. Son tempérament foible, joint à une colique dont il fut long tems tourmenté, abrégea ses jours. Il mourut garçon en 1648. âgé de 50 ans, ou environ ; fort regretté de tous ceux qui le connoissoient, & surtout des Dames avec qui il avoit entretenu pendant sa vie un commerce aussi spirituel qu'innocent.

R O N D E A U.

MA foi c'est fait de moi, car Isabeau !
 M'a conjuré de lui faire un Rondeau.
 Cela me met en une peine extrême :
 Quoi treize Vers ? huit en eau , cinq en âme ?

Je lui ferois aussi-tôt un bateau.
 En voilà cinq pourtant en un monceau :
 Faisons-en six en invoquant Brodeau,
 Et puis mettons par quelque stratagème
 Ma foi c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau

R. iij.

TURE. Vega , * tant la diction en étoit pure. Le Comte Duc d'Olivarés lui témoigna beaucoup de bienveillance , & prenoit plaisir à s'entretenir souvent avec lui. Il fut chargé de porter à Florence la nouvelle de la naissance du Dauphin , qui régna depuis sous le nom de LOUIS LE GRAND. Dans les deux voyages qu'il fit à Rome , l'Académie des *Humoristes* fut si charmée des Vers qu'il composa en leur langue , qu'elle lui envoya des Lettres d'Académicien. Il a été un des plus grands ornemens de l'Académie Française , & le courtisan le plus assidu de l'Hôtel de Rambouillet , qui étoit alors le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de gens de mérite à la Ville & à la Cour. VOITURE suppléoit à certains défauts extérieurs par toutes les qualitez du galant homme. Il étoit poli, généreux, obligeant,

* Le Poète le plus célèbre qu'ait produit l'Espagne & de qui nous n'avons pas moins que dix-huit cens Comédies , & sept ou huit cens autres pièces à peu près de même genre.

sincère & bon ami. On lui a reproché sa trop grande passion pour le jeu, où il a perdu assez souvent des sommes considérables. Son tempérament foible, joint à une colique dont il fut long tems tourmenté, abrégea ses jours. Il mourut garçon en 1648. âgé de 50 ans, ou environ ; fort regretté de tous ceux qui le connoissoient, & surtout des Dames avec qui il avoit entretenu pendant sa vie un commerce aussi spirituel qu'innocent.

R O N D E A U.

MA foi c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau.
Cela me met en une peine extrême :
Quoi treize Vers ? huit en eau, cinq en âme ?

Je lui ferois aussi-tôt un bateau :
En voilà cinq pourtant en un monceau :
Faisons-en fix en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratagème
Ma foi c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau

R. iij

RE. Tirer cinq Vers, l'ouvrage seroit beau :
 Mais cependant me voici dans l'onzième,
 Et si je crois que je fais le douzième,
 En voilà treize ajustez au niveau :
 Ma foi c'est fait.

*Réponse à la plainte ¹ des Consonnes qui n'ont pas
 l'honneur d'entrer dans le nom de
 NEUF-GERMAIN.*

C'est Jupiter qui parle.

Vous sçavez bien, Troupe immortelle,
 Race généreuse & fidelle,
 Qui m'avez mis le sceptre en main,
 Combien de jours nous consultâmes,
 Quand nous fîmes pour NEUF-GERMAIN ²
 Ce beau nom que nous inventâmes.

Par une divine prudence,
 Dans ce grand mot, dont la cadence
 Frappe si doucement les sens,
 Nous mîmes toutes les voyelles,
 Mais aujourd'hui, comme j'entens,
 Les consonnes font les rebelles.

¹ Cette plainte des consonnes par M. Patrix est pitoyable, comparée à la réponse de VOITURE.

² L'poète extravagant.

B. C. S. armez avec L.
Et D. P. joints à leur querelle ,
Espérant se mettre en crédit ,
Dans ce beau nom veulent paroître.
Il n'est pas même , à ce qu'on dit ,
Jusques au Q. qui n'en veuille être.

VOITU

B. qui fait tous les biens du monde ,
Sans qui sur la Terre & sur l'Onde
Rien ne seroit ni bon , ni beau ;
Et C. qui le Ciel sçait produire ,
Se veut cacher dans le tombeau ,
Si nous voulons les éconduire.

L. par qui Venus est belle ,
Qui rend notre essence immortelle ,
Glorieuse veut éclatter
Dans le nom de cet homme habile ,
Et ne veut pas se contenter
D'être dans celui de Virgile.

Même en ce moment j'entends S.
Qui fait là bas de la diablerie ,
Et dans un dépit sans pareil ,
Menace , pleine de colere ,
De mettre en pieces le Soleil ,
Et les effieux de notre Sphere.

Mais le P. qui marche en Satrape ,
 Et qui fait la moitié d'un Pape ,
 Se veut tirer de piété ,
 Et s'est mis dans la fantaisie
 De n'être plus qu'en pauvreté ,
 En paresse & paralysie .

Lui qui fait les pauvres en Terre ,
 Et T qui forme mon tonnerre ,
 Parlent tous deux de me quitter ,
 Et quoique les Destins ordonnent ,
 Je ne puis être Jupiter ,
 Si ces deux lettres m'abandonnent .

Mais vous en avez tous affaire ;
 B. pour Bacchus est nécessaire ,
 Et sans C. Cerès est à bas :
 Si L. S. & P. se rebelle ,
 Que fera la pauvre Pallas ,
 Qui n'aura plus qu'AA. pour elle ?

Il faut donc les rendre contentes :
 Mais je ne vois à leurs attentes
 Aucun remède assez puissant ,
 Si ce n'est que cet homme rare
 Ait, nom Bdehnenfgermicopsant ,
 Mais ce mot est un peu bizarre .

Pourtant, pour le mieux, il me semble
 Qu'ainsi nous les mettions ensemble, VOITURE.
 Jointes d'un éternel amour ;
 Et renvoyions à Palamede ,
 Qui le premier les mit au jour ,
 Le Q. avec X. Y. Z.

ÉPIÎRES.

*Réponse à l'Épître écrite à Madame la Duchesse
 de Montausier, sur son nouvel accouchement.*

I SEIGNEURS Chevaliers Catalans ,
 Vous êtes courtois & galans ;
 Et montrez bien par votre lettre ,
 Que vous avez écrite en mètre ,
 Que trois peres peuvent souvent
 Faire ensemble un fort bel enfant..
 Le vôtre en arrivant au monde ,
 D'une éloquence sans seconde
 Parle , raisonne , raille , & rit ,
 Et de ses peres a l'esprit ;
 L'esprit de chacun de ses peres ,
 Tous trois en diverses manieres..

* Le Grand Condé, & Messieurs de la Mouffaye & Ar-
 naud, au nom desquels cette Lettre étoit écrite.

ATURE.

Le nôtre encore ne dit mot ;
 C'est un très-dépiteux marmot :
 Tout du long de la nuit il crie ,
 Et tout le jour est en furie ,
 Fier , opiniâtre , & mutin ,
 Aussi farouche qu'un Lutin.
 S'il se fâche , onc il ne s'appaise :
 On lui déplaît quand on le baise :
 Il pince , il égratigne , il mord ,
 Et gronde même quand il dort.
 Du reste belle créature ,
 Et d'une très-belle nature ;
 Et qui le voit bien en effet ,
 Dit que c'est le pere tout fait.
 Sa belle & son aimable mere ,
 M'a donné charge de vous faire
 Mille & mille remercîmens ,
 Cent & cent mille complimens ;
 Ce sont en tout deux cens deux mille :
 Mais c'est que la Dame est civile...
 En lisant LOUIS DE BOURBON ,
 Elle tressaillit tout de bon :
 Ce nom tout seul la rendit gaye ;
 Mais quand elle lut la Moussaye ,
 Elle tomba tout de son haut ,
 Et ne revint que pour Arnaut.
 Arténice ¹ la bonne & belle ,

me la Marquise de Rambouillet.

Ou de Vivonne , ou de Savelle ,
Vous pouvez choisir de ces noms ,
Car l'un & l'autre sont très-bons ,
Vous rend , Seigneurs , bien humble grace
De votre souvenir qui passe
Les honneurs qu'eurent ses ayeux ,
Triomphans & victorieux..
Il reste à vous parler du pere ,
Qui ne vaut pas moins que la mere ,
Le fier & brave Montausier ,
| Dont le cœur est franc comme osier.
Il trouve votre poésie
Tout-à-fait à sa fantaisie ,
Partout pleine d'art & d'esprit ,
Et je croi , selon qu'il le dit ,
| Qu'il faut que la pièce soit bonne ;
Car onc il ne flatá personne ,
Et pour le Pape il ne diroit
Une chose qu'il ne croiroit.
Nous n'avons sur votre écriture
Pû tirer un mot de VOITURE ,
Car il est en méchante humeur ,
Et devenu mauvais Rimeur :
Il ne se mêle plus d'écrire ,
Ou s'il écrit , c'est pour médire.
Il est de fâcheux entretien ;
Saturne est moins Saturnien..
Prenez garde qu'il ne vous blesse ;

VOITURE.

URE.

Il n'épargne pas son Altesse ,
 Son Altesse que le Dieu Mars
 Epargna dans tant de hazards ,
 Et que Pallas , sa seure guide ,
 Couvre partout de son Egide.
 Mais , pour dire la vérité ,
 Il est justement irrité ,
 Et j'ose vous dire sans craindre ,
 Qu'il a quelque droit de se plaindre.
 Le mot est bien vrai , Messieurs ,
 Que les honneurs changent les mœurs ,
 (Comme on dit en cette Province.)
 Au tems que Monseigneur le Prince
 Ne tenoit pas un si haut rang ,
 Qu'il n'étoit que Prince du Sang ,
 Que vainqueur de trois cens murailles ,
 Et que gaigneur de trois batailles ,
 VOITURE étoit aimé de lui ,
 Comme d'autres sont aujourd'hui :
 Mais du jour qu'il fut fait Grand-Maître ,
 Il fit sa faveur disparaître ,
 Et laissa dans un grand déchet
 Feu son compere le Brochet ;
 Le Brochet jadis son compere ,
 Et qui quelquefois lui sçut plaire.
 Tous les étangs de ces pays ,
 Tous fleuves en sont ébahis ;
 La tanche par tout en caquette ,

La carpe n'en est pas muette,
Et de mille étranges façons
Cela fait parler les poissons.
Il n'est goujon qui ne murmure
Considérant cette aventure ,
Et qui ne dise entre ses dents ,
Les Princes sont d'étranges gens :
Heureux qui ne les connoît guère !
Plus heureux qui n'en a que faire !
Ces goujons sont hardis pourtant ,
Je n'en voudrois pas dire autant :
Mais le menu peuple s'expose
A discourir de toute chose.
Or laissons ce fâcheux discours ;
Reprenons notre premier cours ,
S'il vous plaît de me le permettre.
J'admire fort dans votre Lettre
Celui qui dit que son dada
Demeura court à Lérida ,
Mais il n'est cheval si superbe ,
Qui ne bronche , dit le proverbe ,
Ou par fois ne demeure court ,
Même lorsque bien fort il court ,
Tous ceux dont parlent les annales ,
Les Cyllares, les Bucéphales ,
Passebrun , cheval de Morgant ,
Bridgedor celui de Roland ,

URE.

A cheval , & sous le harnois ;
 N'a-t'elle pas une autre mine ,
 Lorsqu'à pas lents elle chemine
 Vers un malade qui languit ?
 Ne semble-t'elle pas bien laide ,
 Quand elle vient tremblante & froide ,
 Saisir un homme dans son lit ?

Lorsque l'on se voit affaillir
 Par un secret venin qui tuë ,
 Et que l'on se sent défaillir
 Les forces , l'esprit & la vûë ;
 Quand on voit que les Médecins
 Se trompent dans tous leurs desseins ,
 Et qu'avec un visage blême ,
 On entend demander tout bas ,
 Mourra-t'il ? ne mourra-t'il pas ?
 Ira-t'il jusqu'au quatorzième ?
 Monseigneur , en ce triste état ,
 Confessez que le cœur vous bat ,
 Ainsi qu'à tous tant que nous sommes ;
 Et que vous autres demi-Dieux ,
 Quand la mort ferme ainsi vos yeux ,
 Avez peur comme d'autres hommes.

Tout cet appareil des mourans ,
 Un Confesseur qui vous exhorte ,
 Un Ami qui se déconforte ,

De

Des valets tristes & pleurans ,
Nous font voir la Mort plus horrible ;
Et croi qu'elle étoit moins terrible ,
Et marchoit avec moins d'effroi ,
Quand vous la vîtes aux montagnes
De Fribourg , & dans les campagnes :
Ou de Norlingue , ou de Rogroi .

VOITURE

Vous sembloit-il pas bien injuste
Que sous l'ombrage des lauriers ,
Qui mettent votre front auguste
Au-dessus de tant de Guerriers ;
Sous cette feuille verdoyante ,
Que l'ire du Ciel foudroyante
Respecte , & n'oseroit toucher ;
La fièvre chagrine & peureuse ,
Triste , défaite & langoureuse ,
Eût le cœur de vous approcher ,
Qu'elle arrêtât votre courage ,
Qu'elle changeât votre visage ,
Qu'elle fît trembler vos genoux ?
Ce que Bellone détruisante ,
Dans le fer , les feux & les coups ,
Ni Mars au fort de son courroux ,
Ni la mort tant de fois présente ,
N'avoit jamais pû dessus vous .

Voyant qu'un trépas ennuyeux
Tome I.

SS

TURE.

Vous alloit mener dans ces lieux
Que nous appellons l'Onde noire,
Autrement manoir Stygieux,
Vous consoliez-vous sur la gloire
De vivre long-tems dans l'Histoire:
Ou sur cette immortalité
Que nous avons, malgré les âges,
La Sucie & moi, projeté
De vous donner dans nos ouvrages:

De vos faits il eût fait un livre
Bien plus durable que le cuivre;
Et moi, si j'ose m'en vanter,
Je mérite assez de le suivre;
Mais nous eussions eu beau chanter,
Avant de vous faire revivre:
Les neuf Filles de Jupiter,
Qui sçavent tant d'autres merveilles,
Avecque leurs voix sans pareilles,
N'ont pas l'art de ressusciter:
La Mort ne les peut écouter,
Car la cruelle est sans oreilles.
On a beau gémir & prier,
Beau se plaindre, heurter & crier,
Blâmer la rigueur de ses armes;
Tout ce bruit n'est point entendu:
Pour nos plaintes & pour nos larmes,
Pour nos cris & pour nos vacarmes,

On ne voit rien qu'elle ait rendu.

VOITURI

Nous autres faiseurs de chansons ,
De Phébus sacrez nourrifions ,
(Peu prizez au siècle où nous sommes)
Sçaurions bien mieux vendre nos sons ,
S'ils faisoient revivre les hommes ,
Comme ils font revivre les noms.
Nous eussions appris votre gloire
A toute la Postérité ,
Et consacré votre mémoire
Au temple de l'Eternité.
Mais de nos œuvres magnifiques ,
De nos airs & de nos cantiques ,
Seigneur, vous n'eussiez rien ouï :
L'air & le ciel, la terre & l'onde ,
Et tout ce qui se fait au monde ,
Etoit pour vous évanouï.

Commencez enfin à songer
Qu'il importe d'être & de vivre ;
Pensez mieux à vous ménager :
Quel charme a pour vous le danger ,
Que vous aimiez tant à le suivre ?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée ,
Comme vous en avez le bras ,
Et la vaillance tant vantée ;

S ij

VOITURE.

De votre ardeur précipitée,
 Seigneur, je ne me plaindrois pas.
 Mais dans notre siècle où les charmes
 Ne font point de pareilles armes,
 Qu'on voit que le plus noble sang,
 Fût-il d'Hector, ou d'Alexandre,
 Est aussi facile à répandre,
 Que l'est celui du plus bas rang,
 Que d'une force sans seconde
 La Mort sçait ses traits lancer,
 Et qu'un peu de plomb peut casser
 La plus belle tête du monde,
 Qui l'a bonne y doit regarder,
 Mais une telle que la vôtre,
 Ne se doit jamais hasarder :
 Pour votre bien, & pour le nôtre,
 Seigneur, il vous la faut garder.

C'est injustement que la vie
 Fait le plus petit de vos soins ;
 Dès qu'elle vous sera ravie,
 Vous en vaudrez de moitié moins.
 Soit Roi, soit Prince, ou Conquérant,
 On déchet bien fort en mourant :
 Ce respect, cette déférence,
 Cette foule qui suit vos pas,
 Toute cette vaine apparence,
 Au tombeau ne vous suivront pas.

Quoique votre esprit le propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort ;
Et Seigneur , c'est fort peu de chose
Qu'un demi-Dieu , quand il est mort.

VOITURE

Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque ,
Où l'on ne reçoit point les corps ,
Et la gloire & la renommée ,
Ne sont que songe & que fumée ,
Et ne vont point jusques aux morts :
Au de-là des bords du Cocyre ,
Il n'est plus parlé de mérite ,
Ni de vaillance , ni de sang :
L'ombre d'Achille ou de Therfite ,
La plus grande & la plus petite ,
Sont toutes en un même rang.

Ces deux syllabes précieuses :
Qui font ensemble votre nom ,
Seront de tout votre renom.
Les héritières glorieuses :
Ces trois faits d'armes triomphans ,
Ces trois victoires immortelles ,
Les plus grandes & les plus belles.
Qu'on trouve en la suite des ans ;
Tant d'exploits & tant de combats ,

TURE.

Tant de murs renversez à bas ,
 Dont parlera toute la Terre ,
 Seront pour elles seulement ,
 Et pour les figures de pierre ,
 Qui feront votre monument .

Quoique la Gloire nous promette
 Avec ces titres éternels
 Qu'on gagne en servant les autels ,
 La Renommée & la trompette
 N'ont que des sons vains & mortels ;
 L'aveugle Fortune dispose
 De ces noms pour qui l'on s'expose :
 Les plus grands , les plus estimez ,
 Vieillissent comme toute chose ,
 Ou dans l'oubli sont abîmez . . .

La Flandre , qui tous les printems
 Voit GASTON ¹ avec cette foudre ,
 Dont son pere sçut mettre en poudre
 Les murs qui couvroient nos Titans ,
 Sur les exploits de tous les tems
 Voit ses conquêtes élevées :
 Mais tant de succès éclatans ,
 Tant de Provinces captivées ,

¹ Gaston , Duc d'Orleans , Frere unique de LOUIS XIII.

Tant d'avantures achevées,
Que lui feront-ils dans cent ans ?
Un jour cette valeur extrême,
Par qui refleurissent nos lys,
Ne sera plus qu'une ombre blême ;
Et les restes ensevelis
Des murs par GASTON démolis,
Seront long-tems après lui-même..

VOITURE

Ce gagueur de tant de batailles,
Ce dompteur de tant d'ennemis,
Ce vainqueur de tant de murailles,
Qui vit tous les Peuples soumis ;
Ce grand JULES, dont les exploits
Et la fortune sans seconde,
Scûrent domter la Terre & l'Onde ;
Qui mettant Rome sous ses lois,
Fit bien plus que vaincre le Monde :
Ce Prince, par ses faits divers,
Crut qu'il laissoit malgré les Parques,
Son nom gravé dans l'Univers
Avecque d'immortelles marques.

.....
Mais je sens que Phébus m'emporte
Plus loin que je n'avois pensé,
Et me prête une voix plus forte
Que celle dont j'ai commencé.

FURE.

Prince, que l'Univers admire,
 Il est tems que je me retire :
 Aussi bien des sons si hardis,
 Sont trop élevez pour ma Lyre.
 Je m'arrête donc, & vous dis :
 Aimez, Seigneur, aimez à vivre ;
 Et faites que de vos beaux jours
 Le long & le fortuné cours,
 De toutes craintes nous délivre :
 Conservez-vous pour l'Univers ;
 Parmi tant de périls divers,
 De vos faits allongez l'histoire ;
 Et voyant qu'un destin puissant
 Doit à votre bras agissant
 Tous les étez une victoire,
 Pour la France, & pour votre gloire,
 Tâchez d'en vivre jusqu'à cent.

Au Cardinal Mazarin.

PLAISE, Seigneur, plaie à votre Eminence,
 Faire la paix de l'affligé Cocher,
 Qui par malheur, ou bien par imprudence,
 Dessous les flots vous a fait trébucher.
 On ne lui doit ce crime reprocher :
 Le trop hardi meneur ne sçavoit pas
 De Phaëton l'histoire & pireux cas ;
 Il ne lisoit métamorphose aucune,

Et

VOITURE.

Tant d'avantures achevées,
Que lui feront-ils dans cent ans ?
Un jour cette valeur extrême,
Par qui refleurissent nos lys,
Ne sera plus qu'une ombre blême ;
Et les restes ensevelis
Des murs par GASTON démolis,
Seront long-tems après lui-même.

Ce gagneur de tant de batailles,
Ce dompteur de tant d'ennemis,
Ce vainqueur de tant de murailles,
Qui vit tous les Peuples soumis ;
Ce grand JULES, dont les exploits
Et la fortune sans seconde,
Sçurent domter la Terre & l'Onde ;
Qui mettant Rome sous ses lois,
Fit bien plus que vaincre le Monde :
Ce Prince , par ses faits divers,
Crut qu'il laissoit malgré les Parques,
Son nom gravé dans l'Univers
Avecque d'immortelles marques.

.

Mais je sens que Phébus m'emporte
Plus loin que je n'avois pensé,
Et me prête une voix plus forte
Que celle dont j'ai commencé.

ITURE..

Prince, que l'Univers admire,
 Il est tems que jè me retire :
 Aussi-bien des sons si hardis,
 Sont trop élevez pour ma Lyre.
 Je m'arrête donc, & vous dis :
 Aimez, Seigneur, aimez à vivre ;
 Et faites que de vos beaux jours
 Le long & le fortuné cours,
 De toutes craintes nous délivre :
 Conservez-vous pour l'Univers,
 Parmi tant de périls divers,
 De vos faits allongez l'histoire ;
 Et voyant qu'un destin puissant
 Doit à votre bras agissant
 Tous les étez une victoire,
 Pour la France, & pour votre gloire,
 Tâchez d'en vivre jusqu'à cent.

Au Cardinal Mazarin.

PLAISE, Seigneur, plaîse à votre Eminence
 Faire la paix de l'affligé Cocher,
 Qui par malheur, ou bien par imprudence
 Dessous les flots vous a fait trébucher.
 On ne lui doit ce crime reprocher :
 Le trop hardi meneur ne sçavoit pas
 De Phaëton l'histoire & pireux cas ;
 Il ne lisoit métamorphose aucune,

EXTRAIT DE PARTHENIE, TRAGÉDIE.

BARC

Alexandre déclare à Parthénie la passion qu'il ressent pour elle. Cette Princesse, loin de répondre aux vœux du Vainqueur, conserve jusques dans les fers des sentimens & une fierté dignes de sa naissance & de son rang.

A L E X A N D R E.

De vos divins appas le charme inévitable,
De tous mes ennemis est le plus redoutable.
Lui seul a pû borner mes exploits glorieux,
Et soumettre Alexandre au pouvoir de vos yeux.
Si mes justes desirs ont le bien qu'ils prétendent,
De cent Princes vaincus les trônes vous attendent :
De vos moindres desirs je me ferai des lois,
Et vos pieds fouleront les couronnes des Rois.

P A R T H E N I E.

La Fortune en veut trop au repos des Monarques :
Ma chute en a donné de si funestes marques,
Que le bien le plus grand où se porte mon choix,
Est de ne point tomber une seconde fois.

A L E X A N D R E.

Que votre cruauté vous rend ingénieuse !
Ma flâme, je le vois, vous est seule odieuse ;

T ij

B A R O.

BARO.



ALTHAZAR BARO , né à Valence en Dauphiné , vint fort jeune à Paris où il se fit connoître en peu de tems. Il s'y maria , & fut fait Gentilhomme de Mademoiselle de Montpensier , cousine germaine de Louis XIV. Sur la fin de sa vie il avoit obtenu deux Charges de nouvelle création , l'une de Procureur du Roi au Présidial établi à Valence en 1635. & l'autre de Trésorier de France à Montpellier. Il nous a laissé plusieurs Pieces de Théâtre qui ont eu leur succès : mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur , est la cinquième partie ou conclusion de *l'Astrée* de M. Honoré d'Urfé , dont il avoit été Secrétaire dans sa jeunesse. Il fut reçu à l'Académie Française en 1633. & mourut vers l'an 1649.

A payer mon amour de tant de cruauté.
Puisqu'à mes justes vœux cet obstacle s'oppose,
D'un si funeste effet je détruirai la cause ;
Et rongée au dedans d'un déplaisir secret ,
Quand je mourrai d'amour , tu mourras de regret .

B A R

P A R T H E N I E .

Que de lâches Beautés , esclaves de leur vie ,
En prolongent le cours à force d'infamie.
Soumises à tes vœux , de crainte de périr ,
Elles savent flater , & moi je sçai mourir .
Avant que d'éprouver les rigueurs de Bellonne ,
Je portois comme toi le sceptre & la couronne ;
Et bien que désormais ces marques de grandeur
Ne soient plus dans mes mains , elles sont dans
mon cœur .
C'est-là qu'aux traits du Sort opposant ma constance ,
Et bravant du Vainqueur les lois & la puissance ,
Malgré mon esclavage , & malgré tes projets ,
Ma vertu trouve encore un sceptre & des sujets .

Imitation de Martial.

CESSE de me vanter ton bien & ta naissance.
Ta naissance est ta honte , & ton bien ton malheur .
Ta grandeur te domine ; & dans ton abondance
Mille nouveaux desirs tyrannisent ton cœur .
Cette soif de Tantale est un mal sans remède .

T iij

BARO. Mais craignez que ma haine , éclatant à son tour ,
Ne me venge à la fin des mépris de l'amour.

PARTHENIE.

Vous venger ! & comment ? Je frémis de l'entendre.
Sont-ce là des discours dignes d'un Alexandre ,
De cent Peuples divers le pere & le vainqueur ?
Non , la bouche a trahi les mouvemens du cœur.
Le remède assuré de mes peines secretes ,
C'est de voir qui je suis , c'est de voir qui vous êtes :
Je sçai trop ! quelles lois m'impose mon devoir ,
Et que votre vertu passe votre pouvoir.
Montrez donc ce que peut une valeur extrême :
Vainqueur de l'Univers , triomphez de vous-même.
C'est peu que de sçavoir domter les Nations ,
Si l'on ne sçait aussi domter ses passions.
Quels plus dignes lauriers. . . .

ALEXANDRE.

C'est assez , inhumaine ,
Par un discours flatteur entretenir ma peine.
Oppose ouvertement ta haine à mon bonheur ,
Sans rejeter mes vœux sous prétexte d'honneur.
De tes ennuis secrets j'ai percé le mystere :
Hytaſpe est ton Amant : c'est ce prétendu frere ,
Ce captif trop heureux , qui force ta beauté

A payer mon amour de tant de cruauté.
 Puisqu'à mes justes vœux cet obstacle s'oppose,
 D'un si funeste effet je détruirai la cause ;
 Et rongée au dedans d'un déplaisir secret ,
 Quand je mourrai d'amour , tu mourras de regret.

BARR

P A R T H E N I E.

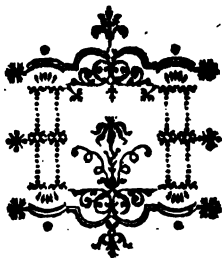
Que de lâches Beautez , esclaves de leur vie ,
 En prolongent le cours à force d'infamie.
 Soûmises à tes vœux , de crainte de périr ,
 Elles sçavent flater , & moi je sçai mourir.
 Avant que d'éprouver les rigueurs de Bellonne ,
 Je portois comme toi le sceptre & la couronne ;
 Et bien que déformais ces marques de grandeur
 Ne soyent plus dans mes mains , elles sont dans
 mon cœur.
 C'est-là qu'aux traits du Sort opposant ma constance,
 Et bravant du Vainqueur les lois & la puissance,
 Malgré mon esclavage , & malgré tes projets ,
 Ma vertu trouve encore un sceptre & des sujets.

Imitation de Martial.

CESSE de me vanter ton bien & ta naissance.
 Ta naissance est ta honte , & ton bien ton malheur.
 Ta grandeur te domine ; & dans ton abondance
 Mille nouveaux desirs tyrannisent ton cœur.
 Cette soif de Tantale est un mal sans remede.

T iij

Je ne possède rien ; mais rien ne me possède :
 Pour le seul nécessaire on me voit soupirer :
 Ce désir seul s'oppose à mon bonheur suprême.
 Heureux qui n'ayant rien est maître de soi-même !
 Qui ne désire rien , n'a rien à désirer. D **.



S'il querelle les Vents , ils n'osent plus frémir :
S'il commande au Soleil , il arrête sa course :
Il est maître de tout , comme il en est la source :
Tout subsiste par lui , sans lui rien n'eût été ,
Et lui seul des mortels est la félicité.

KOTRO

*Adrien ¹ déclare à l'Empereur qu'il subira les plus
cruels supplices , plutôt que de renoncer
au glorieux titre de Chrétien.*

ÉCOUTEZ-MOI, CESAR, & vous Troupes
Romaines ,

La gloire & la terreur des Puissances humaines ;
Mais foibles ennemis d'un Pouvoir souverain ,
Qui foule aux pieds l'orgueil & le sceptre Romain.
Aveuglé par l'erreur dont l'enfer vous infecte ,
Comme vous des Chrétiens j'ai détesté la secte ;
Mais , grace au changement dont Dieu seul est
l'auteur ,
Je deviens leur rival de leur persécuteur ;
Et soumets à la Loi trop long tems réprouvée ,
Une ame heureusement de mille écueils sauvée. .
Leur créance est ma foi , leur espoir est le mien :
C'est leur Dieu que j'adore , enfin je suis Chrétien.

¹ Il étoit Payen & Officier de l'Empereur. Le courage de vingt-trois Chrétiens qui furent présentés à Maximien-Galerie , fut cause de sa conversion.

Quelque effort qui s'oppose à l'ardeur qui m'en-
 flâme ,

LOTROU.

Les intérêts du corps cèdent à ceux de l'ame.
 Déployez vos rigueurs , brûlez , coupez , tranchez ;
 Mes maux seront encor moindres que mes péchez.

*Merveilleuse surprise d'Adrien & de Nathalie son
 épouse , qui se reconnoissent mutuellement
 Chrétiens.*

A D R I E N .

J'AI vu la Vérité , je la suis , je l'embrasse :
 Et sourd à la prière , ainsi qu'à la menace ,
 Au culte des faux Dieux je renonce à jamais ;
 Et si César lui-même , à force de bienfaits ,
 Se flattoit d'ébranler une foi si constante ,
 César se flatteroit d'une inutile attente.
 Reprens sur ta franchise un pouvoir absolu :
 Que le nœud qui nous joint demeure résolu.

Adrien n'eut pas plutôt abjuré les faux Dieux , qu'il fut arrêté. Nathalie , qu'on ne sçavoit pas être Chrétienne , courut à la prison où étoit son mari ; & elle l'encouragea si bien à souffrir le martyre , qu'il eut le bonheur de mourir pour JESUS-CHRIST. On le déchira d'abord à coups de fouets , jusqu'à lui faire sortir les entrailles. On lui coupa ensuite les mains & les pieds , & on lui cassa les cuisses. Supplice que subirent avec lui les vingt-trois Chrétiens qui avoient occasionné sa conversion.

S'il querelle les Vents, ils n'osent plus frémir :
S'il commande au Soleil, il arrête sa course :
Il est maître de tout, comme il en est la source :
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été,
Et lui seul des mortels est la félicité.

ROTROU

*Adrien¹ déclare à l'Empereur qu'il subira les plus
cruels supplices, plutôt que de renoncer
au glorieux titre de Chrétien.*

ECOUTEZ-MOI, CESAR, & vous Troupes
Romaines,

La gloire & la terreur des Puissances humaines ;
Mais foibles ennemis d'un Pouvoir souverain,
Qui foule aux pieds l'orgueil & le sceptre Romain.
Aveuglé par l'erreur dont l'enfer vous infecte,
Comme vous des Chrétiens j'ai détesté la secte ;
Mais, grace au changement dont Dieu seul est
l'auteur,

Je deviens leur rival de leur persécuteur ;
Et soumis à la Loi trop long tems réprouvée,
Une ame heureusement de mille écueils sauvée.
Leur créance est ma foi, leur espoir est le mien :
C'est leur Dieu que j'adore, enfin je suis Chrétien.

¹ Il étoit Payen & Officier de l'Empereur. Le courage de vingt-trois Chrétiens qui furent présentés à Maximien-Galère, fut cause de sa conversion.

La lumière du jour & celle de la foi.

TROU.

Il fit qu'avec le lait encore à la mamelle,
Je suçai des Chrétiens la créance & le zèle;
Et ce zèle avec moi crût jusqu'à l'heureux jour
Que mes yeux sans dessein m'acquirent ton amour.
Tu peux te souvenir par quelle résistance
Ma mere de tes feux éluda la constance;
Non qu'un si digne époux ne me fût glorieux,
Mais elle étoit Chrétienne, & devoit les Dieux
De César toutefois la suprême puissance
Obtint ce triste aveu de son obéissance.
Ses larmes seulement marquerent ses douleurs;
Car qu'est-ce qu'une esclave a de plus que des
pleurs ?

Enfin le jour veau que je te fus donnée,

» Va (me dit-elle à part) va , fille infortunée,

» Puisqu'il plaît à César : mais surtout souviens-toi

» D'être fidelle au Dieu dont nous suivons la loi.

» De n'adresser qu'à lui tes vœux & tes prières;

» De renoncer au jour plutôt qu'à ses lumières;

» Et d'abhorrer autant les Dieux de ton époux,

» Que ses chastes baisers te doivent être doux.

Au défaut de ma voix mes pleurs lui répondront.

Nos soupirs , nos sanglots long-temps se feront

dirent :

Mais enfin , pour me rendre à tes empressements,

Il fallut m'arracher à ses embrassements.

Tu sçais que le tems seul a rangé ma franchise

oint où ton mérite à la fin l'a soumise.
qui voit nos cœurs comme il voit dans les ROTROV.
cieux,

quelle aversion j'eus toujours pour tes Dieux ;
puis notre himen , jamais leur cultre impie ,
l'as observé , ne m'as coûté d'hostie.
is sur leurs autels mon encens n'a fumé ;
risque je t'ai vû de fureur enflammé ,
oler sans pitié d'innocentes victimes ,
ouhaîté cent fois de mourir pour tes crimes :
fois le juste Ciel , témoin de mes douleurs ,
un injuste époux a vû couler mes pleurs.

A D R I E N.

je reconnois , ma chere Nathalie ,
je dois mon salut au saint nœud qui nous lie..
tems d'expier mes forfaits par ma mort.
n, d'un œil content envisage mon sort.
n, ma Nathalie , illustre & digne femme :
uis par un chemin d'épines & de flamme ,
s'en mourant pour nous Dieu lui-même a battu ,
mériter un prix digne de ta vertu.
u : quand des bourreaux j'éprouverai la rage ,
ande au Ciel pour moi la force & le courage.

N A T H A L I E.

serve cher époux , ton invincible foi.
ombattre pour Dieu, Dieu combattra pour toi.

Un fils reçoit vos dons avec tant de foiblesse !
 Et l'offre qu'on lui fait du pouvoir absolu,
 Peut trouver en son sein un cœur irrésolu !

ARBASANE.

D'un sang assez ardent n'allumez point les flammes :
 J'ai tous les sentimens dignes des grandes ames,
 Madame ; & mon nom seul honore assez mon bras
 Grand Roi , par le Démon qui préside aux Etats,
 Par ces soins vigilans qui font fleurir le vôtre ,
 Par le sang de Cyrus , noble source du nôtre ,
 Par l'Ombre d'Hormisdas , par ce bras indomté,
 D'Héraclius encore aujourd'hui redouté ;
 Souffrez-moi pour le trône un mépris salutaire,
 Et sauvez ma vertu de l'amour d'une mere.
 Songez de quels périls vous me faites l'objet ,
 Si votre complaisance approuve son projet.

COSROES.

Vous craignez de régner , faite d'expérience :
 Il y faut de l'ardeur & de la confiance :
 Un sceptre , à le porter , perd beaucoup de son poids :
 Votre règne établi justifiera mon choix.

ARBASANE.

Votre choix va des Grands allumer la vengeance :
 De mon frere avec eux je crains l'intelligence.
 Si les Grands , si le droit , si tout est contre moi ,

Au

Au parti malheureux qui gardera la foi ?
 Par qui l'autorité que vous aurez quittée ,
 Sera-t'elle , en ce trouble , ou crainte , ou respectée ?
 Si pour donner des lois il les faut violer ,
 En m'honorant , Seigneur , craignez de m'immoier.

ROTROI

C O S R O E S.

En vain de Syroës vous redoutez les brigues :
 Des factieux mon ordre a prévenu les ligues.
 Contre un fils téméraire & contre les mutins ,
 Je sçaurai vous défendre , en dépit des Destins.
 Je puis à qui me plaît remettre ma couronne ;
 Et pour toute raison portez-la , je l'ordonne.

V E N C E S L A S.

*Sages remontrances de Venceslas , Roi de Pologne
 à Ladislas son fils.*

TOUTES vos actions démentent votre rang.
 Je n'y vois rien d'auguste & digne de mon sang.
 Je cherche Ladislas , & ne le puis connoître.
 Vous n'avez rien de Roi que le désir de l'être :
 Et ce désir encor , peu discret & trop prompt ,
 En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
 Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage ,
 Et n'osant m'attaquer , vous attaquez mon âge.
 Je suis vieux ; mais un fruit de ma vieille saison ,
 Est d'en posséder mieux la parfaite raison.

ROTROU. Un fils reçoit vos dons avec tant de foiblesse !
Et l'offre qu'on lui fait du pouvoir absolu ,
Peut trouver en son sein un cœur irrésolu !

A R B A S A N E .

D'un sang assez ardent n'allumez point les flammes :
J'ai tous les sentimens dignes des grandes ames ,
Madame ; & mon nom seul honore assez mon bras
Grand Roi , par le Démon qui préside aux Etats ,
Par ces soins vigilans qui font fleurir le vôtre ,
Par le sang de Cyrus , noble source du nôtre ,
Par l'Ombre d'Hormisdas , par ce bras indomté ,
D'Héraclius encore aujourd'hui redouté ,
Souffrez-moi pour le trône un mépris salutaire ,
Et sauvez ma vertu de l'amour d'une mere.
Songez de quels périls vous me faites l'objet ,
Si votre complaisance approuve son projet.

C O S R O E S .

Vous craignez de régner , fâute d'expérience :
Il y faut de l'ardeur & de la confiance :
Un sceptre , à le porter , perd beaucoup de son poids :
Votre règne établi justifiera mon choix.

A R B A S A N E .

Votre choix va des Grands allumer la vengeance :
De mon frere avec eux je crains l'intelligence.
Si les Grands , si le droit , si tout est contre moi ,

Au

Au parti malheureux qui gardera la foi ?

Par qui l'autorité que vous aurez quittée ,

ROTROU

Sera-t'elle, en ce trouble, ou crainte, ou respectée ?

Si pour donner des lois il les faut violer ,

En m'honorant, Seigneur, craignez de m'immoler.

C O S R O E S.

En vain de Syroës vous redoutez les brigues :

Des factieux mon ordre a prévenu les ligues.

Contre un fils téméraire & contre les mutins ,

Je sçaurai vous défendre, en dépit des Destins.

Je puis à qui me plaît remettre ma couronne ;

Et pour toute raison portez-la, je l'ordonne.

V E N C E S L A S.

*Sages remontrances de Venceslas, Roi de Pologne
à Ladislas son fils.*

TOUTES vos actions démentent votre rang.

Je n'y vois rien d'auguste & digne de mon sang.

Je cherche Ladislas, & ne le puis connoître.

Vous n'avez rien de Roi que le désir de l'être :

Et ce désir encor, peu discret & trop prompt,

En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.

Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage,

Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.

Je suis vieux ; mais un fruit de ma vieille saison,

Est d'en posséder mieux la parfaite raison.

ROU.

Régner est un secret dont la haute science,
Ne s'acquiert qu'avec l'âge & par l'expérience.
Un Roi vous semble heureux, & sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition.
Il dispose à son gré des fortunes humaines :
Mais comme les douceurs, en sçavez-vous les
 peines ?

A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets :
Il passe pour cruel, s'il garde la justice ;
S'il est doux, pour timide & partisan du vice :
S'il a l'humeur guerrière, il fait des malheureux ;
Et s'il est pacifique, il n'est pas généreux :
S'il pardonne, il est mou ; s'il se vange, barbare ;
S'il donne, il est prodigue ; & s'il épargne, avare..

Le Duc, par sa faveur vous a blessé les yeux ;
Et parce qu'il m'est cher, il vous est odieux !
Encore est-ce trop peu : votre aveugle colere
Le hait en autrui même, & passe à votre frere !.
Employez, employez de si fiers mouvemens
A combattre l'orgueil des peuples Otthomans :
Renouvellez contre eux nos haines immortelles ;
Et soyez généreux en de justes querelles.
Mais contre votre frere & contre un Favori
Nécessaire à son Roi plus qu'il n'en est chéri ;
Qui seul de tant de bras qu'armoit la Moscovie,
Vient de sauver mon sceptre, & peut-être ma vie ;
Contre eux, contre moi-même armer votre fureur,

C'est un emploi célèbre, & digne d'un grand cœur !.

J'admire cependant qu'un sort inconcevable, ROTRO
Malgré tous vos défauts, vous rende encore aimable.

Vicieux, on vous craint ; mais vous plaisez heureux ;

Et pour vous l'on confond le murmure & les vœux.

Ah ! méritez, mon fils, que cet amour vous dure :

Pour conserver les vœux, étouffez le murmure ;

Et réglez sur les cœurs par un sort dépendant

Plus de votre vertu que de votre ascendant.

Par elle rendez-vous digne du diadème ;

Et pour donner des lois, commencez par vous-même.

Mes Etats, mes sujets, tout fléchira sous vous ;

Et sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.

*Ladislav , condamné à la mort pour avoir tué
son frere , souscrit à son arrêt avec une
résignation magnanime.*

L A D I S L A S.

M'ANNONCEZ-VOUS, mon pere, ou ma mort, ou
ma grace ?

V E N C E S L A S pleurant.

Avecque le dernier de mes embrassemens,

V ij

Recevez de mon cœur les derniers sentimens.

ROU. Mon fils , d'un grand effort vous sentez-vous capable ?

L A D I S L A S.

Oùi , puisque je résiste à l'ennui qui m'accable ;
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

V E N C E S L A S.

Armez-vous de vertu , vous en avez besoin.

L A D I S L A S.

S'il est tems de partir , mon ame est toute prête.

V E N C E S L A S.

L'échafaut l'est aussi , portez-y votre tête.
Plus condamné que vous , mon cœur vous y suivra.
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera.

.
Pour ne vous perdre pas , j'ai long tems combatu ;
Mais , ou l'art de régner n'est plus une vertu ,
Et c'est une chimere aux Rois que la justice ,
Ou régnant , à l'Etat je dois ce sacrifice.

L A D I S L A S.

Et bien , achevez-le : voilà mon col tout prêt.
Le coupable , Seigneur , souscrit à votre arrêt.

Je nem'en défends point , & je ſçai que mes crimes
Vous ont cauſé ſouvent des chagrins légitimes. ROTROND
Je pourrois cependant m'excuser ſur l'erreur
D'un bras qui s'eſt mépris , & crut trop ma fureur.
Ma haine & mon amour ¹ qu'il vouloit ſatisfaire ,
Portoient le coup au Duc , & non pas à mon frere.
Je pourrois ajoûter que ce coup part d'un bras
Dont les premiers efforts ont ſervi vos Etats ,
Et m'ont dans votre Hiſtoire acquis aſſez de place ,
Pour vous devoir parler en ² faveur de ma grace.
Mais je n'ai pas deſſein de prolonger mon ſort :
Vous m'avez condamné , j'ai mérité la mort .

V E N C E S L A S.

Adieu. Sur l'échafaut portez un cœur de Prince :
Et faites-y douter à toute la Province ,
Si né pour commander , & deſtiné ſi haut ,
Vous mourez ſur un trône , ou ſur un échafaut :
Duc , ramenez le Prince.

L A D I S L A S.

O vertu trop ſevere !
Venceſlas vit encore , & je n'ai plus de pere !

¹ Ladislas aimoit la Princeſſe Caſſandre qui ne l'aimoit
moit pas , & qui eſtimoit fort le Duc. De-là ſa haine vio-
lente contre ce Miniſtre qu'il regardoit comme ſon rival.

² En faveur de ma grace , pour dire en ma faveur , eſt
une façon de parler , qu'on ne trouve que dans ROTROND.

ROU. *Vencestas ayant condamné à la mort son fils , comme meurtrier de son frere , ne trouve qu'un moyen pour en révoquer l'arrêt , qui est de se démettre de la Couronne en sa faveur.*

V E N C E S L A S

UNE couronne , Prince ,
 Sous qui j'ai quarante ans régi cette Province ,
 Qui passera sans tache en un règne futur ,
 Et dont tous les brillans ont un éclat si pur ;
 En qui la voix des Grands & le commun suffrage ,
 M'ont des Rois mes ayeux conservé l'héritage ,
 Est l'unique moyen que j'ai pû concevoir ,
 Pour désarmer les lois , & fléchir mon pouvoir.
 L'Etat vous la souhaite , & le peuple m'enseigne ,
 Voulant que vous viviez , qu'il est las que je régne.
 La justice est aux Rois la reine des vertus ,
 Et me vouloir injuste , est ne me vouloir plus :
 Réglez ; après l'Etat j'ai droit de vous élire :
 Réglez , mon fils : servez de pere à votre Empire.
Il lui met la couronne sur la tête.

L A D I S L A S.

Que faites-vous , grand Roi ?

V E N C E S L A S.

M'appeller de ce nom ,
 C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon.
 Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire :

Soyez Roi, Ladislas, & moi je serai pere.
Roi, je n'ai pû des lois souffrir les ennemis ;
Pere, je ne pourrai faire périr mon fils.
Une perte est aisée où l'amour nous convie.
Je ne perdrai qu'un nom, pour sauver une vie.

ROTRAC

.
Le Duc pour récompense exige cette grace :
Le peuple mutiné veut que je vous la fasse :
Jouïssiez-en, mon fils, je ne m'en défends plus ;
Ma seule dignité fondeoit tous mes refus.
Sans peine je descens de ce degré suprême :
J'aime mieux conserver un fils, qu'un diadème.

L A D I S L A S .

Si vous ne pouvez être & mon pere & mon Roi,
Puis-je être votre fils & vous donner la loi ?
Sans peine je renonce à ce degré suprême :
Abandonnez plutôt un fils qu'un diadème.

V E N C E S L A S .

Je n'y prétens plus rien ; ne me le rendez pas :
Qui pardonne à son Roi, puniroit Ladislas ;
Et sans cet ornement feroit tomber sa tête.

L A D I S L A S .

A vos ordres, Seigneur, là voilà toute prête.
Je la conserverai, puisqu'il me la faut ;

~~Le Roi~~ Mais elle régnera pour dispenser vos lois;
Rois Et toujours, quoiqu'elle ose, ou quoiqu'elle pro-
 jette,
 Le diadème au front, sera votre sujette.

Un Solitaire à un Favori:

USURPE le pouvoir suprême,
 Corromps tous les Grands de la Cour;
 Et plus Roi que le Roi lui-même,
 Règne par force ou par amour :
 Je ne te porte point d'envie
 Dans la splendeur où je te voi;
 Et toute obscure qu'est ma vie,
 Je me tiens plus heureux que toi.

N. * *



DE L'ETOILE.

DE L'ETOILLE.



LAUDE DE L'ETOILLE , Seigneur du Sauffay , Parisien , étoit d'une fort ancienne famille , & fils d'un Audiancier à la Chancellerie , à qui on attribué le Journal d'Henri III. Il n'eut point d'autre emploi que les Belles-Lettres ; & quelques Odes & des Stances qu'il fit imprimer dans les Recueils de son tems , n'étoient pas indignes de la place qu'il occupoit à l'Academie Françoisé. On dit que lorsqu'il vouloit travailler de jour , il faisoit fermer les fenêtres de sa chambre , & apporter de la lumiere. On a dit la même chose du GRAND CORNEILLE. Il reprenoit avec sévérité ce qui ne lui plaisoit pas dans les Ouvrages qu'on exposoit à son jugement. On l'accuse même d'avoir fait mourir de douleur un jeune homme qui étoit venu de Languedoc

**E L'E-
DILLE.** avec une Comédie qu'il croyoit être un chef-d'œuvre, où il lui fit remarquer mille défauts. Il étoit homme d'honneur & de vertu ; & supporta avec beaucoup de tranquillité sa mauvaise fortune , causée en partie par un mariage d'inclination qu'il contracta quelques années avant sa mort qui arriva en 1652.

S T A N C E S.

A M. le Cardinal de Richelieu.

RICHELIEU, dont l'esprit plus grand que
l'Univers ,

Fait avec tant d'éclat refleurir cet Empire ;
Je ne demande rien , en vous donnant ces Vers,
Qu'autant de votre tems qu'il en faut pour les lire.

Ceux que vous obligez d'un regard seulement,
De leur plus beau travail ont trop de récompense :
Vos jours sont précieux , & n'ont pas un moment
Qui ne puisse acquérir quelque honneur à la France.

Elle occupe vos soins à reconduire au port
Son navire flottant au milieu de l'orage ,
Et contre qui les vents ont fait un tel effort ,
Que peut-être sans vous il auroit fait naufrage.

Il vous doit son salut ce vaisseau glorieux ,
A qui tant d'ennemis vainement font la guerre ;
Et qui portant un Roi toujours victorieux ,
Porte tous les trésors du Ciel & de la Terre.

DE L
TOIL

Cet Alcide abbattit tous ces monstres d'orgueil ,
Qui tiendront , à leur honte , une place en l'Histoire ;
Et dans l'Isle de Rê , comme dans un cercueil ,
De toute l'Angleterre il enterra la gloire.

Il a bien fait connoître à la Rébellion
Que sa force n'est pas une force mortelle ;
Et l'on n'admire plus le siège d'Ilion ,
Depuis que l'on a vu celui de la Rochelle.

Mais quand de ses beaux faits nous nous entretenons ,
Qui ne dit que vos soins , vos conseils , & vos veilles
Sont les meilleurs soldats , & les plus forts canons
Qui furent employez à toutes ces merveilles ?

Votre esprit plus puissant que le feu ni le fer ,
Vit sans aucune peur cette guerre allumée :
Il veilla sur la terre , il veilla sur la mer ,
Et lui seul anima tout le corps de l'armée.

**DE L'E-
TOILLE.** Il fit heureusement des chaînes de vaisseaux,
Et trouva le secret de captiver Neptune ;
Il combla de rochers les abîmes des eaux ,
Força les élémens , & domta la Fortune.

Mais après des travaux à lasser des Césars ,
Et que l'on doit ranger au nombre des prodiges ,
Les Alpes vous ont vû triompher des hazards ,
Et du grand Annibal retracer les vestiges.

C'est-là qu'on oit * gronder des torrens furieux ,
Capables d'entraîner les plus forts édifices :
C'est-là que tous les monts s'élevent jusqu'aux cieux ,
Et que jusqu'aux enfers vont tous les précipices.

Cependant c'est par vous qu'un honneur immortel
Suivit dans ces deserts nos armes légitimes ;
Et que Suze aujourd'hui n'est qu'un sanglant autel ,
De qui nos ennemis ont été les victimes.

Ces pays de rochers , d'abîmes & de monts ,
Apprirent à la fin à rendre obéissance ;
Et ces nouveaux enfers avec tous leurs démons
D'un Hercule nouveau connurent la puissance.

Il força leurs remparts , il abbattit leurs forts ;
Et fit voir qu'il n'est rien que son bras ne surmonte ;
Le piedmont retentit à la chute des corps ,
Et rougit pour l'Espagne & de sang & de honte.

Lorsque votre valeur conduisoit nos Guerriers
Sur ces monts tout de glace aux dangers de Bel-
lonne ,

DE L'E-
TOILE

Je rêvois sur des monts tout chargez de lauriers ,
Et je vous en cueillois pour faire une couronne.

Mais voyant aujourd'hui cet Art deshonoré ,
Par qui malgré le tems notre nom s'éternise ;
A vous donner des Vers , j'ai toujours différé ,
De peur de vous offrir ce que chacun méprise.

Ceux-ci n'ont rien de beau que leurs naïvetés ,
Et ne vous donnent point de louanges nouvelles ;
Il est de vos vertus comme de ces Beutez
Qu'un simple habillement fait paroître plus belles.

Des merveilles qu'on dit de mon Prince & de
vous.

Je fais dans mes écrits des rapports véritables ;
Et les plus beaux romans doivent être jaloux
D'y voir des vérités plus belles que leurs fables.

Certes la Renommée a vû de tous ses yeux
La gloire que par vous la France a méritée ;
Et pour la publier elle vole en des lieux
Où ses aîles encor ne l'ont jamais portée .

L'Envie a beau sécher de vous voir tant fleurir ,
Et se nourrir du vent d'une injuste espérance ;

On ne peut vous blesser sans nous faire mourir,
 Ce que l'ame est au corps, vous l'êtes à la France.
 E L'E-
 DILLE.

En vain la médifance attaque votre foi,
 Et c'est contre le Ciel que la bouche blasphème :
 Etre votre ennemi, c'est l'être de mon Roi,
 Et l'être de mon Roi, c'est l'être de Dieu même.

L'Ombre d'un grand Capitaine à son fils.

COMME j'ai triomphé, triomphez chaque jour
 Soyez comme j'étois l'Astre de cette Cour :
 A force de vertus faites taire l'Envie :
 Couvrez de vos lauriers le front de votre Roi :
 Pour couronner enfin une si belle vie,
 Soyez aussi vaillant, & plus heureux que moi.

De S. * * *



Le Lit d'Hôtellerie.

SARAZ

SAISI d'un déplaisir extrême,
En rêvant j'attens le matin
Dans un lit où le Sommeil même
Pourroit bien perdre son latin.
Toute la Nature sommeille :
Mais non, j'ai tort ; je m'aperçois
Que dans ce beau lit où je veille
Les puces veillent avec moi.
Le bois de cet antique lit
Est de vieille menuiserie,
Et tout son chevet s'embellit
Des placards d'une Confrairie.
Il est entouré de lambeaux,
Et de grands filers à clairvoye ;
On dit que ce sont des rideaux,
Qui le voudra croire, le croye.

S T A N C E S.*A M. de Charleval,*

MON cher TIRGIS, pourquoi t'étonnes tu
De voir Cloris coquette & coquettee ?
Le siècle en est, & la pauvre vertu
Constance est morte, & n'est pas regrettée.

L'Inde a moins d'or, & moins de perroquets,

— aux génies médiocres & aux plus éclai-
 ZIN. rez ; comme s'il n'eût songé à plaire qu'à
 un seul. Talent rare autant que précieux,
 & dont la Nature n'a pourvû qu'un très-
 petit nombre de personnes dans tous les
 tems. Rien ne prouve davantage la fa-
 cilité de son esprit & son éloquence na-
 turelle , que ce qu'il fit un jour dans un
 voyage où il accompagnoit M. le Prince
 de Conti. Le Maire & les Echevins d'une
 Ville haranguerent ce Prince à la por-
 tiere de son carosse ; le Harangueur de-
 meura court à la seconde période sans
 pouvoir retrouver la suite de son dis-
 cours : SARAZIN sauta aussi-tôt de l'au-
 tre portiere en bas , & s'étant joint à
 celui qui avoit porté la parole , il pour-
 suivit la harangue à peu près en la ma-
 niere qu'elle devoit être conçûe , & il y
 mêla des louanges si plaisantes & si ri-
 dicules , quoique très-sérieuses en appa-
 rence , que le Prince ne pouvoit s'em-
 pêcher de rire. Ce qu'il y eut de plus
 plaisant , c'est que le Maire & les Eche-

vins remerciaient SARAZIN de tout leur cœur de les avoir tirez d'un si mauvais pas , & lui présenterent le vin de la Ville comme à M. le Prince de Conti. Ses Ouvrages sont presque tous differens les uns des autres ; & il semble qu'il n'ait eu dessein que de donner des échantillons de toutes sortes de stiles, soit en Prose, soit en Vers, pour montrer qu'il excelloit en tous également. Il mourut à Pezenas, Ville de Languedoc, à la fin de 1654. âgé d'environ 50 ans, & disgracié de son Maître, pour s'être mêlé d'une affaire qui lui avoit déplû. M^{lle}. de Scuderi & Ménage prirent soin de l'édition de ses Œuvres, & le fameux Pelisson y joignit une excellente Préface. Le même, passant par Pezenas 4 ans après la mort de SARAZIN, se transpotta sur la tombe de son ami, l'arrosa de ses pleurs, fit célébrer un Service pour lui, & lui fonda un Anniversaire, tout Protestant qu'il étoit alors. L'Epitaphe Latine qui suit est de la façon de Ménage.

ZIN.

Dites-toujours, j'aime; c'est chose claire
Que le direz toujours en rougissant.

CHANSON.

PHILIS, vous n'êtes pas trop sage,
Pour marque de ma passion,
De demander mon cœur en gage;
O la mauvaise caution!

Il me semble que je me raille,
Quand je parle d'être constant:
Mon amour est un feu de paille
Qui luit & meurt en un instant.

On m'enchaîne sans résistance,
Mais je romps mes fers aisément;
Et je trouve que la constance
Est une vertu de Roman.

Autre.

DEPUIS que j'ai vû vos beaux yeux,
Philis, je vous cherche en tous lieux;
Absent de vous, ma douleur est extrême;
Pour moi je croi que je vous aime.

Vous me causez mille desirs;
Vous me coûtez mille soupirs;
Je pense à vous beaucoup plus qu'à moi-même;
Que je vous aime.

Le Lit d'Hôtellerie.

SARAZI

SAISI d'un déplaisir extrême,
En rêvant j'attens le matin
Dans un lit où le Sommeil même
Pourroit bien perdre son latin.
Toute la Nature sommeille :
Mais non, j'ai tort ; je m'aperçois
Que dans ce beau lit où je veille
Les puces veillent avec moi.
Le bois de cet antique lit
Est de vieille menuiserie,
Et tout son chevet s'embellit
Des placards d'une Confrairie.
Il est entouré de lambeaux,
Et de grands filers à clairvoye ;
On dit que ce sont des rideaux,
Qui le voudra croire, le croye.

S T A N C E S.*A M. de Charleval.*

MON cher TIRCIS, pourquoi t'étonnes tu
De voir Cloris coquette & coquettee ?
Le siècle en est, & la pauvre vertu
Constance est morte, & n'est pas regrettée.

L'Inde a moins d'or, & moins de perroquets,

AZIN.

Que Paris n'a de coquets & coquetes :
 La mode en est, & jusqu'à nos laquais,
 Qui sont trompez, & trompent les soubrettes.

Êe croirois-tu ? cette prude Beauté
 Que dans les Vers Homere a tant chantée,
 De cent Galans & l'hiver & l'été,
 Pendant vingt ans fut toujours coquetée.

Etonne-toi maintenant que Cloris
 D'un seul ami ne soit pas satisfaite,
 Puisqu'elle est femme, & femme de Paris,
 Ce qui s'appelle en bon françois coquette.

Ton bel esprit, ta grace, tes beaux Vers,
 Charms des cœurs, délices de la France,
 Mériteroient en un tems moins pervers
 Beaucoup d'amour & beaucoup de constance.

Mais toutefois pour ne te point flatter,
 Il faut enfin que je dise à l'oreille,
 Tu ne fais rien partout que coqueter,
 Et ta Cloris te traite à la pareille.

La Seine parlant à la Fontaine de Forges.

VRAIMENT je vous trouve bien vaine
 De me débaucher mes Beutez ;

Sous prétexte de leurs fantez ,
Petite Nymphé de Fontaine.

SARAZIN

Sçavez-vous que je suis la Seine
Qui porte des bâtons flotez ,
Dont ceux qui me font de la peine
Peuvent être très-bien frôtez ?

Je sçai bien que vous vous vantez
Que vous êtes eau minérale ,
Et que vos rares qualitez
Vous peuvent rendre mon égale.

Mais, petite Nymphé de bale ,
Vous feriez bien mieux , entre nous ,
Sans me vouloir traiter d'égale ,
De vous taire & de filer doux.

Car si quelque jour contre vous
Ma colere étoit débordée ,
Les premiers flots de mon courroux
Vous auroient bien-tôt inondée.

Contentez-vous d'être grondée ,
Et faites-en votre profit ,
Sans que je sois enfin forcée
Pour vous perdre à quitter le lit.

Certes j'en aurois du dépit ;

RAZIN.

Car enfin il faut que l'on-die *
Que qui boit de vos eaux guérit,
Quand il les boit sans maladie.

O la cure heureuse & hardie,
De remettre un homme en santé,
Quand pendant le tems de sa vie
Il ne s'est jamais mal porté !..

Hola , Seine , me dira-t'on ,
Pourquoi faire tant de menaces ,
Et lever si haut le menton ,
Vous de qui les eaux sont si basses ?

A quoi bon toutes ces grimaces ?
Demandez ce qu'il vous plaira ,
Et pour avoir vos bonnes graces ,
La Fontaine y satisfera. .

Nymphes , je veux donc sans réplique
Que l'on me rende promptement
La divine mélancolique ,
Qui de mes bords est l'ornement.

Philis est son nom de romant ,
Je fouhaite encor avec elle
Caliste objet rare & charmant ,
Sa compagne chere & fidelle. .

Leur

Leur haleine est de fleur d'orange,
Leur teint de roses & de lys :
Caliste chante comme un Ange,
Mais non pas si bien que Philis.

SARAZIN.

Leurs esprits sont beaux & polis,
Mais leur humeur est rigoureuse
Pour ces gens qui font les jolis,
Et jettent l'œillade amoureuse.

Caliste est fort grande rieuse,
Ses dents en sont cause, je croi.
Philis est fort grande rêveuse,
Je ne sçaurois dire pourquoi.

Quand je les montrerois au doit,
Vous seroient-elles mieux connues ?
Maintenant renvoyez-les-moi,
Elles feront les bien venues.

Ainsi puisse tomber des nuës
Tant d'eau dans vos petites eaux,
Qu'étant rivières devenues,
Partout elles portent bateaux.

Que les saules & les roseaux
Vous servent toujours de ceinture,
Et que le doux chant des oiseaux
Soit moins doux que votre murmure.

J'ai regret qu'ils ne soient plus beau

Ce sont pour vous des fruits nouv
Je vois bien que cela vous tente ;
Vous mangez peu de ces morceaux
Adieu , je suis votre servante.

G L O S E.

A M. ESPRIT, *sur le Sonnet* ¹ *de Benfè*

MONSIEUR ESPRIT, de l'Orate
Vous agissez en homme saint
De couronner avecque gloire
» Job de mille tourmens atteint.

L'Ombre de Voiture en fait brui
Et s'étant enfin résoluë
De vous aller voir cette nuit ,
» Vous rendra sa douleur connuë.

C'est une assez fâcheuse vûë
La nuit qu'une Ombre qui se plaint :

Votre esprit craint cette venue ,
» Et raisonnablement il craint.

SARAZI

Pour l'appaiser , d'un ton fort doux
Dites , j'ai fait une bévûe ;
Et je vous conjure à genoux
» Que vous n'en soyez point émuë.

Mettez , mettez votre bonnet ,
Répondra l'Ombre , & sans berluë
Examinez ce beau Sonnet ,
» Vous verrez sa misere nuë.

Diriez-vous , voyant Job malade ,
Et Benferade en son beau teint ,
Ces Vers sont faits pour Benferade ,
» Il s'est lui-même ici dépeint.

Quoi ? vous tremblez , Monsieur ESPRIT ,
Avez-vous peur que je vous tuë ?
De Voiture qui vous chérit
» Accoutumez-vous à la vûë.

Qu'ai-je dit qui vous peut surprendre ,
Et faire pâlir votre teint ?
Et que deviez-vous moins attendre
» D'un homme qui souffre & se plaint ?

Un Auteur qui dans son écrit
Comme moi reçoit une offense ,

Y ij

LIN.

Souffre plus que Job ne souffrit,
 » Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances.

Avec mes Vers une autre fois
 Ne mettez plus dans vos balances
 Des Vers, où sur des palefrois
 » On voit aller des patiences.

L'Herry, le Roi des gens qu'on lie,
 En son tems auroit dit cela :
 Ne poussez pas votre folie
 » Plus loin que la sienne n'alla.

Alors l'Ombre vous quittera
 Pour aller voir tous vos semblables ;
 Et puis chaque Job vous dira
 » S'il souffrit des maux incroyables.

A propos, hier au Parnasse
 Des Sonnets Phébus se mêla ;
 Et l'on dit que de bonne grace
 » Il s'en plaignit, il en parla.

J'aime les Vers des Uranins,
 Dit-il, mais je me donne aux Diables,
 Si pour les Vers des Jobelins
 » J'en connois de plus misérables.



S T A N C E S.

SARAZI

VOICI les lieux charmans où l'Amour couronna

Par les mains de Philis le bienheureux Cyrene ;
Mais l'aimable Philis qui les abandonna ,
A rendu ces beaux lieux les témoins de sa peine.

Ces bois & ces jardins , & ces prez & ces eaux ,
Et ces plaisans vallons , & ces noirs précipices ,
Seuls confidens des pleurs qu'il verse à grands ruiffeaux ,
L'ont été mille fois de ses chastes délices.

Le Soleil mille fois l'a vû dès le matin ,
Tantôt avec Philis danfant sur la fougere ;
Tantôt se reposant sur des fleurs de jasmin ,
Dont la blancheur cédoit au teint de sa Bergere.

Sur ces lits parfumez , mille fois les Zéphirs
Trouvant près du Pasteur son Amante ravie ,
Ont porté jusqu'au ciel leurs amoureux soupirs ,
Et mille fois les Dieux en ont eu de l'envie.

Cyrene maintenant accablé de souci ,
Voyant tous ces beaux lieux touchez de sa misère ,
Leur dit en soupirant , Philis n'est plus ici ,
Et sans elle , beaux lieux , vous ne me sçauriez
plaire .

Et lorsque l'Aurore éveillée ,
 Des perles d'Orient a la terre émaillée ,
 L'on y voit sur les côteaùx
 Bondir de toutes parts les innocens troupeaux
 Suivant les petites Bergeres
 Qui chantent en mille façons ,
 Pendant que les Bergers, sautant sur les fougex
 D'une flute rustique imitent leurs chansons.

Vous parlerai-je des Napées ,
 Qui sans cesse sont occupées
 A parer les Amours de guirlandes de fleurs ?
 Et des Nayades vagabondes
 Qui fuyant le Soleil & ses vives ardeurs ,
 Se baignent sous les ondes ,
 A l'ombre des roseaux ,
 Et des saules épais qui couronnent leurs eaux ?

Ainsi, Madame, ni Paris ,
 Ni Cloris ,
 (Quoique Paris & Cloris soient aimables
 Ne nous retireroient jamais
 De ces lieux agréables ,
 Dont votre seule absence a pû troubler la paix.

Mais le désir de vous revoir
 Fait que pour ces beaux lieux nous avons m
 d'estime.

Et soit que le Soleil paroisse ou se retire ,

Chacun en ce lieu vous desire.

Aussi votre absence , à vrai dire ,

Trouble tout le contentement

De l'incomparable ANNE , & de l'illustre ARMAND.

SARAZIN.

Dans leurs entretiens votre Altesse a sa place.

Ils vantent tour à tour votre air & votre grace..

Le chapitre de votre esprit

Epuise toutes leurs louanges :

Sur ce chapitre chacun dit

Que vous êtes égale aux Anges.

On admire sa netteté ,

Sa force, sa vivacité ,

Et certaine naïveté ,

Qui le rend toujours agréable ;

Et qui semble facile & n'est point imitable.

Ainsi parmi ces bois , que les plus longs hivers

Ont laissé toujours verds ;

Ainsi près du Marin , dont l'onde

Et murmurante & vagabonde ,

Semble avecque regret abandonner ces lieux ,

Dignes d'être habitez des Dieux ;

Ainsi dans ce palais de structure superbe ,

Chacun s'écrie avec MALHERBE ,

Qu'il est vrai que ces lieux ont d'aimables appas ;

Mais que l'on n'y voit rien ne vous y voyant pas .

ZIN.

Jupiter même en mille lieux
En a fait plaisamment la bête.

Achille beau comme le jour,
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf mois pour son amour
Comme un enfant pour sa poupée.

O Dieux ! que Renaud me plaisoit !
Dieux ! qu'Armide avoit bonne grace !
Le Tasse s'en scandalisoit ;
Mais je suis serviteur au Tasse.

Et nos Seigneurs les Amadis
Dont la Cour fut si triomphante ,
Et qui tant jouèrent jadis ,
Furent-ils jamais sans Infante ? .

Cependant fais qu'en de beaux Vers
La plus galante renommée
Débite par tout l'Univers
Les graces de ta Bien-aimée . .

A chanter un si digne choix ,
J'emploierois volontiers ma vie ;
Mais je n'ai qu'un fillet de voix ,
Et ne chante que pour Silvie.

La Souris.

PUISQUE vous m'avez demandé
(Cela s'appelle commandé)

Ici tous les Baillifs, Procureurs & Prevôts,
Suivis de leurs petits suppôts,
Chargez de pains & de bouteilles,
Font des harangues sans pareilles,
Toutes hors de propos ;
Si bien qu'il vaudroit mieux écouter des cor-
neilles,
Que ces persécuteurs d'oreilles,
Qui sont, sans en excepter un ,
Les plus grands ennemis du pauvre sens commun..

SARAZI

Quand ces gens se sont retirez ,
Car sur la fin du jour le voisin se retire ,
On va chercher le frais de l'ombre & du Zephire
Dans les lieux les plus égarez.
On goûte le repos des routes reculées ;
On roule au petit pas sous de sombres allées ;
On s'enfonce au plus creux des bois ;
On rêve sur les bords de l'onde ;
On y lit des Romans, on exerce sa voix ;
La liberté bannit toutes les lois ,
Et le caprice seul y règle tout le monde.

Si le jour fait place à la nuit ,
On voit danser sous les feuillées ,
A la simple clarté de la Lune qui luit ,
Mille Nymphes deshabillées ;
Qu'au travers des buissons le Faune amoureux suit.

Où de crainte que la Justice
 Ne le fît traîner au supplice ,
 Ce faux rusé se vint aussi
 Loger proche de la Merci ,
 Afin que merci lui fût faite ,
 Si l'on découvroit sa cachette-
 Dans le logis qu'il habitoit ,
 Une jeune Souris étoit ,
 Qui voyant dégoûter les flèches
 Dont il fait de sanglantes brèches
 Au cœur de ceux qu'il sçait domter ,
 Aussi-tôt en voulut tâter ;
 Car de ces fortes de viandes
 Les Souris sont toujours friandes :
 Si qu'à l'instant en tapinois ,
 S'étant glissée en son carquois ,
 De ses traits elle fut picquée ,
 Et des vieilles Souris mocquée ,
 Dont bien jura de se venger ;
 Et soudain se mit à ronger ,
 Comme une petite perduë ,
 La corde en l'arc d'Amour tenduë ,
 Et fit tant qu'elle la mangea.
 Cupidon de cordes changea ;
 La Souris sans miséricorde
 Rongea cette seconde corde :
 Ainsi la Souris & l'Amour
 Jouant aux barres tour à tour ,

Que ce désir a de pouvoir !
Qu'il est grand ! qu'il est légitime !
Puisqu'en vous revoyant on voit en un tableau,
Tout ce que l'Univers a de bon & de beau.

SARAZI

O D E.

A M. le Duc d'Anguien. ¹

GRAND Duc, qui d'Amour & de Mars
Portes le cœur & le visage ;
Digne qu'au trône des Césars
T'élève ton noblé courage :

ANGUIEN, délices de la Cour ,
Sur ton front éclatant de gloire
Viens mêler le myrthe d'Amour
A la palme de la Victoire..

Ne crains pas de montrer au jour
L'excès du beau feu qui te brûle :
Ne sçais-tu pas bien que l'amour
A fait un des travaux d'Hercule ?

Toujours les Héros & les Dieux
Ont eu quelques Amours en tête ;

¹ Louis II. surnommé depuis à si juste titre le *Grand Condé*, porta le nom d'*Anguien* jusqu'à la mort d'Henri II. son pere.

 AZIN.

De chats & de Cypre & d'Espagne,
 De chats sauvages, de matous;
 Bouchèrent jusqu'aux moindres trous;
 Où les souris ont leurs tanières,
 Tendirent mille souricières,
 Semerent de la mort aux rats,
 Remplirent d'eau bassins & plats.
 Mais tout cela fut inutile,
 D'autant que la Souris habile,
 Qui sçut pourveoir de son côté,
 Se jeta pour sa sécurité
 (N'osant plus tenir la campagne)
 Dans un cabinet d'Allemagne,
 Ayant en cette occasion
 Fait une ample provision
 De confitures, de pommades,
 De citrons doux, de marmelades;
 Qu'elle boiroit & mangeroit
 Tant que le siège dureroit.
 De ce fort la souris hardie
 Incessamment faisoit sortie
 Par chemins aux chats inconnus,
 Donnant au quartier de Venus,
 Malgré sentinelles & gardes,
 Lui gâtant ses plus belles hardes,
 Renversant & poudres & fards,
 Et rongéant les poulets de Mars;
 Et de l'Amour gâtant la flèche.

Que j'inventasse quelque chose
Sur le nom que l'on vous impose,
Depuis quelques jours de Souris ,
Voici ce que j'ai fait , Cloris.

SARAZI

L'un aime un chat , l'autre une chate ,
L'autre un chien qui donne la pate ;
L'autre une guenon qui boñdit ;
L'autre un perroquet qui médit ;
Moi j'aime une Souris si belle ,
Qu'au monde il n'en est point de telle :
Aussi Mesdames les Souris ,
Vont chantant tout haut dans Paris ,
Qu'elle seroit leur Souverainé ,
Si Souris avoit une Reine ,
Quoique de Souris parle assez
L'Histoire des siècles passez.
Mais comment donc se peut-il faire
(Car cela n'est pas ordinaire)
Que vous aimiez une Souris
Plus que les Dames de Paris ?
Si quelqu'un fait cette demande ,
La difficulté n'est pas grande ;
Il faut qu'il lise seulement ,
Et puis il apprendra comment.

L'Amour plus fort que cent Alcides ,
Ayant fait cent mille homicides ,
Vint appréhendant d'être pris ,
Se réfugier à Paris ,

RAZIN.

Le cerf se cachoit de la biche ,

.

Le moineau sa femme laissoit ,

L'ormeau ne souffroit plus la vign

Et trouvoit le lierre indigne

D'embrasser ses dignes rameaux :

Tous les poissons dessous les eaux

Se haïssoient comme la peste ;

Quand dans la demeure céleste

Le grand Jupiter se troubla ;

La Troupe des Dieux s'assembla ,

Et leur faisant voir ce desordre ,

Tel qu'un aveugle y pouvoit mord

Le monde , dit-il , a besoin

Qu'Amour en reprenne le soin ;

Et c'est fait de Dame Nature ,

Si cette guerre encore dure ,

Guerre faite mal à propos.

L'Amour nous tira du cahos ,

Il pourroit bien nous y remettre ,

Mais il ne le faut pas permettre :

Il faut tous aller à Paris ,

Pour traiter avec la Souris

Une paix qui soit assurée ,

Et d'une éternelle durée.

Ainsi fut fait , ainsi fut dit.

Leur Troupe à Paris descendir ,

Où pendant trêves obtenues

Se trouverent une semaine
Tous deux en une égale peine ,
La Souris à cordes ronger ,
Et l'Amour à cordes changer.

SARAZZ

Mais la partie étant mal faite ,
La Souris colere & fuette
Enfin emporta le dessus.
L'Amour de cordes n'ayant plus ,
Courut au Marais vers sa mere
En pleurant lui conter l'affaire.
Venus le prit & le baïsa ,
Et de pois sucrez l'appaisa.
Tais-toi , tais-toi , mon fils , dit-elle ;
Ne me tiens ni bonne ni belle ,
Si bien-tôt nous ne nous vengeons.

¹ Lors fit atteler ses pigeons ,
Qui furent en moins d'un quart-d'heure
Où la jeune Souris demeure.
Elle sur ses gardes étoit ,
Car du fait elle se doutoit.
Et toujours se tenoit allerte.
L'Amour avoit juré sa perte ,
Comme aussi sa mere Venus ,
Qui si-tôt qu'ils furent venus ,
Mirent une armée en campagne

Lors pour alors , sur le champ.

Z iij

LAZIN.

Ni par ses flèches offensée ;
Et de ceci sont convenus ,
La Souris, Amour & Venus.

Ainsi donc la paix arrêtée ,
Par le grand Jupiter traitée ,
Toutes choses allerent mieux.
Les Dieux retournerent aux cieux ,
L'Amour & la fille de l'Onde ,
Remirent l'ordre dans le monde.
La Souris par ses yeux charmans ,
Sans les aimer fit mille Amans.
Parmi ces Amans on me compte ;
C'est pourquoi je n'ai point de honte
D'aimer une femme souris
Plus que les Dames de Paris.

Dans cette histoire véritable ,
Qui n'est ni mensonge, ni fable ,
Vous pouvez voir, belle Cloris ,
Que vous n'êtes qu'une Souris ;
Ainsi, quoiqu'on vous nomme un Ange,
Gardez que le chat ne vous mange.

O D E

Sur la Bataille de Lens.

¹ QUITTE promptement l'armée
De l'invincible Condé,

¹ Cette Ode est de la plus haute & de la plus noble Poësie. Le dessein en est d'autant plus ingénieux, que

Tantôt elle arrachoit la mèche,
Ou la cire de son flambeau,
Ou les cordons de son bandeau,
Ou quelque plume de ses aîles ;
Et faisoit des choses si belles,
Que Dame Venus & son fils
Etoient prêts d'être déconfits.
Car même les chars volontaires
Ne faisant pas là leurs affaires,
Pour subsister se débandoient ;
Souricières se détendoient,
L'eau des bassins étoit jettée,
Et la mort aux rats éventée,
Dont de dépit Amour crevoit ;
Pourtant le siège il ne levoit,
Voulant pousser à bout l'affaire ;
Encor que ni lui, ni sa mere,
Ne sçûssent à quel jeu jouer,
Ni plus à quel Saint se vouïer.
Cependant la machine ronde,
Qu'en prose on appelle le Monde,
Qui par amour seul se maintient,
Et que le seul Amour soutient,
Des soins de l'Amour délaissée,
S'en alloit bien-tôt renversée.
Les élémens n'agissoient plus,
L'onde & les vents étoient perclus ;
La terre demeuroit en friche ;

SARAZIN.

ARAZIN.

Mille effroyables rochers ;
Et sa gloire est parvenue
Jusqu'à la terre inconnue
Aux plus hazardeux Nochers.

Au récit de la vaillance
D'un Prince si redouté,
Dans le Serrail de Byfance
Le Turc est épouvanté :
L'ame de frayeur saisie ,
Aux derniers lieux de l'Asie
Il songe à se retirer ;
Et les troupes sanguinaires
De ses nombreux Janissaires
Ne sçauroient le rassurer.

Le redoutable Sarmate ,
Averti de son effroi ,
Pour le terrasser se flatte
De voir mon Prince son Roi :
Il s'arme pour cette guerre
D'un arc & d'un cimeterre ,
Prévoyant que le Destin ,
Lassé d'un Tiran barbare ,
Au vaillant Bourbon prépare
Le trône de Constantin.

Mais célébrons cette palme
Qui nous invite à chanter ;

Par allées & par venuës,
Ils conclurent la paix, ainsi
Qu'on voit par ces articles-ci.

Nous la Souris faisons promesse
De tenir Venus pour Déesse,
Et de reconnoître en tout lieu
L'Amour son enfant pour un Dieu,
Comme à tels de leur rendre hommage,
Et ne leur faire aucun dommage.

Aussi nous Venus & l'Amour
Pardonnons tout jusqu'à ce jour,
Déclarons la Souris sans blâme,
Lui donnons figure de femme,
Pour la garantir de tous chats
Quoique femme elle ne soit pas,
Et qu'elle soit en sa nature
Souris sous une autre figure.
Cupidon en particulier
Montrant qu'il veut tout oublier,
Veut que sous ce nouveau visage
La Souris ait cet avantage,
Que ses yeux gagnent mille cœurs,
Et soient partout nommez vainqueurs.
De plus il s'oblige à souscrire,
Que quand la Souris voudra dire,
Pour tuer ceux qu'il lui plaira,
Amour tire, Amour tirera,
Sans qu'elle puisse être blessée,

SARAZIN.

AZIN.

Avec plus d'heur qu'Alexandre,
Et de vertu que César.

Ce Prince marche à la tête
Des corps les plus avancez,
Et méprise la tempête
De cent canons courroucez :
Le laurier qui l'environne,
D'une immortelle couronne,
Brave la foudre & le fer ;
Et quand ce Héros s'expose ,
Il ne peut craindre autre chose
Que de ne pas triompher.

D'une cuirasse éprouvée
Il prend le corps seulement ;
Sa valeur dessus gravée
Lui sert encor d'ornement.
On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroi , Norlingue , Fribourg ,
La prise de mainte Ville ,
Dunkerque , Ypres , Thionville ,
Wormes , Spire , & Philisbourg.

Il monte un cheval superbe ,
Qui furieux aux combats ,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas :

Glorieuse Renommée ,
Qui l'as toujours secondé :
Passe d'une aîle légère
De l'un à l'autre hémisphère ,
Et sur la terre & les flots ,
Dis de ce Prince indomtable ,
Que l'Histoire, ni la Fable ,
N'ont point de plus grand Héros.

SARAZIN.

Dis qu'en sa dernière guerre ,
Sur les campagnes de Lens ,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolens.
Mais quoi ? de cette victoire
Déjà le bruit & la gloire
Ont étonné l'Univers ;
Et pour ces grandes nouvelles
Tes paroles , ni tes aîles
N'ont point attendu mes Vers.

Des flots paresseux de l'Ourse ,
Jusques au brûlant climat
Où le Nil cache sa source ,
L'on vante ce grand combat :
On le vante où le Caucase
Aux cieux présente pour base

Il y trouve moyen en célébrant la victoire que son Hé-
renporta à la bataille de Lens, de parler de toutes ses
conquêtes, qu'il feint être ciselées sur la cuirasse de
grand Prince,

CHANT
XXIX.

Déjà l'une & l'autre armée
S'attachent avec fureur ;
La poussière & la fumée
Forment la nuit & l'honneur :
Les escadrons s'entrepercent ,
Les bataillons se traversent ,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manières ;
Et les prochaines rivières
Roulent des ondes de sang.

Condé lance cetre foudre ,
Qui pour affermir son Roi
Fit trébucher sur la poudre
Les Espagnols à Rocroi :
Avec lui vont la Victoire ,
L'Honneur , la Valeur , la Gloire ;
La fiere Bellone & Mars
Font passage à cet Alcide ;
Et Pallas de son Egide
Le couvre dans les hazards.

Dans l'effroyable rûrie ,
Son cheval a succombé ;
Un cheval de Barbarie
Est encor sous lui tombé :
Cependant rien ne le lasse ;
Il n'est rien qu'il ne terrasse ;

Partout la Nature calme
S'apprête à nous écouter ;
Tous les vents ont fait silence ;
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux ,
On n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage ,
Ni le murmure des eaux.

SARAZIN.

Déjà par toute la plaine
On dépouilloit les guérêts ;
Déjà la grange étoit pleine
Des richesses de Cérès ;
Quand de colere animées ,
Les deux puissantes armées
Des François & des Flamans ,
Se joignirent , s'attaquèrent ,
Avec fureur se chocquèrent ,
Sur les campagnes de Lens.

Sous le harnois le plus riche
Que Vulcain ait inventé ,
L'orgueilleux Prince d'Autriche ,
Marche au combat souhaité :
Contre lui Condé s'avance ,
Condé, de qui la vaillance
A mérité le nectar ;
Et qui seul peut entreprendre

RAZIN.

Deux taureaux pleins de courage,
Combattent pour leurs amours;
Le vaincu prenant la fuite,
Se dérobe à la poursuite
De son superbe vainqueur,
Qui dans la vaste prairie
Mugissant avec furie,
Le chasse, & glace son cœur.

Ainsi Lupold plein de honte,
Et déplorant son malheur,
De mon Prince qui le domte
Fuit la fatale valeur :
Avec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie ;
Bec, en ce funeste état,
Abhorre sa destinée ;
Bec, dont l'audace obstinée
Mena Lupold au combat.

Ce nouveau fils de la Terre ;
Géant plus audacieux
Que ses freres, qu'un tonnerre
Fit jadis tomber des cieux,
Croyant aller à la gloire
D'une facile victoire,
Méprisoit nos combattans ;
Et son orgueil ridicule ,

Il rompt mille bataillons ;
Et les piques hérissées ,
Sont devant lui renversées
Comme les bleds des fillons.

SARAZI

Les secousses de la terre
Qui font crouler les rochers ,
L'horrible feu du tonnerre
Qui renverse les clochers ,
Le bruit & la violence
D'un noir torrent qui s'élance ,
Et submerge , débordé ,
Les troupeaux & les villages ,
Ne font que foibles images
De la force de Condé.

Lassé de la mort vulgaire
D'une foule de soldats ,
Il cherche dans sa colere
De quoi signaler son bras :
L'Archiduc est la victime
Qui d'un laurier légitime
Le peut orner dignement ;
Il l'appelle , il le menace ,
Mais Lupold quitte la plate ,
Et tremble d'étonnement.

Comme dans le gras herbage
Où la Dive étend son cours ,

A a ij

ARAZIN.

Il est lui-même domté ;
 Et tel qu'un autre Typhée ,
 Dont l'audace est étouffée
 Par les monts Siciliens ,
 Seul au milieu de la plaine ,
 Privé de force & d'haleine ,
 Il tombe sous nos liens-

Ce Guerrier hautain & brave
 Ne peut fléchir son grand cœur ,
 A suivre comme un esclave
 Le triomphe du Vainqueur :
 Son sang qui teint son armure ,
 D'une profonde blessure ,
 A grands flots sort de son flanc ;
 Sa face devient affreuse ,
 Et son ame furieuse
 S'enfuit avecque son sang ;

De son armure étoffée
 D'or & de pierres de prix ,
 Mon Prince dresse un trophée
 Au fier Amant de Cypris :
 A l'entour sont entassées
 Les dépouilles amassées ,
 Les harnois, les étendards ,
 Les tambours, les banderoles ,
 Et l'on y lit ces paroles ,
 CONDE' LES CONSACRE A MAR

Ignoroit que notre Hercule
Sçavoit vaincre les Titans.

SARAZIN.

Enyvré de l'espérance
De vaines prospéritez ,
Il domtoit déjà la France ,
Et désoloit nos citez :
Au bruit de cette tempête ,
L'Espagne levant la tête ,
Attendoit ses conquérans ,
Et les troupes bazanées
Alloient des hauts Pyrenées .
Tomber comme des torrens.

Il voit les campagnes teintes
Du sang des siens terrassez ;
Il entend les tristes plaintes .
Des mourans & des bleffez :
Partout ses soldats sans armes ,
Se prosternent avec larmes
Aux pieds du victorieux ;
Partout ils sont en déroute ;
Le cruel frémit & doute
S'il en doit croire ses yeux.

Il marche ardent au carnage ,
Comme un lion irrité ,
Mais que lui sert tant de rage ?

TRISTAN.


FRANÇOIS TRISTAN LHERMITTE, né au Château de
 liers dans la Province
 Marche en Auvergne
 rendoit descendre de Tristan l'Her
 qui étoit Grand Prevôt de Louis
 son compere. Il entra d'abord au
 de Gaston d'Orléans, en qualité de
 ce Prince le gratifia ensuite d'une
 de Gentilhomme ordinaire de sa M
 Nous avons de lui trois volumes de
 fies Françoises , un volume de let
 quelques autres Ouvrages.. Mais le
 ces qui ont donné le plus d'éclat au
 de TRISTAN dans le monde , son
 Tragedies , & surtout celle de Mari

le Théâtre, on n'en a point encore vû TRISTAN.
où les ressorts qui remuent le cœur hu-
main , soient employez avec plus d'art ,
ni où toutes les différentes faces que peut
recevoir une passion démesurée , soient
mises dans un plus grand jour , & ex-
primées d'une maniere plus propre à in-
spirer la terreur & la pitié , qui font le
premier mobile de la Tragedie. * Mon-
dory , célèbre Acteur de ce tems-là , fit
de tels efforts pour représenter le per-
sonnage d'Hérode , qu'il lui en coûta la
vie. TRISTAN demandant un jour que
l'on jouât sa Piece : *Vous voudriez , je
pense , Monsieur , lui répondit un Comé-
dien , qu'il mourût toutes les semaines un
Mondory à votre service..* Tous les beaux
esprits de son tems l'ont estimé , & on
fera toujours surpris que le Cardinal de
Richelieu qui avoit une considération si
particuliere pour les gens de Lettres , ne

* Voyez la Préface que M. Rousseau a mise à la tête
de son édition de *Mariamne* , faite à Amsterdam en 1733.

~~Il~~ lui ait jamais fait de bien. Il fut reçu à
ISTAN. l'Académie Françoisé en 1649. & mourut
pulmonique à l'Hôtel de Guise le 7
Septembre 1655. Sa mort fut fort chrétienne.
Il ne voulut point être visité de
ses Amis, & il les oublia tous pour ne
s'occuper que de Dieu seul dans les derniers
jours de sa maladie.

Epitaphe que l'Auteur se fit à lui-même.

EBLOUI de l'éclat de la grandeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur :
Je me vis toujours pauvre, ¹ & tâchai de paroître ;
Je vêquis dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon Maître.

Epitaphe d'un petit chien.

Cy gît un chien qui par nature,

¹ Par une double raison. L'Auteur joignoit à un revenu fort mince une passion furieuse pour le jeu où il perdit en une seule nuit mille pistoles qu'il avoit reçues en pur don. Combien de Sçavans & de beaux Esprits se sont plaints dans tous les tems de leur mauvaise fortune, qui, s'ils s'étoient fait justice à eux-mêmes, en auroient plutôt accusé leur conduite, que l'ingratitude ou l'indifférence du siècle à leur égard !

Sçavoit discerner sagement
Durant la nuit la plus obscure
Le voleur d'avecque l'Amant.
Sa discrete fidélité
Fit qu'avec beaucoup de tendresse,
A sa mort il fut regretté
De son maître & de sa maîtresse.

TRISTAN

Sur la chronologie de M. de la Peyre.

LA PEYRE voulant remonter
De ce tems jusqu'au premier âge,
N'a point d'Auteur à nous citer,
Qui vaille son seul témoignage:
Les bonnes mœurs, la piété,
Et l'amour de la vérité
Jointes à la science profonde;
L'honneur & la franchise encor,
Le font connoître à tout le monde
Pour un homme du siècle d'or.

S O N N E T.

Sur les miseres de l'Homme. 1

ENIR à la clarté sans force & sans adresse;

1 Ce Sonnet paroît avoir servi de canevas aux belles
nces que M. Rousseau a faites sur le même sujet, &
nt voici la premiere:

STAN. Et n'ayant fait long tems que dormir & manger ;
Souffrir mille rigueurs d'un secours étranger ,
Pour quitter l'ignorance en quittant la foiblesse.

Après servir long tems une ingratitude Maîtresse ,
Qu'on ne peut acquérir , qu'on ne peut obliger ;
Ou qui d'un naturel inconstant & léger ,
Donne fort peu de joye , & beaucoup de tristesse.

Cabaler à la Cour ; puis devenu grison ,
Loin du monde & du bruit , attendre en sa maison
Ce qu'ont nos derniers ans de maux inévitables :

Tel est le sort de l'homme. O misérable sort !
Tous ces attachemens sont-ils considérables ,
Pour aimer tant la vie , & craindre tant la mort ?

Sur un Testament fait en sa faveur.

DU PORT à l'aimer me convie ,
Et proteste assez hautement ,
Que pour me procurer les douceurs de la vie
Il m'a mis dans son testament :
Mais je me trouve sur mon livre
Plus vieux de quinze ans que DU PORT :
O que j'aurai de biens pour vivre ,
Quinze ou vingt ans après ma mort !

*Que l'Homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire il pleure , il crie ;
Et semble prévoir ses malheurs.*

Sur une fâcheuse absence.

TRIST.

ANAXANDRE en partant me fit une promesse ,
Qu'avant que le Printems se couronnât de fleurs ,
Il viendrait par sa joye adoucir ma tristesse ,
Et pousser des soupirs qui sécheroient mes pleurs.
Roses de ce verger , qui vous montrez si vives ,
Vous paroissez trop tôt pour mon contentement :

Ah ! que n'êtes-vous plus tardives !
Que ne respectez-vous la foi de mon Amant !

ENDROITS CHOISIS DE MARIAMNE.

HERODE s'éveillant en sursaut.

FANTÔME injurieux , qui troubles mon-repos ,
Ne renouvelle plus tes insolens propos :
Va dans l'ombre éternelle , Ombre pleine d'envie ,
Et ne te mêle pas de censurer ma vie.
Je suis assez sçavant en l'art de bien regner ,
Sans que ton vain courroux me le vienne enseigner.
Et j'ai trop sûrement affermi mon Empire ,
Pour craindre les malheurs que tu me viens prédire :
Je donnerai bon ordre à tous les accidens ,
Qui n'étant point prévûs , perdent les imprudens :
Mais qui peut me choquer , & qu'ai-je plus à
craindre ,

Au faite du bonheur où l'on me voit atteindre ?
Rien n'est assez puissant pour me perdre aujourd'hui ,
Si le ciel en tombant ne m'accable sous lui :

B b. iij.

Je ne puis succomber que par une aventure ,
 Dont le coup soit fatal à toute la Nature.
 STAN. Les fiers Asmonéens sont tous dans le tombeau ;
 Et l'on voit sur le trône un Monarque nouveau ,
 Qui tient sous les lauriers sa couronne & sa tête ,
 Pour jamais à l'abri des coups de la tempête.
 AUGUSTE me chérit , & tous ses Courtisans
 Font cas de ma vertu , comme de mes présens ;
 Et j'ai mille secrets par où le Jourdain libre ,
 N'a point à redouter la colere du Tybre.
 Dans ma condition je serois trop heureux ,
 Si je n'étois en proie au tourment amoureux.
 O bonheur imparfait ! ô rigueur importune !
 J'ai pour mes compagnons l'Amour & la Fortune :
 Ils ne me quittent point , ils suivent tous mes pas ;
 Mais l'un m'est favorable , & l'autre ne l'est pas.
 L'un fait qu'à tout un peuple aujourd'hui je com-
 mande ,
 Et l'autre me refuse un cœur que je demande :
 Un cœur , que je ne puis ranger sous mon pouvoir ,
 En possédant le corps où je le sens mouvoir.
 Aveugles Déitez , égalez mieux les choses ;
 Mêlez moins de lauriers avecque plus de roses :
 Faites que plus heureux , je sois moins renommé ;
 Et n'étant point si craint , que je sois plus aimé.
 Ce n'est pas sans raison que mon humeur est som-
 bre :
 Ma gloire n'est qu'un songe , & ma grandeur qu'une
 ombre ,

Si lorsque tout le monde en redoute l'effet ,
Je brûle d'un desir qui n'est point satisfait.

TRIST

Songe d'Hérode.

Je me suis trouvé seul dans un bois écarté ,
Où l'horreur habitoit avec l'obscurité ;
Lorsqu'une voix plaintive a percé les ténèbres ,
Appellant Mariamne avec des tons funèbres.
J'ai couru vers le lieu d'où le bruit s'épandoit ,
Suivant dans ce transport l'Amour qui me guidoit ,
Et qui sembloit encor m'avoir prêté ses aîles ,
Pour atteindre plutôt ce miracle des Belles.
Mes pas m'ont amené sur le bord d'un étang ,
Dont j'ai trouvé les eaux toutes rouges de sang.
Le Ciel a retenti d'un éclat de tonnerre :
Un mouvement affreux a fait trembler la terre ,
Et parmi ces objets d'épouvante & d'effroi ,
Le jeune ¹ Aristobule a paru devant moi..

*Mariamne condamnée à la mort par Hérode ,
s'attendrit sur le sort de ses enfans.*

POURSUIS, cruel poursuis ; deviens inexorable :
Loin de l'appréhender , la mort m'est agréable ;
Et ta haine obstinée à me priver du jour ,
M'oblige beaucoup plus que n'a fait ton amour..

¹ Frere de Mariamne, qu'Hérode avoit sacrifié à sa politique.

Si je me plains encor d'un arrêt si sévère ,
 ISTAN. Je ne m'en plains , hélas ! que parce que je suis mère ;
 Je laisse des enfans , & m'afflige pour eux ;
 Enfans infortunés d'un pere malheureux .
 Ils sortent d'une souche en gloire si féconde ,
 Qu'elle a fait de l'ombrage aux quatre coins du
 monde.

Ces aimables objets de ma tendre amitié ,
 Et dignes par leur sort de toute ma pitié ,
 Victimes désormais d'une fiere étrangère ,
 Que vont-ils devenir séparés de leur mère ?

Désespoir d'Hérode à la nouvelle de la mort de Mariamne. Ses imprécations contre les Juifs...

QUEL fleuve , ou quelle mer sera jamais capable
 D'effacer la noirceur de ce crime exécrationnel ?
 Quelle affreuse montagne , & quel antre écarté ,
 Pourront servir d'azile à mon impiété ?
 Trouverai-je un refuge au centre de la terre ,
 Où je sois pour toujours à l'abri du tonnerre ?
 Où je puisse me voir un moment sans effroi ?
 Où je ne traîne point mon enfer avec moi ?

Vous , Peuples opprimez , & témoins de mes
 crimes ;

Qui portez tant d'amour à vos Rois légitimes ,
 Montrez de cette ardeur un véritable effet ;
 Que votre zèle éclate à punir mon forfait .

Appaîsez par mon sang votre innocente Reine ,
Que je viens d'immoler à mon injuste haine.
Mais vous n'en ferez rien , timide Nation ,
Qui n'osez entreprendre une belle action.

TRISTAN.

Témoins de sa bassesse & de ma violence ,
Cieux , qui voyez le tort que souffre l'innocence ;
Versez sur ce climat un malheur infini ;
Punissez ces ingrats qui ne m'ont point puni.
Livrez-les sans relâche à la fureur des armes ;
Qu'ils nagent dans des flots & de sang & de lar-
mes..

Que sans fin par le monde ils errent dispersez ,
Et qu'ils soient en tous lieux & maudits & chassés.
Faites pleuvoir sur eux & la flamme & le soufre ;
De tout Jérusalem ne faites rien qu'un gouffre..
Mariamne est en cendre , & l'ombre du tombeau
Recele pour jamais un chef-d'œuvre si beau !
Que vas-tu devenir , Monarque déplorable ?

PHÉRORE *frère d'Hérode.*

Oubliez cette perte , elle est irréparable.

HERODE *à Phérove & à Salôme sa sœur , tous
deux ennemis de Mariamne.*

Ministres de mes maux , à me nuire obstinez ,
Vous m'osez consoler , vous qui m'assassinez !
Mais j'apperçois la Reine , elle est dans cette nuë :

.

Elle s'élève au Ciel pleine de majesté ,
Sa grace est augmentée ainsi que sa beauté.

~~AN.~~ Des Esprits bienheureux la Troupe l'environne :
L'un lui tend une palme, & l'autre une couronne.
Elle tourne sur moi ses regards innocens ,
Pour observer l'excès des peines que je sens.
O belle Mariamne ! écoute ma parole ,
Toi dont l'aspect divin me trouble & me console
Sujet de mes penfers , objet de mes desirs ,
Ministre de ma joye , & de mes déplaisirs ,
Malgré tant d'ennemis qui te firent la guerre
Doux & puissant esprit , tu vainquis sur la
Et dans un char de feu te perdant à nos ye
Triomphante à jamais , tu vas régner aux
Goûte en paix le doux fruit que parmi
larmes ,
Je te fis arroser & de sang & de larmes :
Mais oubliant tes maux dont seul je fus
O bel Ange , pardonne à ton persécuteur



HABERT

DE CERISY.



ERMAIN HABERT, Parisien, Abbé de la Roche, Abbé & Comte de Notre-Dame de Cerisy, est mort en 1655.

CERIS

Il étoit de l'Académie Française, & frere de Philippe Habert, Commissaire d'Artillerie. Entre autres Poësies qu'il nous a laissées, sa *Métamorphose des yeux d'Iris en Astres*, Poëme d'environ 700 Vers; lui a fait beaucoup d'honneur. C'est l'ouvrage d'une imagination également féconde & délicate. Il faut pourtant convenir que la Paraphrase que l'Abbé de CERISY a faite de quelques Pseaumes, est d'un stile plus correct & plus soutenu. La pureté du langage & la force de l'expression y est partout jointe au pathétique & au sublime des pensées. * *Les Ouvrages*

* Journal des Sçavans, Juillet 1739.

~~de pur agrément , ou ceux qui ne portent qu~~
 CERISY. *sur des chimères , peuvent , il est vrai , prêter
 de certaines graces à l'imagination ; mais ce
 n'est qu'en s'exerçant sur la vérité que l'esprit
 peut employer toute sa justesse & toute son
 étendue.*

STANCES CHOISIES.

DU PSEAUME XLIX.

Deus Deorum Dominus locutus est...

PORTE' dans l'avenir par une sainte ardeur ,
 J'entends ce puissant Roi qui fait les destinées ,
 Dont les trônes vivans soutiennent la grandeur ,
 Et qui voit sous ses pieds les Têtes couronnées ;
 Le Dieu fort , qui confond l'audace des Tyrans ;
 Qui borne d'un regard l'espoir des Conquérans ;
 Qui protege les bons & venge leur injure ;
 Le Dieu qui fait le bois dont la main des mortels ;
 Par un art qui combat l'Auteur de la Nature ,
 Fait , sans distinction , les Dieux & les autels.

Il se montre à la Terre , il vient se révéler :
 Cessez vos doux concerts , cieux , oiseaux , hom-
 mes , Anges ,
 Œuvres de sa parole , entendez-le parler ;
 Et pour ouïr sa voix , suspendez ses louanges :

La voix du Tout-puissant , pleine de majesté ,
De climat en climat porte la vérité ,
Qui sème dans son cours ses clartez & ses flammes ;
Et ce divin Soleil des vivans & des morts ,
De cent nouveaux rayons illumine les ames ,
Partout où le Soleil illumine les corps.

CERIS

Il paroît dans ton sein , belle & grande Sion ;
Penser l'y retenir , c'est trop de tyrannie :
Prétendre sans rivale à son affection ,
C'est vouloir trop borner sa tendresse infinie :
Il ne sçauroit souffrir qu'un objet limité
Tienne comme en prison son immense bonté ,
Qui voulant tout aimer veut rendre tout aimable :
Il est tems que sa grace inonde tous les cœurs ,
Qu'elle fasse un déluge heureux & désirable ,
Qui noyant les péchez , sauvera les pécheurs.

Mais le méchant résiste à sa félicité ;
Et le vice effaçant en son ame insensible ,
L'adorable portrait de la Divinité ,
Fait qu'il méconnoît Dieu lorsqu'il se rend visible :
Venez donc , ô Seigneur , une seconde fois ;
Dévoilez vos beautez , parlez à haute voix ,
Et publiez si haut votre juste puissance ,
Que le bruit sous la terre épouvante les morts ,
Qu'il chasse des tombeaux la paix & le silence ,
Et que de l'Univers il rompe les accords.

CERISY. Oüi, Seigneur, vous viendrez puissant & glorieux,
 Et le feu vous traçant une brillante voye,
 Après tant de combats, sera victorieux ;
 Et le reste du monde enfin sera sa proye :
 Il verra ses rivaux dessous ses lois rangez,
 Ses plus grands ennemis en lui-même changez,
 Les eaux comme les bois en flammes converties ;
 La terre éclairera comme le firmament ;
 Le tout ne sera plus qu'une de ses parties,
 Et le chaud & le froid qu'un unique élément.

Pendant que la Nature est aux derniers abois,
 Qu'elle admire en mourant ses prodiges étranges,
 Devant ce Tribunal qui détrône les Rois,
 Vous citerez, Seigneur, les hommes & les Anges :
 Là le bien & le mal, les couronnes, les fers,
 Le plaisir, la douleur, les cieux & les enfers,
 Seront le juste prix des vertus & des vices :
 Chacun de son histoire y verra le portrait,
 Et dans l'éternité de gloire, ou de supplices,
 Recevra le destin que lui-même s'est fait.

Préviens, chere Sion, du Juge la rigueur :
 Evite des pécheurs la funeste avanture ;
 Assûre ton salut par une sainte peur ;
 Pour détourner l'effet, contemple la peinture.

Mon Peuple , écoute-moi , dit le grand Roi des
Cieux ;

CERISY.

Je suis , & tu le sçais , ton Dieu , le Dieu des Dieux ;
Ne fers point de trophée à ma juste vengeance ;
Jamais d'un tel honneur je ne serai jaloux ;
Et je veux bien t'apprendre en ces jours de clémence,
Le secret de me vaincre au jour de mon courroux.

Je ne me plaindrai point , en ce tems de malheurs,
D'avoir vû mes autels sans dons & sans victimes ;
Tu prodigues leur sang : mais fais voir par tes pleurs,
Qu'elles tiennent ta place , & meurent pour tes
crimes.

Tu charges tes péchez sur l'innocent agneau ;
Mais crois qu'il tombe en vain sous l'innocent
couteau ,

Inutile butin du fer & de la flamme ,
Si l'homme criminel s'immolant à son tour ,
Aux traits de la douleur n'abandonne son ame ,
Et ne brûle son cœur dans les feux de l'amour .

Mangerai-je la chair des boucs ou des taureaux ,
Et boirai-je le sang qui coule de leurs veines ,
Comme si je vivois de la mort des troupeaux ,
Et contentois ma faim en désertant les plaines ?
Non , non , je nourris tout , & rien ne me nourrit ;
Rien en moi ne renaît comme rien n'y périt ;
Je suis l'auteur , le maître , & l'appui de ma vie :
Si j'ai faim , c'est d'un cœur plein d'amour & de foi :

ERISY. Mais pour goûter le fruit d'une si douce envie,
Tout-puissant que je suis, je ne puis rien sans toi..

PARAPHRASE DU PSEAUME LXXXIV.

Benedixisti Domine, terram tuam...

SEIGNEUR, ta main défarmée,
Jadis essuya nos yeux ;
Et sur la terre Idumée
Versa les graces des cieux...

Tu pardonnas au Rebelle
Par un effort amoureux ;
Et tu le rendis fidelle,
Afin de le rendre heureux.

A ta justice vaincuë
Ta bonté mit un bandeau ;
Et de ta colere émûë
Elle éteignit le flambeau..

Sauveur, entens nos prieres,
Et redonne à ta Sion,
Avec ses beautez premières,
Ta première affection.

Détourne loin de nos crimes
L'orage qu'ils ont formé ;
Et cherche d'autres victimes,
A ton courroux enflammé..

Veux-tu

Veux-tu qu'une ire implacable
De siècle en siècle passant ,
Après le pere coupable ,
Perde le fils innocent ? .

vers
CE

Qu'as-tu fait de la clémence
Dont jadis tu t'es vanté ?
Grand Dieu , vois notre souffrance ;
Et nous montre ta bonté..

J'entends la parole sainte :
Le Seigneur parle à son tour ,
Et veut répondre à ma plainte ,
Par un langage d'amour.

Sa voix n'est plus un tonnerre :
Qui menace nos forfaits ;
Las de nous faire la guerre ,
Il vient nous parler de paix..

Peuples , cessez de vous plaindre ;
Il va remplir vos souhaits ;
Mortels , qui sçavez le craindre ,
Ne craignez rien désormais.

Votre salut s'en va naître ,
Ouvrez vos cœurs & vos yeux :
La gloire de votre Maître
Va se répandre en ces lieux.
Tome I.

CE

ERISY.

Déjà la Foi triomphante
Foule aux pieds l'Impiété,
Et vient pompeuse & brillante,
Au-devant de la Bonté..

La Vérité que nos crimes
Retenoient dans le tombeau,
Sortant du sein des abîmes,
Paroît avec son flambeau.

Le juste arbitre du monde,
Regarde du haut des cieux,
Et rend la Terre féconde
Par un rayon de ses yeux.

Chacun attend la victoire
Après avoir combattu;
Et s'avance vers la Gloire
Sur les pas de la Vertu.

DE LA PARAPHRASE DU PSEAUME CXXXVIII.

Domine probasti me & cognovisti me...

MONARQUE tout-puissant, qui lances le tonnerre,
Et de qui les regards, des ténèbres vainqueurs,
Percent en un moment le centre de la terre,
La nuit de l'avenir, & l'abîme des cœurs;
Soit levé, soit assis, je ne fais ni ne pense
Rien de qui le secret trompe ta connoissance :

Veux-tu qu'une ire implacable
De siècle en siècle passant ,
Après le pere coupable ,
Perde le fils innocent ?

CERISY

Qu'as-tu fait de la clémence
Dont jadis tu t'es vanté ?
Grand Dieu , vois notre souffrance ;
Et nous montre ta bonté.

J'entends la parole sainte :
Le Seigneur parle à son tour ,
Et veut répondre à ma plainte ,
Par un langage d'amour.

Sa voix n'est plus un tonnerre :
Qui menace nos forfaits ;
Las de nous faire la guerre ,
Il vient nous parler de paix.

Peuples , cessez de vous plaindre ;
Il va remplir vos souhaits ;
Mortels , qui sçavez le craindre ,
Ne craignez rien désormais.

Votre salut s'en va naître ,
Ouvrez vos cœurs & vos yeux :
La gloire de votre Maître
Va se répandre en ces lieux.

Dont l'éclat m'ébloüit au lieu de m'éclairer !
 CERISY. Je baïsse, en t'admirant, mes débiles paupières,
 Et sçai que sans te voir il te faut adorer :
 Je t'apperçois de loin, mais l'amour qui m'emporte,
 Pour aller jusqu'à toi n'a pas l'aîle assez forte ;
 Tout l'effort des humains n'y sçauroit arriver ;
 Et qui croit de soi-même en avoir la puissance,
 Joint le crime au défaut, l'orgueil à l'ignorance,
 Et retombe plus bas en voulant s'élever.

Donc, ô Dieu qui voit tout, en tous lieux, à toute
 heure,
 Dans ta juste fureur je te fuïrois en vain ;
 Si je cherche aux enfers une obscure demeure,
 Je te trouve aux enfers les armes à la main :
 Que si je monte au Ciel, le Ciel n'a point de place
 Où je ne te rencontre, & ne lise en ta face
 L'arrêt du châtiment que j'aurai mérité :
 Et par un nouveau sort j'y verrai ta justice
 Changer ce lieu de gloire en un lieu de supplice,
 Et partager l'empire avecque ta bonté.

Non, si de ton courroux j'excite la tempête,
 L'Aube ni le Couchant, le Midi ni le Nord,
 N'auront point pour cacher ou défendre ma tête,
 D'abîme assez profond, ni d'azile assez fort :
 Quand je pourrois voler plus vîte que l'Aurore,
 La foudre de tes mains, d'un vol plus vîte encore,

Tu comptes dans le Ciel le nombre de mes pas ;
Tu lis dans les desseins que je n'ai point encore ;
Mon Dieu, tu me connois alors que je m'ignore ;
Et tu vois sans erreur même ce qui n'est pas.

CERISY

La parole, Seigneur, cette image légère,
Où l'on voit nos desirs & nos intentions,
Fille de l'air qui meurt dans le sein de son pere,
Qui d'esprit en esprit porte les passions,
Par un vol avancé devant toi vient paroître,
Avant que sur ma langue elle commence à naître,
Qu'elle apprenne en ma bouche à former ses accents ;

Avant que de mon cœur sur mes levres conduite,
Elle coure au dehors & prenne, dans sa fuite,
Cet invisible corps qui la découvre aux sens.

Le passé, l'avenir, sont pour toi même chose ;
Le présent, qui pour nous s'écoule comme l'eau,
D'un pied ferme & constant devant toi se repose ;
Rien pour toi ne vieillit, & rien ne t'est nouveau :
Comme si les rayons de tes yeux adorables,
Consumoient les défauts des objets périssables,
Et leur faisoient changer de nature & de loi ;
Un amas de poussière, une masse d'argile,
Un ouvrage mortel, inconstant & fragile,
Est dans ta connoissance immortel comme toi.

O Science, ô Soleil qui jettes des lumieres,
C c ij

Dont l'éclat m'ébloüit au lieu de m'éclairer !
 ERISY. Je baïsse, en t'admirant, mes débiles paupières,
 Et sçai que sans te voir il te faut adorer :
 Jet'apperçois de loin, mais l'amour qui m'emporte,
 Pour aller jusqu'à toi n'a pas l'aîle assez forte ;
 Tout l'effort des humains n'y sçauroit arriver ;
 Et qui croit de soi-même en avoir la puissance,
 Joint le crime au défaut, l'orgueil à l'ignorance,
 Et retombe plus bas en voulant s'élever.

Donc, ô Dieu qui voit tout, en tous lieux, à toute
 heure,

Dans ta juste fureur je te fuïrois en vain,
 Si je cherche aux enfers une obscure demeure,
 Je te trouve aux enfers les armes à la main :
 Que si je monte au Ciel, le Ciel n'a point de place
 Où je ne te rencontre, & ne lise en ta face
 L'arrêt du châtiment que j'aurai mérité :
 Et par un nouveau sort j'y verrai ta justice
 Changer ce lieu de gloire en un lieu de supplîte,
 Et partager l'empire avecque ta bonté.

Non, si de ton courroux j'excire la tempête,
 L'Aube ni le Couchant, le Midi ni 'e Nord,
 N'auront point pour cacher ou défendre ma tête,
 D'abîme assez profond, ni d'azile assez fort :
 Quand je pourrois voler plus vîte que l'Aurore,
 La foudre de tes mains, d'un vol plus vîte encore,

Sçauroit bien me poursuivre & m'atteindre en tous
lieux ;

CERIS!

Et quand je descendrois dans le plus creux de l'onde,
Où s'éteint, chaque jour, la lumière du monde,
J'y serois découvert par celle de tes yeux.

Tes yeux portent le jour dans les plus noires om-
bres,

Et d'un frivole espoir je flate mes desirs ,
Si je crois que la nuit avec ses voiles sombres ,
Dérobe à tes regards mes injustes plaisirs..
Ta clarté ne vient point d'une flamme étrangere ;
A toute heure tu vois l'un & l'autre hémisphère,
Sans aide & sans besoin de l'astre qui nous luit :
Toi-même es ton Soleil , mais un Soleil sans tache ,
A qui rien n'est caché , qui jamais ne se cache ,
Ni l'été , ni l'hiver , ni le jour , ni la nuit..

Mais dois-je m'étonner si tu vois sans nuage ,
Les plus profonds secrets de l'esprit & du corps ?
Comme un docte artisan tu peux de ton Ouvrage
Prévoir les mouvemens , en voyant les ressorts..
C'est toi de qui la main me fit d'un peu de cendre ;
C'est par toi que ma peau sur mes os vint s'étendre ,
Et c'est-là le chef-d'œuvre où je veux t'admirer.
Je me perds quand je pense à ta beauté suprême ;
Et me trouvant alors au-dessous de moi-même ,
Je retourne au néant dont tu m'as sçu tirer..

SAINT AMAND.

SAINT-
AMAND.



ARC-ANTOINE GERARD, Sieur de SAINT-AMAND, né à Rouën en 1603. fut reçu à l'Académie Françoisé en 1634. Quoiqu'il n'eût jamais passé sous la férule, comme il le dit lui-même, il a fait voir par plusieurs Ouvrages ce que peut un génie heureux & facile, sans le secours de l'étude. Son pere, chef d'escadre, & non Gentilhomme Verrier, comme quelques-uns l'ont * prétendu, avoit été pendant vingt-deux ans au service d'Elizabeth, Reine d'Angleterre. Après plusieurs voyages, aussi longs qu'in-

* Fondez apparemment sur cette Epigramme de Maynard:

*Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortez :
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualitez.*

fructueux,

fructueux , S A I N T - A M A N D revint en France en 1651. & passa le reste de ses jours à Paris , où il mourut en 1657. Selon M. Despréaux (I. Satire)

S A I N T -
A M A N D.

S A I N T - A M A N D n'eut du Ciel que sa veine en partage :

*L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage ;
Un lit & deux placets composoient tout son bien ,
Ou pour en mieux parler , S A I N T - A M A N D n'avoit rien.*

*Mais quoi ! las de traîner une vie importune ,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune ;
Et tout chargé de Vers qu'il devoit mettre au jour ,
Conduit d'un vain espoir , il parut à la Cour.
Qu'arriva-t'il enfin de sa Muse abusée ?
Il s'en revint couvert de honte & de risée ;
Et la fièvre au retour terminant son destin ,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.*

Cette Prosopopée n'a d'autre fondement que l'imagination d'un Poète qu'on ne sçauroit à la vérité trop estimer , mais qu'on ne doit pas toujours en croire aveuglément sur sa parole. Car enfin les Poësies de S A I N T - A M A N D font foi qu'il n'avoit pas attendu si tard à mandier les

~~SAINT-AMAND,~~ graces de la Cour , ni à mettre au jour
 les Vers qu'il avoit faits dans cette vûe.

S O N N E T.

Été de Rome.

QUELLE étrange chaleur nous vient ici brûler !
 Sommes-nous transportez sous la Zone torride ?
 Quelque autre Phaëton a-t'il lâché la bride
 Aux lumineux chevaux qu'on voit étinceler ?

La terre en ce climat , contrainte à panteler ,
 Sous l'ardeur des rayons s'entrefend & se ride ;
 Et tout le champ Romain n'est plus qu'un sable
 aride ,
 D'où nulle fraîche humeur ne se peut exhaler,

Les furieux regards de l'âpre Canicule ,
 Forcent même le Tybre à périr comme Hercule ,
 Dessous l'ombrage sec des joncs & des roseaux :

Sa qualité de Dieu ne l'en sçauroit défendre ;
 Et le vase natal d'où s'écoulent ses eaux ,
 Sera l'urne funeste où l'on mettra sa cendre.

L A D E' B A U C H E.

A Messieurs Laval & Boiffar.

Nous perdons le tems à rimer ,
 Amis , il ne faut plus chommer,

Voici Bacchus qui nous convie
A mener toute une autre vie.
Laiſſons-là ce fat d'Apollon ,
Et ſon luth & ſon violon :
Nargue du Parnaffe & des Muſes ;
Elles ſont vieilles & camuſes :
Nargue de leur ſacré ruiſſeau ,
De leur archet , de leur pinceau ,
Et de leur verve poétique ,
Qui n'eſt qu'une ardeur frénétique :
Pégafe enfin n'eſt qu'un cheval ;
Et pour moi je croi , cher LAVAL ,
Que qui le ſuit & lui fait fête ,
Ne ſuit , & n'eſt rien qu'une bête..

Chantons , rions , faiſons du bruit ;
Buvons ici toute la nuit ,
Tant que demain la belle Aurore
Nous trouve tous à table encore.
Loin de nous ſommeil & repos ;
BOISSAT , lorſque nos pauvres os
Seront enfermez dans la tombe ,
Par la Mort ſous qui tout ſuccombe ,
Et qui nous pourſuit au galop ,
Las ! nous ne dormirons que trop.

Bacchus , qui vois notre débauche ,
.
Par ton Thirſe tant redouté ,
Par ton éternelle ſanté ,

SAINT-AMAND.

SAINT-
AMAND.

Par l'honneur de tes belles fêtes ,
 Par tes innombrables conquêtes ,
 Par les coups non donnez , mais bus ,
 Par tes glorieux attributs ,
 Par les hurlemens des Menades ,
 Par le haut goût des carbonades ,
 Par tes couleurs blanc & clairer ,
 Par le plus fameux cabaret ,
 Par le doux chant de tes Orgyes ,
 Par l'éclat des trognes rougies ,
 Par table ouverte à tout venant ,
 Par le bon Carême-prenant ,
 Par les fins mots de ta cabale ,
 Par le tambour & la cymbale ,
 Par les Satyres tes cousins ,
 Par la fleur des plus beaux raisins ,
 Par ces bisques si renommées ,
 Par ces langues de bœuf fumées ,
 Par ce tabac ton seul encens ,
 Par tous les plaisirs innocens ,
 Par ce jambon couvert d'épice ,
 Par cette piquante saucisse ,
 Par la majesté de ce broc ,
 Par masse , toppe , cric & croc ,
 Par cette olive que je mange ,
 Par ce guai passeport d'orange ,
 Par ce vieux fromage pourri ,
 Bref par Gillot ton favori ,

Reçoi-nous dans l'heureuse troupe
Des francs Chevaliers de la Coupe ;
Et pour te montrer tout divin ,
Ne la laisse jamais sans vin.

SAINTE-
AMAND.

Le Soleil levant.

JEUNE Déesse au teint vermeil ,
Que l'Orient révere ;
Aurore , fille du Soleil ,
Qui nais devant ton pere :
Luis à mes yeux , rend-moi le jour ,
Pour voir l'objet de mon amour.

Certes la nuit a trop duré :
Déjà les coqs t'appellent :
Remonte sur ton char doré ,
Que les Heures attellent :
Et viens montrer à tous les yeux ,
De quel émail tu peins les cieux.

Mouille promptement les guérets
D'une fraîche rosée ,
Afin que la soif de Cérès
En puisse être apaisée ;
Et fais qu'on voye en cent façons ,
Pendre tes perles aux buissons.

Ah ! je te voi , douce clarté ,
Si long tems attendue :
Je te vois , céleste Beauté ,
D d iij

 AINT-
 MAND.

Paroître sur la nuë,
 Et ton étoile en arrivant,
 Blanchit les côteaux du Levant.

Le silence & le morne Roi
 Des visions funèbres,
 Prennent la fuite devant toi,
 Avecque les ténèbres :
 Les hibous qu'on entend gémir,
 S'en vont chercher place à dormir.

Mais au contraire les oiseaux,
 Qui charment les oreilles,
 Accordent au doux bruit des eaux
 Leurs chansons sans pareilles ;
 Célébrant les divins appas
 Du grand astre qui suit tes pas..

L'abeille, pour boire des pleurs,
 Sort de sa ruche aimée ;
 Et va sucquer l'ame des fleurs,
 Dont la plaine est semée ;
 Puis de cet aliment du ciel
 Elle fait la cire & le miel.

L'inconstant papillon la suit
 D'une aîle trémoussante ;
 Et voyant le Soleil qui luit,
 Vole de plante en plante ,

Pour les avertir que le jour
En ce climat est de retour..

SAINT-
AMAND.

LA SOLITUDE.

A Alcidon.

O que j'aime la Solitude !
C'est l'élément des bons esprits ;
C'est par elle que j'ai compris
L'art d'Apollon sans nulle étude.
Mon Dieu ! que mes yeux sont contents ;
De voir ces bois qui se trouverent
A la nativité * du tems ,
Et que tous les siècles réverent ;
Etre encore aussi beaux & verds
Qu'aux premiers jours de l'Univers !

Un gai Zephire les carresse ,
D'un mouvement doux & flatteur ;
Rien que leur extrême hauteur ,
Ne fait remarquer leur vicillesse :
Jadis Pan & ses demi-Dieux ,
Y vinrent chercher du refuge ,
Quand Jupiter ouvrit les cieux
Pour nous envoyer le déluge ;
Et se sauvant sur leurs rameaux ,
A peine virent-ils les eaux.

Que sur cette épine fleurie ,
Dont le Printems est amoureux ,
D d iij

SENT-
LAND

Philomele au chant langoureux,
Entretient bien ma rêverie !
Que je prends de plaisir à voir
Ees monts pendans en précipices,
Qui pour les coups du desespoir
Sont aux malheureux si propices,
Quand la cruauté de leur sort
Les force à rechercher la mort !

Que je trouve doux le ravage
De ces fiers torrens vagabonds,
Qui se précipitent par bords,
Dans ce vallon verd & sauvage !
Puis glissant sous les arbrisseaux,
Ainsi que des serpens sur l'herbe,
Se changent en plaisans ruisseaux,
Où quelque Nayaë superbe
Régne comme en son lit natal,
Deſſus un trône de cristal !

Que j'aime ce marais paisible !
Il est tout bordé d'alisiers,
D'aulnes, de saules & d'osiers,
A qui le fer n'est point nuisible :
Les Nymphes y cherchant le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles,
De pipeaux, de joncs & de glais,
Où l'on voit sauter les grenouilles,

Qui de frayeur s'y vont cacher,
Si-tôt qu'on veut s'en approcher.

SAINT-
AMAND.

Là, nombre d'oiseaux aquatiques
Vivent, sans craindre en leur repos,
Le Giboyeur fin & dispos,
Avec ses mortelles pratiques.
L'un tout joyeux d'un si beau jour;
S'amuse à becqueter sa plume;
L'autre allentit le feu d'amour,
Qui dans l'eau même le consume;
Et tous prennent innocemment
Leur plaisir en cet élément.

Jamais voyageur altéré
N'y fit servir sa main de tasse,
Jamais chevreüil désespéré.
N'y finit sa vie à la chasse;
Et jamais le traître hameçon
N'en fit sortir aucun poisson.

Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinez,
Contre qui les ans mutinez
Ont déployé leur insolence!

1. On a suppléé par des points à plusieurs Vers, où

INT-
AND.

L'Orfrayé avec ses cris funèbres,
Mortels augures des Destins,
Fait rire & danser les Lutins
Dans ces lieux remplis de ténèbres.

.

Là, se trouvent sur quelques marbres
Des devises du tems passé;
Ici l'âge a presque effacé
Des chiffres taillez sur des arbres.

.

Là dessous s'étend une voûte,
Si sombre en un certain endroit,
Que quand Phébus y descendroit,
Je pense qu'il n'y verroit goutte. *
Le Sommeil aux peſans fourcils,
Enchanté d'un morne ſilence,
Y dort, exempt de tous ſoucis,
Dans les bras de la Nonchalance,
Mollement couché ſur le dos,
Parmi des gerbes de pavots.

Au fond de cette grote fraîche,
Où l'Amour ſe pourroit geler,

parmi un grand nombre d'images très-agréables, le Poëte a mêlé les circonſtances les plus baſſes & les plus dégoutantes.

Echo ne cesse de brûler
Pour son Amant froid & revêché.
Je m'y coule sans faire bruit,
Et par la céleste harmonie
De mon luth aux charmes instruit,
Je flate sa triste manie,
Faisant répéter mes accords
A la voix qui lui sert de corps.

SAIN
AMAN

Tantôt, sortant de ces ruines,
Je monte au haut de ce rocher,
Dont le sommet semble chercher
En quel lieu se font les bruines :
Puis je descends tout à loisir
Sous une falaise escarpée,
D'où je regarde avec plaisir
L'onde qui l'a presque sappée
Jusqu'au siège de Palémon,
Fait d'éponges & de limon.

Que c'est une chose agréable
D'être sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer,
Après quelque orage effroyable;
Et que les chevelus Tritons,

.

Frappent les airs d'étranges tons,
Avec leurs trompes enrouées,

SCENES CHOISIES DE SAUL,
 RYER. TRAGEDIE TIRE'E DE L'ECRITURE SAINTE.

*Cruelles agitations de ce Prince , abandonné
 de Dieu , sur le point d'entrer dans
 l'autre de la Pythonisse.*

QUE fais-tu , malheureux ? ah ! retire tes pas ;
 Déjà précipitez vers la nuit du trépas.

Dérobe-toi , Saül , aux amorces du crime ,
 Tandis qu'un peu de jour te découvre l'abîme..

Que dis-je ? quoi Saül seroit épouvanté ?
 Sortez remords , sortez de mon cœur agité :
 Vous devez votre force à la foiblesse humaine ;
 Et ne troublez que ceux qu'une Ombre met en
 peine.

Ne vous flattez donc plus de m'imposer des lois ,
 La crainte & les remords sont indignes des Rois.

Que cette femme , hélas ! fait languir mon
 attente !

Et que le tems est long à l'ame impatiente !
 Avançons.... Mais où vais-je , aveugle que je suis ?
 Veux-je par mes forfaits mériter mes ennuis ?
 Veux-je par mes forfaits allumer la tempête ,
 Qu'un Dieu juste & vengeur balance sur ma tête ?
 Que fais-je ? Que ferai-je ? ô Prince infortuné !
 Par le Ciel , par l'Enfer , par soi-même gêné.

Toi que le crime engendre en une ame abattuë ,
 O salutaire enfant d'un pere qui nous tuë ,
 Remords ,

Je ne cherche que les deserts ,
Où rêvant tout seul je m'amuse
A des discours assez diferts
De mon génie avec la Muse :
Mais mon plus aimable entretien ,
C'est le ressouvenir du tien.

SAINT-
AMAND.

Tu vois dans cette Poësie ,
Pleine de licence & d'ardeur ,
Les beaux rayons de la splendeur
Qui m'éclaire la fantaisie :
Tantôt chagrin, tantôt joyeux ,
Selon que la fureur m'enflamme ,
Et que l'objet s'offre à mes yeux ,
Les propos naissent dans mon ame ;
Sans contraindre la liberté
Du Démon qui m'a transporté.

A un Prédicateur peu exemplaire.

POUR nous persuader, sans discours superflus ,
Dites-en moins, faites-en plus.

* * *



Que tout juste & tout bon , il déteste le mal ;
v RYER. Et que tu fus ingrat dès qu'il fut libéral.
Souviens-toi des forfaits qui souillèrent ta vie ;
Et frémis des horreurs dont elle est poursuivie..
Pense combien de fois ma voix t'a menacé ;
Et pour voir l'avenir regarde le passé.
Le Ciel te commanda , tu te montras rebelle :
Au mépris de ta foi , tu lui fus infidelle ;
Et ta rébellion & ton manque de foi ,
Ont allumé les feux qui vont tomber sur toi.
Dieu veut que ta défaite & ta pompe étouffée ,
De tes fiers ennemis honorent le trophée :
Que David fugitif , à toi seul odieux
Soit du rang que tu perds l'héritier glorieux ;
Et les Rois apprendront par ta chute effroyable ,
Que qui régne en tyran , doit périr en coupable.

S A U L.

Je reçus la couronne afin de la quitter :
Le Ciel me la donna , le Ciel peut me l'ôter.

L' O M B R E.

Mais ne crois pas laisser à ta race naissante ,
Du trône qui t'échappe , ou la gloire , ou l'attente :
Avant qu'une autre nuit obscurcisse les cieux ,
Sçache que tes enfans périront à tes yeux..

S A U L.

Mes enfans périront ! ô douleur ! ô manie !
O curiosité cruellement punie !
Mes enfans périront ! ô toi qui que tu sois ,

tre sens dans un seul Vers , dit Ménage , & l'effet de la sympathie.. DU RYER fut ^{DU R} pourvû en 1626. d'une charge de Secrétaire du Roi ; mais ayant fait un mariage d'inclination , il fut obligé de la revendre en 1633. & l'impuissance où il se trouva dans la suite de fournir à la dépense d'une grosse famille , le détermina à se retirer avec sa femme & ses enfans dans une maison hors de Paris , du côté de *Picpus*. Sa Majesté dont il étoit Historiographe , prévenuë de sa triste situation , le gratifia d'une pension de 2000 liv. Elle vint un peu tard ; & DU RYER auroit pû se faire l'application de ces deux Vers du *Mélibée* de Virgile :

Libertas me fera tamen respexit....

Respexit tamen , & longo post tempore venit.

Egl. 1.

Il fut reçu à l'Académie Française en 1646. & mourut à Paris en 1658. âgé de 53 ans. Il est inhumé à S. Gervais dans le tombeau de ses Ancêtres.

SCENES CHOISIES DE SAUL,
DU RYER. TRAGEDIE TIRE'E DE L'ECRITURE SAINTE.

*Cruelles agitations de ce Prince , abandonné
de Dieu , sur le point d'entrer dans
l'autre de la Pythonisse.*

QUE fais-tu, malheureux? ah! retire tes pas;
Déjà précipitez vers la nuit du trépas.

Dérobe-toi, Saül, aux amorces du crime,
Tandis qu'un peu de jour te découvre l'abîme..

Que dis-je? quoi Saül seroit épouvanté?
Sortez remords, sortez de mon cœur agité:
Vous devez votre force à la foiblesse humaine;
Et ne troublez que ceux qu'une Ombre met en
peine.

Ne vous flattez donc plus de m'imposer des lois,
La crainte & les remords sont indignes des Rois.

Que cette femme, hélas! fait languir mon
attente!

Et que le tems est long à l'ame impatiente!
Avançons.... Mais où vais-je, aveugle que je suis?
Veux-je par mes forfaits mériter mes ennuis?
Veux-je par mes forfaits allumer la tempête,
Qu'un Dieu juste & vengeur balance sur ma tête?
Que fais-je? Que ferai-je? ô Prince infortuné!
Par le Ciel, par l'Enfer, par soi-même gêné.

Toi que le crime engendre en une ame abattuë,
O salutaire enfant d'un pere qui nous tuë,

Remords,

Remords , enleve-moi de ces funestes lieux ,
Où déjà tout l'Enfer se découvre à mes yeux.
Du moins, s'il faut périr, qu'une mort magnanime
Marque notre infortune, & non pas notre crime :
Qu'elle attire des pleurs sur notre monument :
Que ce soit une mort , non pas un châtiment.
Arrachons-nous enfin de ces lieux détestables ;
Et soyons malheureux , sans nous rendre coupables.

DU RYER

*L'Ombre de Samuel apparôit à Saül , & lui prédit
sa mort & celle de ses enfans.*

L' O M B R E.

POURQUOI, Saül, pourquoi tant d'injustes efforts,
Pour m'ôter ce repos que le Ciel donne aux Morts ?

S A U L.

Toi, qui vois mon désastre, ame pure, ame sainte,
Pardonne à mon malheur, pardonne à la contrainte..
Si je commets un crime en cette extrémité,
N'impute mon forfait qu'à la nécessité..

L' O M B R E.

Monarque infortuné, quand le Ciel t'abandonne,
Crois-tu trouver ailleurs l'appui de ta couronne ?
Penses-tu qu'un esprit dépoüillé de son corps,
Puisse aux arrêts du Ciel opposer ses efforts ?
Songe que l'Eternel te tira de la poudre,
Pour te mettre en un rang où l'homme tient la
foudre :

Tome I.

E e

U RYER. Mais malgré tous tes soins, tremble, frémis & croi

Que Rome a des enfans qui valent mieux que moi.
 Sçache que des Romains la plus belle jeunesse,
 Dans ton camp répandue, attend ce que je laisse;
 Et que trois cens Héros, brûlant de t'attaquer,
 S'y préparent au coup que je viens de manquer.
 Si de tant de Guerriers qu'arme la même envie,
 Tu peux être vainqueur & garantir ta vie,
 Alors je publierai que les Dieux sont pour toi;
 Et que Rome en danger doit craindre un si grand
 Roi.

P O R S E N N A.

Va, retourne dans Rome, & jouïs de ma grace.
 Je reçois ton avis, sans craindre ta menace.
 Plus fort que le fardeau qui semble m'accabler,
 Mon salut t'apprendra que Rome doit trembler.



BREBEUF.



UILLAUME DE BREBEUF, BREBEUF
Gentilhomme Normand , a
composé ses plus beaux ou-
vrages , non pas dans les in-
tervalles d'une phrénésie poétique , pa-
reille à celle de Lucrece , du Tasse &
des autres Enthousiastes ; mais dans les
intervalles d'une fièvre opiniâtre , qui le
tourmenta vingt ans entiers.. Il avoit le
génie également fécond & sublime ; & sa
traduction , ou plutôt son imitation de
la Pharsale de Lucain fera toujours hon-
neur à la Poésie Française. Elle a ses dé-
fauts ; mais ils sont rachetez par des beau-
tez sans nombre répandues dans tout l'ou-
vrage , & surtout dans les deux premiers
Livres. Ses Entretiens Solitaires ne sont
pas , à beaucoup près , si châtiez ; & si
l'on en excepte quelques Chapitres , le
reste est peu de chose , & ne mérite guère

— d'être lû. Il nous a laissé divers autres
BREUF. Poësies parmi lesquelles on trouve 150
 Epigrammes sur une femme fardée. Plusieurs de ces Epigrammes pourroient le disputer à celles de Catulle & de Martial pour le stile aisé; & pour le tour naïf & badin. BREUF n'a jamais eu d'autre emploi que celui des Belles-Lettres. Il est mort en 1661. âgé de quarante-trois.

EPIGRAMMES.

Sur un esprit mal-tourné.

LORSQUE je polissois la rime
 Avec une assez rude lime,
 Tu parlois hautement de moi;
 Mais je commence à te déplaire:
 Courage je sçai bien pourquoi;
 C'est que je commence à bien faire.

Méprise réciproque.

CERTAIN Abbé qui vient de Rome;
 Prend Lyfandre pour un oison;
 Et je trouve qu'il a raison,
 Car Lyfandre autrefois l'a pris pour habile homme.

Sur

Samuel, ou Démon ; profane, ou sainte voix ;

Eteins, en t'en allant, la clarté qui me reste :

DU R

Exécute un arrêt infernal, ou céleste.

Je mourrai trop puni, puisque dans mon transport,

Déjà de mes enfans j'ai ressenti la mort.

Triste espoir de mes jours, objets trop déplorables !

Pour être mes enfans, êtes-vous donc coupables ?

Les crimes de Saül, indigne de son rang,

Sont-ils, comme à son ame, attachez à son sang ?

O justice du Ciel, cachée à la Nature,

Frappe, tranche mes jours, avant que je murmure. ¹

EXTRAIT DE THEMISTOCLE.

Générosité de Xercès envers Thémistocle banni de la Grèce, & réfugié auprès de lui.

NE crois pas que mon ame, ouverte à la fureur ;

Te considère ici comme un objet d'horreur ;

Ni que par tant d'exploits ta gloire rehaussée,

M'inspire pour ta perte une seule pensée.

¹ On peut juger par ce léger Extrait du *Saül*, que cette Pièce n'est pas moins recommandable par la force de la versification, que par la magnanimité des sentimens. On peut même la regarder comme un modèle de la manière dont on doit traiter les sujets tirez de l'Ecriture Sainte, en gardant cette loi si raisonnable de ne rien ajouter à la narration des Ecrivains Sacrez, qui l'affoiblisse, ou qui la démente.

BREBEUF. Et la Cloris de nuit seroit bien la grand'mere
De la Cloris de jour,

I V.

Vous sçavez, Lise, à peu de frais,
Changer de visage & d'attraits,
Soit jour ouvrable, ou jour de fête :
Mais à vrai dire entre nous deux,
Que votre époux seroit heureux,
Si vous pouviez changer de tête !

V.

LISE a le teint blanc comme un œuf,
Mais il coûte plus qu'on ne pense :
Tous les jours un visage neuf !
Certes, c'est en visage un peu trop de dépense.

V I.

DAMON n'est plus qu'un infidelle.
Vous l'aviez entendu jurer,
De vivre sous vos lois tant que vous seriez belle ;
Cependant pour une autre on le voit soupirer.
Un pareil changement vous paroît bien fantasque
Mais Lise, ne vous flattez pas :
Quand Damon fit serment d'adorer vos appas,
Il ne fit pas serment d'adorer votre masque.

V I I.

DE tous les Peintres excellens,
Qu'on vante le plus en ce tems,
Phyllis, aucun ne vous ressemble ;

Mais en quelque péril qu'elle t'aille jeter ;
Loin de me plaindre d'elle , il la faut imiter.
Tu t'exposes Scévole , en Héros , en grand
Homme ;

DU RYER

Et si je ne puis rien pour le salut de Rome ,
J'y veux contribuer par le consentement
Que je donne au dessein qui m'enleve un amant.

S C E V O L E .

Ainsi donc ta belle ame aura part à la gloire
Qui doit suivre de près ma mort ou ma victoire.
Mais tu pleures , Junie !

J U N I E .

Et Rome doit pleurer ,
Quand tu cours à la mort afin de l'en tirer.
Va , ne crains point mes pleurs ; quoique les Dieux
t'appréhendent ;

Ma main te poussera , si mes larmes t'arrêtent.
Va ; tu ne peux mourir d'un plus noble trépas :
Mais l'amour peut-il perdre , & ne soupirer pas ?

F E R M E T E ' V R A I M E N T R O M A I N E .

S C E V O L E à *Porfenna*.

J' A V O I S conclu ta mort - ordonnes-tu la mienne ?
J'y cours du même pas que j'allois à la tienne.
Vois si je me repens d'un attentat si beau ;
Juge si je craindrois la fureur d'un bourreau ,
Moi , qui viens de punir cette main criminelle ;
D'avoir manqué le coup que Rome attendoit d'elle ;

BREBEUF.

Garde le nez des mauvais vents ;
 Londres son habit de campagne ;
 Le Gange a vû naître ses dents ,
 Et son teint brillant vient d'Espagne. ¹

ENDROITS CHOISIS DE LA PHARSALE.

LIVRE I.

Exposition. Apostrophe à Rome.

Je chante cette guerre en cruauté féconde ,
 Où Pharsale jugea de l'Empire du Monde ;
 Et servant de théâtre à de fameux revers ,
 Mit enfin à la chaîne & Rome & l'Univers.
 Guerre plus que civile , où la fureur d'un Homme
 Fit voir aigle contre aigle , & Rome contre Rome ;
 Le sang contre le sang lâchement déclaré ,
 L'audace triomphante , & le crimé adoré :
 Où des Peuples divers la valeur soulevée ,
 Fit le sort des Humains d'une offense privée ;
 Et partageant son zèle entre deux grands Rivaux ,
 Vengça ses premiers fers , & s'en fit de nouveaux.

Rome , dont la grandeur épouvantoit la Terre ,
 Quel sinistre Démon t'inspire cette guerre ?

¹ Des 150 Epigrammes que M. de BREBEUF a composées sur le même sujet , celles-ci ont paru les meilleures. Toutes les autres sont plus ou moins foibles : mais comme c'étoit une gageure , la nature de l'entreprise a justifié en quelque sorte la médiocrité du succès.

*Sur un grand Parleur.***BREBEUF**

LE premier jour qu'ANDRÉ voulut m'entretenir,
 Il me dit tout au long l'histoire de sa vie,
 Et sans s'être informé si j'en avois envie,
 Me conta le passé, le présent, l'avenir,
 Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être,

.

Sans me donner le tems de repartir un mot.
 Mais comme il m'en dit plus qu'il n'est aisé d'en-
 tendre,

Il m'apprit plus aussi qu'il ne vouloit m'apprendre;
 Car dès le premier jour je scûs que c'est un sot,

Sur une femme fardée.

I.

L'AUTRE jour Alizon partit si follement,
 Pour un long & fâcheux voyage,
 Que sortant de chez elle avec empressement,
 Elle oublia ses gands, ses dents & son visage,

II.

QUEL âge a cette Iris dont on fait tant de bruit,
 Me demandoit Cliton n'aguere?
 Il faut, dis-je, vous satisfaire;
 Elle a vingt ans le jour & cinquante ans la nuit,

III.

CLORIS quitte & reprend par un certain mys-
 tere,

Jeune & vieille peau tour à tour;
Tome I. F f

L'Océan furieux soulever tous ses flots ,
PEUPE. Et le monde rentrer dans son premier cahos.
Ainsi ce vaste corps , cette masse étendue ,
Sous un pompeux débris se verra confonduë :
Ainsi, Rome , au plus fort de ta haute splendeur ,
Tu tombes sous le poids de ta propre grandeur.

Parallele de Pompée & de César.

L'un gouverne en repos les Peuples de la Terre ,
Illustre dans la paix autant que dans la guerre ,
Et le soin où la Robe attache ses vieux ans ,
Rallentit cette ardeur qui fait les Conquérans.
Après que ses travaux ont hâté sa vieillesse ,
Il jouit des lauriers qu'a cueillis sa jeunesse ,
Et voulant à son âge accorder ses desirs ,
Cherche d'autres honneurs & de plus doux plaisirs.
Rome , qui doit sa gloire à ses premiers services ,
Doit à ses derniers soins sa pompe & ses délices..
Au bruit déjà semé de la rébellion ,
Il demeure sans trouble & sans émotion :
Pour voir la rage éteinte & l'audace trompée ,
Il leur veut seulement montrer le grand Pompée ;
Et l'ombre de ce nom qu'on adore en tous lieux ,
Lui paroît un rempart contre les factieux..

César n'a pas encor ni cette renommée ,
Ni cette expérience , & pleine & consommée ;
Mais un esprit bouillant , enflé d'ambition ,
Toujours dans les projets , toujours dans l'action..

Quelle aveugle fureur arme tes Légions ,
Et va montrer ta honte à tant de Nations ?
Lorsque d'un beau courroux tes troupes échauffées,
Devroient dans Babylone arborer des trophées,
Regagner tes drapeaux , & des Parthes vaincus
Faire un beau sacrifice aux manes de Crassus ,
On voit tes Conquérens chercher une victoire ,
Fatale à ta grandeur , & funeste à ta gloire :
Où , dans ces noirs projets , qui vont de tes Guer-

riers

Profaner la vaillance & flétrir les lauriers ,
Qui te rendent toi-même à toi-même ennemie ,
Le plus heureux succès est rempli d'infamie ,
L'une & l'autre fortune a d'égaux rigueurs ,
Et l'affront des vaincus est un crime aux vainqueurs.

Une puissance trop étendue se détruit d'elle-même.

C'EST un arrêt des Dieux, une puissance extrême,
Cede à son propre poids , & se détruit soi-même :
Rien de grand n'est durable ; & l'Univers un jour ,
Rompra ces nœuds secrets d'alliance & d'amour ,
Tous ces heureux accords , ces douces sympathies ,
Qui font régner la paix dans toutes les parties.
C'est alors qu'on verra les astres révoltez ,
Disputer au Soleil son trône & ses clartez ;
Les cieux mal soutenus s'écrouler sur nos têtes ,
La terre s'entr'ouvrir , l'air s'armer de tempêtes ,

Ff iij

BREBE

LEBEUF. Ce qui fit autrefois de Rome l'opulence ,
Feroit d'un seul Romain la honte & l'indigence.
Le devoir étouffé , la justice aux abois ,
Le pouvoir devenu la règle de nos lois ,
La brigue des emplois , la faveur populaire ,
Les suffrages vendus , l'honneur mis à l'enchere ,
Le mérite ployant sous d'injustes efforts ,
Sont l'ouvrage du luxe & celui des trésors.
Les Tribuns , emportez d'une vaine impudence ,
Avecque les Consuls entrent en concurrence :
La foi , ce nœud sacré , ce lien précieux ,
N'est plus qu'un beau phantôme , & qu'un nom
spécieux ;
Et des plus dissolus la richesse épuisée ,
Trouve dans le désordre une ressource aisée.

*Rome , sous la figure d'une femme désolée , se présente
à César prêt de passer le Rubicon.*

DEJA plein de courroux & de ses grands projets ,
Déjà mettant Pompée au rang de ses sujets ,
César avoit franchi les Alpes étonnées ,
Ces roches , de frimats & d'horreur couronnées :
Déjà du Rubicon il découvroit les eaux ,
Quand au milieu des joncs & parmi les roseaux ,
Il voit de sa Patrie une image vivante ,
Toute défigurée & toute languissante ;
Les bras à demi-nuds , & les cheveux épars :
Où , dit-elle , où va-t-on porter mes étendards ?

Esprit impétueux que l'audace commande ;
Plus le Destin lui donne ; & plus il lui demande ,
Et la faveur des Dieux , trop prompte à le servir ,
Irrite son orgueil , au lieu de l'assouvir.
Il n'est pour s'agrandir point de sang qu'il ne verse ,
De pouvoir qu'il n'abatte , ou de sein qu'il ne perce ;
Et pour lui la Grandeur n'est point d'assez haut prix ,
S'il ne s'y voit monté par un fameux débris.

BREBEUF.

Luxe des Romains , & ses suites.

EN vain nous avons vû l'Asie à nos genoux ,
Puisque l'or de l'Asie a triomphé de nous ,
Et que ses grands Etats , devenus nos victimes ,
Nous ont enfin donné leur richesse & leurs crimes.
Le luxe des habits , l'éclat des ornemens ,
Les meubles précieux , l'orgueil des bâtimens ,
Le pompeux appareil d'un superbe équipage ,
Epuisent le Pactole aussi-bien que le Tage :
Nos repas somptueux sont le tribut des airs ,
L'hommage de la Terre & celui des deux Mers :
La Nature est en peine à fournir nos délices ;
Les plaisirs anciens sont pour nous des supplices ,
S'ils ne viennent d'Asie , on ne les souffre plus ,
Et l'on n'en connoît point , s'ils ne sont inconnus.
Ce n'est plus cette Rome & si sainte & si pure ;
Ses plus chastes désirs outragent la Nature ;
Et cette âpre vertu si chère à nos Ayeux ,
Si féconde en Héros , est un monstre à ses yeux..

Et sans rien écouter que son bouillant courage,
DEBEUF. D'un air impétueux passe à l'autre rivage..
 Ce superbe Vainqueur, suivi de tous les siens,
 Se voyant sur les bords des champs Hespériens,
 Enflé de son espoir, pressé de sa vengeance,
 Je laisse ici, dit-il, la paix & l'alliance.
 Arrière vain respect du devoir & des lois ;
 Porte ailleurs tes conseils, je n'entends plus ta voix.
 Fortune, c'est à toi que César s'abandonne ;
 Ou rehausse, ou détruis l'éclat qui l'environne ;
 Plus mon dessein est grand, plus il est glorieux :
 Quoiqu'ordonnent de moi les Destins & les Dieux,
 Il faut les consulter au milieu des allarmes,
 Reconnoître leur voix au succès de mes armes,
 Et sans m'assujettir à d'autres jugemens,
 Mon triomphe ; ou ma mort seront leurs truchemens.

Divers prodiges avant-coureurs de la Guerre civile.

L'APENNIN agité jusques dans ses racines,
 A cru s'enfvelir dans ses propres ruines ;
 Et sur nous la Sicile a vomi de ses flancs,
 Des orages de soulfhre & des cailloux brûlans.
 Ces demi-Dieux que Rome a placez sur les astres,
 Ont senti nos travaux & pleuré nos désastres.
 Les carreaux de la foudre en frappant les autels,
 Ont d'avec les Humains banni les Immortels ;
 Et nos Dieux familiers, nos Démonstutélaires,
 Par des sueurs de sang expliquent nos miseres.

Si le droit, si l'honneur accompagne vos armes ,
Connoissez votre mere , & respectez ses larmes ,
Ne portez pas plus loin votre orgueil & vos pas ,
Et désarmez vos mains , ou ne m'approchez pas.

BREBEUF.

Ces mots , entrecoupez de soupirs & de plaintes ,
Livrerent à César de sensibles atteintes :
Une crainte inconnue , une secrete horreur ,
L'atrasche à son audace & suspend sa fureur ,
Une langueur mortelle affoiblit son courage ,
Et retient , malgré lui , ses pas sur le rivage.

Toi , dit-il , qui souteiens la foudre dans tes mains ,
Et du mont Tarpeïen veilles sur tes Romains ,
Toi , le Jupiter d'Albe , & vous , Dieux de mes Peres ,
Vous , du grand Quirinus adorables mysteres ,
Toi , ma Divinité , toi , Rome , que je fers ,
Souteiens mon entreprise , & viens briser tes fers.
Je ne viens pas ici , factieux & perfide ,
Couronner mes hauts faits par un noir parricide ,
Ni la rage dans l'ame , & le fer à la main ,
Enfant dénaturé , le plonger dans ton sein.
Pouvû qu'à mon ardeur ton courage réponde ,
Je venge d'un Tyran la Maîtresse du Monde ;
Je te rends tes enfans si long-tems désirez ,
Et brise les liens qui leur sont préparez..

Il se tût , & son cœur accusant sa foiblesse ,
Commande à sa fierté d'étouffer sa tendresse ,
D'éloigner ces frayeurs , de vaincre ce remords
Qui trahit sa vengeance & retient ses efforts ,

MAIS hélas ! je me flatte , & je perds mes souhaits ;
ARDEUR. Le Ciel veut plus de sang , l'Enfer plus de forfaits.
Allons donc , cher Brutus , où le sort nous entraîne ;
Exécutons sur nous les ordres de sa haine.
Attendant que les Dieux prononcent leurs arrêts ,
Je me donne à Pompée & suis ses intérêts ;
Ou plutôt dans son Camp , où le Sénat m'appelle ,
Je me donne à l'Etat , & soutiens sa querelle.
Qu'il sçache ce Guerrier , dont je me rends l'appui ,
Que si les Dieux enfin s'intéressent pour lui ,
Si sa haute vaillance enfin n'est pas trompée ,
Il a vaincu pour Rome , & non pas pour Pompée.

L I V R E I I I.

Description de l'Ecriture , originaire de Phénicie.

C'EST d'elle que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole , & de parler aux yeux ;
Et par les traits divers de figures tracées ,
Donner de la couleur & du corps aux pensées. ¹

¹ Le grand CORNEILLE a dit plus d'une fois qu'il auroit volontiers donné deux de ses plus belles Pièces pour être l'Auteur de ces quatre Vers. Il auroit perdu sans doute , aussi-bien que le Public , à un pareil échange. Au reste, CORNEILLE a fait sur le même sujet un quatrain que voici.

*C'est d'elle que nous vient le fameux art d'écrire ,
Cet art ingénieux de parler sans rien dire ;
Es par les traits divers que notre main conduit ,
Attacher au papier la parole qui fuit.*

Ces sinistres oiseaux , l'orfraye & les hibous ,
 Cherchent l'éclat du jour , & vivent parmi nous. BREBEI
 La Nature produit mille formes hideuses ,
 D'affreux enfantemens , des couches monstreuſes.
 A ces tristes objets les ſens ſont interdits ,
 Et la mere frémit en regardant ſon fils.
 La cendre des tombeaux-pouſſe des voix humaines ,
 Et l'on entend gémir des urnes toutes pleines.
 Une Furie armée & d'ongles & de dents ,
 Fait alentour des murs ſiffler mille ſerpens ;
 Et roulant en ſa main une torche allumée ,
 Empoiſſonne les airs de ſa noire fumée.
 Marius & Sylla , ces Manes odieux ,
 Reviennent des enfers ſe montrer à nos yeux ;
 Et donnent par leurs cris un funeſte préſage ,
 Que Rome va bien-tôt achever leur ouvrage.

L I V R E I I.

Discours magnanime de Caton à Brutus.

QUE les traits de la Mort me ſeroient précieux ,
 S'ils devoient appaiſer les Enfers & les Cieux !
 O courſe de mes jours noblement raccourcie ,
 Si Caton en mourant a le ſort de Décie !
 Qu'au milieu des deux Camps , percé de tous leurs
 coups ,
 De tous il ſoit la proie , & le ſalut de tous :

PREMIER. Tant aux foibles mortels il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre , & qu'il faut
adorer.

Là , d'une obscure source il coule une onde obscure ,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour ,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour.
Souvent du triste éclat d'une flamme enfouïe
La forêt est couverte , & n'est pas dévorée ;
Et l'on a vû cent fois les troncs entortillez
De céraïstes hideux & de dragons aîlez.
Les voisins de ce bois si sauvage & si sombre ,
Laissent à ses démons son horreur & son ombre ;
Et le Druide craint en abordant ces lieux ,
D'y voir ce qu'il adore , & d'y trouver ses Dieux.

Parfaite ressemblance de deux freres.

LA Nature avoit mis en l'un & l'autre frere
Des rapports , qui trompoient jusqu'aux yeux de
leur mere ;
Mais la mort les distingue , & sa prompte fureur
Dissipe avant le tems cette agréable erreur :
Elle prend l'un des deux , & celui qu'elle laisse ,
Au cœur de ses parens reproduit la tristesse ;
Et par un trop fidelle & trop juste rapport ,
Dans le frere vivant montre le frere mort.

Description d'un Bois sacré.

BIBLI

ON voit près de Marseille une forêt sacrée ,
Formidable aux Humains , & des tems révéree ,
Dont le feuillage sombre & les rameaux épais ,
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres ,
Les Faunes , les Sylvains , ou les Nymphes cham-
pêtres ,

Ne vont point accorder aux accens de la voix ,
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre destinée à de plus noirs offices ,
Cache aux yeux du Soleil ses cruels sacrifices ,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux ,
Offensent la Nature en révéant les Dieux.
Là , du sang des humains on voit suer les marbres ;
On voit fumer la terre , on voit rougir les arbres ;
Tout y parle d'horreur , & même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers , les ours , les bêtes les plus fiers ,
N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières ;
La foudre accoutumée à punir les forfaits ,
Craint un lieu si coupable , & n'y tombe jamais.
Ià , de cent Dieux divers les grossières images ,
Impriment l'épouvante & forcent les hommages ;
La mousse & la pâleur de leurs membres hideux ,
Semblent mieux attirer les respects & les vœux ;
Sous un air plus connu la Divinité peinte ,
Trouveroit moins d'encens & seroit moins de-
crainte ;

LIVRE IX.

BREBEUF. *Le plus digne éloge du grand Homme , est celui qu'il
reçoit de son semblable.*

Enfin les Dieux jaloux nous ravissent un Homme,
Sur qui rouloit encor l'espérance de Rome ;
Qui digne imitateur des Héros nos ayeux ,
Fut seul tout l'ornement de ce siècle odieux,
En ce tems , où l'orgueil semble être légitime ,
Où la loi de l'honneur cède à celle du crime ,
Il n'a point jusqu'au trône élevé ses projets ;
Il vouloit des amis & non pas des sujets..
Il fut Chef du Sénat , mais du Sénat encore
Et maître du Couchant , & maître de l'Aurore.
Il ne s'établit point sur le droit des combats :
Ce qu'il put autrefois ne devoir qu'à son bras ,
Qu'à ce courage grand sur les plus grands courages ,
Il voulut le devoir à de libres suffrages.
Les progrès éclatans de sa verte saison ,
Ont enrichi l'Etat bien plus que sa Maison.
Il sut prendre au besoin & mettre bas les armes ;
Il chérissoit la paix au milieu des allarmes ;
Et d'un visage égal il a pris ou quitté
L'éclat de la puissance & de l'autorité.
Le mérite indigent éprouvoit ses largesses :
Sa maison étoit chaste au milieu des richesses :

1 C'est Caton qui parle de Pompée,

Toujours

*Description d'un Bois sacré.***BAIBU**

ON voit près de Marseille une forêt sacrée ,
Formidable aux Humains , & des tems révéree ,
Dont le feüillage sombre & les rameaux épais ,
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres ,
Les Faunes , les Sylvains , ou les Nymphes chan-
pêtres ,

Ne vont point accorder aux accens de la voix ,
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre destinée à de plus noirs offices ,
Cache aux yeux du Soleil ses cruels sacrifices ,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux ,
Offensent la Nature en révérand les Dieux.
Là , du sang des humains on voit suer les marbres ;
On voit fumer la terre , on voit rougir les arbres ;
Tout y parle d'horreur , & même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers , les ours , les bêtes les plus fieres ,
N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanieres ;
La foudre accoutumée à punir les forfaits ,
Craint un lieu si coupable , & n'y tombe jamais.
Ià , de cent Dieux divers les grossieres images ,
Impriment l'épouvante & forcent les hommages ;
La mousse & la pâleur de leurs membres hideux ,
Semblent mieux attirer les respects & les vœux ;
Sous un air plus connu la Divinité peinte ,
Trouveroit moins d'encens & seroit moins de-
crainte ;

Je trouve cette main qui régit l'Univers
J'approche autant qu'il faut cet Ette inacc
Et vois presque des yeux cette Essence inv

L I V R E X.

Folle ambition d'Alexandre.

ASTRE pernicieux sur la Terre & sur l
L'effroi de la Nature, & le malheur du M
Torrent précipité, foudre dont les éclats
Portent l'embrasement & sèment le trépa
Il fit un droit certain de l'insulte & du cr
Et d'un Usurpateur un Maître légitime.
Ses progrès achevez cessent de le flatter :
Rien ne peut l'assouvir, rien ne peut l'ar
Victorieux du Monde, il en demande u
Il en veut un plus riche & plus grand que
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste hor
Il sent que l'Univers n'est plus que sa pr

Toujours la modestie & toujours la candeur
S'y trouverent d'accord avecque la grandeur.
Son nom fut précieux aux Nations diverses,
Et pour nous d'un grand poids au fort de nos tra-
verses.

Les remords de la honte & l'instinct du devoir,
Ne sont plus un obstacle au souverain pouvoir;
Le bonheur des forfaits est un droit légitime,
Et la vertu gémit sous l'empire du crime.

Connoissance de Dieu naturelle à l'homme.

LORSQUE d'un rien fécond nous passons jusqu'à
l'être,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut con-
noître :
Nous trouvons Dieu partout, partout il parle à nous ;
Nous sçavons ce qui fait ou détruit son courroux ;
Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.
Pensons-nous qu'à ce Temple un Dieu soit limité ;
Qu'il ait dans ces sablons plongé la vérité ?
Faut-il d'autre séjour à ce Monarque auguste ,
Que les Cieux , que la Terre , & que le cœur du Juste ?
C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit :
C'est sa main qui nous guide , & son feu qui nous
luit :
Tout ce que nous voyons est cet Etre suprême ;
Ou du moins c'est pour nous un crayon de lui-même.

REBEUF. De-là naît en nos cœurs cette humeur inégale ,
Qui tourne au premier souffle & change au gré du
sort :

A qui vit loin de Dieu l'inconstance est fatale ,
Et trouve un homme foible en l'homme le plus fort.

Il semble autant de fois que la fortune change ,
Que l'homme tout entier se change en même tems ;
Et des succès divers cette enchaînage étrange ,
Montre en un homme seul cent hommes differens.

Foible dans le bonheur , foible dans la disgrâce ;
Tantôt il est superbe , & tantôt abattu :
Dans le calme flatteur on le voit plein d'audace ,
Et dans le moindre orage on le voit sans vertu.

Il veut , il ne veut pas ; il accorde , il refuse ;
Il écoute la haine , il consulte l'amour ;
Il assure , il rétracte ; il condamne , il excuse ;
Et le même objet plaît & déplaît tour à tour.

Surtout , si quelquefois se montrant à soi-même ;
Des crimes de sa vie il se trouve étonné ,
L'horreur d'avoir aigri votre pouvoir suprême ,
Est un ennui qui meurt aussi-tôt qu'il est né.

Quel moyen , Dieu puissant , d'engager ce va-
lage
A poursuivre un bonheur digne de l'enflammer !

S T A N C E S.

De l'Inconstance humaine.

BREBEU

A de vagues penſers l'homme eſt toujours en
proye :
Son inſtabilité ne ceſſe qu'avec lui ,
Et nous voyons , SEIGNEUR , que ſa plus douce
joye,
Dégénère ſouvent en un mortel ennui..

A cent objets divers tour à tour il s'engage ,
Et de cent tour à tour dégage ſes ſouhairs :
Ce qui fait ſon bonheur ſe change en ſon dommage ,
Ce qui lui plaît de loin le rebute de près.

Son ame en jouiſſant regrette ſa poursuite ,
Se reproche ſes ſoins & ſon empreſſement :
Mais hélas ! nous voyons qu'en changeant de con-
duite.
Il change de foibleſſe & d'erreur ſeulement..

A ſon propre repos ſes deſirs le reſuſent ,
Il gémit dans ſa chaîne , & n'oſe la brifer :
Il conçoit le néant des choſes qui l'abuſent ,
Et ne peut ſe réſoudre à ſe déſabuſer.

Ainſi toujours flottante & toujours incertaine ,
Son ame ſe diſſipe en cent vœux différens ,
Court après ſes malheurs , ſoupire après ſa peine ,
Et renonce aux vrais biens pour des biens apparens.

MAITRE ADAM.

MAITRE
ADAM.



DAM BILLAUT, Menuisier de Nevers, devoit à la nature seule le talent qu'il avoit pour la Poësie. On remarque dans ses Vers quelque étincelle de ce feu qui échauffe les Poëtes; mais comme il étoit sans Lettres & sans étude, on n'y trouve le plus souvent ni exactitude, ni justesse, soit pour le langage, soit pour les pensées. Etant venu à Paris pour un Procès, au lieu de plaider, il fit une Ode à la louange du Cardinal de Richelieu, qui l'en remercia par une pension. Il en eut une aussi de Gaston de France, Duc d'Orléans. Me ADAM nous a laissé trois volumes de Poësies; sçavoir ses *Chevilles*, son *Villebrequin* & son *Rabot*; titres qui avertissent la postérité qu'il n'étoit qu'un simple artisan. Tous les Poëtes de son tems lui consacrerent des éloges; M. le Duc

Saint - Aignan le célébra par ces Vers :

Ornement du siècle où nous sommes ,

Je ne dis rien de vous , sinon

Que pour les Vers & pour le nom ,

Vous êtes le premier des hommes.

MAITRE
ADAM

mourut au commencement du Regne
LOUIS XIV. le 19. de Juin 1662.

E P I G R A M M E.

*M. de Marolles , Abbé de Villeloin , pour lui
obtenir un habit de deuil de Madame la Prin-
cesse Marie , veuve de M. de Mantouë.*

ILLUSTRE Abbé , dis à MADAME ,
Que je suis presque au desespoir
De porter un deuil en mon ame ,
Que mon corps ne peut faire voir ,
Que dans l'incomparable perte
Que cette Princesse a soufferte ,
J'enrage contre le trépas ;
Que dans l'ennui qui me dévore ,
Si Nature m'avoit fait Maure ,
Je ne l'importunerois pas.

Autre.

Si la Parque inhumaine
Vouloit pour de l'argent

Puisqu'il ne sert de rien. ¹

R O N D E A U

Sur le nom de Richelieu.

D'un riche lieu je ne suis pas ven
Mes vêtemens , qui me laissent to
En donnant bien l'entiere connoiss
L'astre inhumain qui fut à ma naiss
Dans mon rabor mit tout mon reve

¹ Cette Epigramme ou plutôt cette Char
preuve que nos Modernes sans étude peuvent
avec les Anciens : car elle renferme toute la
XXIII. Ode d'Anacréon , que l'illustre Monf
TENELLE a si agréablement imitée en cette n

*Si l'or prolongeoit la vie ,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or :
La mort me rendant visite ,
Je la renverrois bien vite ,
En lui demandant mon trésor :
Mais si la Parque severe
Ne le permet pas ainsi*

Tous les Devins , qui depuis m'ont connu ,
Pour m'obliger , cherchent par le menu ,
Si j'uferai mes jours fans l'assistance
D'un Richelieu.

MAITRE
ADAM.

Je ne sçai pas si leur esprit cornu
Doit l'avenir régler par l'avenu ,
Ce seroit bien irriter ma constance :
Quoi qu'il en soit , je vis dans l'espérance
Que tôt ou tard je serai maintenu
D'un Richelieu.

*A un de ses Amis qui étoit malade d'une scia-
tique,*

POUR te guérir de cette sciatique ,
Qui te retient comme un paralytique ,
Entre deux draps sans aucun mouvement ,
Prends-moi deux broes d'un fin jus de sarment ;
Puis lis comment on le met en pratique.

Prends-en deux doigts , & bien chauds les ap-
plique
Deffus l'externe , où la douleur te pique ,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir.

Sur cet avis ne fais point hérétique ,
Car je te fais un serment autentique

MAITRE
ADAM.

Que si tu crains ce doux médicament,
Ton Médecin , pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.



L I V R E V.

GOMBAULD.



EAN OGIER DE GOMBAULD, né à Just de Lussac en Xaintonge, étoit Gentilhomme & cadet d'un quatrième mariage.

GOM
BAUL

Après avoir achevé ses études à Bordeaux, il vint à Paris sur la fin du regne de HENRI LE GRAND. Son mérite le fit bien-tôt connoître & estimer à la Cour. Il fut particulièrement considéré de la Reine Marie de Médicis, qui lui donna une pension de douze cens écus. Le Chancelier Seguier lui en donna une autre depuis sur le Sceau. GOMBAULD nous a laissé quelques Pieces de Théâtre qui ont été fort bien reçûës dans leur tems; grand nombre de Sonnets qui, à deux ou trois près, ne méritent plus guère d'être lûs;

GOM-
BAULD.

& enfin trois Livres d'Epigrammes * qu'on ne sçauroit trop estimer (au jugement de Furetiere & autres Maîtres de l'Art) soit pour le naturel , soit pour la délicatesse des pensées. Il avoit plus de quatre-vingt-dix ans lorsqu'il les composa ; & ce genre de Poësie qui est ordinairement l'exercice de la jeunesse , fut en même tems celui de sa vieillesse , & l'honneur de ses travaux. GOMBAULD étoit naturel & hardi dans ses discours ; & en cela il soustenoit assez bien la qualité d'un cadet de Maison, né près de la Garonne, de même que celle de Poëte. Il présenta un jour au Cardinal de Richelieu des Vers de sa composition ; le Cardinal en les lisant dit : Voilà des choses que je n'entends point. Ce n'est

* Il a plû au sçavant Editeur des Satires de Regnier de dire dans une de ses remarques , en parlant de GOMBAULD, qu'il avoit fait particulièrement des Epigrammes qu'en il lisoit plus. On les lit & on les lira toujours avec plaisir. Le Vers de Boileau (Art Poétique, Chant 4.)

Et Gombauld tant loué garde encor la boutique.
ne tombe pas sur ses Epigrammes, mais sur les Sonnets & autres Poësies du même Auteur.

pas ma faute , répondit GOMBAULD ; à
 quoi cette Eminence voulut bien ne pas
 prendre garde.. Il fut un des premiers
 reçûs à l'Académie Françoisë ; & mourut
 Calviniste en 1666. âgé de près de cent
 ans.

GOM.
 BAULI

E P I G R A M M E S.

Avarice & orgueil jusqu'à la mort.

Q Uand je vois si près du cercueil
 Croître l'avarice & l'orgueil ,
 Je crois que le monde radote.
 Esprits du siècle perverti ,
 Ou vous êtes fous à marote ,
 Ou tous les sages ont menti.

Vertu mal soutenüe.

LORSQUE Lyfimene à la Cour
 Eut le nom de vertu parfaite ,
 On ne prévoyoit pas qu'un jour
 La vertu deviendrait coquette.

*Certains gens du monde jouent de mauvais
 personnages.*

L'un parle toujours mal de Dieu ,
 Et la foudre épargne sa tête !

H h iij

DOM-
AULD.

L'autre n'en parle en pas un lieu,
Et paroît moins homme que bête.
L'un fait le sage, & n'est qu'un sot
Avecque sa Philosophie;
Et l'autre fait tant le dévot,
Que tout le monde s'en défie.

Sur la magnificence des bâtimens.

VOIS-TU ces palais magnifiques,
Qui surpassent les basiliques,
Et qui font honte à Salomon ?
Là logent ces Dieux de la Terre,
Ces Dieux malades du poulmon,
Ou de la goutte, ou de la pierre.

Retour de Caliste.

CALISTE partit de ces lieux,
Et l'absence de ses beaux yeux,
Avoit rendu mon ame triste.
O regrets ! ô vœux superflus !
Deux ans après revint Caliste,
Mais sa beauté ne revint plus.

Bonne renommée vaut mieux que richesse.

CLEONICE paroît un chef-d'œuvre parfait :
La Cour en est charmée.
Elle est riche, elle est belle, elle a tout à souhait
Hormis la renommée.

Amour détruit par la connoissance.

SANS se connoître Jeanne & Jean
S'aimèrent pour le moins un an,
Et soigneusement s'écrivirent:
L'Amour aveugle eut ce pouvoir;
Mais dès le moment qu'ils se virent,
Ils ne se voulurent plus voir.

GOM-
BAULD*Cosme en dignité.*

LES honneurs forcent l'ascendant.
Cosme étoit civil, accostable,
Généreux, franc & véritable,
Mais on l'a fait Surintendant.

Visite contrainte.

UNE fois l'an il me vient voir,
Je lui rends le même devoir:
Nous sommes l'un & l'autre à plaindre:
Il se contraint pour me contraindre.

Beauté artificielle.

BLANC d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillans, pendans d'oreilles,
Passemens, jupes de grand prix,
On vous étale, on vous promene,
Pour duper les foibles esprits;
Et l'on vous nomme Lyfimene.

H h iij

Science d'un certain Baron:

M-
LD.

J'AI trû long tems, en conscience,
Que ce Baron ne sçavoit rien :
Mais j'en découvre la science,
Et je trouve qu'il siffle bien.

Amour de soi-même.

IL est plein de mérite, il est plein de sçavoir:
Mais, si j'ose en parler, sa vanité m'étonne:
En quelque part qu'il aille, il ne va voir per-
sonne ;
Et son but seulement est de se faire voir.

Fausse louanges.

FAIRE des Vers sur votre Livre,
C'est enrager, ce n'est pas vivre :
Je n'en sçauois prendre le soin.
Quiconque d'un mauvais ouvrage
Ose rendre un bon témoignage,
Fait l'office d'un faux témoin.

Rencontre difficile.

EN quel siècle suis-je venu ?
L'on se déchire, l'on se mange.
Un homme de bien m'est un Ange ;
Mais cet Ange m'est inconnu.

pas ma faute , répondit GOMBAULD ; à quoi cette Eminence voulut bien ne pas prendre garde.. Il fut un des premiers reçûs à l'Académie Françoisse ; & mourut Calviniste en 1666. âgé de près de cent ans.

GOM-
BAULD.

E P I G R A M M E S.

Avarice & orgueil jusqu'à la mort.

Q Uand je vois si près du cercueil
Croître l'avarice & l'orgueil ,
Je crois que le monde radote.
Esprits du siècle perversi,
Ou vous êtes fous à marote,
Ou tous les sages ont menti.

Vertu mal soutenue.

LORSQUE Lyfimene à la Cour
Eut le nom de vertu parfaite ,
On ne prévoyoit pas qu'un jour
La vertu deviendrait coquette.

Certains gens du monde jouent de mauvais personnages.

L'un parle toujours mal de Dieu ,
Et la foudre épargne sa tête !

H h iij

DM-
JLD.

Son cœur est si fort dans les cieux,
Qu'il ne voit sur la terre même
Que ceux que l'on appelle Dieux !

Fantôme d'honneur.

IL fut battu le bon Seigneur,
En présence de plus de quatre,
Et pour recouvrer son honneur
Il s'alla faire encore battre.

Mort imprévue d'un Ministre.

PEUPLES, excusez le trépas
De celui qui n'y pensoit pas,
Et qui pensoit à votre gloire:
Il alloit vous rendre contents,
Et si le Ciel l'eût voulu croire,
Il ne seroit mort de long tems.

La maniere de réciter trompe souvent les Auditeurs.

Tes Vers sont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'est rien quand je les lis.
Tu ne les peux pas toujours dire.
Fais-en donc que l'on puisse lire.

Bienfait publié.

Si Charles, par son crédit,
M'a fait un plaisir extrême,

Amour détruit par la connoissance.

SANS se connoître Jeanne & Jean
S'aimèrent pour le moins un an,
Et soigneusement s'écrivirent:
L'Amour aveugle eut ce pouvoir;
Mais dès le moment qu'ils se virent,
Ils ne se voulurent plus voir.

GOM-
BAULD.

Cosme en dignité.

LES honneurs forcent l'ascendant.
Cosme étoit civil, accessible,
Généreux, franc & véritable,
Mais on l'a fait Surintendant.

Visite contrainte.

UNE fois l'an il me vient voir;
Je lui rends le même devoir:
Nous sommes l'un & l'autre à plaindre:
Il se contraint pour me contraindre.

Beauté artificielle.

BLANC d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillans, pendans d'oreilles,
Passemens, jupes de grand prix,
On vous étale, on vous promene,
Pour duper les foibles esprits;
Et l'on vous nomme Lyfimene.

H h iij

Prétends-tu donc changer le monde ?
Le Diable & tous ses gens t'en empêcheront bien.

Mariage d'importance.

DE tout tems ils se font l'amour ,
Ils se fréquentent nuit & jour ,
Et maintenant on les marie.
Voulez-vous apprendre qui c'est ?
C'est Madame la Fourberie
Avecque Monsieur l'Interêt.

Portrait trop ressemblant.

ALAIN, pourquoi te fais-tu peindre ?
Ton portrait qui ne sçait point feindre ,
T'accuse trop visiblement.
Sans que l'on te connoisse , & sans que l'on te
nomme ,
On dit , à le voir seulement ,
C'est le portrait d'un méchant homme.

Vieux Avarés.

ADMIREZ les bontez , admirez les tendresses
De ces vieux esclaves du sort :
Ils ne sont jamais las d'acquérir des richesses
Pour ceux qui souhaitent leur mort.

Contre quelques gens du monde.

LE vice est tout leur entretien :
Le luxe est leur souverain bien ,

J'en suis quitte ; il l'a tant dir ,
Qu'il s'en est payé lui-même. ¹

La vie de la plupart des Dames.

GOM-
BAULD.

Tous les jours la belle Silvie ,
Qui voudroit vivre après sa mort ,
Veut que je parle de sa vie ,
Et j'ai peur de lui faire tort.
Car elle met , pour toute histoire ,
Un tiers du jour à s'habiller ,
L'autre tiers à manger & boire ,
Et tout le reste à babiller.

Beauté redoutable.

POLYPHILE, veux-tu sçavoir
Pourquoi je refusai de voir
Une Beauté des plus parfaites ?
C'est que je fis ce jugement,
Qu'elle étoit semblable aux Cometes ,
Qu'on ne voit point impunément.

Mal sans remede.

TON Epigramme toujours gronde :
C'est un fort mauvais entretien.

¹ GOMBAULD avoit sans doute en vûë ces Vers de Mar-
al , Liv. V. Ep. 53.

*Crede mihi , quamvis ingentia , Posthume , dona
Auctoris pereunt garrulitate sui.*

GOM-
PAULD.

Tu veux que sans fin je tracasse.
Quels biens pourroient me réjouir ?
Damon, veux-tu que j'en amasse ?
Donne-moi le tems d'en jouir.

Ambitieux jusqu'à la mort.

PHILOTIME languit d'une atteinte mortelle,
Et son ambition fait son dernier effort.
Il veut être honoré d'une charge nouvelle,
Afin d'aller en pompe au devant de la Mort.

Finesse apparente.

Je sçai que les mortels tendent tous à leur fin,
Et j'approuve en tout tems la prudence & l'adresse:
Mais j'en connois, Damon, qui font toujours les
fins,
Et ma simplicité se rit de leur finesse.

Mere abusée.

On la laisse aller sur sa foi,
La jeune & belle vagabonde ;
Sa volonté seule est sa loi.
Ah ! qu'une sotte mere est un grand mal au monde

Amis du tems,

Nos amis ne sont plus discrets ;
Ils déclarent tous nos secrets ,

Leur table en délices abonde ;
Leurs pieds au mal sont diligens ,
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnêtes gens,

COM-
BAULD,

Contre un grand parleur.

Ses discours , il est vrai , fatiguent les oreilles ;
Mais son cuisinier fait merveilles.

La bonté n'accompagne pas toujours la science.

QUOIQUE la vérité choque la complaisance ,
Recevez cet avis de ma sincérité :
On parle assez souvent de votre suffisance ,¹
Mais on ne parle point de votre probité,

Vertu démentie,

DEUX ou trois du siècle où nous sommes
Étoient respectez comme Dieux ;
Mais en les considérant mieux ,
On a trouvé qu'ils étoient hommes.

Beaucoup de peine & peu de fruit.

POUR de faux biens , & pour des jours
Si pleins d'accidens & si courts ,

1 Ce mot ne s'emploie aujourd'hui qu'en mauvaise part , surtout quand il n'est accompagné d'aucune épithète avantageuse , Il signifie communément orgueil , fausseté , &c.

DOM-
AULD,

Ce changement m'est inconnu.
Quel objet ! quelle destinée !
Hélas ! Iris, qu'est devenu
Ce qui me charmoit l'autre année ?

Ingratitude.

JUSTES humains, me fera-t'il permis
De ne rien prêter à personne ?
Ce que je prête , je le donne ;
Et qui pis est , j'en fais des ennemis.

Indifference & inaction de Cosme.

COSME n'a point d'affection :
Cosme n'a point d'averfion :
Cosme jour & nuit se repose :
En un mot Cosme ne fait rien ;
Si ce n'est faire quelque chose ,
Que manger ce qu'il a de bien.

Lettre de Grivet.

GRIVET qui fait gloire d'écrire
Comme écrivent les grands Seigneurs,
Ecrit ce qu'on ne sçauroit lire,
Et par-là prétend aux honneurs.
Un griffonnage ridicule ,
Fit qu'on acheta pour Grivet ,
Au lieu d'une male, une mule ,
Au lieu d'un cheval un chevet.

*Sage avec excès.*GOM-
BAULE

SON discours , son geste & ses pas ,
Sont tous mesurez au compas :
La moindre licence le picque.
C'est être un peu trop concerté :
Ce qu'on approuve en la Musique ,
Est suspect en la probité.

Le moyen de se défaire de quelqu'un.

Tu veux te défaire d'un homme ,
Jusqu'ici tes vœux ont été superflus :
Hazarde une petite somme ,
Rète-lui trois Louis , tu ne le verras plus.

Remises d'un mauvais payeur.

PETIT partisan de malheur ,
Et grand artisan de défaites ;
Qui sçais donner tant de couleur
A tes remises indiscrettes ;
En vain tu penses reculer ,
Chacun à la fin doit se rendre :
Si tu fais métier de voler ,
Un autre fait métier de pendre.

A une Coquette.

VOULEZ-VOUS sçavoir pourquoi Blaise
Ne veut pas être votre époux ?
Tome I. 11

Mais d'un amour sans défaut :
Si je ne me connois moi-même ,
Je connois ce qu'il vous faut.

Arts d'Apellen.

MANIOT, loin des erreurs de la Trou-
rante ,
Tu prens la panacée où je prends l'amarant
Sur un même sommet , dans un même val
Et cherchant les vertus dont la mort est ch
Par des Arts differens , sous un même Apo
Tu conserves la vie , & moi la renommée.

Vertu suspecte.

C'EST une Beauté fort sévere ,
Un exemple de chasteté :
Mais elle aime la bonne chere ,
Et le bal en Hiver , & le Cours en Eté.

Jeune homme estimé fort heureux

*Sage avec excès.*GOM
BAVI

SON discours , son geste & ses pas ,
Sont tous mesurez au compas :
La moindre licence le picque.
C'est être un peu trop concerté :
Ce qu'on approuve en la Musique,
Est suspect en la probité.

Le moyen de se défaire de quelqu'un.

Tu veux te défaire d'un homme ,
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus :
Hazarde une petite somme ,
Prête-lui trois Louis , tu ne le verras plus.

Remises d'un mauvais payeur.

PETIT partisan de malheur ,
Et grand artisan de défaites ;
Qui sçais donner tant de couleur
A tes remises indiscrettes ;
En vain tu penses reculer ,
Chacun à la fin doit se rendre :
Si tu fais métier de voler ,
Un autre fait métier de pendre.

A une Coquette.

VOULEZ-VOUS sçavoir pourquoi Blaise
Ne veut pas être votre époux ?
Tome I. 11

*Vieille ajustée.*GOM-
BAULD.

LORSQUE cette vieille Lysette ,
 Maigre & sèche comme un squelette ,
 S'ajuste & se pare si fort ,
 Son but n'est pas de nous séduire ;
 Mais seulement de nous instruire ,
 Et de nous faire aimer la mort.

Mauvais bruit.

IRIS , c'est un malheur extrême :
 Le monde sçait comme vous-même
 Ce que vous croyez bien secret :
 Votre sottise en est la fable ;
 Non la fable , à mon grand regret ,
 Mais l'histoire trop véritable.

Faux Nouvellistes.

INVENTEURS de fausses nouvelles ;
 Dont les fourbes continuelles
 Ne tendent qu'à nous décevoir ;
 Ne puissiez-vous jamais apprendre
 Que des sujets de désespoir ,
 Qui vous obligent à vous pendre.

L'augmentation de fortune diminue souvent l'amitié

Si mes Vers t'ont fait quelque-niche ,
 Fortune , tu me l'as rendu.

Il fait visite , il la reçoit :
Il roule , & pour tous exercices ,
Il chasse , il jouë , il mange , il boit.
Sont-ce des vertus , ou des vices ?

GOM-
BAULD.

Sur le même sujet.

POLYANTHE est propre , agréable ,
Il voit le monde , il a du bien :
C'est l'homme le plus supportable
De tous ceux qui ne savent rien.

Beauté sotte.

UNE extrême sottise est une qualité ,
qui me fait trouver laide une extrême beauté.

Faux bruit.

VOUS m'avez fait beaucoup de bien :
Du moins vous en avez la gloire ;
Tout le monde le dit. Lysis , qu'en dois-je croire ?
Car jusqu'ici je n'en sçai rien.

Naturel incorrigible.

BIEN que Charles n'ait point d'égal
A médire , a faire du mal ,
N'est-ce pas à tort qu'on le blâme ?
Il agit naturellement ,
Et c'est une fort méchante ame ,
Qui ne sçauroit faire autrement.

I i ij

SOM-
AULD.

Il entre ; il sort à l'instant même ,
Et croit par tout être en prison.
Il devrait bien sçavoir son monde ,
Courant du matin jusqu'au soir :
Mais dans son erreur vagabonde ,
Il voit le monde sans le voir.

Sur une Joueuse.

Tu ne peux souffrir que mes Vers ,
Qui sont pleins d'éloges divers ,
Ne disent rien de Parthénice :
Elle ne se plaît qu'à jouer ;
Et jouer est un exercice
Qu'on ne sçauroit guère louer.

Jeune folle.

Vous parlez indiscrettement :
Vous faites tout effrontément :
Vous oubliez votre naissance.
Jeune Lysette au nez pointu ,
Que vous a fait la bienséance ,
Et que vous a fait la vertu ?

Beauté journaliere.

QUE d'accidens changent ces Belles !
Leur éclat soudain pâlisant ,
Les accuse d'être mortelles ,
Et nous guérit en nous blessant.

Périandre est devenu riche ;
C'est un ami que j'ai perdu.

La plupart des Grands.

GOM-
BAULD

ON les repaît, Damon, de vent & de fumée ;
On leur laisse tout ignorer :
Mais s'ils savoient leur renommée ,
s'auroient tout sujet de se désespérer.

A Monsieur Ménage.

MENALQUE, ta Prose & tes Vers ,
En tant de langages divers ,
Etonnent le siècle où nous sommes ;
Et ton Génie officieux
Fait tout ce que faisoient les hommes
Que l'on mettoit au rang des Dieux.

Ami de tout le monde.

NE m'aime point , je te supplie :
Ta maison est toujours remplie ,
D'amis l'un de l'autre jaloux :
Quand tu n'en prendrois que l'élite ,
Tu ne pourrois suffire à tous ,
Et ma part seroit trop petite.

Naturel inquiet.

SON inquiétude est extrême.
Il va de maison en maison ;

ROM-
AULD.

Et vous les louez froidement :
Voulez-vous qu'elles soient parfaites ?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les avez faites.

Poëte obscur.

TA Muse en chimeres féconde ,
Et fort confuse en ses propos ,
Pensant représenter le Monde ,
A représenté le cahos.

Sourds volontaires.

Tu veux que j'écrive contre eux ,
Contre ces Enfants de la Terre :
Mais serois-je entendu de ceux
Qui n'entendent pas le tonnerre ?

Portrait ressemblant en beau.

EN voyant le portrait , je croi voir la personne
C'est Lysette elle-même , elle sort du tableau :
Mais si je l'ose dire , une chose m'étonne ,
C'est que Lysette est laide , & son portrait est beau.

Mort imprévue.

COSME a fait un grand bâtiment
Dont il a tiré peu d'usage ,
Car il est mort subitement ;

Et tu dis qu'il n'étoit pas sage :
Les autres font-ils autrement ?

GOM-
BAULD.

Aux Muses,

ENFIN je n'ai plus d'Ordonnances.
La guerre a mis tout à l'envers.
Ceux qui gouvernent les Finances ,
Ne sont point touchez de nos Vers.
Divines Sœurs , foyez muetes ,
Puisqu'on ne vous écoute pas ;
Et ne faites plus de Poètes ,
Ou faites-leur des Mécénas.

Portrait,

VOTRE portrait vous fait tort ,
Incomparable Angelique :
Il vous ressemble si fort ,
Que vous n'êtes plus unique.

Invocation,

VIENS , Seigneur , il n'est plus de foi ;
Partout la perfidie abonde ;
Et nul ne te veut pour son Roi ,
Si ton règne n'est de ce monde.

nsibilité de l'ame à la voix de Dieu qui l'appelle.

La voix qui retentit de l'un à l'autre pôle ,
Qui fit l'Univers d'une seule parole ;

Tome I.

Kk

Ce tonnerre éclatant , cette divine voix ,
 A qui ſçavent répondre & les monts & les bois ,
 Et qui fait qu'à leur fin toutes choſes ſe rendent ;
 Queles cieux les plus hauts, que les lieux les plus bas,
 Que ceux qui ne ſont point , & que les morts enten-
 dent ,
 Mon ame , elle t'appelle , & tu ne l'entends pas !

*L'homme n'eſt ſi fort attaché aux biens d'ici bas,
 que ſainte de s'élever par la foi à ceux
 de l'autre vie.*

EN vain , craignant l'abus des terreſtres plaiſirs ,
 Je veux porter mon cœur aux céleſtes deſirs ,
 Et lui faire adorer les divines merveilles ;
 Les objets de ce monde ont pour lui tant d'appas ,
 Qu'il croit tantôt mes yeux , & tantôt mes oreilles ,
 Et n'aime point aſſez ce qu'il ne connoît pas.

E N I G M E.

DES grands deſſeins aux grands effets
 Je conduis les cœurs magnanimes :
 Souvent je proteſte les crimes ,
 Et j'ôte l'éclat aux bienfaits.

Les femmes ſans beaucoup de peine ,
 Ne ſçauroient me garder la foi ;
 Et telle ne tient que de moi
 L'honneur dont elle fait la vaine.

Je suis difficile à trouver ,
 Et plus encore à conserver ;
 Mon sort me défend de paroître :

GON
 BAUI

Les curieux me font la cour ,
 Et cependant je cesse d'être
 Au moment que je vois le jour.
 Le mot est le secret.

S O N N E T S.

Sur la mort de M. de Montmorency.

CE grand Montmorency n'est plus qu'un peu de
 cendre,
 Que le sort précipite où tout doit arriver :
 Là courent ses pareils si l'on en peut trouver ;
 C'est le destin d'Achille & celui d'Alexandre.

Tant de rares vertus ne l'en ont pâ défendre :
 Mars commença l'outrage & n'osa l'achever :
 Il respecta le sang qu'on a vû réserver
 A la plus vile ¹ main qui le pouvoit répandre.

De son bras qui couvroit les campagnes de morts ,
 L'un & l'autre élément ont senti les efforts ,
 Et sa gloire a passé tout ce que l'on admire.

¹ Il fut décapité dans la Maison de Ville de Toulouse
 le 30 Octobre 1632.

— . Quand le Ciel d'un Héros veut la Terre honorer,
DM- Il n'en fait que la montre, & soudain le retire,
ULD. De peur que sa valeur ne le fasse adorer.

Au Cardinal Mazarin.

VRAI Ministre du Ciel autant que de la Terre,
Vos héroïques soins ne seront jamais las;
On voit briller en vous l'une & l'autre Pallas,
Pour faire également & la paix & la guerre.

Les superbes remparts brisez comme du verre,
Et les forts bataillons tombent dans les combats:
Nos plus fiers ennemis mettent les armes bas,
Et du plus grand des Rois redoutent le tonnerre.

Vous avez fait régner & l'Hymen & l'Amour,
Qui du règne d'Astrée annoncent le retour:
Faites qu'à la vertu la fortune réponde,

Déjà le siècle d'or semble ressuscité:
Jouissez du repos que vous donnez au monde,
Et passez de la peine à la félicité.

Au Soleil.

OMBRE du Créateur, & lumière du Monde,
Qui fais part de ta gloire à tant d'astres divers,
Soleil, qui chaque jour éclaires l'Univers,
Arrête désormais ta course vagabonde,

Perds le soin des Humains , quitte la Terre &
l'Onde ;

Ne luis plus à l'orgueil de la poudre & des vers :
Des éternelles nuits les gouffres sont ouverts ;
Il est tems que leur peine à leurs crimes réponde.

GOM-
BAULD.

Toutesfois , œil du ciel , les oracles diront
Que tu dois luire autant que les Justes luiront ,
Quelque insolent effort qui leur fasse la guerre :

Vive source de biens , de plaisirs & d'appas ,
Luis donc , si tu connois des Justes sur la Terre ;
Je confesse , pour moi , que je n'en connois pas.



BOISROBERT.

BOISRO-
BERT.



RANÇOIS LE METEL , Sieur de BOISROBERT , né à Caën , étoit Abbé de Châtillon sur Seine , Aumônier du Roi , Conseiller d'Etat , & l'un des quarante de l'Académie Française. Aimable & enjoué dans la conversation , il entendoit mieux que personne la fine plaisanterie. Son caractère plut infiniment au Cardinal de Richelieu , qui lui accorda son amitié , l'attacha auprès de sa personne , & lui fit beaucoup de bien. Son principal soin étoit de délasser l'esprit de cette Eminence , en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la Ville & de la Cour. Ce divertissement étoit si nécessaire au Cardinal , que son premier Médecin M. Citois avoit coutume de lui dire : *Monseigneur , nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre*

santé , mais toutes nos drogues sont inutiles si vous n'y mêlez une drachme de BOISROBERT.

BOIS-
ROBERT

Il contribua en partie à l'établissement de l'Académie Française ; & sa mémoire est en grande estime dans cette illustre Compagnie pour tous les bons offices qu'il lui a rendus. Il aimoit particulièrement les gens de Lettres ; il n'usoit même de toute sa faveur , que pour leur procurer les graces & les secours dont ils avoient besoin. La bonne chere & les plaisirs de la table étoient fort du goût de BOISROBERT : comme il passoit un jour dans une rue où un homme venoit d'être blessé à mort , il se trouva entouré tout-à-coup de plusieurs personnes qui le prièrent de confesser ce mourant ; il s'en approcha & lui dit : *Mon camarade , pensez à Dieu , dites votre Benedicite* ; & passa son chemin. La Comédie étoit sa passion dominante ; & il ne le cédoit à aucun Comédien de son tems , pas même à Mondory , pour la déclamation. Des dix-huit Pièces qu'il

**ISRO-
ERT.** a composées pour le Théâtre , la meilleure ne seroit pas fort goûtée aujourd'hui. Il n'en est pas de même de ses Epîtres , dont quelques-unes lui ont mérité jusqu'à présent le suffrage des Connoisseurs. Peu de tems avant sa mort , il donna une Paraphrase en Vers François des sept Pseaumes de la Pénitence , dans laquelle on trouve , le stile à part , une expression fidelle des sentimens d'un cœur vraiment contrit & humilié.

S T A N C E S

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU

Pour ses Etrennes.

ETONNEMENT de l'Univers ,
Merveille du siècle où nous sommes ,
RICHELIEU , le plus grand des Hommes ,
Seul digne sujet de mes Vers.

Aujourd'hui que je veux vous plaire ,
Comment vous puis-je contenter ,
N'ayant rien à vous présenter ,
Ni pas même un souhait à faire ?

Qui nous soutiens par la même vertu ,
Qui rend l'orgueil de l'Espagne abattu ;
Qui vas ternir les belles aventures
Des siècles vieux & des races futures ,
Et qui feras refleurir en nos jours
Un siècle d'or qui durera toujours ,
Souffre au retour d'une terre sauvage ,
Qu'en petits Vers je t'offre mon hommage :
De mon esprit ne sois pas rebuté ;
Dans la Province il ne s'est point gâté.
Reçois ma Muse en esclave zélée ,
Qui s'est toujours pour ta gloire immolée ,
Et qui conserve encor cet agrément ,
Qui fit jadis les délices d'ARMAND.
Certes je fors d'un climat triste & rude ,
Où je n'ai vû que de l'ingratitude ;
Où je fais vœu , si tu ne m'y promets
Un grand emploi , de ne rentrer jamais.
Dans ces lieux-là , comme aux lieux où nous
sommes ,

Par la faveur on mesure les hommes :
Mais les humeurs different en ce point ,
Qu'on souffre ici ceux qui ne servent point ,
Mais en Province , on méprise , on offense
Ceux qui pouvoient & n'ont plus de puissance.
Tu peux , grand Prince , ici m'être témoin ,
Que j'ai servi tout le monde au besoin :
Quand près d'ARMAND , cette Amante volage

BOISE

BERN

BIBLIOTHEQUE POETIQUE.

Mes Envieux font étonnez,
Depuis qu'ainsi l'on interprète
Les Vers que vous m'avez donnez.
Chacun me flatte & me salue,
On me montre au doigt par la rue,
Mon nom court jusques dans les champs;
Mais, ô seul Homme que j'implore,
Sur ce nom je ne puis encore
Trouver crédit chez les Marchands.

Achievez des faveurs si grandes :
Considérez, Esprit parfait,
Que sur le sujet des demandes
Je suis épuisé tout-à-fait.
Je ne ferai plus rien qui vaille,
Permettez donc que je travaille
Bien-tôt sur un remerciement :
J'aurai mille belles pensées ;
Car c'est un champ où rarement
Les Muses se sont exercées.

E P I T R E S.

A M. LE CARDINAL MAZAR

Il l'entretient de l'ingratitude des gens de P

PRINCE éminent, qui fournis à l'H
Ce qu'un mortel peut contenir de g'

Qui nous soutiens par la même vertu ,
Qui rend l'orgueil de l'Espagne abattu ;
Qui vas ternir les belles aventures
Des siècles vieux & des races futures ,
Et qui feras refleurir en nos jours
Un siècle d'or qui durera toujours ,
Souffre au retour d'une terre sauvage ,
Qu'en petits Vers je t'offre mon hommage :
De mon esprit ne sois pas rebuté ;
Dans la Province il ne s'est point gâté.
Reçois ma Muse en esclave zélée ,
Qui s'est toujours pour ta gloire immolée ,
Et qui conserve encor cet agrément ,
Qui fit jadis les délices d'ARMAND.
Certes je sors d'un climat triste & rude ,
Où je n'ai vû que de l'ingratitude ;
Où je fais vœu , si tu ne m'y promets
Un grand emploi , de ne rentrer jamais.
Dans ces lieux-là , comme aux lieux où nous
sommes ,

Par la faveur on mesure les hommes :
Mais les humeurs different en ce point ,
Qu'on souffre ici ceux qui ne servent point ,
Mais en Province , on méprise , on offense
Ceux qui pouvoient & n'ont plus de puissance.
Tu peux , grand Prince , ici m'être témoin ,
Que j'ai servi tout le monde au besoin :
Quand près d'ARMAND , cette Amante volage ,

BOISI

BER

SR0-
RT.

Que je servois , me rioit au visage ,
Tous les matins on voyoit arriver
Drus comme Auteurs, Normands à mon lever,
Et pour servir cette race importune ,
J'ai bien souvent hazardé ma fortune.
Tant qu'ils ont vû que faveur m'a duré ,
Dieu sçait comment ils m'ont tous honoré :
Si quelquefois j'allois dans la Province ,
J'étois par eux régalé comme un Prince :
Les Présidens qui jamais ne sortoient
Pour visiter , d'abord me visitoient :
Un mois devant on sçavoit ma venue ;
On me tiroit le chapeau dans la rue ,
On m'adoroit ; & les plus apparens ,
Payoient Dozier ¹ pour être mes parens.
J'ai vû tel Noble illustre de naissance ,
Qui se vantoit d'être en mon alliance ,
Et me disoit , venant m'entretenir ,
L'honneur que j'ai de vous appartenir :
Mais aujourd'hui qu'on me sent inutile ,
On me regarde en notre bonne Ville
Comme un autre homme ; & ces gens si soumis ,
Tous ces flatteurs , soi-disans mes amis ,
Tous ces zélez qui me faisoient paroître
Un cœur si franc , ont peine à me connoître.

¹ Célèbre Généalogiste.

Ceux qui portoient ma gloire jusqu'aux cieux ,
Sont devenus médifans , envieux :

BOISRO-
BERT.

Mon petit bien les met en frénésie ;

Ils ne ſçauroient cacher leur jaloſie ;

Avec ma ſuite ils ont peine à me voir ,

Et ces ſots-là ne peuvent concevoir

Par quelle adreſſe attrapant une croſſe ,

J'ai pû mener les Muſes en carroſſe.

Tel qu'on a vû de mes bienfaits ravi ,

Dit hardiment qu'un autre l'a ſervi ,

Confond les tems , ment pour ſe faire croire ,

Et perd l'honneur ſans perdre la mémoire.

Tel qu'on eût vû tomber ſans mon appui ,

Voudroit me voir ſuccomber aujourd'hui ,

Qui m'adoroit enfin , me perſécute ;

Car ma fortune a fait la cullebutte.

Je ne ſuis pas pourtant ſi ruiné

Qu'un Peuple ingrat ſe l'eſt imaginé.

Tu m'as aimé , grand Prince que j'honore ;

Même l'on dit que tu m'aimes encore :

Juſqu'à Rouën le bruit en eſt allé ;

De complimens on m'en a régale ;

Et comme enfin cela ſert à ma gloire ,

Je ſouffre tout , & les laiſſe tout croire.

Si tu voulois m'être un peu complaiſant ,

Nous leur ferions un tour aſſez plaiſant ,

Car que t'importe , ô grand & ſage Prince ,

Que nous duppions des hommes de Province ?

—
0-
Quand près de toi je pourrai me couler ,
Fais quelquefois semblant de me parler ;
En important je prêterai l'oreille
A cette feinte , & tu verras merveille.
Si nos Normands dans ce prochain hiver ,
Après cela ne sont à mon lever ,
Si mes jaloux trompez par l'apparence ,
N'ont à mes yeux encore l'impudence
De protester que ce sont purs effets
De ma vertu , comme de leurs souhaits ;
Si mes ingrats dans le mois de Decembre ,
Ne viennent tous me jurer dans ma chambre
Qu'à mes bontez ils doivent tout leur bien ,
Reproche-moi que je n'y connois rien ,

A M. LE CHANCELIER SEGUIER.

*Il lui demande une abolition pour ses neveux
qui ont tué un Brave.*

DIVIN SEGUIER , dont l'extrême bonté
Fait tout mon bien & ma félicité ,
Tu vois ma peine & tu sçais mes affaires :
Pour mes péchez Dieu m'a donné des freres ,
Et des neveux , dont je suis accablé ;
Sans ton appui j'aurois l'esprit troublé :
Car tous les jours ces bourreaux domestiques
Auprès de toi me donnent cent pratiques ;
Et ta bonté pour leurs seuls intérêts
Prodigue en vain sa cire & ses arrêts :

De jour en jour ces legeres cervelles
Par le courier font demandes nouvelles.
S'ils étoient morts, je vivrois trop heureux ;
Car je n'ai peine au monde que pour eux :
Mais ne crains pas que le Ciel m'en délivre ;
Pour mes péchez il veut les laisser vivre :
Ils n'ont chagrin, ni bile, ni souci ;
Et je les trouve en tous lieux comme ici..
Ces malheureux qui sentent leur ressource ,
Tendent toujours quelque piège à ma bourse ,
Et la rendroient légère comme vent ,
Sans les gratis que j'excroque souvent ,
Et qui feroient ensemble grosse somme.
MELCHISEDEC étoit un heureux homme ,
Et son bonheur est l'objet de mes vœux ,
Car il n'avoit ni freres ni neveux.
Ceux qu'on croit miens ont été par malice
On supposez , ou changez en nourrice ;
Et j'aurois lieu de les désavouër ,
Quand par leur cœur on me les vient louer.
Je me sens bien , & je ne m'en puis taire ;
Je suis poltron , aussi-bien que mon frere ;
Et l'on me berne avec un ton moqueur ,
Quand on me dit , vos neveux ont du cœur.
Admire ici le bizarre caprice
De mon destin ; j'implore ta justice ,
Divin SÉQUIER , d'autant plus hardiment ,
Que de nos maux je te crois l'instrument ;

BOISRO-
BERT.

Oüi, je soutiens que ta cire puiffante ,
 De nos malheurs fut la caufe innocente :
 Elle m'accable, elle me fait mourir ;
 Elle peut feule auffi me fecourir :
 Car fupposé que ces neveux foient nôtres ,
 Et qu'en leur place on n'en ait point mis d'autres ;
 Jamais fans toi leurs courages boüillans ,
 N'euffent acquis le titre de vaillans.
 Lorsque tu fis mon pere Gentilhomme ,
 A mon retour du voyage de Rome ,
 Avec l'honneur tu gliffas un poifon
 Très-dangereux , qui gâta ma maifon :
 Non fans chagrin j'oyois fouvent ma mere ,
 Noble de fang , reprocher à mon pere
 Qu'il n'étoit pas de même qualité ,
 Et je me mis enfin de fon côté :
 Je te preffai , tu me fus favorable ,
 Et ta faveur m'a rendu miférable ;
 D'un Avocat tu fis un Ecuyer ,
 D'où naît le mal qu'il me faut effuyer .
 Pour signaler leur noblefle nouvelle ,
 Mes fots neveux ont mis dans leur cervelle
 Qu'il leur falloit à coups de piftolet
 Tuer un Brave , & je vois qu'ils l'ont fait.
 Ce brave-là vivoit à l'étourdie :
 Trifte fléau de notre Normandie ,
 C'étoit un brave infolent & mutin ,
 Qui de maint brave acheva le deftin.

Nos bons voisins défendoient sa hantise
A leurs enfans , & mainte barbe grise
Avoit prédit qu'un jour un coup fatal
Déroberoit la vie à ce brutal :
Mais plutôt au Ciel , qui les bons vœux seconde,
Qu'une autre main en eût purgé le monde !
C'étoit un moastre , il le faut confesser ;
Mais de sa mort j'aurois pû me passer ,
Et mes neveux feroient des ridicules ,
S'ils prétendoient s'ériger en Hercules.
Enfin sa mort m'acheve autant que lui :
Car consumé de chagrin & d'ennui ,
Je sens encor ma bourse consumée ,
Ce qui surtout rend ma bile enflammée.
En même tems je plaide en quatre endroits ;
A cent voleurs il faut payer des droits ;
J'ente partout requête sur requête ,
Et tous les jours je fais nouvelle enquête ,
Pour valider mes évocations ,
Je me ruine en informations ,
Je me ruine en Sergens , en voyages ,
En gros verbaux de cent cinquante pages..
Sage SEGUIER , dans peu , si tu veux ,
De ces écueils tu me dégagerois :
Tu guérirais avec un peu de cire
Un mal pressant qui toujours devient pire ;
Avec cinq sols pour moi tu ferois plus ,
Que je ne puis avec deux mille écus..

BOISRO-
BERT.

retranché de ses Ouvrages certains traits libertins, pour ne pas dire impies, qui ont donné lieu de croire que l'Auteur n'avoit pas beaucoup de religion ! Quoi qu'il en soit, la goutte dont il a ressenti long tems les plus vives atteintes, l'a mis à portée, en exerçant sa patience, de rentrer en lui-même avant sa mort, qui arriva en 1670. S. PAVI

E P I G R A M M E S.

I

TIRCIS fait cent Vers en une heure,
Je vais moins vite & n'ai pas tort :
Les siens mourront avant qu'il meure,
Les miens vivront après ma mort. ¹

II.

Si quand vous partez de ce lieu,
Je ne vais pas vous dire adieu,

¹ C'est une belle imitation d'une Epigramme de Catulle qui commence par ces mots : *Smirna mei Cinna*, &c. Ceux qui ont crû voir quelque sentiment d'orgueil dans l'Epigramme de SAINT-PAVIN, ignoroient sans doute qu'il est permis à un Auteur, & surtout à un Poëte, de sentir jusqu'à un certain point le mérite de ses Ouvrages, sans blesser en cela ni bienséance ni morale.

VIN.

Il ne faut pas qu'on s'en étonne :
De la façon dont je suis fait ,
Je m'acquitte mieux par billet ,
Que je ne puis faire en personne.

III.

Tes billets me rendent confus ,
Je n'y trouve pas de quoi rire ;
Mon cher Damon , ne m'écris plus ,
On enrage quand on admire.

IV.

LEANDRE , j'ai bien acheté
Le Livre que tu m'as prêté ,
Et pourtant je te le renvoie :
Je l'ai lu fort exactement ;
Il ne m'a donné que la joye
De te le rendre promptement.

V.

HIER j'allai voir notre ami ,
Que je trouvai mort à demi
Des accidens dont sa fièvre est suivie :
Le Médecin désespéroit ,
Et pour toure marque de vie
Son pauvre malade juroit.

VI.

J'ai soupiré cent fois pour l'ingrate Silvie ,
Sans fléchir son cœur rigoureux :
J'étois le plus parfait de ceux qui l'ont servie ,
Car j'étois le plus amoureux.

VII.

QUOIQUE la jeune Iris dans un lit retenuë ,
Languisse & souffre nuit & jour ,
Et que sa beauté diminuë
Sans nous flatter d'un prompt retour ;
Amans , qui la plaignez dans cet état funeste ,
Ne craignez rien pour ses appas ,
Elle en aura toujours de reste ;
Tremblez pour ses rigueurs qui ne finiront pas.

S. PAV

VIII.

ABBE' , vous avez la naissance ,
La bonne mine & l'air des Grands ,
Ces avantages apparens ,
Cachent beaucoup d'insuffisance :
Mais la longue persévérance
A ne rien dire de bons sens ,
Fait enfin découvrir les gens ;
Croyez-moi , gardez le silence.

S O N N E T S.

I.

QUAND d'un esprit doux & discret ,
Toujours l'un à l'autre on défère ,
Quand on se cherche sans affaire ,
Et qu'ensemble on n'est point distrait.

Quand on n'eut jamais de secret ,
Dont on se soit fait un mystere ;

==
VIN

Quand on ne cherche qu'à se plaire ,
Quand on se quitte avec regret :

Quand prenant plaisir à s'écrire ,
On dit plus qu'on ne pense dire ,
Et souvent moins qu'on ne voudroit :

Qu'appellez-vous cela , la Belle ?
Entre nous deux cela s'appelle ,
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

II.

Je commence à vous méconnoître ,
Vous me fuyez ingrate , hé quoi !
Votre cœur si tendre pour moi ,
Pourroit-il bien ne le plus être ?

Je crains bien que ce petit traître
Ne m'ait déjà manqué de foi ,
On le croit souvent tout à soi ,
Qu'on n'en est pas toujours le maître.

Le changement vous est si doux ,
Que quand on est bien avec vous ,
On n'ose s'en donner la gloire.

Celui qui peut vous arrêter ,
A si peu de tems pour le croire ,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

I I I.

S. PA

Il ne faut pas tant de mystere ,
Rompons , Iris , j'en suis d'accord ;
Je vous aimois , vous m'aimiez fort ,
Cela n'est plus , sortons d'affaire.

Un vieil amour ne sçauroit plaire ,
On voudroit déjà qu'il fût mort :
Quand il languit ou qu'il s'endort ,
Il est permis de s'en défaire.

Ce n'est plus que dans les Romans ,
Qu'on voit de fideles Amans ;
La constance n'est plus d'usage.

Si je vous quitte le dernier ,
N'en tirez pas grand avantage ,
Je fus dégouté le premier.

I V.

QUAND à mon âge je soupire ,
Le cœur percé de mille coups ,
L'un me plaint , & l'autre m'admire ,
D'avoir des sentimens si fous.

S'il m'étoit permis de leur dire
Que je ne souffre que pour vous ,
Loin de condamner mon martyre ,
Sans doute ils en feroient jaloux.

BIBLIOTHEQUE POETIQUE.

Je sçai bien que les destinées
Ont mal compassé nos années ;
Ne regardez que mon amour.

Peut-être en serez-vous émuë ;
Il est jeune ; & n'est que du jour ,
Belle Iris , que je vous ai vûë.

V.

CLEON faux en tout ce qu'il fait ,
Chez les Buveurs à toute outrance
Fait le sobre , & du peu qu'il sçait
Fatigue toute l'assistance.

A table ailleurs quand on le met
Sur quelque haut point de science ,
En homme prudent il se tait ,
Et prend du vin en abondance.

On juge à peine ce qu'il est ,
Chaque jour selon qu'il lui plaît ,
Il prend différente figure :

Son foible ne m'est point caché ;
Il est adroit dans l'imposture ,
Mais ni sçavant , ni débauché.

V I.

TEL que votre humeur le souhaite
Un bon homme étoit votre amant ;
Il vous serroit fidèlement ,
Sa flamme étoit pure & discrète.

Vous allez en être défaire ,
Votre cruel éloignement
Va mettre dans le monument
Et son amour & sa lunette.

S. PAVIN

Amarante , ne tirez pas
Avantage de son trépas ,
Peu de gloire vous en demeure :

Votre départ le fait périr ;
Mais en le différant d'une heure ,
De vieillesse il alloit mourir.

V I I

IRIS a la taille mignone ,
L'air noble & le beau tour d'esprit ;
L'on ne voit rien de mieux écrit
Que ce que sa plume nous donne.

Elle est généreuse , elle est bonne ,
Modeste en tout ce qu'elle dit ;
La vertu jamais ne se fit
Plus respecter qu'en sa personne.

Parmi tous ses talens si beaux ,
Elle se cherche des défauts ,
Et souvent médit d'elle-même :

On n'y trouve rien à blâmer ;
Chacun l'admire , chacun l'aime ,
Elle seule ne peut s'aimer.

Tome I.

M m

BIBLIOTHEQUE POETIQUE.

VIII.

CLARINTE à qui toute la Cour
Rend un respectueux hommage,
Des plus illustres de notre âge
Reçoit des billets chaque jour.

Qu'ils soient ou d'intrigue ou d'amour,
Jamais la Belle ne s'engage,
Et ne leur donne autre avantage
Que de les lire tour à tour.

Quelquefois elle prend la plume,
On croiroit selon la coutume,
Qu'elle rend billet pour billet :

A toute autre chose elle pense ;
Veut-on sçavoir ce qu'elle fait ?
Elle n'écrit que sa dépense.

IX.

CHANGEZ l'air de votre entretien,
Ou permettez que je vous quitte ;
La fade complaisance irrite ;
Sourire à tout n'oblige en rien.

Egalement dire du bien
D'une chose bien ou mal dite,
Pour établir votre mérite,
Me paroît un foible moyen.

C'est toutefois votre méthode ;

Il n'est rien de plus incommode
Qu'une louange à contre-tems :

S. PAV.

J'aime beaucoup mieux qu'on me fronde ;
Qui cherche à plaire à tout le monde ,
Ne plaît guère aux honnêtes gens.

X.

CLEON monté sur le Parnasse ,
Avant que personne en sçût rien ,
Trouva Regnier avec Horace ,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace ,
Il pillà presque tout leur bien ;
Il s'en servit avec audace ,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poètes ,
Dans ses Satires indiscrettes ,
Il choque leur gloire aujourd'hui :

En vérité je lui pardonne ;
S'il n'eût mal parlé de personne ,
On n'eût jamais parlé de lui :

Ce Sonnet fut fait contre Boileau, en réponse au dét-
hémistiche des quatre Vers suivans.

*Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée ,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée ;*

M m ij

L E T T R E.

PAVIN.

RECEVEZ dans cette légende,
 L'humble pardon que vous demande
 Un pauvre galant morfondu,
 A Livry long tems attendu.
 S'il vous a manqué de parole,
 Il en faut accuser Eole,
 Qui dans la plus belle saison,
 A contre-tems & sans raison,
 A voulu déchaîner Borée,
 Qui ravageant cette contrée,
 N'a pû souffrir depuis huit jours
 Qu'aucun Galant parût au Cours.
 Zéphire qui couroit la prée,
 Que Flore vous avoit parée,
 Voulant aux champs vous attirer,
 Fut contraint de se retirer,
 Et de céder à l'insolence
 D'un brutal qui toujours l'offense.
 Dans ce désordre général,
 Monter sur mon petit cheval,

Arnauld à Charenton devenir Huguenot,

Saint Sorlain Janseniste, & SAINT-PAVIN devot.

Le trait est vif; cependant M. de SAINT-PAVIN auroit beaucoup mieux fait de n'y point répondre. Son Sonnet est bien verifié, d'accord; mais sa critique tombe absolument à faux: car loin que notre Satirique ait gâté ou affoibli ce qu'il a emprunté des Anciens, il n'y a personne qui ne convienne qu'il a donné un nouveau lustre à leurs pensées, & qu'il est même en imitant toujours *Original*.

Pour aller en galanterie ,
M'eût attiré la raillerie
D'un tas de Courtifans fâcheux ,
Qui nous eût fait honte à tous deux.
J'ai donc jugé, belle Amarante ,
Tandis qu'il pleut, tandis qu'il vente ,
Qu'il fait sale , qu'il fait vilain ,
Que l'air est grossier & mal sain ,
Tandis qu'il tombe pêle-mêle
Et de la neige & de la grêle ,
Tems fâcheux pour les fluxions ,
Et pour les foibles passions ,
Qu'il falloit mieux rêver sans peine ,
Enveloppé d'une Indienne
Dans une chambre auprès du feu ,
Ou m'amuser à quelque jeu ,
Que d'aller aux champs où vous êtes ,
Pour vous dire quelques fleurettes ,
Qu'il m'importe de vous conter ,
Comme à vous de les écouter.

S. PAVI

Portrait de M. de SAINT-PAVIN.

MON cher TIRCIS , que t'ai-je fait ,
Pour me demander mon portrait ?
Veux-tu qu'à mon désavantage ,
Ma main travaille à cet ouvrage ,
Et qu'avec si peu d'agréments ,
On me montre chez les Flamands ?

M m iij

 L'VIN.

Soit à ma honte, ou pour ma gloire,
 J'ai peine à faire mon histoire :
 Je vais pourtant sans me flatter,
 Me peindre pour te contenter.

Ma mine est fort peu cavaliere ;
 Mon visage est fait de maniere,
 Qu'il tient moins du beau que du laid,
 Sans être choquant tout-à-fait.
 Dans mes yeux deux noires prunelles
 Brillent de maintes étincelles ;
 J'ai le nez pointu, je l'ai long,
 Je l'ai mal fait, mais je l'ai bon.
 Malgré les ans & la fortune,
 Ma chevelure est encor brune.
 Soit par hazard, soit par dépit,
 La Nature injuste me fit
 Court, entassé, la panse grosse ;
 Au milieu de mon dos se hausse
 Certain amas d'os & de chair,
 Fait en pointe comme un clocher.
 Mes bras d'une longueur extrême,
 Et mes jambes presque de même,
 Me font prendre le plus souvent
 Pour un petit moulin à vent.
 Je hais toutes sortes d'affaires ;
 Je ne me fais point de chimeres ;
 Je ne suis point homme borné ;
 Mon esprit n'est pas mal tourné ;

Je l'ai vif dans les reparties ,
Et plus piquant que les orties ,
Je ne laiffe pas en effet
D'être complaisant & coquet ,
Mais ce n'est pas pour la coquette ;
D'elle fort peu je m'inquiète ,
Et je croirois passer pour fat ,
Si je n'étois plus délicat.
Je fuis tantôt gueux , tantôt riche ;
Je ne fuis ni liberal , ni chiche ;
Je ne fuis ni fâcheux , ni doux ,
Sage , ni du nombre des fous.
La coutume à qui l'on défère ,
Comme l'enfant fait à fa mere ,
Ne peut , toute forte qu'elle est ,
M'entraîner qu'à ce qui me plaît.
L'ambitieufe frénésie ,
La vengeance , la jalousie ,
Grands troubles - fêtes de l'esprit ,
Ont fur le mien peu de crédit..
Auffi ne fuis-je pas de ceux ,
Qui partout , d'un esprit hargneux ,
Cherchent fans cefse fur qui mordre ,
Et ne respirent que désordre.
Le repos & la liberté ,
Est le feul bien que j'ai goûté..
Le jeu , l'amour , la bonne chere ,

S. P. A.

 A VIN.

Ont pour moi certain caractère ,
 Par qui tous mes sens sont charmez ;
 Et je les ai toujours aimez..
 Pour me divertir je compose ,
 Tantôt en Vers , tantôt en Prose ,
 Et quelquefois assez heureux ,
 Je réüissis en tous les deux.
 Mon humeur est assez facile ;
 J'aime les champs , je hais la Ville ,
 Et je pense moins à la Cour ,
 Que je ne fais à ton retour.
 Voilà ma peinture parfaite ;
 Et je suis quitte de la dette
 A quoi je m'étois engagé.
 Regarde si je suis changé ,
 D'humeur , d'esprit , ou de visage ,
 Depuis le tems de mon jeune âge :
 De quelque façon que je sois ,
 Aime-moi , TIRCIS , tu le dois.



B O I L E A U.



ILES BOILEAU étois fils d'un Greffier de la Grand'Chambre du Parlement de Paris, homme aussi recommandable

G. Bo
LEAU

par sa vertu que par sa capacité; & qui songeoit moins aux biens de la fortune, qu'à donner une bonne éducation à ses enfans. Celui dont on parle ici étoit l'aîné de Nicolas Boileau Despréaux, si célèbre par ses Poësies; & de Jacques Boileau, Docteur de Sorbonne, Doyen & Grand Vicaire de l'Eglise de Sens, & depuis Chanoine de la Sainte Chapelle de Paris. GILES BOILEAU fut reçu Avocat en Parlement; mais il n'en fit jamais les fonctions. Il étoit de l'Académie Francoise, Intendant & Contrôleur des menus plaisirs & affaires de la Chambre du Roi; charge qu'il posséda jusqu'à sa mort arrivée en 1669. dans la trente-huitième

l'une contre Ménage , & l'autre
Costar. Il a traduit du Grec d'A
bregé de la Philosophie d'Ep
la vie qu'il nous a donnée de
fophe , est bien écrite. Après sa
a imprimé de lui une traduction
François du quatrième Livre de
& quelques autres Poësies. Cert
tion a de fort beaux endroits ;
négligences qu'on y découvre ,
connoître que l'Auteur n'y avo
la dernière main.

EPIGRAMME

A un méchant Ecrivain.

APPELLE-MOI, si tu veux Astarot
Traître , perfide , Iscariot ;
Paul , je n'en ferai plus que rien

Epitaphe.

Cy gît de burlesque mémoire ,
Lubin , qui mit toute sa gloire
A ridiculiser autrui :
Mais quelque chose qu'il pût dire ,
Charbonner , barboüiller , écrire ,
Il ne fit rien si grotesque que lui.

G. BOI-
LEAU.

EPIGRAMME DE MADEMOISELLE **.

Sur Scarron.

Ou ma raison me trompe , ou je vois en effet
En Scarron l'homme le mieux fait ,
Où le mieux fait qui soit au monde :
Vous qui vous opposez aux vérités qu'on dit ,
Voulez-vous que je vous confonde ?
Ce qui fait l'homme c'est l'esprit.

Réponse.

Je crois, PHILIS, ce que vous avez dit ;
Ce qui fait l'homme c'est l'esprit :
Mais quiconque jette la vûë
Sur les divins attraites dont vous êtes pourvûë ,
Ne voit que trop , découvrant ses trésors ,
Que ce qui fait la femme est l'esprit & le corps.

Amour mal récompensé.

A force d'être indifférente ,
Auprès de vous , belle Amarante ,

Bor:

A8.

J'ai bien perdu plus que vous ne pensez :
Car sans compter mes services passés,
Et quatre ans de persévérance ,
J'ai perdu repos , liberté ,
Fortune , honneur , esprit , santé ,
Larmes , soupirs , plainte , espérance :
Enfin , pour vous le faire court ,
J'ai tout perdu jusques à mon amour.

Sur le portrait de son Pere.

Ce Greffier dont tu vois l'image ,
Travailla plus de soixante ans ;
Et cependant à ses enfans
Il a laissé pour tout partage ,
Beaucoup d'honneur , peu d'héritage ;
Dont son fils l'Avocat enrage.

Excuse au Cardinal Mazarin.

JULES, je ne sçai pas pourquoi
L'on blâme si fort mon silence ,
Au moment que toute la France
Parle si hautement de toi.
Car te nommer homme admirable ,
Puissant , heureux , incomparable ,
Plus grand que Dieu jamais n'en fit ,
C'est ce que tout le monde dit..
Mais enfin je me fais justice ,
Et je te puis bien avouër

Épithaphe.

Cy gît de burlesque mémoire,
 Lubin, qui mit toute sa gloire
 A ridiculiser autrui :
 Mais quelque chose qu'il pût dire,
 Charbonner, barboüiller, écrire,
 Il ne fit rien si grotesque que lui.

G. BO
 LEAU.

ÉPIGRAMME DE MADEMOISELLE **.

Sur Scarron.

Où ma raison me trompe, où je vois en effet
 En Scarron l'homme le mieux fait,
 Oûi le mieux fait qui soit au monde :
 Vous qui vous opposez aux vérités qu'on dit,
 Voulez-vous que je vous confonde ?
 Ce qui fait l'homme c'est l'esprit.

Réponse.

Je crois, PHILIS, ce que vous avez dit ;
 Ce qui fait l'homme c'est l'esprit :
 Mais quiconque jette la vûë
 Sur les divins attraits dont vous êtes pourvûë,
 Ne voit que trop, découvrant ses trésors,
 Que ce qui fait la femme est l'esprit & le corps.

Amour mal récompensé.

A force d'être indifférente,
 Auprès de vous, belle Amarante,

BOI-
LEAU.

Il fit nargue à ses appas ,
Et revint au petit pas.
Les Rimeurs Sylvains
Des autres prochains ,
Sur cette amourette
Firent chansonnette ,
Pensant que la mort
Eût fini son sort.
Même l'injuste Climene
En étoit plus vaine :
Pendant que ce Berger
Loin du danger
Bien sûr étoit
Qu'il ne mourroit ,
Mais qu'il vivroit
Tant qu'il pourroit ;
Et revenant vers la Belle ,
Il se mocqua d'elle ;
Et les Sylvains étonnez
En eurent un pied de nez.

A M. LE PREMIER PRESIDENT.

Sur une Ode à la louange d'un grand Ministre.

Si pour faire régner son Prince avec effroi ,
De JULE on vante tant le pénible exercice ,
POMPONNE , ¹ qui le fais régner avec justice ,
Que ne dira-t'on point de toi !

¹ Pomponne de Bellièvre.

Que trop louer
N'est pas mon vice.

G. Bo

LEAU

Ainsi voyant tes ennemis
Maintenant défaits ou soumis,
Et que de leur vaine insolence
Tu te venges par la clémence,
Je me tais, & je fais fort bien :
Car si ta bonté leur pardonne,
Si tu ne veux mal à personne,
Je ne puis t'être bon à rien.

C A P R I C E.

LE Berger Tircis,
Rongé de soucis
De voir sa Climene
Rire de sa peine,
Alla se percher
Sur un haut rocher,
Voulant finir son supplice
Dans un précipice :
Mais songeant que ce saut
Étoit bien haut,
Et qu'on mourroit
Quand on vouloit,
Et qu'on vivoit
Tant qu'on pouvoit,
Il oublia sa Bergère,
Toujours ingrate & légère :

BOI-
EAU.

O Dieux ! ma chere Sœur, à quelle extrémité
Son courage & le Ciel ne l'ont-ils point porté !
Combien de fois , hélas ! à l'ire de Neptune
N'a-t'il pas exposé sa vie & sa fortune !
Et combien de lauriers , au milieu des hazards ,
N'a-t'il point moissonné dans les plaines de Mars !
Si le vœu que j'ai fait n'étoit inviolable ,
Si mon cœur à l'amour n'étoit impénétrable..
Cet Inconnu, ma Sœur, malgré tous mes sermens,
Pourroit toucher mon cœur, & surprendre mes sens.
Il semble, à son abord, que ma douleur s'efface ;
De mes feux étouffez je reconnois la trace ;
Et quand à mon secours, j'appelle mon devoir,
Mon devoir est muet, & n'a plus de pouvoir.
Mais plutôt tout le Ciel s'arme pour mon supplice,
Plûtôt jusqu'aux enfers la terre m'engloutisse,
Que je cède jamais à cette indigne ardeur,
Ni qu'un bas sentiment ternisse ma pudeur.
Celui qui le premier eut ma flamme première,
L'enferme dans sa tombe & pure & toute entière.

Elle finit ces mots par un torrent de pleurs,
Et donne un libre cours à ses vives douleurs.
ANNE qui dès long tems ne voyoit qu'avec peine
De sa triste vertu la constance inhumaine,
L'embrasse, la rassure, & lui tient ce discours :
Voulez-vous dans les pleurs laisser couler vos jours ?
Voulez-vous en regrets user votre jeunesse,
Et pour des manes froids perdre votre tendresse ?

A ce cruel honneur bornez-vous vos désirs ?
Ne connoîtrez-vous plus l'amour ni ses plaisirs ?
Croyez - vous donc , ma Sœur , que des ombres
 muètes

G. BOI
LEAU.

S'inquiètent là bas des projets que vous faites ?
J'ai vû , vous le sçavez , à l'envi tous nos Rois ,
Adorer vos beautez , sans vous presser d'un choix.
J'ait du fier Iarbas vû la poursuite vaine ,
Et j'ai craint son dépit , sans blâmer votre haine.
Mais aujourd'hui , ma Sœur , aujourd'hui que le
 tems

Rend à votre raison l'empire sur vos sens ,
Seriez-vous à vous-même encore assez barbare ,
Pour refuser les biens que le Ciel vous prépare ?
Et pourriez-vous enfin vous défendre d'aimer
Un Héros qui vous plaît , & qui vous doit charmer ?
Avez-vous oublié de quelle affreuse guerre
Un frere ambitieux menace cette Terre ?
Pour moi , je crois , ma Sœur , que par l'ordre des
 Dieux ,

La tempête a jetté les Troyens en ces lieux..
L'air , la terre & la mer , la saison & l'orage ,
Tout semble concourir à rompre leur voyage :
Profitez donc du tems , & vous ressouvenez
Que l'Afrique est à vous , si vous les retenez.

Par ce discours flatteur , une subtile flamme
Pénétra tout-à-coup jusqu'au fond de son ame ;
Et tout-à-coup l'amour s'emparant de son cœur ,

Lui fit perdre la crainte & franchir la pudeur.
 BOI- Elle ordonne d'abord partout des sacrifices ,
 LEAU. Et croit rendre par-là tous les Dieux ses complices.
 Elle offre une victime aux autels d'Apollon ;
 Elle en offre à Bacchus, à Cérès, à Junon ;
 Mais à Junon surtout, à qui la Destinée
 A confié le soin des droits de l'Himénée.
 Mais que servent les vœux, les Temples & l'encens,
 Quand l'Amour forcené tyrannise nos sens ?
 Prêtres, quelle est l'erreur de vos vaines maximes,
 De chercher l'avenir dans le sein des victimes ?
 En vain vous consultez tous les Dieux nuit & jour,
 Didon de tous les Dieux n'écoute que l'Amour.
 Déplorable jouet d'une fatale yvresse ,
 Elle porte en tous lieux le tourment qui la presse.
 Enée incessamment est présent à ses yeux :
 Absent elle le voit, & l'entend en tous lieux..
 Cependant ces soldats, cette ardente Jeunesse,
 Au lieu de s'exercer, languit dans la mollesse.
 Ces masses de rochers & ces grands bâtimens,
 Qui devoient s'affranchir de l'empire du tems,
 Ces remparts qui devoient affronter le tonnerre,
 Demeurent imparfaits, & gissent sur la terre.
 Junon avec douleur voit le fatal poison ,
 Qui de cette Princesse attaque la raison ;
 Elle aborde Venus.. O l'illustre victoire !
 Certes l'Amour & vous avez bien de la gloire ;
 Et l'exemple, dit-elle, est rare & curieux ,

Que pour vaincre une femme il ait fallu deux Dieux!

Ah! je me doutois bien que les murs de Carthage,
A votre esprit jaloux donneroient de l'ombrage.

Mais quoi? nos différends dureront-ils toujours?

Rien n'est-il assez fort pour en rompre le cours?

Ne voulez-vous jamais cesser d'être inhumaine?

Faut-il encor du sang pour fléchir votre haine?

Croyez-moi, c'est assez. Il est tems désormais

Par un heureux himen de conclurre la paix.

Vous n'avez plus besoin de livrer des batailles.

Didon brûle d'amour jusqu'au fond des entrailles.

Ne différons donc plus; & sous d'égales lois

Avec tous nos débats confondons tous nos droits.

Venus qui connoissoit l'esprit de la Déesse,

Découvrit ses desseins, pénétra sa finesse;

Et vit que cet himen n'avoit point d'autre fin

Que de donner atteinte aux arrêts du Destin;

Et de faire périr dans les sables d'Afrique

L'espérance d'Enée, & la gloire italique.

Qui pourroit s'opposer à vos intentions,

Quand la paix est offerte à ces conditions!

Ce parti, dit Venus, est le plus beau du monde;

Pourvû qu'à vos projets la fortune réponde:

Mais quoique vous fassiez, Junon, je doute fort

Qu'avecque nos désirs Jupiter soit d'accord.

Laissez-moi, dit Junon, conduire ce mystère,

Ecoutez seulement ce que je prétens faire.

Demain, quand le Soleil sur son char lumineux,

Dans le sombre univers rallumera ses feux ,
 Et que le jour sortant du moite sein de l'onde ,
 De ses premiers rayons éclairera le Monde ;
 Enée & la Princesse avec de grands apprêts
 Doivent aller au loin chasser dans les forêts :
 Mais dès que les Piqueurs dans l'ardeur de la chasse
 Suivront avec les chiens les bêtes à la trace ,
 Et que tous les chasseurs en cent lieux écartez
 Ceindront de leurs filets les bois de tous côtez ,
 J'embraserai le ciel d'un si brûlant tonnerre ,
 Et de tant de torrens j'inonderai la Terre ,
 Que les plus emportez seront contraints alors
 D'abandonner la chasse & de chercher les forts ;
 Didon & votre fils au milieu de l'orage
 S'échapperont ensemble en quelque antre sauvage .
 Là , d'un lien si fort je les joindrai tous deux ,
 Que l'Himen en personne en serrera les nœuds .

Venus lui confirma de nouveau sa promesse ,
 Et se rit en secret du piège qu'on lui dresse .

L'Aurore cependant , le teint vermeil & frais ,
 Sortoit de l'Orient plus belle que jamais ;
 Quand toute la Jeunesse en un lustre équipage
 Parut avec le jour hors des murs de Carthage .
 Tous les Seigneurs de Tyr , suivis de leurs valets ,
 Attendent la Princesse aux portes du Palais .
 Son cheval orgueilleux que la colere allume ,
 Mord de dépit son frein qui blanchit sous l'écume .
 Enfin elle paroît superbe en ses habits ;

Sa veste de drap d'or éclate de rubis :
Un cordon précieux serre la double tresse
De ses cheveux noués d'une savante adresse :
Son écharpe attachée avec un diamant ,
Lui tombe par derrière , & flotte au gré du vent.
¹ Iûle , accompagné d'une troupe d'élite ,
S'avance sur les rangs , & se mêle à la suite.
Mais Enée entre tous majestueux & grand ,
Se joint à la Princesse , & marche en conquérant.

Ainsi quand Apollon de ses rayons se pare ,
Et quitte pour Délos le séjour de Patare ,
Tandis qu'autour de lui mille peuples divers
Dansent d'un pied léger & forment des concerts ,
Sur les sommets de Cynthe , en ce beau jour de fête ,
D'un verdoyant laurier il couronne sa tête ;
Et chassant par les bois , il laisse à gros bouillons
Sur son carquois d'argent flotter ses cheveux
blonds :

Plein de grace & d'éclat , tel en cette journée
Sur les monts Africains parut le grand Enée.

Mais dès que les chasseurs eurent percé les forts ,
Le chevreuil effrayé par les chiens & les cors ,
Du plus haut des rochers saute à perte d'haleine ,
Par bonds précipitez au milieu de la plaine ;
Et les timides cerfs fuyans par les vallons ,
Font voler la poussière & franchissent les monts.

¹ Iûle est le même qu'Ascagne , fils d'Enée.

Afcagne impatient dans la plaine s'élance :
 Tous suivent ; mais bien-tôt Afcagne les devance.
 De son noble coursier la généreuse ardeur
 D'un si bouillant transport enfle son jeune cœur,
 Qu'en soi-même il voudroit qu'un lion plein de rage
 Vint du haut des côteaux s'offrir à son courage.

Cependant un grand bruit soudain frappe les airs,
 Et le ciel ne luit plus que du feu des éclairs.

Les torrens à grands flots descendent des mon-
 tagnes,

Déracinent les rocs , inondent les campagnes :
 Les chiens & les chasseurs, confusément éparés ,
 Vers les prochains hameaux courent de toutes parts
 Enée & la Princesse , en ce commun naufrage ,
 Dans un antre à couvert laissent gronder l'orage..
 Couvrant du nom d'himen la honte de ses feux ,
 Didon croit tout permis à son cœur amoureux.

La Renommée alors volant à tire-d'aîle ,
 Par toute la Lybie en porte la nouvelle ;
 La Renommée agile , & dont l'agilité
 Redouble dans l'ardeur de son activité.
 D'abord foible & honteuse elle n'ose paroître ;
 Mais l'on voit tout-à coup son audace s'accroître ;
 Et quoique sur la terre elle imprime ses pas ,
 Elle élève sa tête au-dessus des frimats..

Ce monstre énorme , affreux , de chaque plume
 couvre

Une oreille attentive , un œil qui toujours s'ouvre ,

Et cache dans les plis de son corps spacieux ,
Plus de bouches encor que d'oreilles & d'yeux ,
Dans le vaste univers , de l'un à l'autre pole ;
Sans jamais sommeiller chaque nuit elle vole ;
Et veille chaque jour au haut de quelques tours ,
Pour voir ce qui se passe ou se dit dans les cours.
De-là , prompt à répandre un secret qu'elle évante ,
Elle court en tous lieux , remplit tout d'épouvante ;
Entasse le mensonge avec la vérité ,
Et brave insolemment le rang & l'équité.

Cette infâme Déesse étoit avec joye
L'opprobre de Carthage & la honte de Troye ;
Publioit que la Reine en de folles amours ,
Passoit avec le Prince & les nuits & les jours ;
Et qu'ils avoient tous deux banni de leur mémoire
Le soin de leurs Etats & celui de leur gloire.
Après qu'en mille lieux ce monstre sans raison
En la bouche du peuple eût versé son poison ,
Il détourne ses pas , & court en diligence
Du jaloux Iarbas animer la vengeance.

Ce superbe Monarque issu du sang des Dieux ,
Le fils de Garamante & du Maître des Cieux ,
Avoit fait élever dans les plaines Lybiques ,
Au nom de Jupiter cent Temples magnifiques.
Cent lampes , jour & nuit brûlant sur les autels ,
Eclairoient ces lieux saints , révèrez des mortels.
Les portes de festons étoient toujours couvertes ,
Et les pavez sanglans des victimes offertes.

G. B.
LEA:

**I. BOI-
LEAU.** Ce Prince, transporté d'amour & de fureur,
La jalousie en l'ame & le dépit au cœur,
Se prosternant aux pieds des autels de son Pere,
Par ces mots enflammez alluma sa colere.

Arbitre souverain des Dieux & des Humains,
Qui tenez enchaîné le Destin dans vos mains,
Tout-puissant Jupiter, que la Nation More
Dans ses festins sacrez d'un sacré culte honore,
Pouvez-vous voir l'affront qu'à vos yeux l'on me
fait,

Et laisser dans vos mains la foudre sans effet ?
Ce murmure éclatant, cet horrible tonnerre,
Qui menace si haut les crimes de la Terre,
Ce tonnerre vengeur, n'est-il donc qu'un vain
bruit,

Que la vapeur enfante, & que le vent conduit ?
Donc une simple femme errante & vagabonde,
Le mépris de la terre, & le jouët de l'onde,
Elle à qui par pitié j'ai permis sur ces bords,
De fonder une Ville & de bâtir des forts,
Qui n'a pour cultiver qu'un stérile rivage,
Et qu'un sable brûlant pour unique héritage ;
Elle enfin ma sujete, & soumise à ma loi,
Reçoit les vœux d'Enée, & rebute ma foi ?

Le Souverain des Dieux, touché de ce langage,
Jette un œil de courroux sur les murs de Carthage ;
Et voyant ces amans dans un lâche repos,
Il s'adresse à Mercure, & lui parle en ces mots :

Si jamais à mes vœux tes soins furent fideles ,
Appelle les Zephirs , & fends l'air de tes aîles ;
Va trouver de ma part le Prince des Troyens ,
Qui languit à Carthage en de honteux liens ,
Et ne se souvient plus de la haute espérance
Que les Destins amis offrent à sa vaillance..
Dis-lui que j'avois cru qu'un jour les grands exploits
Forceroient l'Italie à fléchir sous ses lois ;
Et qu'un jour cette terre en triomphes féconde ,
Borneroit son Empire à l'Empire du Monde.
Que si tant de succès & si son propre honneur ,
Sont de foibles appas pour ébranler son cœur ,
Au moins demande-lui s'il a bien le courage ,
De ravir à son fils un si grand héritage ;
Et s'il veut préférer , en dépit du Destin ,
Les sables de l'Afrique à l'Empire Latin.
Dis-lui donc qu'au plutôt il songe à sa retraite ;
Que Jupiter l'ordonne , & même la souhaite.

A peine a-t'il parlé , que Mercure à l'instant ,
Le caducée en main & les aîles au vent ,
Mesure des hauts cieux les routes inconnues ,
S'élance , prend son vole , & se perd dans les nuës.
Avec ce caducée il peut , quand il lui plaît ,
Révoquer de la Mort l'irrévocable arrêt ;
Faire entrer les vivans dans les royaumes sombres ,
Et du fond des enfers tirer les pâles Ombres.
Déjà du haut des airs ce Messager des Dieux ,
Voyoit courber Athlas sous le fardeau des cieux ;

Athlas de qui la tête aux tempêtes offerte ,
 G. BOI- D'orage & de brouillards est sans cesse couverte :
 LEAU. La neige sur son dos tombe par gros flocons ,
 Et sa barbe hideuse est roide de glaçons ;
 De son large menton de cent fleuves la source ,
 Cent fleuves à grands flots précipitent leur course .
 Là s'arrête Mercure ; & les aîles en l'air ,
 Soudain à corps perdu vient fondre sur la mer .
 Semblable à cet oiseau qui tombe des nuages ,
 Et cottoye à fleur d'eau les bancs & les rivages ,
 Ainsi ce Dieu rafoit , à la faveur des vents ,
 Et les mers de l'Afrique & ses sables brûlans .
 Mais dès qu'il eût touché dans les plaines Lybiques ,
 De ses talons aîlez les cabannes rustiques ,
 Le Prince des Troyens s'offrit à ses regards ,
 Mesurant des hauteurs & traçant des remparts .
 La garde de l'épée à son côté pendante ,
 D'or & de diamans étoit étincelante .
 Mercure le regarde & l'aborde en ces mots :
 O l'emploi glorieux d'un illustre Héros !
 Quoi donc ? ces hauts projets & ce noble courage ,
 Sont-ils enfin bornés à ces murs de Carthage ?
 Et l'amour sur ton cœur a-t'il bien le pouvoir
 De te faire oublier ta gloire & ton devoir ?
 Mais si tu fais céder ton honneur à ta flamme ,
 Et le soin de ta gloire à l'amour d'une femme ,
 Regarde au moins le tort que tu fais à ton fils ,
 Et que le Monde entier à sa race est promis .

Enée, à cet aspect, pâle, interdit de crainte,
Les cheveux hérissés & la parole éteinte,
Malgré le doux lien qui l'attache à ces bords,
Est prêt de le briser & de quitter ces ports.
Mais comment faire ? hélas ! par quelle flatterie
Pourra-t'il aborder une Amante en furie ?

Comment tromper un cœur éclairé par l'amour ?
Un cœur qui l'examine & la nuit & le jour,
Qui toujours agité de crainte ou d'espérance,
Même au sein du repos n'est pas en assurance ?

La Reine de Carthage, au premier mouvement,
Du départ des Troyens eut un pressentiment,
Qui redoubla les maux de son ame allarmée ;
Et bien-tôt à grands pas la prompte Renommée,
Du nombre des vaisseaux & de tout l'attirail,
Jusques dans son palais vint faire le détail.
De colere, à ce bruit, & de rage écumante,
Didon court par la Ville ainsi qu'une Bacchante,
Qui pleine de fureur, fait de ses heurlemens
Retentir Cytheron jusqu'en ses fondemens.
Elle découvre enfin le fugitif Enée ;
Et l'aborde en ces mots, hors d'elle & forcenée,

Quoi ! perfide, as-tu cru jusques dans mon Etat,
Dérober à mes yeux un si noir attentat ?
Cet amour, cette foi d'éternelle durée,
Cette foi si souvent, si saintement jurée ;
Et le trépas qu'enfin je ne puis éviter,
N'ont donc pas le pouvoir, ingrat, de t'arrêter ?

O o ij

BOI-LEAU. Quel démon envieux, quelle raison suprême,
 Te rendent si cruel, si barbare à toi-même,
 Que d'aller, en dépit des plus rudes saisons,
 Jusqu'au milieu des mers braver les aquilons ?
 Quand l'ouvrage des Dieux, cette fameuse Troie,
 Ne seroit point des Grecs & des flammes la proie,
 Sans doute, pour la voir, tu voudrois que le tems
 Eût calmé la fureur & des flots & des vents.
 Est-ce moi que tu fuis ! ah ! cruel, par ces larmes
 Qui purent tant sur toi, quand j'eus pour toi des
 charmes ;

Par ces momens si chers, par ces tendres desirs,
 Par ces doux entretiens, source de nos plaisirs,
 Vois le funeste état de mon ame fidelle,
 Pour qui tout est perdu, si tu n'es plus pour elle.
 Cher Prince (puisqu'enfin le tendre nom d'Epoux
 N'a plus rien pour ton cœur de touchant ni de doux)
 Peux-tu voir ce qu'endure une Amante éplorée ?
 Peux-tu, sans en frémir, voir ma mort assurée ?
 Encor si dans l'excès de mes vives douleurs,
 Tu me laissois un fils pour essuyer mes pleurs ;
 Si ce fils te pouvoit ressembler de visage,
 Je me consolerois en voyant ton image.
 D'un malheureux himen ce gage précieux
 Charmeroit mes ennuis, & flateroit mes yeux.

Enée, à ce discours, malgré sa résistance,
 Sent au fond de son cœur ébranler sa constance ;
 Mais conservant toujours un air calme & serain,

Il ne voit , il n'entend que l'ordre souverain.

Grande Reine, il est vrai; rien n'est, dit-il, G. Bc
capable LEA

D'exprimer à quel point je vous suis redevable ;
Et je veux en mourant , jusques dans les enfers
Emporter avec moi la gloire de vos fers.
Si le Ciel à mon choix eût remis ma conduite ,
Après la mort des miens & Pergame détruite ,
J'aurois sacrifié le reste de mes ans
Aux restes malheureux de tant d'hommes vaillans ;
Sur ses tristes débris j'aurois fait avec joye
Relever de nouveau les murailles de Troye ;
Et l'on eût vû bien-tôt plus pompeux que jamais
Des Héros mes Ayeux les superbes palais.
Mais le Ciel veut enfin qu'aux champs de l'Hesperie
J'aie fixer mon sort & chercher ma Patrie.
C'est le Ciel , oûi c'est lui , qui par mille dangers
A conduit vos vaisseaux en ces bords étrangers ;
Et qui sur les sablons d'un stérile rivage
Vous a fait élever les remparts de Carthage.
Après un tel succès , quel succès glorieux
Ne dois-je pas attendre où m'appellent les Dieux ?
Aussi-tôt que la nuit de ses humides voiles
Fait éclipser le jour & briller les étoiles ,
D'une secrète horreur mon pere à tout propos
Dans les bras du sommeil vient troubler mon repos.
Mon fils même , mon fils de reproches m'accable ,
Eh ! ne lui fais-je pas un tort irréparable ?

Mais mon pere & mon fils, ma gloire & mon devoir,
 BOI- Contre ma passion n'auroient qu'un vain pouvoir,
 EAU- Si du grand-Jupiter le fidelle Interprète
 Par son ordre, en plein jour, n'eût pressé ma retraite.
 Ne m'accusez donc plus ; mais plaignez mon mal-
 heur ;

Et pour vous & pour moi calmez votre douleur,
 Puisque sur quelque espoir que ma gloire se fonde,
 Je vous quitte à regret pour l'Empire du Monde.
 Pendant qu'il parle ainsi, Didon de toutes parts
 Jette confusément mille sombres regards ;
 Mais à peine sur lui baisse-t'elle la vûe,
 Qu'elle entrevoit d'abord son ame toute nue ;
 Et trop seure qu'enfin rien ne peut l'arrêter,
 Le dépit, en ces mots, la force d'éclater.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse :
 Tu suças en naissant le lait d'une tygresse,
 Et le Caucaïse affreux t'engendrant en courroux,
 Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.
 Car qu'ai-je à ménager & qu'ai-je plus à craindre ?
 A quoi bon déguiser & pourquoi me contraindre ?
 Mes plaintes, mes regrets & tous mes déplaisirs,
 Ont-ils pû de son cœur tirer quelques soupirs !
 Mes yeux, noyez de pleurs pour toutes mes allar-
 mes,

Ont-ils vû de ses yeux couler les moindres larmes !
 Ne te souvient-il plus, perfide, de ce jour
 Que pâle & tout tremblant tu parus à ma Cour,

Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage ,
Ma pitié mit ta flote à l'abri de l'orage ?
Ainsi tu me punis de mes propres bienfaits !
Grands Dieux ! en qui peut-on s'assurer désormais ?
Eh bien , ingrat , eh bien , va , suis tes vains oracles ,
J'y consens de bon cœur , & n'y mets plus d'obstacles.

Va , malgré les hyvers , & malgré tes sermens ,
Exposer ta fortune à la merci des vents :
Peut-être que la mer ouvrant cent précipices ,
A ta punition offrira cent supplices.
Mors envain , alors prêt de finir tes jours ,
Tu voudras appeller Didon à ton secours :
Des feux de mon bucher j'irai jusqu'en l'abîme
Allumer dans ton cœur le remords de ton crime ;
Et mon ombre par tout te suivant pas-à-pas ,
Te montrera par tout ton crime & mon trépas ;
Et jusques dans l'enfer faisant vivre ma haine ,
Mon ame chez les morts jouïra de ta peine.

La fureur à ces mots , la mettant aux abois ,
Lui coupe la parole & l'haleine à la fois ;
Et n'écoutant plus rien que sa rage obstinée ,
Elle sort brusquement sans écouter Enée ;
Et tombant tout-à-coup sans poulx , sans mouvement ,

Ses femmes sur son lit la jettent promptement.

Le Héros affligé sent au fond de son âme
La pitié qui lui parle en faveur de sa flamme ,

Mais la pitié, l'amour veut en vain le trahir ,
 BOI- Quand Jupiter commande, il ne sçait qu'obéir.
 EAU. Il rejoint ses vaisseaux. Alors par sa présence
 Il rend à tous les siens la joye & l'espérance.
 En foule & pêle-mêle on les voit des remparts ,
 Vers les bords de la mer courir de toutes parts.
 Malheureuse Didon , quelle atteinte inhumaine
 Préparoît à ton cœur cette fuite certaine ! .
 Mais malgré son orgueil , l'amour contraint ce
 cœur ,
 D'aller en suppliant implorer son vainqueur.
 Ma Sœur , tu vois , dit-elle , avec quelle insolence
 Le perfide me traite & brave ma puissance :
 Tu vois que ses vaisseaux à la rade flottans ,
 Pour partir de ces lieux n'attendent que les vents.
 Va donc à ce cruel apprendre mes allarmes ,
 Et faire par tes yeux couler toutes mes larmes.
 Dis-lui , ma chere Sœur , qu'on n'a point vû les
 miens ,
 Marcher avec les Grecs à la perte des siens ;
 Que je n'ai point ourdi la criminelle trame
 D'enfvelir leurs noms dans les feux de Pergame ;
 Et qu'arrachant Anchise à l'éternel repos ,
 Je n'ai point dispersé ses cendres ni ses os :
 Que je ne sçais enfin quel crime épouvantable
 Le peut rendre à mes vœux toujours inexorable.
 Quel motif si pressant a-t'il de me quitter ?
 Dans quels gouffres affreux veut-il s'aller jeter ?

S'il n'a que du mépris pour une infortunée ,
S'il peut voir d'un œil sec ma triste destinée ,
S'il viole sans honte honneur , sermens & foi ,
Qu'il daigne attendre au moins pour s'éloigner de
moi ,

G. BO
LEAU

Qu'à la faveur du tems , mon ame s'habituë
A supporter l'effort du poison qui la tuë.
Hâte-toi donc , ma Sœur ; & pour me secourir ,
Obtiens ce peu de tems qui seul me peut guérir.

ANNE , le cœur outré de mille déplaisirs ,
Porte & rapporte en vain ses pleurs & ses soupirs :
Le Destin à ses pleurs rend Enée insensible ,
Oppose à leur pouvoir un pouvoir invincible ;
Et Jupiter lui-même exprès du haut des cieux ,
Vient lui boucher l'oreille & lui fermer les yeux ;
Et de sa propre main soutenant sa foiblesse ,
Va jusques dans son cœur étouffer la tendresse.

Ainsi lorsqu'un grand chêne endurci par les ans ,
Sent ébranler son tronc par la rage des vents ,
Un sifflement aigu s'élève en son branchage ,
Et fait bien loin de lui serpenter son feuillage ;
Mais quoique ses longs bras à tout coup agitez ,
Au gré des aquilons panchent de tous côtez ,
Sa souche toujours ferme aux roches attachée ,
Jamais par aucun choc ne peut être arrachée ;
Et sa racine enfonce autant dans les enfers ,
Que son faite orgueilleux s'élève dans les airs .
Didon lasse de voir la fiere Destinée

Sans pitié , sans raison à sa perte obstinée ,
 i. BOI- Ne pouvant plus souffrir la lumière du jour ,
 BEAU. Veut venger par sa mort sa gloire & son amour.
 La mort est le seul bien , l'espoir seul qui lui reste ;
 Et pour la confirmer dans ce dessein funeste ,
 A peine a-t-elle offert ses vœux aux immortels ,
 Et du plus pur encens parfumé leurs autels ,
 Que le vin à ses yeux , par un prodige étrange ,
 En un sang corrompu s'épaissit & se change..
 Mais quand l'obscur nuit répandant ses pavots ,
 Ensevelit le monde en un profond repos ,
 Du fond terrible & creux d'un temple de porphyre ,
 Qu'en l'honneur de Siché elle avoit fait cons-
 truire ,

Ses manes indignez , d'un ton rempli d'effroi ,
 Lui reprochent son crime & son manque de foi :
 Un sinistre hibou par son cri lamentable
 Remplit tout le palais d'un bruit épouvantable ;
 Et son esprit confus & troublé par l'amour ,
 Lui fait voir un désert au milieu de sa Cour.

Tel étoit autrefois le furieux Penthée ,
 Et tel Oreste encor , quand sa mere irritée ,
 Le poursuivant partout les serpens à la main ,
 D'un éternel remords lui déchiroit le sein..

Didon met en usage & la ruse & l'adresse ;
 Voile son désespoir d'une feinte allegresse ;
 Et cachant son dessein dans le fond de son cœur ,
 Sous un dehors tranquille elle abuse sa sœur.

Enfin le Destin las de m'être inexorable ,
Me prête contre Enée un secours favorable :
Enfin , ma chere sœur , j'ai trouvé le moyen
De reprendre mon cœur , ou d'engager le sien.
Vers ces flots embrasés où le flambeau du Monde ,
Va plonger tous les jours sa lumière féconde ,
Non loin des bords fameux où d'un courage altier ,
L'infatigable Athlas porte le monde entier ,
Une antique Prêtresse en ces climats arides ,
Garde les fruits sacrez des chastes Hespérides ,
Et sçait par la vertu d'un charme impérieux ,
Endormir le Dragon qui veille dans ces lieux.
Par l'effort de son art elle peut dans une ame
Eteindre ou rallumer une amoureuse flamme ,
Arrêter dans leur cours les plus rapides eaux ,
Et rappeler au jour les ombres des tombeaux :
Faire taire l'orage , ou gronder le tonnerre ;
Et sous ses pas affreux faire trembler la terre.
Va donc , & si jamais mon repos te fut cher ,
Va faire par son ordre élever un bucher ,
Et fais mettre dessus ces déplorables restes ,
D'un infidelle époux les gages trop funestes.
Détruifons par le feu ces présens odieux ,
Qui blessent ma pudeur & m'offensent les yeux.
Par ce charme puissant la Prêtresse m'assure
Que j'oublierai bien-tôt jusqu'au nom du parjure.

S'arrêtant à ces mots , une morne pâleur
Trahir, en ce moment, le secret de son cœur..

G. Bc
LEAU

BOI- Mais sa Sœur ne croit pas qu'elle soit plus touchée,
 SAU- Qu'elle le fut jadis du meurtre de Sichée ;
 Ni que de son amour le déplorable sort
 Puisse enfin la résoudre à se donner la mort.
 Elle accomplit son ordre , & travaille elle même
 Au fatal instrument de sa perte suprême.
 Si-tôt qu'il est dressé , Didon l'orne de fleurs ;
 L'entoure de cyprès , & l'arrose de pleurs.
 Sur cette même couche à sa mort destinée ,
 Elle met le portrait de l'infidèle Enée ;
 Fait dresser tout autour cent funèbres autels ;
 Présente avec ses vœux ses dons aux Immortels ;
 Et s'il est quelque Dieu vengeur de l'innocence ,
 Elle implore en mourant son aide & sa vengeance.

Dans les sombres horreurs d'une profonde nuit ,
 Etoient ensevelis le travail & le bruit ;
 Les airs étoient sans vents , les forêts sans mur-
 mure ;
 Dans les bras du Sommeil languissoit la Nature :
 Les poisons dans les mers , les oiseaux dans les
 bois ,
 Les bêtes dans les champs , les Bergers sous les toits ,
 Goûtant d'un doux repos les charmantes amorces ,
 Suspendoient leurs soucis & réparaient leurs forces.
 La Reine cependant seule dans l'Univers ,
 A le cœur & les yeux à mille ennuis ouverts.

Hélas ! s'écria t'elle au fort de sa misère ,
 Quel projet désormais me reste-t'il à faire ? .

Trai-je en suppliante, à la honte des miens,
Réclamer la pitié des superbes Troyens ?
Trop aveugle Didon ! puis-je après cette injure,
Ne pas connoître encor cette race parjure ?
Eh ! comment mes soupirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bienfaits n'ont pû rien obtenir ?
Ou bien irai-je enfin jusqu'au bout de la Terre,
Avec tous mes sujets leur déclarer la guerre ?
Mais comment voudroient-ils à travers les dan-
gers

Poursuivre ma vengeance en des bords étrangers,
Eux que leur intérêt & que leur propre vie,
Ont à peine arrachés du sein de leur patrie ?
Mourons donc, puisqu'enfin en l'état où je suis,
La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.
C'est toi, ma chère Sœur, dont la pitié cruelle
Me livre à la merci de cet hôte infidèle ;
C'est toi dont l'amitié trop sensible à mes pleurs,
Ouvre à mon désespoir un gouffre de malheurs.
Nai-je donc pû, grands Dieux, innocence & sau-
vage,

Passer mes tristes jours en un triste veuvage ;
Et pour mon cher époux gardant tous mes soupirs,
Ignorer à jamais l'amour & ses plaisirs ?
O Ciel ! tant de sermens n'ont-ils pû m'en défendre ?
Est-ce là cette foi tant promise à sa cendre ?

Pendant que la Princesse exhaloit ses transports,
Le Prince des Troyens abandonnoit ses ports..

G. B.
LEA

BOI- Du bruit des avirons les roches retentissent ,
EAU. Et les flots agitez de l'écume blanchissent ;
 Le rivage s'enfuit , & du haut des vaisseaux ,
 On ne voit déjà plus que le ciel & les eaux.

De ses premiers rayons l'Aurore matinale ,
 Commençoit d'émailler la rive orientale.
 Quand Didon sur ses ports attachant ses regards ,
 N'y vit qu'un calme affreux régner de toutes parts.
 Par trois & quatre fois frappant son sein de rage ,
 Arrachant ses cheveux , déchirant son visage ;
 Un Etranger , dit-elle , au mépris de sa foi ,
 Dans ma Cour , à mes yeux , se moque ainsi de
 moi ?

Voilà donc ce bon cœur , cette foi tant vantée ;
 Cette rare vertu jusqu'au Ciel exaltée ;
 Ce Prince , qui touché d'un sentiment pieux ,
 Hazarda son salut pour celui de ses Dieux ? .
 Soleil , qui tous les jours parcourant tout le monde ,

Perces de tes rayons la nuit la plus profonde ;
 A qui des plus hauts cieux les secrets sont ouverts ,
 Et qui portes tes feux jusqu'au centre des mers :
 Et toi , qui de mon cœur vois l'éternel supplice ,
 Junon , de mes malheurs & témoin & complice ,
 Recevez en mourant les vœux que je vous fais ,
 Et secondez ces vœux par de sanglans effets.
 Si la loi des Destins veut qu'après un naufrage ,
 Enée arrive au port en dépit de l'orage ;

Si le traître qu'il est doit aborder enfin ,
Par un coup de tempête , au rivage Latin ;
Grands Dieux , faites au moins qu'au milieu de sa
Terre ,

G. B.
LEA

Il souffre tous les maux que fait souffrir la guerre ;
Qu'arraché de son peuple & des bras de son fils ,
Il erre vagabond de pais en pais :

Qu'il meure ; & que son corps privé de sépulture ,
Offre à la faim des loups une indigne pâture.

Qu'il meure , & qu'avec lui tombent tous ses pro-
jets ;

Qu'il meure , & qu'avec lui meurent tous ses sujets..

Et vous , chers Tyriens , d'une haine éternelle ,

Poursuivez sans pitié cette race infidelle ;

Rendez à mes bienfaits ce suprême devoir ,

Et servez mon courroux de tout votre pouvoir.

Qu'aucun nœud ne vous lie à ce peuple barbare ;

Qu'une immortelle guerre à jamais vous sépare :

Qu'un jour , pour réparer la honte de mon cœur ,

Il naisse de ma cendre un superbe Vengeur ,

Qui de morts en tous lieux élève des montagnes ,

Et de fleuves de sang inonde les campagnes.

Que nos bords de leurs bords soient toujours di-
visez ;

Que nos flots & leurs flots soient toujours opposez ;

Et puisse avec mon sang , transmis de veine en
veine ,

A mes derniers neveux passer toute ma haine.

. BOI-
LEAU.

Alors n'écoutant plus qu'un affreux désespoir,
Et détestant le jour qu'elle a honte de voir..
Les cheveux hérissés, Didon hors d'elle-même,
Traverse son palais d'une vitesse extrême ;
Vole au haut du bucher, pousse mille sanglots,
Se jette sur le lit, & dit ces derniers mots.

Gages jadis si doux & si chers à mon ame,
Quand le Ciel & l'Amour favorisoient ma flamme,
Souffrez qu'en m'immolant moi-même à mon cour-
roux ,

Je puisse au moins mêler mes cendres avec vous.
A ma gloire flétrie indigne de survivre ,
Je m'enleve aux horreurs où mon crime me livre.
Mon ombre, par ce coup, ¹ exempte de remords,
Va faire son entrée en pompe chez les morts.
Par cet acte sanglant ma course est achevée ;
Mes destins sont remplis & ma gloire est sauvée.
J'ai fait bâtir Carthage, & selon mes souhaits ,
J'ai vû les hauts remparts égaux mes projets :
J'ai vengé mon Epoux , & ma main à mon frere
A de son parricide arraché le salaire ;
Et trop heureuse enfin si le Ciel envieux ,
N'eût point fait échouer les Troyens en ces lieux !.

Ses femmes accourant aperçoivent l'épée
Eumante encor du sang dont elle étoit trempée..

¹ Elle se plonge l'épée dans le sein.

De cris & de sanglots l'air aussi-tôt frémit ;
Le rivage en murmure & la terre en gémit ,
Comme si l'ennemi respirant le carnage ;
Entroit à force ouverte au milieu de Carthage ;
Et la flamme à la main ravageoit en tous lieux
Les toits des Citoyens & les Temples des Dieux..

G. BOI-
LEAU.



~~—~~ N'importe en quel endroit on finisse sa trame ;
 AIRIX. Dieu partout est propice à qui l'aime & le sert :
 Au Palais d'Orléans il peut sauver mon ame ,
 Comme dans un desert..

Quelque joye ici-bas qu'on ait abandonnée ,
 Qu'un chrétien dignement en est récompensé ,
 Qui peut dire à son Dieu, j'ai fini la journée ,
 Sans t'avoir offensé !.

C A N T I Q U E.

Du mépris des vanitez. du monde.

PHILIS, qui pour vous même avez tant d'amitié,
 Et prenez tant de soin de paroître si belle,
 Entre nous, sans mentir, vous me faites pitié :
 A quoi bon tout cela pour la vie éternelle ?.

Vous, pauvres étourdis, qui sans réflexion,
 Courez incessamment de ruelle en ruelle,
 Et comme de pais changez d'affection ;
 A quoi bon tout cela pour la vie éternelle ?

Idolâtres d'argent, qui jamais ne pensez
 Qu'à joindre au vieux gagné quelque somme nouvelle,
 En eussiez-vous des mouts l'un sur l'autre entassez,
 A quoi bon tout cela pour la vie éternelle ?.

Eût-on pour le duel , du Démon inventé ,
Acquis selon le monde une gloire immortelle ,
Ce vain triomphe étant contre la charité ,
A quoi sert tout cela pour la vie éternelle ?

PATR

Gens de Cour , ennemis de la sincérité ,
Qui jusqu'à l'interêt avez l'ame fidelle ,
Et sacrifiez tout à votre vanité ,
A quoi sert tout cela pour la vie éternelle ?

Prélats qui dissipez les trésors de l'Autel ,
Est-ce imiter Saint Pierre & son divin modèle ?
Ayez moins d'équipage & de Maîtres-d'hôtel ;
A quoi sert tout cela pour la vie éternelle ?

Grands & fameux Guerriers , qui favoris de Mars ,
Remplissez de vos faits la Terre universelle , *
Eussiez-vous en valeur passé tous les Césars ,
A quoi sert tout cela pour la vie éternelle ?

GONZAGUES , par ces mots , ayant si justement ,
Et toujours condamné la pompe temporelle ;
Imitons son exemple à dire incessamment ,
A quoi sert tout cela pour la vie éternelle ?

Son Epitaphe.

PASSANT , arrête un peu. Sous ces Vers que tu
lis ,
Gisent de leur auteur les os ensevelis.

Au bord de cette tombe, & tout prêt d'y descendre,
 Lui-même fit ces Vers pour en couvrir sa cendre :
 Devoir triste & funèbre à ses manes rendu ,
 Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu..
 N'attens pas néanmoins, Passant, qu'il te convie
 D'apprendre ses vertus, ni son nom, ni sa vie;
 Ce qu'il fut dans le monde, ou ce qu'il ne fut pas;
 La perte que son siècle a faite à son trépas;
 Ni comme abandonnant la Terre désolée,
 Son ame glorieuse au Ciel s'en est allée,
 Nouvel astre, augmenter les feux du firmament;
 Ridicules discours, jargons de monument..
 Hélas! maudit pécheur, endurci dans son crime,
 De cent folles amours l'éternelle victime,
 Et l'infame jouët de mille vanitez,
 Il n'eut, de son vivant, point d'autres qualitez.
 O qu'heureux mille fois le Ciel l'auroit fait naître,
 S'il s'en fût corrigé, comme il les sçent connoître!
 Passe, va ton chemin, & t'assûre aujourd'hui,
 Que c'est prier pour toi, que de prier pour lui.

Il souhaite mourir au pied de La Croix.

UN pied dans le sépulchre, & tout prêt d'y des-
 cendre,
 Pour n'être au premier jour que poussiere & que cen-
 dre,
 Puis-je encore, ô mon Dieu! fléchir votre courroux,
 Et recourir à vous?

N'ayant à vous offrir, pour expier mon crime,
Que cette maigre, sèche & mourante victime,
Quelle immense bonté pour elle vous avez
Si vous la recevez !

PATRI

O le don précieux ! la magnifique offrande !
Quel présent je vous fais ! que ma ferveur est grande,
Et qu'il en est bien tems, quand déjà tout perclus,
Le monde n'en veut plus !

Cependant, mon Sauveur, en cet état funeste,
C'est tout ce que je puis, & tout ce qui me reste,
Avec mille regrets d'avoir songé si tard
A ce triste départ.

M'y voilà parvenu, la force m'abandonne ;
Je pâlis, je succombe, & tout mon corps frissonne.
Ma fin sans doute approche, & de peur d'expirer,
Je n'ose respirer.

Ah ! voici le moment que mon ame appréhende :
Au secours, mon Sauveur ; permettez que je rende
Et mes derniers soupirs & mes derniers abois , *
Au pied de votre Croix.

LA MORT CONFOND TOUS LES RANGS.

Songe.

1 JE révois, cette nuit, que de mal consumé,

L'Auteur fit ces Vers deux jours avant sa mort.

ATRIX. Côte-à-côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
 Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
 En Mort de qualité je lui tins ce langage.
 Retire-toi, coquin ; va pourrir loin d'ici :
 Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
 Coquin, me répond-il, d'une arrogance extrême,
 Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même :
 Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
 Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Fin du premier Volume.



PATRICK. Côte-à-côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
 Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
 En Mort de qualité je lui tins ce langage.
 Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici :
 Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
 Coquin, me répond-il, d'une arrogance extrême,
 Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même :
 Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
 Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Fin du premier Volume.

112

112

112

